Traité de philosophie médicale : ou, Exposition des vérités générales et fondamentales de la médecine.

Contributors

Auber, T. C. E. Édouard 1804-1873.
Harvey Cushing/John Hay Whitney Medical Library

Publication/Creation

Paris : Baillière, 1839.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/k9hpan2f

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by the Harvey Cushing/John Hay Whitney Medical Library at Yale University, through the Medical Heritage Library. The original may be consulted at the Harvey Cushing/John Hay Whitney Medical Library at Yale University. where the originals may be consulted.
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

LIBRERIA LOESCHER & Cº
(W. REGENBERG)
ROMA – DUE MACELLI.88

16126

YALE
MEDICAL LIBRARY

HISTORICAL
LIBRARY

COLLECTION OF

Alfred P. Klebs

TRAITÉ

DE PHILOSOPHIE MÉDICALE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVENT A LA

Librairie médicale de Germer Baillière.

—

ESSAI SUR LA SYPHILIS, Paris, 1831. 1 fr.

UN MOT SUR L'ETAT MORBIDE. Paris, 1834. 1 fr.

COUP D'OEIL SUR LA MÉDECINE envisagée sous le point de vue philosophique. Paris, 1835. In-8. 3 fr.

TABLEAU DES RÉVOLUTIONS que la Médecine a éprouvées pendant les trois derniers siècles, avec des NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES sur les principaux auteurs de ces révolutions. 2 volumes in-8. 4 livraisons. 16 fr.

La première livraison paraîtra au mois de mars prochain. Chaque livraison sera de 4 francs.

Imprimerie et Fonderie de Félix Locquin et comp.,
16, rue Notre-Dame-des-Victoires.

TRAITÉ

DE

PHILOSOPHIE MÉDICALE

OU

EXPOSITION

DES VÉRITÉS GÉNÉRALES ET FONDAMENTALES

DE LA MÉDECINE;

PAR T.-C.-E. ÉDOUARD AUBER,

Docteur-Médecin de la Faculté de Paris.

Je n'enseigne pas, je raconte.
MONTAIGNE.

PARIS.

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17.

LONDRES,
H. Baillière, 219, Regent Street.

LYON,
Savy, 49, quai des Célestins.

LEIPZIG,
Brockhaus et Avenarius, Michelsen.

FLORENCE,
Ricordi et Compagnie, libraires.

MONTPELLIER. Castel, Sevalle.

1839

TRAITÉ

DE

PHILOSOPHIE MÉDICALE

ET

DE

MÉTAPHYSIQUE

DES VÉRITÉS GÉNÉRALES ET FONDAMENTALES

DE LA MÉDECINE

PAR F.-G. BOISSEAU DOUBLE,

PARIS.

CHEZ BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17.

LYON,

même maison, 49, quai des Célestins.

1858.

A MON PÈRE,

DOCTEUR EN MÉDECINE A ROUEN,

ancien médecin de l'état-major général de la 15e division;

ET A MES AMIS

LUCIEN BAUDENS

ET

MALAPERT (ANDRÉ-FRANÇOIS),

Chirurgiens militaires, membres de la Légion-d'Honneur.

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
Open Knowledge Commons and Yale University, Cushing/Whitney Medical Library

http://archive.org/details/traitdephilosoph00aube

PRÉFACE.

Le titre seul de mon livre indique qu'il n'est pas destiné à l'exposition d'une nouvelle doctrine, mais qu'il a simplement pour objet de présenter l'ensemble des vérités générales de la science et de l'art de guérir; néanmoins, pour éviter tout commentaire, je déclare

hautement que je n'ai fait ici qu'un amas de fleurs diverses, auquel, pour me servir de l'expression de Montaigne, j'ai fourni du mien *le filet à les lier*... Et je laisse à d'autres le soin de juger, si ce n'est pas en quelque sorte créer, que de reproduire sous un jour nouveau des idées anciennes, par le fait, mais fraîches encore de portée et de vérité.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas dans mon livre une seule page qui ne respire le goût de la médecine antique, il n'y a pas du moins un seul chapitre qui n'ait pour objet de ramener l'attention à l'observation naïve de la nature, c'est à dire à l'observation de la cause qui peut seule expliquer tous les faits vitaux, parce que seule aussi elle les produit.

Je dirai plus, cet ouvrage est entièrement consacré à l'exposition de la doctrine d'Hippocrate, la seule appelée, par sa constitution philosophique, à survivre éternellement à tous les systèmes qui voudraient effacer ou ternir son éclat.

Hippocrate a dit : la nature est la source de la vie,

elle est tour à tour formatrice, conservatrice et médicatrice, voilà le fait initial, celui qui renferme tous les autres, en un mot, voilà le dogme fondamental et universel.

Eh bien, c'est sur cet axiôme, qui a traversé tous les siècles sans éprouver la plus légère altération, que j'ai moi-même établi et coordonné toutes les vérités de la science ; d'où il résulte que les propositions que je vais énoncer dans le cours de cet ouvrage ne sont, en dernier résultat, que les conséquences ou le développement du fait qui doit toujours être invoqué comme le commencement et la fin de la médecine, par ceux qui conservent encore quelque respect pour les maximes de Cos, c'est à dire pour les saines traditions.

Néanmoins, quoique je ne répande que des vérités reconnues par les meilleurs observateurs, je crains que mes propositions ne soient ni goûtées, ni bien saisies par un certain nombre de lecteurs, parce que j'ai l'audace de venir après deux mille ans et plus, rendre encore un éclatant hommage à une doctrine réputée caduque par les beaux esprits, et jugée même tout à fait

indigne du siècle, si l'on en croit quelques modernes Thessalus.

Ainsi je m'y attends, les uns ne comprendront pas les principes que je vais développer, les autres ne voudront pas les comprendre, d'autres enfin les combattront avec violence.

Les uns ne les comprendront pas, parce qu'il n'est pas accordé à tout le monde de saisir les vérités qui se cachent sous des formes délicates; parce qu'il y a des préceptes qui ne se gravent limpides et nets dans l'entendement qu'à la faveur de longues méditations; enfin, parce que pour ouvrir et fermer à volonté le livre du simple et du vrai, il faut avoir le courage de se livrer à de profondes études, et savoir se créer en quelque sorte un régime pour la pensée.

Les autres ne voudront pas les comprendre, parce que ces principes sont diamétralement opposés à des opinions qui trouvent plus d'accès dans leur esprit, en ce qu'elles se lient à des intérêts particuliers, ou à cer-

tains préjugés dont le joug est accablant, et souvent difficile à secouer; ou bien encore, parce qu'ils aiment d'autres idées et qu'ils les veulent, par cette raison que l'on veut ce que l'on aime, et que l'on aime ce que l'on veut.

D'autres enfin les combattront avec violence, parce qu'il y a des gens nés armés qui, dans leur éternelle colère, débutent toujours par attaquer tout ce qui surgit; ce sont eux, soit dit en passant, que Smith a judicieusement comparés aux dogues bruyants et furieux qui mordent ou qui déchirent tout ce qu'ils ne connaissent pas.

Quoi qu'il en soit, je tâcherai de mettre à profit toutes les critiques éclairées, et leur nombre même ne me fera pas obstacle, car je sais combien je suis vulnérable, et d'avance je m'attends à tout.

Je sais, par exemple, qu'il y a un reproche qu'on m'adressera souvent, celui d'avoir mêlé à mon œuvre

une infinité de choses, qui, au premier abord, paraissent devoir lui être étrangères... A cela je répondrai qu'il est bien difficile de marcher au but sans le dépasser, surtout quand on s'avance comme moi sur un terrain, sinon tout à fait neuf, du moins difficile et peu exploré. Ou plutôt je dirai, que notre science embrasse tout, qu'elle étend son réseau sur toutes les connaissances humaines, et par conséquent, qu'il n'y a pas chez elle d'anneaux superflus, mais seulement des anneaux qui se prêtent plus ou moins à la formation de la chaîne universelle ; et sur ce point, les hommes versés dans la haute philosophie ne dédaigneront pas, j'espère, de se ranger à mon avis, surtout s'ils veulent bien se rappeler que ce livre n'est pas écrit seulement pour les médecins, mais encore pour les gens du monde, dont le suffrage n'est pas moins digne d'envie.

J'ai divisé mon livre en deux parties. Dans la première, j'ai abordé les questions les plus importantes et les plus ardues de la philosophie médicale ; dans la seconde, j'ai exposé les vérités fondamentales de la science, et je me suis attaché particulièrement à les présenter dans

le plus grand ordre, afin d'être compris de tous les lecteurs. Partout, enfin, je me suis exprimé avec franchise et loyauté, sans m'arrêter un seul instant au danger qu'on encourt, même dans son indépendance, quand on ose envisager de front les choses et les hommes, et proclamer devant tous la vérité quelle qu'elle soit.

Aussi, je ne sais quel sort attend mon livre, mais je déclare que j'aurai dépassé mon but si, pour prix de huit ans de travaux assidus, je puis m'arrêter à l'idée consolante d'avoir offert aux élèves et à mes jeunes confrères un livre utile, et assez complet pour leur faire attendre patiemment qu'un auteur plus heureux ait enfin comblé la lacune toujours existante dans la littérature médicale, au détriment de la science, et au regret de tous.

Quoi qu'il en soit, je puis penser du moins qu'au moment où le besoin d'un traité de philosophie médicale est généralement senti, c'est encore rendre un service que de mettre à la disposition de tous des matériaux dont l'exploitation et la coordination, si elles étaient encore à faire, demanderaient incontestablement au plus

laborieux un sacrifice de plusieurs années, et cette considération qui me donne, j'aime à l'espérer, quelques titres à l'indulgence, me détermine aujourd'hui à publier mon ouvrage.

Je ne citerai pas les sources nombreuses auxquelles j'ai puisé ; je me contenterai de dire que j'ai tâché de saisir la vérité partout où je l'ai rencontrée, et que je me suis attaché essentiellement à profiter des réflexions de tous autant que je l'ai pu.

Aussi, loin de méconnaître les services que je dois à mes devanciers et à mes maîtres, je suis le premier, au contraire, à proclamer avec bonheur que c'est à leur école et surtout dans leur commerce que j'ai trouvé les plus purs enseignements. Puissent-ils reconnaître à leur tour que j'ai su en tirer quelque parti pour le bien de la science, et tous mes vœux seront comblés, toutes mes fatigues seront oubliées !

—

TRAITÉ

DE PHILOSOPHIE MÉDICALE

PROLÉGOMÈNES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA PHILOSOPHIE EN GÉNÉRAL.

> Les hommes ne se trompent pas tant parce qu'ils raisonnent mal que parce qu'ils raisonnent en conséquence de principes faux.
>
> PASCAL.

Le mot *Philosophie* a été créé, ou pour mieux dire a été mis en usage par Pythagore. En effet, c'est lui qui a substitué avec modestie le titre de philosophe à celui de sage qu'on avait jusqu'alors accordé trop facilement, peut-être, à ceux qui s'étaient dévoués par vocation ou par devoir au commerce délicat des sciences et de la nature; le mot philosophie est venu ensuite, il

exprime littéralement parlant l'amour de la sagesse et de la science.

Dans le principe, la philosophie embrassait à la fois l'étude de Dieu, de l'univers et de l'homme. Aussi c'est de là que sont venues probablement toutes les définitions pompeuses qu'on en a données tour à tour; définitions qui loin d'en éclairer l'histoire, ne l'ont rendue au contraire que plus obscure et plus incertaine.

Quoi qu'il en soit, le temps, et plus encore les progrès naturels des sciences ont fait peu à peu justice de ces abus. On a plus sagement distribué les connaissances humaines, et partant on a donné pour objet l'étude de Dieu à la théologie, celle de l'univers aux sciences physiques, et celle de l'homme, par conséquent celle du cœur humain et de l'intelligence, aux sciences médicales, naturelles et morales. Quant à la philosophie proprement dite, après avoir subi toutes ces divisions, elle a pris elle-même sa véritable place, et elle n'est plus aujourd'hui, rigoureusement parlant, que le ressort central des opérations intellectuelles et morales, en un mot que la science générale des idées et des méthodes propres à en acquérir; elle est par conséquent réduite, pour ainsi dire, à la logique, mais aussi par une sorte de compensation elle se mêle à tout, elle anime tout, et, comme une souveraine, elle est devenue en quelque sorte, de nos jours, le dernier mot, ou, pour mieux dire, la dernière raison en toutes choses!

En effet, c'est la logique qui nous apprend à rai-

sonner; c'est elle qui imprime aux travaux de notre esprit la direction qui leur convient; c'est elle qui nous initie aux règles du langage, dont le rapport avec la pensée est si intime, qu'on dirait volontiers que l'un est l'image réfléchie de l'autre; c'est elle enfin qui, à l'aide de ses procédés et de ses méthodes admirables, l'analogie et l'induction, l'analyse et la synthèse, éclaire la raison, dissipe les préjugés, détruit les erreurs et empêche surtout qu'aucune science n'empiète vicieusement sur les autres, et ne prenne par conséquent un essor supérieur à ses principes, et par cela même incommode et dangereux pour la constitution générale de l'édifice d'ensemble.

On voit, par ce simple énoncé, qu'il y a une grande différence entre les philosophes de nos jours et ceux des siècles passés. En effet, les anciens philosophes étaient plutôt de beaux discoureurs et des amants timides que de vrais disciples de la nature, tandis que les philosophes d'aujourd'hui sont réellement les confidents de la nature et les apôtres de la vérité; mais aussi, nous le répétons, la philosophie n'a plus pour unique objet de chercher le grand secret de l'essence des choses, ni de pénétrer le mystère encore plus touchant peut-être de notre destination future; mais elle s'attache simplement à perfectionner nos facultés intellectuelles et à les diriger sagement vers la découverte de ce qui est accessible à nos sens, en un mot vers la découverte des vérités de sentiments, et surtout des vérités de fait ou de sens commun.

Et la part est certainement encore et assez forte et

assez belle ; car, marcher à la conquête des vérités de fait, c'est chercher à expliquer tout ce qui tombe sous nos sens, c'est, par conséquent, chercher à tout unir, puisque tout expliquer c'est tout unir.

Ainsi donc, et pour nous résumer, nous dirons que la philosophie envisagée sous toutes ses faces et sous le point de vue le plus étendu, a pour objet et pour but définitif de développer l'intelligence et la raison, d'éclairer le jugement, de perfectionner le raisonnement et de nous aider ainsi à reconnaître et à expliquer les grands effets et les hautes vérités de la nature ; ce qui fait qu'en partant de ces données on peut la définir à la fois la science des idées, des faits et de leurs rapports, en un mot, la science de toutes les choses que l'homme peut connaître par ses lumières naturelles, ce qui rentre parfaitement dans l'opinion de Smith, qui l'a définie plus simplement : la science de la liaison des choses.

Nous ajouterons encore que la philosophie est le produit le plus délicat de l'esprit et de la méditation, qu'elle est le foyer de la lumière et le flambeau de la raison, que c'est elle qui, en imposant à l'esprit humain le joug salutaire de ses lois admirables, le dirige dans les ténèbres, le soutient dans ses épreuves, l'encourage dans ses excursions, le contient dans ses ravissements et le relève dans ses extases ou dans ses chutes. Enfin que c'est grace à elle que nous savons que toutes les sciences sortent de la même souche, qu'elles reviennent toutes au même tronc, que chaque science a son esprit, son génie, ses méthodes, sa logique, son

langage et ses procédés d'investigation; qu'il est par conséquent dangereux de transporter dans l'une ce qui appartient à l'autre, et qu'il est plus dangereux encore de vouloir deviner l'une par l'autre, bien que l'analogie soit sans contredit un puissant moyen de recherches. Enfin qu'il ne faut rien accepter de confiance dans les études philosophiques, mais qu'il faut au contraire se faire un devoir religieux de tout soumettre au contrôle des épreuves et de la raison, et, en thèse générale, ne jamais passer aux conséquences dans les points litigieux qu'après avoir obtenu la démonstration fidèle et complète des prémisses.

Maintenant, si nous consultons nos traditions et nos livres, nous verrons que la philosophie est presque aussi ancienne que le monde; que l'Égypte a eu ses prêtres philosophes, la Perse ses mages, l'Inde et l'Éthiopie ses gymnosophistes, la Grèce ses sages; et que parmi ces premiers philosophes, tous agités et tourmentés par l'activité même du principe mystérieux qui nous anime, les uns ont cherché la philosophie dans les forêts, les autres dans les montagnes; ceux-ci dans les cieux, ceux-là dans le cœur humain; que tous enfin ont demandé à la nature des lois et des préceptes, mais presque toujours sans obtenir un grand résultat, parce que ces premiers précepteurs du genre humain n'avaient point encore de méthode pour apprendre, et qu'au lieu d'observer silencieusement ils s'épuisaient presque toujours en arguments captieux, en questions frivoles, en disputes éternelles.

Pourtant, quoique tardifs, les succès finirent par couronner les efforts des plus laborieux, et si l'on veut s'attacher à suivre pas à pas l'esprit humain dans ses nobles excursions, on verra bientôt que les progrès qu'il a faits correspondent parfaitement aux trois âges de la vie : enfance, jeunesse et maturité, et qu'ils ont réellement été marqués par trois grandes pauses ou périodes qui ont succédé à certaines révolutions vitales, qui rappellent naturellement les principales révolutions de la terre, aux destinées de laquelle l'homme a toujours été irrésistiblement attaché, comme on peut s'en convaincre en consultant l'histoire du globe.

En effet, ouvrons la Génèse et les auteurs anciens, et partout nous verrons la terre et l'homme soumis en quelque sorte et pour ainsi dire en même temps aux mêmes épreuves et aux mêmes commotions ; ainsi par exemple, de même que l'enfance du globe a été signalée par de violents efforts, par d'effroyables soulèvements, par de longs et terribles cataclysmes, de même les premiers peuples vécurent comme des enfants dans le tremblement, les tâtonnements et l'effroi, et c'est même ce qui sert jusqu'à un certain point à expliquer aujourd'hui leurs idées de gouffres et d'embrasements, et toute leur mythologie sinistre et lugubre.

De même encore, quand on vit plus tard les secousses partielles du globe succéder aux commotions générales, on vit aussi l'homme entrer pour ainsi dire du même pas dans la jeunesse, dans cet âge de la force

vive et impétueuse qui n'est point encore celui de la sagesse, mais qui l'amène, qui le prépare, et pendant lequel on est déjà susceptible par moments d'un peu de calme et de réflexion ; aussi, en témoignage de ce progrès, les idées lugubres firent place à des idées moins sombres, et même des idées aimables vinrent adoucir l'existence des premiers peuples, comme le prouvent assez les poésies d'Homère et d'autres ouvrages encore plus anciens.

Enfin, c'est encore pour la même raison, c'est parce que la vie du globe et celle de l'esprit humain sont réellement destinées à se faire toujours équilibre, que nous voyons aujourd'hui la maturité se prononcer chez l'un et chez l'autre ; elle existe pour le globe, puisqu'il n'y a plus de catastrophes générales, puisque les volcans s'éteignent, puisque les tremblements de terre deviennent de jour en jour et plus faibles et plus rares ; et elle existe aussi pour l'esprit humain, puisque les idées s'étendent, se combinent et se perfectionnent, puisque la raison domine et que le vrai savoir commence.

Mais ce n'est pas tout, et si nous poussons l'analogie et les recherches plus loin, nous trouverons encore qu'on peut aussi assigner à la philosophie trois époques principales : 1° une époque d'observation ou d'enfance, pendant laquelle on avait les yeux ouverts, mais pendant laquelle on ne voyait pas, pendant laquelle on ne regardait pas ; 2° une époque de transition ou de progrès commençants, pendant laquelle les esprits

épuisés en vaines et inutiles recherches, passèrent pour ainsi dire tout leur temps à créer des hypothèses ou à donner aux événements et aux choses des causes chimériques ou supposées; 3° une époque de maturité qui dure encore, et qui a commencé à l'instant même où, docile aux bons principes et à la vraie manière de philosopher, on s'est livré à l'induction et à la recherche des causes expérimentales.

Voici ce que chacune de ces époques nous offre de curieux :

PREMIÈRE ÉPOQUE, OU ÉPOQUE DE L'OBSERVATION MUETTE.

Cette première époque a été ce qu'elle devait être : obscure, difficile et longue, comme tous les commencements; aussi pendant ces premiers âges l'esprit humain, semblable à un enfant qui s'essaie à voir et à manier, ne fit guère qu'observer les objets ainsi que les phénomènes et les faits qui frappèrent le plus son imagination, et comme il lui fallait alors des images surtout, des hochets, et en quelque sorte des joujous, il ne s'attacha guère pendant ce temps qu'aux choses qui l'amusaient sans le fatiguer. Voilà pourquoi l'étude des mots fut à cette époque une si grande affaire, et pourquoi la vie des premiers peuples fut en quelque sorte usée à les créer ou à les retenir. Néanmoins, comme tout s'établit par gradation dans la nature, la seconde

époque vint bientôt se mêler et se confondre avec la première.

SECONDE ÉPOQUE OU ÉPOQUE DES HYPOTHÈSES.

Tant qu'elle dura, on vit succéder rapidement les illusions et les rêves de l'imagination aux amusements et aux caprices du premier âge; parce que l'homme avait grandi, parce qu'il était déjà parvenu, non pas au temps de la sagesse précisément, mais à celui qui le précède immédiatement, à celui de l'exagération, de l'indépendance et de l'audace ; alors il connut mieux le but que le moyen, et en voulant l'atteindre, souvent il le dépassa; parce que telle est la loi suprême, il faut pour inventer avoir plus d'imagination que de raison, et pourtant sans ce guide sûr et fidèle l'homme n'est réellement que faible et ambitieux, il s'élance, il retombe, et chaque effort est suivi d'une chute. Du reste, ce temps d'effervescence nous offre un précieux document, source de mille autres, il explique parfaitement pourquoi l'on vit tant de productions colossales avant la Vénus de Médicis, et pourquoi les pyramides d'Égypte ont été orgueilleusement lancées vers le ciel avant les ouvrages d'une architecture noble et régulière : c'est que l'art de se réduire a toujours été et le plus difficile et le plus intraitable de tous. Enfin cette époque s'est montrée pour la philosophie ce qu'elle devait être, celle des hypothèses et des causes supposées, et elle a été en cela proportionnée aux goûts et

aux besoins d'un peuple avide de science, mais encore jeune. Toutefois nous ne serons ni injuste ni sévère envers la jeunesse, et nous conviendrons franchement que si elle donne plus de force aux erreurs et aux passions, elle donne aussi à ceux qui en jouissent le courage et la persévérance nécessaires pour vaincre les plus grands obstacles ou pour les surmonter.

TROISIÈME ÉPOQUE, OU ÉPOQUE DE L'INDUCTION ET DE LA RECHERCHE DES CAUSES EXPÉRIMENTALES.

Si nous jugeons la troisième époque comme elle le mérite, nous verrons qu'elle est sinon la plus brillante, du moins la plus riche en résultats utiles, et c'est un fait avéré ; car elle nous reporte naturellement au siècle de Galilée et de Bacon, à ce siècle heureux où la route de toutes les sciences fut ouverte et rendue publique, où la vérité enfin se présenta à l'intelligence humaine sous les formes les plus simples et les plus faciles, en se glissant modestement à travers les préjugés et tous les genres d'erreurs, semblable en quelque sorte, sous ce rapport, à ces fleuves grossis de richesses étrangères dont les eaux s'insinuent avec ménagement dans les entrailles de la terre et déposent lentement, à travers le limon tous les germes de vie qu'elles portent et charient avec elles.

Revoyons donc de temps en temps ces belles contrées illuminées par le génie de Bacon, et profitons des vues profondes autant que sûres que la nature géné-

reuse met à notre disposition en nous appelant à jouir des lumières d'un de ces hommes extraordinaires qu'elle fait paraître de loin en loin dans l'espace des siècles, pour y opérer les plus salutaires réformes et pour y changer vraiment la face et même jusqu'à un certain point la portée des choses.

CHAPITRE II.

—

INTRODUCTION.

DE LA PHILOSOPHIE MÉDICALE.

Medicina autem in philosophiâ non fundata, res infirmata est.

BACON.

La philosophie médicale est la science qui a à la fois pour objet de nous initier à la méthode, aux règles et aux principes de la logique médicale, et de nous retracer ou de nous mettre sous les yeux les vérités générales et fondamentales de la médecine, judicieusement coordonnées entre elles d'après les lois et les principes de la vraie manière de philosopher.

Et ici une grande réflexion se présente, c'est que la philosophie médicale, considérée comme elle doit l'être, c'est à dire comme étant la raison, le lien, le produit et l'ensemble des vérités médicales, ne saurait être l'œuvre isolée d'un seul homme, ni même l'œuvre plus complète d'une école, d'une académie ou d'un peuple, puisque toutes les autres sciences ne sont elles-

mêmes que le patrimoine et la richesse d'un plus ou moins grand nombre de savants et de disciples qui les ont reçus religieusement des mains de leurs prédécesseurs, sous la condition expresse de les transmettre à leurs descendants, et que, partant de là, chaque science envisagée sous le rapport de ses progrès, doit être considérée en quelque sorte comme étant le travail de plusieurs générations, et le produit fécondé d'un certain nombre d'idées, qu'on a d'abord enchaînées méthodiquement, qui ont donné naissance ensuite à de nouveaux aperçus, et qui sont ainsi graduellement et successivement arrivées au terme où on les trouve, terme susceptible encore de nouveaux développements ; aussi ce que nous disons ici de la philosophie médicale est applicable encore à la médecine proprement dite, qu'il faut bien se garder de confondre avec tous les systèmes éphémères, sous le masque et la livrée desquels on a voulu de tout temps la présenter aux esprits superficiels et aux médecins vulgaires.

En effet, la médecine est une science autocrate dont les bases ont été jetées il y a plus de deux mille ans, et si parfois elle a pris pour un instant les couleurs et l'accent de la philosophie régnante, elle n'en est pas moins toujours restée au fond, pour le vrai philosophe, ce qu'elle a toujours été depuis qu'elle a mérité le nom de science, et ce qu'elle sera toujours à un degré plus ou moins avancé, savoir : l'ensemble harmonieux des vérités scientifiques de l'époque, sagement coordonnées et combinées légitimement avec les vérités médicales

formulées et réduites en principes par Hippocrate ; or, c'est dire suffisamment combien on doit se méfier du langage trompeur de ces médecins réformateurs qui se posent de temps en temps dans nos écoles comme de nouveaux Messies appelés pour le moins à réédifier la science sur de nouvelles bases ; rien n'est plus faux ni plus dangereux que leurs promesses, flétries du reste depuis longtemps et par une sorte d'anticipation par Hippocrate lui-même, aussi faut-il savoir en faire justice immédiatement, car, sans cela, leurs idées incertaines, faites tout au plus pour de jeunes enthousiastes qui ne doutent de rien, et qui croient par cette raison que la science est née d'hier, nous conduiraient infailliblement aux erreurs les plus grossières et les plus funestes à l'humanité, et certes, c'est là, sans contredit, ce qu'il faut avant tout savoir éviter.

Toutefois, en disant ici d'une manière générale que sur les domaines de la science les découvertes d'une intelligence s'ajoutent aux découvertes d'une autre intelligence, qu'elles se placent pour ainsi dire bout à bout, qu'elles sont enfin le patrimoine de tous, transmissible encore par héritage, nous convenons cependant qu'il y a une grande exception à faire en faveur des productions qui relèvent exclusivement des mouvements de la sensibilité, des saillies de l'imagination et des ressources de l'esprit, parce que toutes ses qualités sont personnelles, et qu'elles sont par conséquent le partage de quelques hommes privilégiés, de quelques météores en un mot, si l'on peut s'exprimer ainsi, et c'est ce qui

a fait dire vraisemblablement, du reste avec raison, que nos physiciens paraissaient si hauts et nos poètes si petits, parce que les uns étaient montés sur les épaules d'Archimède et de Newton, tandis que les autres se trouvaient toujours placés, et malgré eux, en face du divin Homère.

Mais, et pour rentrer dans notre sujet, qu'est-ce donc que philosopher en médecine? C'est observer les faits et les étudier; c'est chercher à établir leurs rapports et leurs différences; c'est les généraliser et les systématiser ensuite, en les soumettant tous au contrôle d'un fait initial et fondamental, qui devient en quelque sorte le terme au delà duquel l'esprit humain n'a plus ni prise, ni guide, ni soutien, pourvu toutefois, comme le recommande expressément le professeur Cousin dans ses belles et savantes leçons de philosophie, pourvu que ce fait initial repose sur une vérité de sens commun, c'est à dire sur une vérité universellement reconnue indépendamment pour ainsi dire de toute démonstration scientifique.

Or, de là découle encore, et comme de source, une vérité non moins importante, savoir qu'il ne peut y avoir pour chaque science qu'un seul système vrai et digne de ce nom, et que ce système ne peut être nécessairement que celui qui nous présente l'ensemble de tous les faits propres à cette science, sagement unis entre eux, et coordonnés avec le fait primitif, avec le fait le plus général et le plus élevé qu'on ait pu saisir

entre tous, à l'aide de la bonne et vraie manière de raisonner.

Maintenant, si poussés par une curiosité bien naturelle, nous voulons remonter jusqu'à l'origine de la philosophie médicale pour en signaler exactement le début, nous verrons promptement qu'il n'y a pas de grands efforts à faire pour en trouver les premières traces dans les œuvres d'Hippocrate et même dans le livre des Coaques, dû, comme l'indique son nom, à la coopération de plusieurs auteurs ; toutefois il est juste de dire que c'est dans le sanctuaire de l'école de Montpellier, par conséquent dans un âge qui touche en quelque sorte au nôtre, et sous l'influence de Bordeu, et surtout de Barthez, que la philosophie médicale s'est réellement dégagée de la philosophie générale, qu'on peut à juste titre considérer comme le code de toutes les philosophies spéciales, et qu'elle est venue se poser en souveraine à la tête de toutes nos connaissances médicales, au sein desquelles elle a soufflé la vie et la raison sous le nom imposant mais fidèle de génie ou d'esprit philosophique.

Quoi qu'il en soit, en attribuant en grande partie à l'école de Montpellier l'honneur d'avoir créé la philosophie médicale, nous sommes loin de vouloir méconnaître les droits des autres écoles, et même de vouloir seulement affaiblir les titres des savants isolés qui ont fait quelque chose pour elle ; nous savons trop pour cela qu'il n'y a point de système, quelque vicieux qu'on le suppose, qui n'ait son bon côté, et qui ne soit

par conséquent philosophique sous ce rapport ; mais nous proclamons hautement une vérité de fait, et nous signalons à la reconnaissance de tous une école qui a fourni de tous temps des médecins célèbres au reste de l'Europe, d'une école dont le haut enseignement a toujours été cité comme le type parfait du pur et du beau, d'une école, en un mot, dont les moyens, le but et l'esprit ont toujours été les mêmes, quand les habitudes et le langage des autres rappelaient encore, comme aujourd'hui, le chaos, l'arche de Noé ou la tour de Babel.

Enfin il résulte de tout ce que nous avons dit que la philosophie médicale est à la fois l'ame de la médecine, le lien de tous les faits qui s'y rattachent et le code, pour ainsi dire, de toutes les vérités conquises dans notre art ; et de plus, que considérée dans ses moyens et dans ses procédés, elle constitue essentiellement la science des méthodes et l'art de raisonner en médecine, sans lesquels il ne saurait y avoir dans notre science comme dans plusieurs autres, ni perfectionnements à attendre ni améliorations durables à espérer.

CHAPITRE III.

DE L'ALLIANCE DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA MÉDECINE, DES DIFFÉRENTES MÉTHODES DE PHILOSOPHER TOUR A TOUR EMPLOYÉES EN MÉDECINE, ET DU GENRE DE PHILOSOPHIE PROPRE A CETTE SCIENCE.

L'analyse est le secret des découvertes.
BACON.

L'alliance de la philosophie et de la médecine remonte comme ces deux sciences elles-mêmes aux premiers siècles du monde, et comme elle aussi elle se perd dans la nuit des temps et dans l'obscurité des premiers âges ; pourtant il est naturel de penser qu'un intérêt commun prépara et décida même cette grande et mémorable union, et que les philosophes et les médecins, animés du même esprit et déjà soumis aux mêmes épreuves et aux mêmes besoins, se rapprochèrent enfin et se confondirent définitivement dans une seule et même communion, les uns parce qu'ils s'aperçurent que ce serait pour eux un heureux et légitime moyen pour justifier et mériter le titre de sages, dont ils étaient si jaloux, que de faire l'application de leurs méthodes et de leurs systèmes aux phénomènes de la vie

de la santé, et partant de la maladie ; et les autres, parce qu'ils entrevirent fort bien de leur côté combien la dignité philosophique pourrait encore donner de lustre, de force et d'éclat à la médecine, et ajouter ainsi à la considération dont ils jouissaient déjà comme médecins, considération dont ils avaient du reste bien raison de se montrer à la fois et si avides et si fiers.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, ce pacte solennel entre ces deux sciences en quelque sorte nées rivales, n'a pas été seulement le fruit d'un simple calcul, mais il a eu encore une autre source, et il se fût d'ailleurs effectué sans contredit par la force même des choses, si l'occasion et le goût ne l'eussent par anticipation sagement consommé. En effet, que fussent devenus les philosophes, s'ils eussent de prime abord jeté leurs premières ancres aux portes de la vie, et d'un autre côté où en seraient aujourd'hui même nos grands médecins, sans le secours de la philosophie, qui a, pour ainsi dire, servi de matrice aux productions de nos devanciers, et qui anime et vivifie encore tous les ouvrages du jour ? La réponse est simple et facile : il ne serait pour ainsi dire question ni des uns ni des autres, car l'étude de la vie a répandu autant de lustre et d'éclat sur la philosophie, que la philosophie elle-même a donné de consistance et de force à la médecine, et partant l'une sans l'autre elles fussent inévitablement restées dans une éternelle enfance.

Nous ne prétendons pas dire pour cela que le concours de la philosophie et de la médecine ait toujours

été pur ou sans mélange de fautes, et même d'erreurs graves ou profondes, car les faits sont là, et ils pourraient nous démentir amèrement en nous prouvant que si les premiers philosophes firent beaucoup de bien à la médecine en l'arrachant à l'ignorance sans méthode, à l'empirisme aveugle et même à la superstition dont elle avait, sous les prêtres, trop facilement adopté les couleurs et l'accent mystérieux, ils lui firent en retour beaucoup de mal aussi, et beaucoup de tort, en la précipitant dans les hypothèses les plus hasardées, en la plongeant dans l'abîme profond du dogmatisme et plus encore peut-être, en lui faisant subir un mélange dangereux avec d'autres sciences qui n'étaient pas encore faites elles-mêmes, et dont elle fut cependant forcée d'adopter les principes; mais nous voulons seulement fixer de nouveau l'attention sur cette vérité de fait bien des fois proclamée et plus souvent oubliée, savoir, que dans les sciences en général et que dans les sciences d'observation surtout, on finit toujours par se perdre dans la multitude des faits recueillis et reconnus, si l'esprit philosophique ne vient, avec ses méthodes sûres et fidèles, ranger les uns et les autres dans un ordre pur et élevé d'où sortent comme d'eux-mêmes les principes généraux propres à chaque science.

Néanmoins il ne suffit pas de reconnaître la nécessité de l'esprit philosophique, il faut plus, il faut s'exercer à l'employer avec discernement. Car c'est à cette condition seulement qu'on parvient en toutes choses à se faires de bonnes idées, à les enchaîner, à les coor-

donner, en un mot à créer sinon la doctrine tout entière, du moins à tracer le véritable tableau de la science autant que l'état des lumières le permet, et de façon surtout à ce que les découvertes nouvelles puissent se rattacher facilement aux principes particuliers qui s'y rapportent, soit qu'elles les confirment, soit qu'elles les combattent. Or les anciens avaient parfaitement compris ce besoin, cette nécessité, et c'est par cela que tous leurs efforts ont toujours eu ce but pour objet.

Les matériaux une fois déposés sur le chantier, se sont-ils dit, il faut nécessairement les mettre en ordre et les employer, car sans cela ils dégénéreraient eux-mêmes en décombres par l'effet seul de l'entassement et des ravages du temps ; et alors forts de cette idée ils se sont mis à l'œuvre avec une ardeur dont nous devons réellement leur savoir gré, bien que par le fait leurs efforts n'aient pas toujours été couronnés de succès, et que leur édifice se soit plus d'une fois écroulé sous le poids même d'une infinité de richesses que les observateurs avaient trop souvent recueillies sans discernement, et que les théoriciens s'étaient de leur côté trop empressés de mettre en usage sans les avoir suffisamment jugées et appréciées.

Pour nous, nous avons un bon moyen à prendre pour éviter de pareils écueils, c'est d'examiner avec attention la marche et le sentier que nos devanciers ont suivis sur les domaines de la science pour ainsi dire encore incultes ; car à la faveur de ce moyen nous ver-

rons que leurs erreurs et leurs revers se rattachent essentiellement aux mauvaises routes qu'ils ont prises, à la méthode infidèle et vicieuse qu'ils ont adoptée, et particulièrement aux principes faux qu'ils ont presque toujours imaginés, ou au moins formulés sans motifs suffisants, et alors, éclairés en quelque sorte par leurs malheurs et leurs mécomptes, il nous sera plus facile d'éviter les mêmes embarras et les mêmes épreuves, en nous engageant lentement et prudemment dans les seules voies consacrées aujourd'hui par la raison, dans celles de l'observation et de l'expérience.

Nous ferons deux grandes catégories des philosophes qui se sont directement ou indirectement occupés de médecine, les uns par vocation ou par goût, les autres purement et simplement parce que cette science faisait selon eux partie intégrante de la philosophie générale : dans la première, nous rangerons ceux qui ont employé ou plutôt deviné ou créé les méthodes synthétiques ; dans la seconde, nous placerons ceux qui ont suivi les méthodes analytiques vaguement, secrètement, par instinct ou par un sage calcul né tacitement de l'expérience, puis nous mêlerons encore à la liste des philosophes les noms de ceux dont les systèmes et les méthodes ont exercé quelque influence sur la médecine, bien qu'ils ne se soient eux-mêmes que peu ou point occupés de cette science ; pourtant nous allons auparavant jeter un coup d'œil sur les grandes méthodes tour à tour employées pour chercher la vérité, car ce sont de sages leçons qu'il nous faut avant tout.

On donne le nom de méthode à un artifice auquel on a recours dans les écoles pour concilier l'économie du temps avec les exigences de la démonstration toutes les fois qu'on veut rallier ses observations et ses pensées dans l'intention d'apprendre soi-même quelque chose ou d'enseigner aux autres, et partant de là on a admis autant de méthodes qu'il y a de moyens rationnels généraux pour atteindre ce but ; néanmoins on ne compte guère aujourd'hui que deux principales méthodes.

La plus ancienne est la méthode synthétique : elle est sans aucun doute la plus brillante et la plus courte, mais en retour elle est aussi la plus dangereuse, parce que, comme nous allons le voir, ceux qui l'adoptent commencent presque toujours par établir en principe ce qui n'est encore qu'en question, et que leur première hypothèse une fois posée, ils ne manquent jamais de torturer les faits jusqu'à ce qu'ils parviennent à les plier à cette hypothèse, et de façon même qu'ils la confirment tout à fait; du reste, et pour plus de détails, voici en général ce qu'ils font.

Ils posent d'abord l'expression ou la formule la plus générale de tous les faits connus ou qu'ils croient connaître ; puis, cela fait, ils descendent graduellement de cette première hypothèse à l'énumération des faits secondaires qu'ils cherchent ensuite à lier entre eux d'après leurs analogies les plus franches; alors ils étudient les nouvelles combinaisons sous le plus grand nombre de leurs rapports, et en dernier ressort ils

tâchent de formuler la valeur de l'inconnue exprimée dans l'énonciation du problème, arrivant parfois ainsi et de plein vol à consacrer une absurdité, ce qui se conçoit du reste parfaitement, pour peu qu'on réfléchisse qu'en se décidant aussi vite, et surtout qu'en regardant aussi loin, on est nécessairement exposé à se tromper du premier coup, et que, par conséquent, si le fait a lieu, il est tout naturel que les travaux successifs se ressentent plus ou moins de l'influence fâcheuse de cette première erreur.

Quoi qu'il en soit, la méthode synthétique a compté au nombre de ses adeptes des hommes très distingués, et sans les nommer tous, nous citerons Thalès, qui, en suivant cette méthode, a donné à la matière la force de s'arranger elle-même, et qui a considéré l'eau comme étant le principe universel, la source de la fécondité et la base de tous les corps; Anaxagore, qui, après avoir reconnu l'existence d'une intelligence suprême, considéra la matière comme ayant été partagée de toute éternité par Dieu lui-même en des milliers de particules, éléments inaltérables des corps et semblables aux corps mêmes qu'ils doivent former; enfin, Pythagore, qui, à la faveur des nombres, crut pouvoir tout expliquer dans la nature, voire même l'essence de Dieu! Et, notons-le bien, les citations que nous faisons ici ne sont pas, comme on pourrait le supposer, un vain étalage de luxe, elles sont au contraire de la plus haute importance, car elles servent à expliquer les revers et les lenteurs de notre science, en nous

montrant leur véritable source, et c'est à cause de cela qu'on ne saurait trop les multiplier, du moins à notre avis.

En effet, elles nous prouveront que les premiers philosophes se contentèrent rarement du rôle modeste d'observateurs dociles de la nature, mais que, dans leur enthousiasme pour les systèmes qu'ils avaient créés, ils les transportèrent tous dans la médecine, avec les prétendues lois de leur physique et une foule d'hypothèses d'autant plus fécondes en erreurs qu'elles avaient pris leur source dans des sciences à peine ébauchées et toutes plus ou moins étrangères à la médecine.

Voilà donc pourquoi, lorsqu'il fut question de l'explication des lois de l'économie animale ou de l'action des remèdes, on vit tour à tour Pythagore chercher à la donner par la puissance des nombres; Démocrite et Épicure, par le mouvement et les rapports de forme ou de situation des atomes; Héraclite, enfin, par les différentes altérations du feu créateur et conservateur de l'univers; voilà aussi ce qui a fait dire que les différentes aberrations de la médecine avaient toujours été le produit du tâtonnement de l'esprit humain, par conséquent de la logique régnante, et que cette science avait pour ainsi dire parcouru le cercle entier des faux systèmes qui avaient régné dans les autres écoles et qui s'y étaient remplacés tour à tour.

Quoi qu'il en soit, la méthode synthétique a été suivie par Platon, Aristote, Épictète, Mallebranche,

Descartes, et cela suffit, même de nos jours, pour que quelques gens conservent encore pour elle un profond sentiment de respect et d'admiration.

Néanmoins, parmi les philosophes qui succédèrent à ceux dont nous venons de parler, il y en eut quelques uns qui furent tellement frappés de la quantité prodigieuse d'erreurs qui semblaient étouffer pour ainsi dire le germe des premières vérités, qu'ils s'efforcèrent par tous les moyens possibles de trouver à la fois la cause et le remède de ce fâcheux état de choses; mais comme cette cause agissait et pesait également sur eux, comme elle tenait essentiellement au vice même de la logique régnante, ils s'épuisèrent vainement en efforts et en recherches inutiles, et leurs travaux furent bientôt oubliés ou perdus !

Aussi, ce fut peu de temps après qu'on abandonna les routes battues, et que les plus sages ne voulant plus désormais d'autres guides que la nature et les faits, s'adonnèrent entièrement à l'expérience et à l'observation. Acron d'Agrigente fut parmi les philosophes médecins celui qui s'engagea le premier dans cette bonne voie; mais il est juste aussi de dire que cette excellente route lui avait été indiquée plusieurs siècles auparavant par le père de la médecine lui-même, par Hippocrate, qui avait posé en principe de n'admettre que ce qui était saisissable par les sens, et par conséquent de rejeter sans retour toute autre voie d'explication; ce qui prouve qu'il avait entrevu le doute méthodique annoncé plusieurs siècles après par Descartes, mais dont

ce philosophe fut, comme on le sait, bien éloigné de donner lui-même l'exemple.

Enfin, après plusieurs âges perdus pour la science des méthodes, et pendant lesquels l'erreur érigée pompeusement en système ne fit réellement que changer de nom, l'Angleterre produisit, pour le bonheur de tous, un de ces hommes extraordinaires qui semblent avoir pour mission de recommencer le monde... Bacon parut, et il professa le vrai système naturel, en développant habilement une méthode entrevue à la vérité, et indiquée vaguement par Hippocrate, mais dont il ne fut pas moins le fondateur, puisque, par le fait, une science n'est réellement créée qu'autant qu'elle est parfaitement démontrée.

Toutefois, s'il est juste de citer Bacon comme le fondateur de la vraie méthode de philosopher; il est juste aussi de dire que les procédés de l'analyse philosophique ont été rendus plus simples, plus faciles et plus sûrs par les travaux réunis de Locke, de Condillac et de beaucoup d'autres savants. Ce sont eux qui, sur la connaissance plus exacte des facultés et des opérations de l'esprit humain, ont vraiment fondé les règles qui dirigent et doivent diriger l'analyse; aussi ont-ils, à ce titre, autant de droits à l'honneur d'être cités comme ayant coopéré à divers degrés à la régénération des connaissances humaines, que Bacon lui-même a droit à la gloire d'avoir refait l'instrument qui a sillonné toutes ces découvertes, et qui doit désormais être employé dans tous les genres d'exploration scientifique.

Tels furent les commencements et les progrès de la méthode analytique ; elle est, comme nous le verrons, beaucoup plus sûre et moins ambitieuse que la méthode synthétique ; mais elle offre encore en sus un immense avantage qu'on n'a pas assez signalé, celui de laisser une place commode aux développements progressifs de la science et à l'agrandissement nécessaire de son édifice imposant.

En un mot, étudiée en elle-même, elle consiste à observer les faits d'abord en détail, puis dans leur ensemble, à procéder du simple au composé, du connu à l'inconnu ; autrement dit, elle consiste à s'élever judicieusement des faits simples aux faits compliqués, des phénomènes particuliers aux phénomènes généraux, puis des phénomènes généraux aux forces expérimentales qui les produisent, enfin des forces expérimentales qui produisent les phénomènes généraux à la notion de leur réunion en une force unique, primitive et fondamentale.

Or, on le voit parfaitement, le but de ceux qui suivent cette méthode est de chercher simplement la vérité, de tout examiner et de ne rien expliquer sans motifs suffisants, de tenir compte des effets et des causes expérimentales, d'établir des dogmes et des lois et de repousser les hypothèses, enfin de laisser parler la nature et les faits plutôt que d'avancer et de soutenir des théories qui ne reposent le plus souvent que sur une simple opinion, sur des préjugés ou sur des principes imaginaires.

Enfin, à ces deux méthodes universellement répandues et tour à tour rejetées et suivies, il en est une encore que nous devons signaler, c'est la méthode mixte établie en médecine par Barthez, et généralement suivie par les médecins de Montpellier. Elle consiste à fonder le dogme en médecine et sur l'analyse et sur la synthèse des observations, c'est à dire sur des séparations de faits qui sont liés entre eux et qui doivent être distingués, et sur des résultats qu'on forme de faits séparés qui sont analogues entre eux. Or, il est facile d'apprécier tout l'avantage et toute la supériorité de cette méthode en songeant que le but définitif de la science n'est pas toujours et nécessairement, comme on se l'imagine trop souvent, l'explication des faits, mais avant tout et essentiellement, leur collection en dogmes et en système pour rendre leur application commode et plus facile, et cette supériorité et cet avantage une fois reconnus, nous ne doutons point qu'on accorde avec empressement à la méthode mixte toute la confiance et tout le crédit qu'elle mérite.

Maintenant que nous avons pour ainsi dire exploré et sondé les différents terrains et les ressources du sol philosophique ; maintenant que nous les connaissons autant que le sujet le comporte, il nous est bien facile de nous prononcer sur la méthode de philosopher qu'on doit adopter en médecine. On doit toujours commencer par la méthode analytique, parce que c'est la plus facile et surtout la plus sûre ; mais les dogmes une fois esquissés à la faveur de ces solides instructions, il

est sage et prudent de les soumettre en dernier ressort au contrôle de la méthode mixte, qui les revise, pour ainsi dire, et qui les consacre définitivement.

Ce serait peut-être ici le cas de faire l'histoire de l'analyse philosophique, de parler de ses divisions, de ses règles générales, de ses avantages immenses, et peut-être aussi des différents obstacles particuliers qui contrarient l'exercice de ces règles générales, quand on cherche à en faire l'application à telle ou telle science? Toutefois, comme toutes ces choses se dessinent et s'expliquent d'elles-mêmes par un simple retour sur nos premières études, nous nous contenterons d'en renouveler l'esquisse, et nous passerons immédiatement à la solution d'une question plus importante, à celle qui a pour objet de nous faire connaître le genre de philosophie propre à la médecine, et le génie ou l'esprit qui doit animer la logique médicale.

DE L'ANALYSE EN PHILOSOPHIE.

Le mot analyse, pris dans son acception la plus générale, exprime la résolution ou le développement d'un tout en ses parties. Il a d'abord été employé en chimie pour exprimer l'opération à l'aide de laquelle on parvient à connaître la composition d'un corps, puis ensuite on l'a transporté dans le langage philosophique pour désigner métaphoriquement les opérations intellectuelles à l'aide desquelles on parvient à distinguer les différents éléments ou propositions d'une vérité

fondamentale. Et tout cela à bon droit, car il est de fait que, de même qu'un corps composé contient ses éléments, de même aussi une cause contient ses effets, un sujet ses modifications, un principe ses conséquences; et il est tout aussi clair que, dans tous ces cas, le but de l'analyse est le même, autrement dit, que l'analyse a toujours pour objet de séparer les divers éléments constituants et de les mettre en relief à la faveur de plusieurs moyens différents. Poursuivons.

Enumérer et présenter tous les effets sortis d'une cause dans leur ordre généalogique, détailler ensuite et successivement les phénomènes qui se succèdent et ceux qui dépendent les uns des autres, c'est faire une analyse historique.

Détailler les propriétés, les attributs, la forme et les relations d'un objet, c'est en donner l'analyse descriptive.

Enfin, méditer sur les idées que les faits, les sensations et les expressions que nous leur avons attachés ont laissées en nous, et chercher à en tirer des conséquences, en procédant du connu à l'inconnu, c'est faire une analyse de déduction ou une analyse discursive.

Voilà aussi les limites et la division naturelle de l'analyse philosophique, et il est bon d'en avoir sans cesse le cadre sous les yeux; car on manque également à l'analyse ou on en abuse, soit qu'on la pousse au delà de ce qu'elle peut saisir, soit qu'on la laisse en deçà de ce qu'elle doit atteindre.

Nous ajouterons encore que le but de l'analyse en

philosophie est d'éclairer et de fixer la langue philosophique, comme le but de l'analyse en médecine est d'arriver à la connaissance et à la définition claire, précise et invariable des faits médicaux qu'on veut étudier, ou du point litigieux de doctrine qu'on veut éclairer, comme le but de l'analyse en chimie est de parvenir à la connaissance et à la détermination exacte des différents éléments constitutifs du corps qu'on veut décomposer.

Pour atteindre ce résultat, l'analyse emploie deux grands moyens qui finissent toujours par se confondre, ce sont l'investigation et l'argumentation, auxquelles la démonstration vient plus tard se mêler; ainsi la première a pour objet de rechercher les principes et de les démontrer; et la seconde a pour but de prouver que ces principes sont vrais en montrant l'identité des conclusions avec des vérités déjà reconnues, c'est à dire avec les faits primitifs de la nature, en d'autres termes avec les sensations et les sentiments que les hommes éprouvent de la même manière dans tous les temps et dans tous les lieux.

Quoi qu'il en soit, la démonstration n'est réellement parfaite qu'autant qu'elle ne laisse apercevoir aucun vice dans l'investigation et dans l'argumentation, c'est à dire, qu'autant que les principes d'où elle part sont vrais et que la déduction des principes à démontrer s'opère conformément aux lois organiques du syllogisme. Mais notons-le bien, l'écueil ici est périlleux ; car d'une part, une argumentation peut être conforme

aux règles du syllogisme quoique composée d'assertions fausses, et de l'autre les règles de la dialectique peuvent être enfreintes dans une argumentation dont les propositions sont vraies par elles-mêmes prises isolément.

Il résulte donc de là que ceux qui raisonnent bien tout en partant de principes faux, ont pour eux la forme et nullement le fond ; qu'ils ont par conséquent les mains de l'analyse sans en avoir les yeux; qu'ils sont enfin, si nous osons le dire, dialecticiens comme les fanfarons sont braves et courageux ; tandis que ceux au contraire qui ne savent pas former une argumentation régulière, même avec des propositions vraies, sont des êtres imparfaits qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux pauvres du psalmiste, qui ont des oreilles et qui n'entendent point, ou bien encore qu'à ces riches malheureux, qui ont de grandes fortunes sans oser les manier, sans savoir même en faire usage; du reste, ce dernier défaut est moins dangereux que l'autre, parce qu'il est moins opiniâtre, et surtout plus facile à corriger.

Enfin lorsqu'on a saisi la vérité, car la vérité ne *s'invente* pas, ne *se crée* pas, mais elle se sent, elle se découvre, on se trouve dans une situation qui exclut l'ignorance et l'hésitation, et l'on a par le fait atteint son but, car on a obtenu ce qu'on appelle la certitude, pourvu toutefois que cette certitude, soumise aux dernières épreuves prescrites par les règles de l'investigation, ressorte pure et limpide du contrôle philoso-

phique du raisonnement qu'on ne saurait jamais pousser trop loin.

Quoi qu'il en soit, nous n'étalerons pas ici les différentes règles de l'investigation, elles sont trop connues et trop répandues pour cela, mais nous rappellerons simplement que l'inconnu est dans le connu, qu'il n'y est que parce qu'il est la même chose que le connu, et que, par conséquent, aller du connu à l'inconnu, c'est aller du même au même, en passant prudemment d'identités en identités; or, il résulte de là, comme l'a dit judicieusement Condillac, qu'une science entière n'est qu'une longue chaîne de propositions identiques appuyées successivement les unes sur les autres, et toutes ensemble sur une proposition fondamentale qui est l'expression pure d'une idée sensible et vraie pour tout le monde.

Gravons donc bien dans notre esprit cette grande et savante vérité, car elle est fertile, comme nous allons le voir, en conséquences précieuses : ainsi par exemple elle prouve, 1° que celui-là possède le mieux une science qui sait la voir dans un plus petit nombre d'idées; 2° que, s'il y a tant de gros livres dans une science, c'est que les auteurs ne prennent pas le temps ou n'ont pas le talent d'en faire de plus petits; 3° enfin que dans toute discussion où l'idée fondamentale n'est pas bien connue, jugée, appréciée, sentie, les mots qu'on emploie pour l'exprimer ne sont que des signes d'autres mots, qui eux-mêmes en dernière analyse ne sont signes de rien.

Comment, s'écriera-t-on peut-être, vous dites que pour acquérir des connaissances il ne faut que savoir se traîner de propositions identiques en propositions identiques ; mais c'est fatigant, c'est même décourageant ; oui, c'est possible, mais nous le répétons, tel est le seul moyen de faire des progrès dans les sciences, et nous ajouterons même que les plus grands inventeurs n'ont pas suivi d'autre marche ; seulement lorsqu'ils viennent à nous, lorsqu'ils nous montrent leurs découvertes, ils sont debout, quelquefois même ils ont grand soin de se dresser fièrement sur leurs *extrémités ;* et c'est pour cela précisément, c'est parce que nous les voyons alors fiers, hauts et perchés, que nous croyons si facilement qu'ils l'ont toujours été.

Maintenant, si dans le but de dissiper les ténèbres qui obscurcissent trop souvent les champs de la médecine, si pour compléter en quelque sorte notre travail, nous cherchons à établir quelle est dans notre science la proposition fondamentale par excellence, celle qui repose sur une vérité d'expérience universelle, celle par conséquent qui peint le mieux à l'esprit le fait le plus général et le plus élevé qu'on ait pu découvrir entre tous les faits vitaux ou médicaux, nous reconnaîtrons facilement qu'elle est formellement exprimée dans ces paroles mémorables du père de la médecine : L'esprit gouverne sa propre maison ψυχη διοικει τον ἑαυτης ὄικον ; car c'est réellement en partant de cette idée et en la développant avec toute la puissance de son génie, qu'Hippocrate est parvenu à jeter les bases et les fon-

dations éternelles de la médecine en exprimant le grand fait de la vie par l'expression aussi large et aussi féconde de la force vitale.

Enfin et pour revenir à l'analyse, nous dirons que toute doctrine qui en dernier ressort ne saurait être ramenée à l'expression d'une vérité généralement reconnue, ou d'un sentiment naturel, n'est point analytique, parce qu'elle manque de bases, et par conséquent qu'elle ne peut être à ce titre qu'un tissu de mots obscurs et mystérieux qui se choquent et qui se détruisent naturellement; nous dirons aussi que l'opération analytique est consommée lorsqu'une proposition ou une suite de propositions méthodiquement enchaînées sont ramenées par une série de transformations successives à la simple expression d'une vérité reconnue ou de sens commun; mais alors nous ajouterons qu'il faut savoir en rester là, attendu qu'en s'efforçant de pousser l'analyse plus loin, on courrait grand risque de décomposer le rien et d'embrasser alors le vide ou le néant. Disons un mot du genre de philosophie propre à la médecine.

Qu'entend-on généralement par le genre de philosophie propre à la médecine? La réponse est simple et facile; on sait qn'une science, quelle qu'elle soit, ne repose réellement sur ses bases naturelles et fondamentales, qu'autant que ces bases ont été elles-mêmes établies d'après les lois dictées par le génie propre à cette science. Eh bien, le genre de philosophie propre à la médecine est celui qui ressort de la connaissance approfondie du génie de cette science, ainsi que des

lois et des règles qui en découlent naturellement. Nous verrons bientôt en traitant du génie de la médecine quelles sont les lois et les règles qui découlent de la connaissance exacte et bien entendue de ce génie ; en conséquence nous nous contenterons de dire ici, que l'esprit philosophique qui est pour ainsi dire le fruit exprimé de toutes ces notions combinées est infiniment plus précieux et plus utile en médecine que la connaissance de la méthode dont nous avons tout à l'heure signalé toute l'importance, attendu que la méthode n'est par le fait qu'une simple classification, qu'un instrument, qu'un moyen, tandis que l'esprit philosophique est le feu qui répand la lumière, qui donne le ton, le coloris, le mouvement et la vie.

Nous devrions peut être parler aussi de la logique médicale, mais comme cette question rentre positivement dans celle du génie de la médecine, dont nous allons immédiatement nous occuper, nous dirons simplement que la logique médicale est très difficile, très ardue et à la portée même d'un très petit nombre de têtes ; nous dirons qu'elle doit toujours être à la hauteur de son sujet, et que comme elle a pour objet de nous apprendre à étudier les faits vitaux, à les classer et plus encore à en formuler le langage, elle doit se montrer toujours et tout à la fois simple et imposante, profonde et élevée, enfin délicate et pure comme la pensée qu'elle anime et dont elle est à la fois le guide le plus sûr et le plus fidèle.

CHAPITRE IV.

DU GÉNIE DE LA MÉDECINE, DES RAPPORTS QU'ELLE ENTRETIENT AVEC LES AUTRES SCIENCES, ET DES EMPRUNTS QU'ELLE PEUT LEUR FAIRE LÉGITIMEMENT.

Le génie d'une science est la véritable muse que le savant doit invoquer dans toutes ses méditations.

F. Bérard.

On entend par le génie d'une science le genre d'esprit qui lui est propre, et d'où découlent à la fois comme d'une source commune, la nature de ses lois et de ses formes scientifiques, la nature des principes qui sont le point de départ de ses vérités, enfin, la logique qui dirige toutes ses opérations, et qui doit assigner encore le genre et le nombre d'emprunts qu'elle peut faire aux autres sciences sans s'exposer à compromettre sa constitution.

La connaissance de ce génie est une des premières conditions dans l'étude des sciences; aussi, c'est pour l'avoir négligée ou même tout à fait dédaignée autrefois, qu'en médecine par exemple, chaque siècle, chaque pays, chaque école, ont eu successivement des revers par les moyens même qui auraient dû hâter les

progrès de l'art ; c'est par la même raison que parmi les médecins, les uns pour avoir trop donné à la physique, aux mathématiques ou à la chimie, ont réellement méconnu des choses de la plus haute importance, tandis que les autres au contraire, pour avoir délaissé les sciences dites accessoires, sont réellement tombés dans des fautes aussi graves que grossières. Enfin, c'est encore parce que de nos jours on dédaigne pour ainsi dire ce genre de recherches, qu'on voit perpétuellement des hommes, d'un grand mérite d'ailleurs, professer tantôt avec naïveté, tantôt avec fureur, les hérésies les plus dangereuses, et souvent même les plus rebutantes.

Mais il ne suffit pas de savoir que toutes les sciences ont leur génie propre, et que ce génie comparé à celui d'une autre science, en diffère plus ou moins, ou bien au contraire s'en rapproche davantage, et consiste alors dans telle ou telle particularité, dans telle ou telle analogie, il faut plus, et c'est là le point vraiment important ; il faut savoir comment, une science étant donnée, il faut procéder pour parvenir à reconnaître et à distinguer son génie, et à l'établir au besoin en démontrant clairement l'exactitude de son travail et des recherches par des preuves et par des faits.

Eh bien, rien n'est plus simple, pourvu toutefois qu'on veuille bien se rappeler que toutes les sciences sans exception puisent et prennent leur génie dans la nature même de l'être ou de l'objet qu'elles sont destinées à représenter fidèlement ; car en partant de cette donnée, en étudiant attentivement la nature de cet être

ou de cet objet, en le considérant surtout, sous toutes ses faces et de toutes les manières, et en ayant toujours soin de remonter d'abord des effets aux causes, puis de redescendre ensuite de ces causes expérimentales à leurs effets, on finit nécessairement par distinguer, même sans beaucoup d'efforts, le génie propre à la science qu'on examine, le génie qui la caractérise, et qui doit par cela même servir de guide pour établir ultérieurement la constitution définitive de cette science.

Ainsi donc, quand on aborde une science pour la première fois, il faut toujours commencer par se représenter le génie qui lui est propre, quand ce génie est connu ; ou bien au contraire chercher à l'établir quand les notions qu'on possède à ce sujet ne sont encore que confuses, douteuses ou incomplètes. En conséquence nous qui voulons en ce moment connaître le génie de la médecine afin de nous faire une idée de sa logique, de ses formes, de son langage, etc., nous devons nécessairement débuter par tracer la nature de l'être qui sert de sujet à la médecine, en d'autres termes la nature de l'homme... C'est ce que nous allons faire.

Qu'est-ce donc que l'homme considéré dans sa propre nature ? L'homme est de tous les êtres organisés, le plus mobile, le plus sensible et le plus intelligent que l'on rencontre ; celui dont les rapports sont en même temps les plus étendus et les plus multipliés, enfin, en sus de l'organisation la plus délicate et la plus complexe que l'on connaisse, il possède au plus haut degré une cause intérieure et cachée d'action, qui a

été nommée d'abord par Hippocrate. φυσις ενορμων et successivement par ses successeurs, force, puissance, ame ou principe vital; cause qu'il est important d'étudier puisque c'est elle qui préexiste sinon à la vie, du moins à l'organisation, puisque c'est elle en un mot qui régit et qui coordonne toutes les fonctions. Mais ceci doit nous suffire, car nous savons maintenant que nous n'obtiendrons de bonnes solutions et de bonnes idées en médecine qu'autant que nous connaîtrons parfaitement la vie organisée et ses lois, puisque l'homme qui est le sujet de la médecine est pénétré de vie et soumis par cette raison à toutes les lois de la vie.

Ainsi donc, c'est aux sources de la vie et dans les lois mêmes de la vie qu'il faut puiser les premières connaissances médicales, et nous dirons plus, c'est que toute analogie, toute induction tirée en médecine de ce qui n'est pas la vie, ne peut qu'induire en erreur ou égarer tout à fait. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate qu'il fallait préluder à l'étude de l'homme par celle de la nature qu'il considérait comme étant essentiellement animée, et c'est pour cette même raison que ceux qui lui ont succédé ont toujours recommandé l'étude de la nature vivante considérée dans ses lois médicatrices, et que la plupart d'entre eux ont en quelque sorte dépensé leur vie à observer les phénomènes de l'organisation saine ou malade.

Par conséquent, nous ne saurions assez le répéter, c'est en agrandissant méthodiquement la sphère de ses vues et de ses contemplations; c'est en embrassant

pour ainsi dire par la pensée tous les genres d'existence, que le médecin philosophe parviendra à se faire une idée exacte du génie propre à la médecine, génie si utile à connaître et dont l'étude est pourtant par une fatalité déplorable si négligée de nos jours.

Voici maintenant ce que nos recherches, nos études, et nos méditations nous permettent d'esquisser relativement au génie de la médecine et à la médecine elle-même.

La médecine est de toutes les sciences celle qui a le génie le plus distinct et le plus décidé, et cela se conçoit puisque la vie organisée d'où ce génie émane est elle-même spéciale et distincte.

La médecine existe par elle-même et elle n'est pas, comme on pourrait le croire, une science complexe formée par l'assemblage de toutes les sciences réunies bien qu'elle profite réellement de leurs lumières, mais elle existerait quand toutes les autres sciences n'existeraient pas; et c'est pour cela qu'elle a des vérités et des secrets qui lui appartiennent, et qu'elle ne revèle qu'à ses amants, car c'est une science jalouse, et elle aussi veut être aimée pour elle et sans partage.

De plus, comparée aux autres sciences, elle offre quelque ressemblance avec quelques unes d'entre elles, et beaucoup de différence au contraire avec certaines autres, ainsi par exemple elle a la plus grande analogie avec les sciences morales, métaphysiques, religieuses et politiques, tandis qu'elle diffère essentiellement des sciences physiques, chimiques et mathéma-

tiques, tant par la nature de ses lois que par la nature de son esprit.

Enfin, la médecine est une science autocrate puisqu'elle a conquis les sciences accessoires, et qu'elle a pour jamais assuré son triomphe dans ses luttes avec elles; néanmoins elle profite des moyens et des ressources de toutes les autres, mais nous le répétons, c'est pour les diriger au gré de ses lumières, car c'est en reine qu'elle commande, et on peut la comparer sous ce rapport à ces fleuves grossis des ondes étrangères qui profitent des richesses de toutes, sans jamais cesser pour cela d'être eux-mêmes.

La médecine a sa logique, ses lois, ses formes scientifiques, son langage et son style comme nous allons le voir tout à l'heure; et de plus, on peut dire encore que chez elle le mot cause n'a point l'acception rigoureuse et forte qu'il offre et qu'il a par le fait dans les sciences physiques, que les classifications ont ainsi un caractère particulier, et enfin que l'érudition qui partout ailleurs est presque toujours de luxe, est là une nécessité, une condition même de la science, attendu que, comme l'a dit judicieusement Zimmermann, un médecin qui ne lit pas, ne voit que lui-même dans le monde, et s'expose par conséquent à n'y pas voir grand'chose.

La médecine a sa logique, et cette logique est très difficile, très savante, très différente par conséquent, de la logique des autres sciences, et surtout de la logique des sciences physiques qui ne s'écarte pas beaucoup de la logique la plus vulgaire. Aussi elle dénote

chez ceux qui savent s'élever jusqu'à elle une heureuse organisation, un esprit fort et cultivé, et même ce génie si utile au médecin, et qui est pourtant moins peut-être le fruit de l'étude, que l'apanage et l'effet d'une heureuse disposition native; Génie sublime, qui non seulement fait les grands médecins, mais encore qui diversement modifié constitue aussi les bons généraux, les grands poètes, et les grands politiques.

La logique médicale ne consiste pas dans une simple description de phénomènes, ni même dans le classement méthodique des phénomènes, elle ne s'attache pas non plus à résoudre des questions insolubles; mais elle consiste essentiellement dans un esprit d'abstraction vraiment indispensable pour s'élever des effets aux causes, des phénomènes aux forces et aux modifications profondes que ces phénomènes supposent, et elle cherche simplement à constituer sagement la science avec les vérités les plus élevées fournies par l'expérience et l'observation, sans jamais s'écarter de l'esprit de la vraie médecine.

Malheur donc à ceux qui par la nature ou par la faiblesse de leur organisation ne sont pas faits pour la logique médicale, ou qui se trouvent hors d'état de l'embrasser, car ils ne pourront que très difficilement apporter dans la médecine toute la force d'intelligence indispensable aux opérations intellectuelles qu'elle exige, et alors indisciplinés et hébêtés, ils végéteront nécessairement tristes médecins, et médecins mal-

heureux, en un mot pauvres médecins, *minuti doctores*, comme disait Boërhaave.

9. La médecine puise ses lois dans le vitalisme, voilà pourquoi elles sont si mobiles, si délicates et souvent même en apparence si incertaines ; et pourtant c'est là qu'il faut aller les chercher, car hors des lois de l'organisme vivant, il n'y a qu'erreur et déception dans les sciences qui ont l'homme pour objet, comme hors des lois physiques, chimiques ou morales, il n'y a ni physique, ni chimie, ni science morale. C'est dire que toutes les vérités de la médecine doivent être enchaînées et coordonnées d'après ces principes, et doivent être surtout appuyées et basées sur ces lois, si l'on veut poser l'ensemble de la science et de l'art sur des fondements d'une éternelle durée, dignes par conséquent d'entraîner et de fixer l'admiration de tous les âges et de tous les siècles.

Les règles ne sont en médecine ni moins variables, ni moins mobiles que les lois, on peut même dire qu'il y a dans notre science quelques règles seulement et beaucoup d'exceptions ; aussi ce caractère de variabilité n'avait pas échappé au génie d'Hippocrate, et son beau livre des aphorismes, impérissable comme sa gloire, en donne une preuve éclatante, bien que ces variations apparentes de préceptes, qui ne sont par le fait que les variations utiles qu'impose rigoureusement le langage sacré et consciencieux de l'observation et de la nature, aient été prises pour des fautes et des contradictions par des commentateurs maladroits ou ignorants.

La médecine a des formes scientifiques qui lui sont propres; cela se conçoit quand on songe que dans cette science où d'innombrables problèmes sont encore à résoudre, les questions se composent de tant d'éléments divers et souvent même d'éléments si opposés que non seulement la théorie d'un phénomène physiologique ou pathologique ne peut se contenter d'une seule et même explication, comme cela a lieu pour les phénomènes physiques, mais encore qu'il faut presque toujours au contraire invoquer et mettre pour ainsi dire à chaque instant et tour à tour à contribution le *pour* et le *contre* qui résultent de l'examen sévère de tous les phénomènes vitaux physiologiques et pathologiques considérés et suivis dans toutes leurs modifications infiniment variées.

Quant aux systèmes d'ensemble ou de coordination générale, il est facile de voir qu'ils se résolvent presque tous dans la même idée fondamentale; en effet l'ἐνσπμῶν d'Hippocrate, les facultés d'Aristote, l'Archée de van Helmont, l'Ame de Stahl, le principe vital de Barthez et les forces organiques des modernes, ne font vraiment que révéler le même principe et mettre pour ainsi dire, au grand jour la puissance de la nature diversement considérée, mais reconnue par tous comme le plus haut point de doctrine, comme le point de départ et le terme de toute notre science; ce qui fait qu'on peut réellement sous ce rapport comparer les nombreux systèmes de médecine, auxquels ces idées ont servi de canevas aux fausses religions si différentes en apparence,

et qui pourtant en dernière analyse, se touchent toutes de fort près et se confondent même en ce sens, que sous divers attributs, sous divers emblèmes et avec différentes cérémonies, toutes ont pour objet de constater l'existence de Dieu, de recommander et de faire aimer son culte.

Il est généralement reconnu que le concours des philosophes et des poètes a été utile, indispensable même pour le perfectionnement des langues; qu'elles doivent par exemple aux philosophes cette universalité de signes qui fait de chacune d'elles le tableau de l'Univers, cette justesse qui marque avec précision tous les rapports et toutes les différences des objets, cet enchaînement enfin qui de la combinaison des mots fait sortir avec clarté l'ordre et la combinaison des idées; il est prouvé aussi que ce sont les poètes qui leur ont donné l'éclat, le mouvement et la vie dont elles jouissent, en leur apprenant à se passionner en quelque sorte, et en transportent pour ainsi dire chez elles les beautés et les impressions ravissantes qu'ils puisent eux-mêmes à chaque minute dans le commerce touchant et sublime de la nature..? Oui, telle est du moins la vérité pour les langues usuelles et nous sommes les premiers à en convenir; mais pour la langue médicale, c'est toute autre chose, il n'y a que les médecins et même que les médecins d'un certain ordre qui puissent en tracer les règles et en fixer la proportion, la hauteur et la mobilité, car s'il est vrai de dire que chaque langue a son caractère propre qui dépend essen-

tiellement du climat, des mœurs, du gouvernement et des occupations habituelles de chaque peuple, s'il est vrai que chaque langue ait des principes qui soient une suite de ses premières formes et de sa constitution générale, principes qu'on ne saurait, à cause de cela et pour cela même, altérer ou changer sans la détruire, il n'est pas moins incontestable que la langue médicale a son esprit, ses lois propres et ses conditions d'existence, et qu'elle est plus qu'aucune autre soumise à toutes ces lois et à ces différentes conditions.

Oui, la langue médicale prend sa source dans le génie même de la médecine, et en conséquence elle doit être vague, incertaine, abstraite, parce que la médecine possède elle-même ces divers caractères. Voilà pourquoi les mots les plus indéterminés sont souvent les meilleurs : c'est qu'ils sont parfaitement en rapport avec la variabilité de la nature saine ou malade, c'est qu'ils laissent à la pensée médicale toute la mobilité qui constitue son caractère propre. En effet, réfléchissons un peu et nous verrons qu'un langage précis et déterminé n'acquerrait cette qualité, de rigueur dans les sciences physiques et mathématiques, qu'en altérant l'observation, qu'en la tronquant, pour ainsi dire, et par conséquent qu'il serait par cela même en opposition avec le génie même de la science qui doit toujours présider à l'établissement des faits, et sans lequel la vraie médecine serait réellement appauvrie et bouleversée de fond en comble. Lisons enfin, s'il le faut, les livres d'Hippocrate et ceux des hommes

qui ont le mieux compris l'esprit de la science, et nous trouverons dans tous le même caractère de variabilité dans le langage. Or ce motif seul devrait suffire, selon nous, pour fixer notre opinion à ce sujet.

Du reste, en médecine comme en philosophie, il faut pour ainsi dire savoir employer tour à tour la langue des sciences et la langue des poètes, autrement dit la langue de l'intelligence et celle de l'imagination, car l'une et l'autre sont utiles. Mais l'une et l'autre ont aussi leur caractère distinctif. Celle des sciences est méthodique, froide et réfléchie, celle des poètes, au contraire, est harmonieuse, impétueuse, exagérée. Et tout cela s'explique, c'est que dans les sciences on procède toujours du connu à l'inconnu, tandis qu'en poésie les auteurs vont toujours chercher leurs images dans un monde plus ou moins imaginaire ou idéal... Nous dirons de plus que dans la langue des sciences les mots sont signes d'idées et instruments de découverte, tandis que dans la langue des poètes ils sont images d'affection et instruments de démonstration, ce qui prouve qu'il faut employer la langue des sciences pour acquérir des idées, en un mot, pour apprendre, et celle des poètes pour répandre ce que l'on sait, pour émouvoir ou pour convaincre.

Mettons donc ces différentes considérations à profit, et ayons surtout toujours présentes à la mémoire ces paroles judicieuses de Condillac : « Une science bien traitée n'est qu'une langue bien faite, et quand elle existe le mensonge abécédaire qui prépare et consomme

tous les mensonges ne déforme plus les jeunes esprits et n'altère plus la raison... » Poursuivons.

Il est un fait constant, c'est que la médecine met à contribution toutes les connaissances humaines, c'est que la plupart lui sont nécessaires, et que celles qui paraissent le plus étrangères à son objet ne laissent pas encore de lui être de quelque utilité. Oui, c'est vrai; mais hâtons-nous de le dire, ici l'écueil est très dangereux, car la médecine doit avant tout conserver son vrai caractère et toute son indépendance. Par conséquent elle ne souffrira pas que ces superbes auxiliaires se paient de quelques légers services par l'envahissement et le partage de son domaine naturel; car c'est là une condition essentielle, une première condition. Ainsi donc, si le médecin est appelé par la nature de son art à être réellement l'homme de toutes les sciences, parce que toutes ont plus ou moins enrichi la médecine de quelques vérités utiles, il ne perdra jamais de vue que leur multitude même et leur variété établit la nécessité de leur imposer de sages limites, et que le véritable esprit philosophique consiste et consistera toujours dans cette circonstance à faire la part de l'utile et du nuisible et à tracer en quelque sorte le milieu qu'il est convenable d'atteindre et de conserver fidèlement.

La preuve que les sciences accessoires sont sous le rapport de l'utilité bien inférieures aux ressources que nous offrent les faits médicaux, ainsi que l'observation, l'expérience et le raisonnement, c'est que sans leur secours le père de la médecine a su porter la pratique

de son art à un point de perfection auquel on a à peine ajouté; c'est que, bien que de son temps la physique fût encore dans son enfance et que la chimie n'existât pas même en ébauche, il a su établir des dogmes précieux en médecine pratique; c'est que, bien qu'il ignorât complètement la circulation du sang, et que ses connaissances en anatomie fussent si bornées qu'il avoue lui-même avoir pris les sutures naturelles du crâne pour des fractures, il n'est pas moins parvenu à faire à lui seul, pour l'établissement de la science et pour l'avancement de l'art de guérir, plus que tous ceux qui lui ont succédé, et que, par une raison toute naturelle, sa précieuse méthode, semblable sous ce rapport au dépôt sacré de la foi, a toujours été conservée et transmise d'âge en âge jusqu'au nôtre, où elle sert encore de modèle aux philosophes et aux bons médecins.

Mais la médecine ne se lie point seulement aux sciences physiques et naturelles, elle entretient aussi des rapports avec les sciences morales et politiques, avec les beaux arts, avec les belles lettres... En conséquence nous allons la suivre et l'étudier sous ces différents points de vue : nous commencerons d'abord par l'examen des sciences physiques, parce que ce sont elles qui ouvrent pour ainsi dire les portes de notre art; nous passerons ensuite à celui des sciences dont l'ensemble constitue à proprement parler le corps de la médecine, puis nous finirons par examiner les rapports qu'elle entretient avec les sciences morales et métaphy-

siques en nous efforçant toujours dans cette recherche, de montrer continuellement la nature et le genre d'emprunt que la médecine peut faire légitimement à ses compagnes.

En tête de toutes ces sciences nous trouvons d'abord la physique du monde, c'est elle qui va fixer d'abord notre attention, car elle a pour objet l'étude la plus vaste et la plus importante de toutes, c'est à dire la contemplation de l'univers considéré dans l'ensemble de ses lois et de ses merveilles; en d'autres termes l'étude de ce vaste domaine dont l'homme n'est par le fait qu'une dépendance, qu'une étincelle, comme la vie particulière n'est elle-même qu'une émanation de la vie générale qui embrasse l'ensemble de toutes les existences et qui se révèle sans cesse aux philosophes, à travers le voile épais de la matière qui le dérobe aux yeux de la multitude. Cette étude qui constitue à vrai dire la science de la nature, est, nous le répétons, la plus belle, la plus forte et la plus vaste de toutes, elle est aussi la plus féconde en précieux enseignements; en un mot, elle est utile et intéressante pour tous, c'est un fait incontestable; mais elle est de première nécessité pour les médecins qui sont les seuls au monde forcés d'être instruits pour ne pas être coupables ou criminels : voilà pourquoi cette étude a de tous temps occupé les loisirs, et en quelque sorte usé la vie des plus grands génies, au point même qu'on a vu certains philosophes se faire pour ainsi dire un régime pour la pensée, tandis que d'autres menaient la vie la plus

austère dans l'espoir de s'affranchir autant qu'ils le pouvaient de l'empire des sens, et de conserver ainsi plus de forces pour soutenir toutes les épreuves et toutes les fatigues qu'imposent de pareilles recherches et de si profondes méditations.

En cultivant la physique du monde, on a recours tour à tour à la géométrie qui mesure les grandeurs et qui ouvre à la physique ordinaire les portes de la nature; à l'algèbre qui représente par un signe une suite innombrable de pensées et qui pour ainsi dire un bandeau sur les yeux poursuit et atteint à travers les ténèbres ce qu'elle ne connaît pas; à l'astronomie qui mesure les cieux et qui compte des milliers de mondes qui pèsent les uns sur les autres, qui se meuvent, s'attirent et se poursuivent éternellement au sein de l'espace infini; à l'optique qui donne à l'homme un nouveau sens, comme la mécanique lui donne de nouveaux bras; à la physique proprement dite qui constate les faits extérieurs de la nature et qui explique les moins connus par ceux qui le sont davantage; à la chimie qui pas à pas, et le microscope en main, suit en quelque sorte l'action intime et réciproque des corps de la nature les uns sur les autres pour tâcher ensuite d'en formuler les lois; à la botanique qui fait connaître les différentes plantes, leurs usages, leurs propriétés, et qui pour nous servir de l'expression du poète, expose et livre pour ainsi dire Flore elle-même toute nue et sans défense aux regards perçants et à l'ardente curiosité des amants; à l'histoire naturelle enfin qui passe en revue les hommes,

les animaux, les plantes et les minéraux pour lever ensuite sur eux d'utiles et de précieux impôts. Et il y a plus encore, dans ce vaste et touchant commerce avec la nature, on prend sans efforts des habitudes nobles et fortes ; celle entre autres de n'estimer dans le songe de la vie que ce qui mérite de l'être, c'est à dire fort peu de choses, et celle plus précieuse encore de rendre chaque jour un pieux hommage à l'être suprême dont le ciel et la terre, dont les ondes elles-mêmes, dont l'Univers tout entier racontent la gloire et chantent éternellement les merveilles.

Enfin, c'est encore la science de l'univers, en d'autres termes, c'est la physique générale qui éclaire le médecin sur le génie propre aux saisons dont l'influence sur notre constitution est en général si active et si prononcée ; c'est elle qui le met sur la voie des causes épidémiques qui frappent tant de victimes, et qui sèment à la fois la désolation et la mort ; c'est elle encore qui lui fait connaître les rapports qui lient les autres mondes à l'économie des êtres vivants ; enfin, c'est elle qui le guide dans ses études sur les constitutions médicales, dont on parle si peu aujourd'hui, et qui méritent cependant de fixer toute notre attention sous tant de rapports, puisque selon la judicieuse observation de Lepecq de la Clôture, cette étude nous montre à la fois les jours, les mois, les saisons, se modifiant et se fécondant réciproquement pour la production des phénomènes morbifiques, et qu'elle nous démontr encore que par un artifice vraiment incompréhensible, les années présentes

jettent souvent des germes de maladie et de mort dans les années de l'avenir.

La physique particulière, ou, pour mieux dire, la physique proprement dite, nous offre aussi de précieux documents ; elle a mis en évidence les lois de la pesanteur et celles du mouvement, les propriétés du magnétisme et celle de l'électricité ; elle a signalé cette variété de scènes et d'effets qui résultent pour nous du choc des éléments, ce qui est infiniment important, puisque nous sommes en quelque sorte tributaires de toutes ces vicissitudes ; elle nous montre à chaque instant la vie et la mort marchant pour ainsi dire entrelacées sur le domaine entier de la nature ; par son secours enfin nous expliquons aujourd'hui des phénomènes que nos pères ont pris probablement pour des miracles..... Mais disons-le aussi, l'abus qu'on a fait de toutes les richesses que cette science a répandues, et surtout la folle et malheureuse idée qu'on a eue de transporter ses lois dans la médecine, et de les faire servir, non seulement à expliquer les phénomènes vitaux, mais encore à modifier la pratique, ont tout gâté, et en quelque sorte répandu à usure les erreurs grossières dont la médecine a été souillée pendant le règne encore trop long des médecins physiciens ou mécaniciens.

En effet, quels abus dans l'emploi de la saignée n'ont pas amenés les idées mécaniques de Chirac et de Sylva ! Jusqu'où ne se sont point élevées aussi les prétentions fastueuses de leurs partisans, dont les promesses pompeuses mais mensongères, allaient jusqu'à répondre

de rendre l'homme immortel. Enfin n'est-ce point encore à eux, ou, pour mieux dire, n'est-ce point à l'abus qu'ils ont fait des lois hydrauliques et mécaniques appliquées au corps humain qu'on doit rapporter les essais criminels de la transfusion? Oui. Et pourtant, ce n'est pas tout ; car leur plus grand tort a été de n'avoir considéré l'homme que comme une machine hydrostatique pourvue d'un grand nombre d'instruments de mécanique dont les relations expliquaient toutes les fonctions, et par conséquent d'avoir, dans leurs codes insensés, détourné l'attention de l'observation utile de cette puissance vitale qui, semblable à la force qui dans la mécanique des mouvements célestes dirige les planètes dans leurs courses et les retient dans leur orbite, coordonne de son côté et gouverne dans le corps humain cette réunion admirable d'organes qui, par la délicatesse de leurs formes, leur accord harmonieux, leur dépendance réciproque et le noble commerce de leurs fonctions, constituent vraiment le chef-d'œuvre vivant de la nature..... Passons à la chimie.

Il est peu d'arts auxquels la chimie ait rendu plus de services et de plus grands services qu'à la médecine, elle peut cependant lui en rendre encore : elle a refait les formules dangereuses des Galénistes ; elle a enrichi la matière médicale des remèdes les plus héroïques; et les poisons mêmes, qui, avant elle, ne semblaient faits que pour donner la mort, mieux connus et administrés selon les lois qu'elle indique, sont devenus pour ainsi dire, entre les mains pures de ses apôtres,

de précieux antidotes. De plus, aujourd'hui plus que jamais, elle poursuit la nature jusque dans ses éléments les plus secrets, et, non contente d'enrichir la physiologie de l'homme sain, elle nous éclaire sur la nature de nos humeurs, de nos sécrétions, de nos évacuations ; souvent même elle sait atteindre les traces des altérations morbifiques jusque dans le tissu même des organes. Néanmoins, elle a aussi ses limites, et il faut qu'elle sache les respecter, car sans cela son audace même pourrait tout gâter. Défendons-nous donc d'un engouement dangereux pour cette science, et restons bien convaincus par exemple que si elle peut jeter des lumières sur les relations des corps animés avec les autres corps de la nature, les expériences qui ont pour objet d'atteindre ce but, doivent, pour avoir quelque portée, être faites au lit du malade, par conséquent sur des humeurs en quelque sorte pourvues encore de vie et de sensibilité, attendu que, sans cette condition, tous les faits et toutes les preuves se dénatureraient d'eux-mêmes et perdraient leur plus grande valeur.

Rappelons-nous aussi tout le mal que la chimie a fait à la médecine dans le temps où les ferments étaient appelés à tout expliquer ; dans le temps, par exemple, où du haut de sa chaire Paracelse brûlait avec orgueil les œuvres d'Hippocrate et de Celse, parce qu'ils avaient, disait-il, l'un et l'autre ignoré tout à fait la cabale, la magie et la chimie ; du temps enfin des philosophes par le feu, et du fameux Van Helmont, qui se laissa

mourir d'une pleurésie aiguë, faute d'une saignée, qu'il rejeta opiniâtrément.

L'étude de l'astronomie offre aussi de grands avantages au médecin ; toutefois il est bien entendu que nous parlons principalement de l'astronomie d'observation, de celle qu'Hippocrate a tant recommandée, et qui consiste moins à calculer savamment la marche des corps célestes qu'à reconnaître et à signaler au besoin les changements qui coïncident avec l'époque de leur apparition, car il est bien prouvé que certains phénomènes vitaux suivent avec exactitude la révolution de tels ou tels astres, et particulièrement du soleil et de la lune, quoiqu'on ne puisse pour cela expliquer le comment et le pourquoi de rapports si constants, et de faits parfois si différents et si éloignés entre eux.

Les maladies qui se montrent avec l'Arcturus, dit Hippocrate, diffèrent essentiellement de celles que les Pléiades ramènent ; il en est d'autres qui suivent le cours de la lune, et qui commencent et finissent avec elle ; presque toutes enfin augmentent ou diminuent à mesure que le soleil s'éloigne ou se rapproche. Or, ces réflexions, jointes à ce que nous savons des solstices et des équinoxes, suffisent pour nous démontrer toutes les ressources qu'on peut tirer des connaissances astronomiques, qui, fortifiées encore par le progrès de la météorologie qui s'y rattache, nous dévoileront peut-être un jour la cause de ces pestes formidables qui de temps en temps moissonnent l'humanité et répandent à la fois l'épouvante et la mort.

Parmi les sciences qui constituent en quelque sorte par leur ensemble le corps proprement dit de la médecine, nous avons à examiner l'anatomie, la physiologie, l'anatomie pathologique, la botanique, l'histoire naturelle, la chirurgie, la pharmacie et l'hygiène.

Il n'y a pas de science qui paraisse au premier abord plus utile à la médecine que l'anatomie, sa renommée est même devenue pour ainsi dire si vulgaire qu'il n'y a point d'homme du monde, si ordinaire qu'il soit, qui ne s'érige promptement en docteur pour vous affirmer à l'occasion que les connaissances en anatomie sont les plus importantes de toutes, attendu que, pour réparer une machine, il faut avant tout connaître parfaitement les diverses pièces qui la composent, et que notre corps, sous ce rapport, est pour ainsi dire un vaisseau dont il faut nécessairement connaître la composition si on veut parvenir à la gouverner habilement? Tout cela est vrai jusqu'à un certain point, mais nous le répétons, jusqu'à un certain point seulement, car si le corps est un vaisseau, le pilote, comme on l'a dit très judicieusement, a plus besoin par le fait d'une boussole, qui le dirige et qui l'empêche de laisser aller ce vaisseau au gré des eaux et des vents, qu'il n'a besoin de connaître le nombre des pièces du vaisseau et celui des attaches qui les unissent avec la quille.

Soyons donc bien convaincus d'une chose, c'est que, s'il est important pour le médecin de connaître la charpente humaine, la situation respective des pièces nombreuses et délicates qui la composent, la direction des

lignes que suivent nos humeurs, et la correspondance des nerfs qui lient un si bel édifice, il est bien plus utile encore pour lui d'étudier cette force de la vie qui fait que toutes ces pièces concourent au même but et travaillent de concert dans l'intérêt de chacune et dans l'intérêt de toutes. En effet, c'est l'étude approfondie de cette force qui nous révèle à la fois le pouvoir de la nature et la sagesse de ses opérations, c'est elle par conséquent qui nous prouve que l'art ne vient qu'en seconde ligne dans le traitement des maladies, et que c'est moins la correction locale d'un vice particulier que la conspiration, l'insurrection et les efforts de l'ensemble qui opèrent la guérison des maladies.

En conséquence il faut étudier le grand fait de la vie dans les organes, mais non pas par les organes, car la vie seule revèle la vie et le cadavre n'expliquera jamais que la mort. Voilà sans doute pourquoi les plus grands médecins les Houlier, les Sydenham, les Baillou, les Freind ont fait si peu de cas de l'anatomie, voilà peut-être aussi pourquoi ceux qui se sont le plus distingués dans cette science ont toujours été à peine cités ou connus comme médecins praticiens, témoins Ruisch, Malpighi et Hunand, témoin le grand Vinslow qui tremblait en ordonnant un purgatif, et le célèbre et malheureux Duverney qui se crut un jour frappé à mort pour une légère indisposition... ! Comment, lui dit gaiment Dumoulin en l'abordant, vous perdez la tête et vous vous effrayez pour si peu de chose, pour une pareille bagatelle? Hélas! repliqua Duverney, c'est que,

ce que je sais d'anatomie me fait trembler... Eh bien rassurez-vous, dit le vieux praticien, vous connaissez certainement votre corps mieux que moi, mais à coup sûr je le guérirai mieux que vous... Ici nous nous arrêtons, car ces paroles toutes simples qu'elles soient, en disent beaucoup plus sur le sujet qui nous occupe que toutes les réflexions que nous pourrions encore y ajouter.

Il est un fait bien avéré aussi, c'est que l'anatomie pathologique a répandu de vives lumières sur la médecine, en rendant à la fois le diagnostic et le prognostic plus sûrs, en apprenant par exemple à distinguer les unes des autres, et malgré la conformité de leurs symptômes, des maladies fort différentes sous le rapport des organes qu'elles intéressent; en faisant reconnaître au contraire l'identité de certaines maladies en apparence fort différentes, et surtout en fournissant sur la plupart des lésions des renseignements d'où découlent ensuite les plus précieux documents. Oui, mais il faut convenir aussi qu'elle a fait au moins autant de mal que de bien à la médecine, et que son application forcée est devenue de nos jours la cause des plus graves erreurs? En effet, c'est elle qui a corrompu le langage médical, c'est elle qui a tari la source des plus pures vérités en substituant l'observation du cadavre à celle de l'homme vivant et réagissant; c'est elle enfin qui tous les jours encore étouffe le thérapeutique en faisant perdre de vue le pouvoir de la nature médicatrice, et en confondant avec les dégénérations organiques éventuelles et souvent inévitables,

toutes les maladies en général qui ne sont à s'y bien prendre que des actes vitaux, que des fonctions accidentelles, en un mot que des réactions souvent salutaires, quand on ne les traverse pas par des mouvements imprudents, par des remèdes incendiaires ou administrés mal à propos.

Du reste on peut très aisément se rendre compte des méprises auxquelles les médecins purement anatomo-pathologistes sont continuellement exposés, en réfléchissant qu'indépendamment des altérations organiques produites par le travail morbide lui-même, il y en a qui sont l'effet pur et simple des progrès de l'age ; qu'il y en a d'autres qui tiennent au départ même de la vie, ou qui sont les suites nécessaires de la mort ; enfin, en songeant que l'on prend tous les jours pour des altérations pathologiques de simples vices de conformation nullement dangereux pour la vie dont les instruments se suppléent facilement ; et quelquefois même, de nouvelles parties organisées par la nature pour remédier en quelque sorte aux attaques et aux violences des causes morbifiques.

Rejetons donc au loin le drap funèbre dont l'anatomie pathologique semble vouloir couvrir la médecine antique, et rappelons-nous toujours ce que nous avons déjà dit bien des fois ; que la vie seule rend raison d'elle-même et que l'anatomie pathologique ne saurait rien ou presque rien, si la médecine par ses lumières et par son esprit ne ranimait les organes éteints, et n'évoquait par la pensée la série de maux qu'ils ont éprou-

vés ou soufferts. En effet, ce n'est point dans une rose sèche, décolorée et étendue sans vie dans un herbier, qu'on reconnaît la reine des fleurs ; mais c'est quand elle brille sur sa propre verdure, quand le vent caresse ou agite sa tige, quand elle provoque enfin par la douceur de ses parfums et par l'éclat de ses couleurs, ou nos caprices, ou nos désirs ; de même ce n'est point dans les cimetières où chez les morts qu'on trouve les fleurs de la vie, mais c'est seulement dans le commerce des vivants qu'on les rencontre.

La botanique apporte aussi ses tributs à la médecine, mais il ne faut pas pour cela exagérer ses services ; en général, ils se réduisent à fort peu de choses, attendu que les botanistes se sont beaucoup moins occupés des vertus des plantes que de leur classement méthodique ; aussi c'est sans doute à cela qu'il faut attribuer la propriété remarquable qu'a la botanique de fatiguer et de décourager les mémoires qui ne peuvent fixer les objets que par le raisonnement.

Le médecin s'attachera donc à distinguer surtout les végétaux utiles de ceux qui ne le sont pas, les productions vénéneuses des productions médicamenteuses ; mais comme les plantes et les malades ne se trouvent pas ensemble et n'habitent pas ensemble, si l'on peut s'expliquer ainsi, et pourtant, comme les unes et les autres doivent être vues souvent, le médecin laissera au botaniste le plaisir et la fatigue de cueillir les plantes et de créer des classifications, et il se contentera de les envisager et de les étudier sous le point de vue pure-

ment médical. Du reste, le nombre des plantes dont les vertus sont avouées par l'expérience n'est pas si considérable qu'on pourrait se l'imaginer; et, pour peu qu'on s'engage dans la pratique, on verra bientôt combien il faut rabattre des promesses pompeuses de ceux qui nous ont dotés de plus de remèdes universels que nous ne comptons de maux particuliers; toutefois on ne peut que louer les efforts de ceux qui cherchent dans les simples le remède à des maux que les secours ordinaires laissent incurables. Puissent-ils et une bonne fois trouver un spécifique pour le cancer, pour la goutte, pour l'épilepsie ou pour le choléra, et cette découverte portera leur nom à l'immortalité beaucoup plus vite et beaucoup plus sûrement que les plus beaux systèmes de botanique!

Mais malheureusement il est un fait vrai, c'est que le hasard et l'empirisme revendiquent à eux seuls la plupart des spécifiques, et que tous les deux sous ce rapport ont réellement fait beaucoup plus que la science; c'est à eux que nous devons le *quinquina*, l'ipécacuanha, le soufre, l'émétique, le vaccin et la thériaque, cet antidote fameux, assemblage ridicule et confus de drogues et de substances qui s'entredécomposent, si l'on s'en rapporte aux lumières de la chimie! *composition* extraordinaire au contraire et presque divine, si l'on en croit les vieux médecins, si l'on considère surtout ses effets merveilleux; enfin tout le monde connait le fameux débat qui s'éleva à la cour de François I^{er}, entre Lecocq, méde-

cin ordinaire, et Fernel, premier médecin du roi : Fernel, entiché de la doctrine des *sueurs*, dogmatisait à perte de vue, prescrivait et employait le gaïac, et toujours le gaïac, sans pouvoir parvenir à guérir le roi ; alors celui-ci, fatigué des remèdes et de son premier médecin, se décida à faire appeler Lecocq, qui employa de suite la méthode d'un empirique nommé Carpi : le roi, par conséquent, fut traité comme le dernier paysan de son royaume, mais il guérit promptement, car les frictions réussirent mieux que le gaïac et les dissertations transcendantes du savant Fernel. Néanmoins, n'attachons pas à ce fait plus d'importance qu'il n'en mérite, et restons en garde contre l'empirisme.

Quant à la pharmacie, considérée autrefois comme un métier purement mécanique, et reléguée en conséquence avec la chirurgie au nombre des parties ministrantes de la médecine, elle est devenue, grace aux travaux de Baumé, de Parmentier, de Deyeux, une science qui marche aujourd'hui de pair avec la chimie, que les Fourcroy, les Lavoisier, les Berthollet, les Guyton Morveau, les Laubert, les Sérullas et les Laugier ont portée si haut. En effet, ses procédés sont devenus plus simples, plus raisonnés, et le vieux fatras des dispensaires et des anciens *codices* n'existe plus ou disparaît tout à fait pour faire place aux sages formules ; la pharmacie, enfin, ne tient plus comme autrefois au petit commerce par une foule de menus détails et de préparations presque culinaires, mais au

contraire elle prend de jour en jour la physionomie forte et sévère d'une science exacte, et sous le patronage de MM. Pelletier, Caventou, Planche et Robiquet, elle a pénétré dans le sanctuaire de l'Académie royale de médecine, où elle tient dignement sa place. Aussi que les pharmaciens se montrent plus jaloux de la considération publique, qu'ils fassent peser moins de servitude sur les élèves destinés à les remplacer un jour, et il ne sera plus désormais question de *fraters*, de *souffleurs*, de *rhizotomistes* et de *garçons* que dans des cercles de mauvais ton, dans les vieilles comédies ou dans les chroniques. Toutefois, il ne faut pas que l'habitude de manier les remèdes inspire au pharmacien assez de confiance en lui-même pour qu'il se décide à traiter les malades, car il ne manquerait pas d'essuyer des revers dont l'humanité serait vraiment en droit de lui demander raison. Oui, si la connaissance des remèdes constituait le médecin, il est hors de doute que les pharmaciens devraient occuper dans le monde médical les premiers rangs comme *guérisseurs;* mais il n'en est point ainsi, car Hippocrate l'a dit lui-même avec une raison profonde : la médecine est tout entière dans l'observation et dans la connaissance de l'opportunité, et celui-là est le meilleur médecin qui sait le mieux profiter de l'occasion dans les maladies.

C'est dire que c'est seulement dans les hôpitaux, au sein des malades et au milieu de tous les genres de douleurs, qu'on peut apprendre la médecine : effectivement c'est là seulement qu'on peut étudier la nature,

épier ses mouvements et la prendre en quelque sorte sur le fait, en s'exerçant surtout à saisir l'occasion que l'antiquité a si fidèlement représentée avec quelques cheveux seulement sur la tête; c'est dire enfin que c'est au lit du malade, et sous la direction d'un maître attentif à animer les résultats de l'expérience, à entretenir les elèves des objets qu'ils ont vus, touchés, comparés et vérifiés, habile surtout à les mettre en garde contre le double écueil également dangereux d'avoir d'une part une confiance illimitée dans la puissance des remèdes, et de l'autre de s'en trop méfier; c'est dire, que c'est à ces conditions seulement, que celui qui se dévoue à l'étude difficile de la médecine peut vraiment acquérir des connaissances utiles, en un mot des connaissances à la faveur desquelles il parviendra à la longue à ouvrir et à fermer en quelque sorte à volonté le grand livre de la nature, le plus utile, le plus instructif, le plus complet de tous.

Aussi est-ce un spectacle bien triste et bien désolant que de voir comment on professe en général dans les écoles : on y enseigne avec le plus grand appareil précisément tout ce qu'il faut oublier dans la suite. Ainsi un professeur de chimie, un professeur de pharmacie et un professeur de botanique y étalent avec profusion toutes les richesses de ces différentes sciences, et s'épuisent pour ainsi dire à faire des cours complets à des auditeurs qui ne doivent être ni chimistes, ni pharmaciens, ni botanistes..... Et de la médecine proprement dite, de la médecine hippocratique, on n'en

professe que peu ou pas..... C'est le moins intéressant des écoles, ce par quoi on brille le moins, et pourtant cette médecine existe sur d'éternelles bases, sur l'observation et sur l'expérience de tous les siècles. Bien plus, semblable à l'arbre divin de la forêt de Dodone, comme l'a dit un médecin philosophe, elle est consacrée par la vénération, la piété et la reconnaissance des peuples, et elle mérite spécialement notre culte, notre adoration et nos hommages. On parle d'amélioration, de progrès, et on crée des chaires d'anatomie pathologique, sans songer qu'il n'y a, ni au dehors, ni au dedans des écoles, quelqu'un qui prenne la peine de professer l'histoire de la médecine, la philosophie médicale, ni même la doctrine hippocratique!

Pourtant qu'on y réflechisse bien, la voie la plus sûre et la meilleure pour atteindre jusque aux grandes et sublimes vérités de notre art, est celle qui conduisit Hippocrate à ces conclusions éternelles aurquelles les nouveaux faits ne font que nous ramener continuellement. Pourquoi donc alors les vrais dépositaires des saines méthodes, ne trouvent-ils pas le temps de se faire entendre dans le sanctuaire de la médecine, et de parler au nom de celui qui a le plus fait pour elle, et qui aujourd'hui même est encore regardé comme le législateur suprême après vingt-trois siècles d'expérience et de découvertes? Pourquoi? parce qu'aujourd'hui la vie roule tout entière sur des misères, parce qu'on l'escompte en quelque sorte en petite monnaie, parce que le passé n'a plus d'autorité, et que le maté-

rialisme médical a tari la source des plus pures vérités en remettant en question tout ce qui ne découle pas immédiatement de la physique, de l'anatomie ou du cadavre !

Quant à nous, nous préférons l'ancienne route parce que nous savons que les saines doctrines datent des plus vieilles époques, parce que nous savons que les remèdes essentiels sont ceux à la faveur desquels l'art sait imiter la nature ; parce que nous savons par exemple que le dégoût indique le régime, les hémorrhagies la saignée ; certaines crises l'usage des divers évacuants ; parce que nous savons encore qu'Hippocrate guérissait souvent ses malades sans leur rien prescrire ; que Sydenham faisait vingt visites et une ordonnance, que Boërhaave se vantait de porter toute sa pharmacie dans la pomme de sa canne... Tout cela en effet en dit assez, et voilà pourquoi nous sommes aussi jaloux du titre modeste d'observateur de la nature, et de médecin hippocratiste, que tant d'autres pourraient l'être de ceux de grand chimiste, de grand anatomiste ou de grand physiologiste.

La chirurgie qui plaît surtout aux esprits froids, parce qu'elle leur offre des appuis visibles et palpables pour établir leurs raisonnements lents et dociles ; la chirurgie, disons-nous, est aussi tributaire de la médecine et ses richesses ne sont point certainement à dédaigner, mais il est bon de savoir que c'est une science audacieuse et fière dont il faut se méfier, parce qu'elle a une tendance toute particulière à envahir, à étouffer même

la médecine dont elle a longtemps porté les livrées, et dont aujourd'hui encore elle implore secrètement les faveurs.

Quoi qu'il en soit, la chirurgie fait très bien de se retremper de temps en temps dans la médecine, car sans les lumières qu'elle en reçoit, sans les lois et les principes qu'elle lui emprunte, elle se réduirait pour ainsi dire à l'œuvre de la main, à un simple travail mécanique, à un métier qui pourrait aller de pair avec celui de garçon d'amphithéâtre, de bandagiste, de renoueur, ou de serrurier-mécanicien. Toutefois il est bien entendu qu'il n'est question ici que de la chirurgie envisagée comme art mécanique, et par conséquent que nous n'avons pas la coupable idée et la pensée ridicule de rabaisser une profession honorable qui a compté de tous temps dans son sein des hommes estimables, et du plus grand mérite.

La matière médicale a pour objet de nous faire connaître les moyens et les remèdes que l'art emploie pour guérir les maladies; dans ce but elle met à contribution toutes les richesses et toutes les productions de la nature; elle examine tour à tour les substances végétales, animales et minérales; enfin elle appelle successivement à son secours la chimie qui combine, la pharmacie qui prépare, et la clinique qui éclaire sur l'administration des médicaments, et qui, au lit même du malade, prend des observations et note attentivement le bon ou le mauvais effet des différents traitements. Certes, il n'en faut pas davantage pour prouver

toute l'importance de la matière médicale. Toutefois, il ne faut pas s'abuser sur ses services, et surtout il ne faut pas croire sur parole tout ce que les auteurs ont écrit sur la vertu des remèdes ; car parmi nos savants il en est peu qui n'aient eu ou qui n'aient encore une plante ou une formule de prédilection, auxquelles ils attribuent toutes les vertus imaginables, et quelquefois même celles qu'elles ne sauraient avoir. Ce qui nous rejette par conséquent bien loin de la vérité, qui nous répète que les remèdes appliqués aux corps vivants agissent d'une manière très différente suivant les circonstances ; que le même médicament peut devenir tour à tour évacuant, diurétique, sudorifique ; qu'on a guéri des douleurs de dents avec un émétique, et des déchirements d'estomac avec un punch très chaud ; enfin, que ce n'est que par une suite d'observations et d'expériences répétées par différents observateurs dans différentes contrées, dans différents pays, et dans les circonstances variées dans lesquelles l'économie animale peut se trouver, qu'on peut fixer les incertitudes qui naissent de cette diversité d'effets, et commencer alors à savoir à quoi s'en tenir en assignant aux remèdes la part réelle qu'ils peuvent avoir dans les changements survenus à la suite de leur usage, toute déduction faite des circonstances étrangères qui auraient pu préparer les effets observés et quelquefois même les consommer tout à fait. Toutefois, nous le répétons, une des connaissances les plus utiles au médecin, après celle des maladies, est la connaissance des moyens et

des médicaments qu'il doit employer pour les combattre et l'art de les combiner entre eux pour modifier leur action selon l'étendue des symptômes et l'exigence des cas. Cependant il y a pour lui une science plus utile encore, c'est celle qui lui apprend la manière de les employer, et qui lui indique la dose à laquelle on doit les administrer, les cas dans lesquels ils conviennent, les circonstances qui les contr'indiquent et l'abus même qui résulte de leur action continue, lors même qu'ils paraissent le mieux indiqués. En effet, nous avons réellement moins besoin de remèdes nouveaux que de l'art même d'employer ceux que nous possédons déjà; c'est ce qui a fait dire à un grand médecin : *Discite meam methodum et habebitis, arcana mea.*

Que celui donc qui ose aspirer à la gloire de devenir un jour médecin praticien, réfléchisse avec une sage lenteur sur tout ce qu'ont vu, pensé et écrit les maîtres de l'art sur cette matière ; qu'il aille ensuite vérifier ces notions théoriques au lit même du malade, dans ces asiles publics de la douleur, où, sous toutes les formes, des milliers de maux pèsent à la fois sur des victimes humaines, et là, le flambeau de l'observation et de l'expérience à la main, il citera tous les faits à la critique d'une saine et pure philosophie, et, après un sage et profond examen, il bannira et proscrira à jamais des milliers de remèdes vantés par le charlatanisme, accrédités par l'ignorance, et employés tous les jours sur la foi d'expériences suspectes. Enfin il confiera au contraire aux mains du

sage praticien quelques médicaments et quelques formules que d'injustes préjugés ou une fausse science voudraient rayer de nos codes et arracher pour toujours aux tables saintes de la médecine.

Dans un siècle où tout le monde est instruit, dans un siècle où l'on élève à grands frais de magnifiques monuments destinés à recevoir les richesses de tous les climats et de tous les règnes, où l'attention, enfin, est en quelque sorte fixée sur l'histoire naturelle, il serait sans doute honteux pour un médecin d'être au dessous du degré d'instruction ordinaire, aussi nous sommes les premiers à en convenir. Mais comme cette science a réellement pour domaine la nature entière, et par conséquent comme son étude approfondie enlèverait au médecin des moments précieux, dont l'art de guérir lui demande compte au nom de l'humanité, nous croyons pouvoir affirmer que l'histoire naturelle ne doit occuper que les loisirs du médecin, et que son temps le plus précieux revient de droit à l'observation de la nature vivante et souffrante qui le revendique éternellement.

L'hygiène est la science qui nous apprend à nous préserver des maladies; elle est fondée sur la connaissance de l'homme et des relations qui existent entre lui et le monde extérieur, c'est à dire qu'elle impose la nécessité d'étudier l'organisation de l'homme, les choses qui l'entourent, et la manière dont ces choses l'affectent, c'est laisser entrevoir aussi combien il y a d'attraits dans son étude. Néanmoins nous ajouterons qu'elle ne doit pas absorber trop de temps, attendu que

ses principes sont si simples et ses préceptes d'une application si facile, qu'il semble vraiment que, mise en pratique, elle ne soit réellement, en dernière analyse, que le bon sens lui-même appliqué à la médecine.

Mais les sciences que nous venons de passer en revue, quoique nombreuses, ne sont pas encore les seules qui soient utiles à la médecine; ainsi il est bien reconnu encore par tous les bons esprits que la médecine jette aussi de profondes racines dans les vastes champs de la métaphysique; en effet, elle invoque et appelle tour à tour à son secours la philosophie, qui éclaire; la logique, qui apprend à s'élever avec discernement d'une vérité connue à celle qui l'est moins, et qui livre et confie pour ainsi dire le fil précieux de la méthode à ceux qui savent en tirer parti; la métaphysique proprement dite, qui dévoile l'histoire des sensations, des idées, des passions et des autres phénomènes moraux, et qui, en indiquant la source des idées, dénote aussi la cause de nos erreurs et les procédés à suivre pour les éviter; la morale, qui apprend à circonscrire l'usage des facultés intellectuelles dans de justes bornes, et à les diriger vers le bonheur des hommes; la politique, qui s'occupe du bonheur de tous comme la médecine s'occupe du bonheur individuel; les belles-lettres, qui donnent à la pensée des formes pures, élégantes et brillantes; les beaux-arts enfin, qui éveillent l'imagination et qui en font sortir de si nobles choses.

En conséquence, nous allons tâcher d'apprécier

maintenant l'influence de chacune de ces sciences sur la médecine, et la nature des emprunts que celle-ci peut leur faire prudemment ; toutefois nous dirons auparavant, par une sorte d'anticipation, que si le médecin a réellement besoin d'être doué d'une force prodigieuse d'entendement pour embrasser à la fois tant de connaissances diverses et pour les faire concourir au but honorable qu'il se propose, il ne lui faut pas moins de goût, de tact et de sagesse pour rester fidèle à sa mission, c'est à dire pour savoir s'arrêter à temps et ne puiser qu'en homme habile au milieu de tant de trésors étalés à sa vue et livrés sans réserve à sa curiosité et à sa discrétion. Examinons d'abord la philosophie.

Nous l'avons déjà dit plusieurs fois, du sein des connaissances humaines, toutes tributaires de la médecine, s'élève une science dont les racines se perdent vraiment dans l'antiquité et dont les rameaux et les fleurs couvrent et couronnent les plus beaux édifices de la pensée..... Cette science, nous le répétons, c'est la philosophie, tour à tour honorée, avilie, bannie et rappelée. Cultivons-la puisque c'est elle qui règle et qui vivifie le raisonnement, puisque c'est elle qui inspire ou qui dicte la vraie théorie de l'entendement ou l'art des méthodes, et qui, par un artifice merveilleux, nous initie encore aux détails les plus élevés et les plus intéressants de la nature humaine ; cultivons-la, puisque c'est grace à elle que l'homme réfléchit sur ses conceptions, les saisit, les combine, et parvient ainsi à apprécier leurs dépendances et leurs liaisons récipro-

ques sur lesquelles il peut alors se prononcer définitivement.

Toutefois nous en convenons, il fut un temps où l'on avait raison de se méfier des secours de la philosophie, à cette époque par exemple où déjà ambitieuse, mais encore délicate ou fabuleuse, elle flottait dans le vague des hypothèses et des conjectures, à cette époque enfin pendant laquelle l'esprit humain cherchait la première essence des choses au lieu d'observer attentivement les faits! Mais disons-le bien aussi, aujourd'hui ces temps d'épaisses ténèbres se sont dissipés, le génie de Bacon a éclairé le domaine désert de l'expérience et de l'observation, les portes de la vérité se sont ouvertes devant lui, et, sous sa main forte, la philosophie est devenue vraiment pour toujours la pierre de touche, et en quelque sorte le sceau révéré des sytèmes et de la vérité, ce qui prouve qu'on ne saurait assez la mettre à contribution.

D'un autre côté, c'est à tort qu'on a dit et répété souvent qu'il fallait repousser la métaphysique des domaines de la médecine, sous le prétexte qu'elle était inutile, embarrassante ou dangereuse pour elle. Nous le repétons, on ne saurait trop fermer l'oreille à de pareils propos, car si on les prenait au sérieux, on ne pourrait apporter dans notre science que des vues mesquines et étroites, et on finirait incontestablement par dessécher tout à fait le tronc de notre art; la vérité répète que la métaphysique avait besoin d'être replacée sur le chantier de l'expérience, et d'être soumise à

l'examen et au contrôle de maîtres plus instruits dans la vraie théorie des opérations de l'intelligence, mais tout ceci a été fait, et voilà pourquoi nous affirmons qu'on peut encore aujourd'hui avoir recours à la métaphysique avec le plus grand fruit.

En effet qu'on l'interroge prudemment, et elle nous dira comment nos facultés morales s'affaiblissent, se dégradent et s'altèrent, ce qui est sans contredit fort important, car nous le savons, la vie de la raison a aussi ses indispositions, ses affections, ses maladies, et il faut par conséqueut que le médecin les connaisse; elle nous fera connaitre l'imagination qui tue et qui guérit tour à tour, et elle nous mettra aussi en garde contre ses atteintes, en nous prouvant que lorsqu'elle n'est pas réprimée par les sages maximes de la morale, et gouvernée par les principes méthodiques du raisonnement, elle devient aisément aussi versatile qu'elle est féconde ordinairement, et qu'elle finit alors presque toujours par exercer sur ses esclaves une domination aussi humiliante que tyrannique; enfin la métaphysique mettra encore à notre disposition les ressources les plus sûres pour refaire la langue qui convient à la médecine et qui est journellement altérée et profanée.

On voit bien toutefois qu'il n'est nullement question ici de cette métaphysique ténébreuse qui discourait jadis avec autant d'audace que de superbe sur des principes purement théoriques, mais seulement de cette science sublime placée au delà ou au bout de la physique dont elle est le couronnement ou le supplément, sans que cettepo-

sition lui donne jamais le droit de la contrarier ou de la restreindre. Nous devons nous pénétrer encore d'une autre vérité, c'est que la métaphysique offre à notre langage des secours dont nous devons user sobrement, et qu'il ne convient d'accueillir à cause de cela qu'autant que la physique a épuisé ses ressources sans pouvoir satisfaire notre intelligence. Mais tous ces avantages une fois exposés, nous sommes aussi les premiers à déclarer que la métaphysique aussi rigoureusement exacte qu'aucune autre science, quand nous n'y faisons entrer que ce qui est légitimement dans notre entendement, n'est plus au contraire qu'un tissu informe et dégoûtant de fictions et d'inconséquences palpables, lorsque nous y faisons entrer violemment tout ce qui se passe dans notre imagination ou dans nos désirs.

Du reste nous le dirons avec un de nos plus grands philosophes, pour formuler les lois ordonnatrices de la pensée, il faut nécessairement en connaître auparavant les instruments, c'est pourquoi il n'appartient réellement qu'au médecin qui a longtemps pratiqué la médecine, d'écrire de la métaphysique..., lui seul en effet, a vu les phénomènes et observé la médecine tranquille ou furieuse, faible ou vigoureuse, saine ou brisée, délirante ou réglée, successivement imbécille, éclairée, stupide, bruyante, muette, léthargique..., vivante ou morte.

L'étude du cœur humain réclame aussi pour sa part les longues méditations du médecin philosophe. Malheur en effet et surtout dans les grandes villes receptacles

immondes de toutes les passions dévorantes, malheur à celui de nous qui n'a point appris à lire dans le cœur de ses malades, et qui assiste sans le savoir aux combats d'un esprit déchiré par les épreuves et par les chagrins délirants, car il ne parviendra jamais à ranimer la flamme de la vie chez l'infortuné qui s'éteint, ni même à adoucir momentanément ses tourments ou ses maux, s'il ne sait démêler habilement son genre de souffrance dans ses traits, dans ses regards, dans son langage souvent infidèle ; s'il ignore surtout quelles chimères ou quelles peines il faut avant tout savoir, entendre et assoupir.

Et ce talent est d'autant plus précieux chez un médecin, que rien n'est plus commun sur l'océan de la vie que les orages du cœur, du sentiment et de la pensée, c'est même au point que l'on dirait vraiment que la nature qui a donné à l'homme la faculté merveilleuse de transmettre ses impressions et ses idées, et de recevoir en échange celles des autres, a voulu aussi par une espèce de retour sur elle-même lui faire payer à usure, de si grands avantages, en réservant pour lui les désirs insatiables, les jalousies furieuses, les longues haines, les regrets cuisants, les perplexités affreuses, et toutes les tortures de l'ambition. En effet, l'homme se fait malheureux et devient malade et faible par le désordre même de la noble faculté qui devrait attester sa supériorité et sa puissance ; ainsi, par exemple, là c'est un envieux que le bonheur ou le mérite des autres poignarde ou empoisonne ; ici c'est un sot dont les trésors

ont agrandi les besoins, et qui au sein même de l'abondance se croit pauvre, ou en proie à tous les genres de privations ; ailleurs, c'est un ambitieux que les honneurs ont perdu, et qui ne peut supporter le tourment d'une disgrace, ou bien encore qui se consume vainement en nouveaux désirs plus imprudents encore ; ou bien c'est un avare qui reste en quelque sorte cloué sur son coffre-fort, parce que la crainte d'être volé l'empêche d'avancer ou de reculer ; partout enfin des malheureux qui végètent incertains et inconsolables par suite de douleurs qui proviennent des affections les plus naturelles et les plus innocentes par elles-mêmes, mais poussées par leur faute jusqu'à l'excès, et même jusqu'à la démence.

Ajoutons encore à toutes ces considérations qu'il est parfaitement reconnu que la vue soudaine d'un objet aimé, qu'une bonne nouvelle, qu'une prompte et agréable surprise ont bien souvent adouci, guéri même instantanément des maladies longues et douloureuses, et nous verrons qu'il y a des remèdes pour les douleurs de l'ame comme pour la douleur physique, et que l'histoire des affections morales forme réellement une étude sans laquelle la médecine ne serait qu'une science incomplète et au dessous du noble but qu'elle a pour objet.

Cette étude révèlera encore au médecin une triste mais importante vérité : elle lui apprendra que, si l'homme du monde peut jusqu'à un certain point se montrer sans pitié pour des misérables que les forfaits

ou les crimes ont rendus odieux à la société qui les rejette et les flétrit, il doit, lui médecin, avoir le courage deverser sur leurs plaies le baume consolateur des paroles douces et affectueuses, car il sait que les êtres chez qui la faculté de sentir est portée au plus haut degré sont ceux aussi qui, par la nature de leur organisation, sont le plus exposés à tous les écarts et même aux plus grands crimes, et, par conséquent, qu'il faut plutôt les plaindre que les repousser avec amertume, surtout quand tout n'est pas encore perdu et qu'on peut conserver l'espoir de les ramener tôt ou tard à de meilleurs sentiments.

Enfin, cette même étude du cœur humain et des passions qui en sont les maladies, démontrera jusqu'à l'évidence que le traitement des maladies, ordinairement très simple lorsqu'il s'applique à des individus dont la sensibilité est peu développée et l'esprit peu exercé, devient au contraire très compliqué et très difficile lorsqu'il s'agit de gens mobiles et très excitables livrés par état ou par goût aux affaires, aux sciences, aux belles-lettres ou aux arts.

Il y a des gens qui voudraient qu'on bannît l'étude des belles-lettres du domaine de la médecine. Hâtons-nous de le dire, ce serait une grande faute; car, indépendamment de ce que la littérature peint l'homme au vif, et que sous ce rapport elle est indispensable au médecin, il est de fait aussi que si l'homme est bien plus efficacement entraîné par ses sens que par son intelligence, par les images des choses physiques que par

des raisonnements; que si d'autre part les sensations de l'homme engendrent ses besoins, ceux-ci ses désirs, et ses désirs les déterminations de la volonté et les actes extérieurs qui en sont évidemment les conséquences, il n'est pas moins constant qu'après la réalité des faits, l'art de les peindre avec élégance est celui qui influe le plus fortement sur la volonté et sur la détermination des hommes, et celui qui excite chez eux les impressions les plus vives et les plus profondes : car, comme l'a dit Quintilien : le jugement de l'oreille est le plus *superbe* de tous.

En conséquence, soit que nous parlions, soit que nous écrivions, nous devons toujours essayer de nous élever autant que possible jusqu'à cet art admirable qui, par des peintures vives et animées, imite et reproduit l'effet des sensations, prolonge et perpétue l'action et le mouvement des sens, et qui sait encore, en l'absence des objets, leur donner parfois une tournure et une grace entraînantes qu'ils n'ont pas toujours en réalité, mais qui ne peuvent, en dernière analyse, qu'attacher à leur étude et la rendre encore plus attrayante ; et ce ne sera pas là, comme on pourrait le croire, un vain étalage de luxe, car si on veut y faire bien attention, on verra que les idées les plus justes ne font vraiment partie du domaine public qu'après avoir passé par la filière du talent, et que c'est à la faveur de cet avantage, c'est à dire grace à leur parole harmonieuse, incisive, poétique, ou bien à leur style facile et nerveux, que les orateurs et les écrivains de tous les siècles ont dû le

bonheur de répandre de douces maximes et quelquefois aussi de dures vérités ; on verra également que si de grands penseurs ont passé sur la terre comme des ombres, c'est à dire sans y rien laisser, cela a tenu à ce qu'ils n'avaient pas su manier avec habileté les fleurs délicates et suaves de l'éloquence.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il faille qu'un médecin chante le quinquina ou la rhubarbe comme un Lubin chante sa Philis ou son Amanda, mais nous voulons dire que le médecin ayant affaire bien souvent autant à l'imagination de ses malades qu'à leur foie ou à leur poumon, doit nécessairement savoir employer à propos les secours d'une élocution douce et persuasive, souvent indispensable pour parer et pour faire goûter la raison qui n'a déjà que trop de tort par elle-même d'être la raison.

Toutefois, s'il est vrai qu'il y ait une sorte d'élégance relative à chaque sujet, une poésie propre à ceux qui veulent charmer l'imagination et s'en rendre les maîtres, s'il est vrai, en un mot, que le langage soit le premier instrument de l'éloquence et de la persuasion, il est de fait aussi que le style a un pouvoir et une influence très marqués sur les facultés et les opérations de l'entendement, et qu'il en est un qui convient et qui appartient spécialement aux productions médicales ; ainsi, par exemple, en médecine comme en littérature, le style doit toujours être approprié au sujet, et quoiqu'il ne soit pas accordé à chacun de nous de lui donner toujours les nuances que réclame ce sujet, nous

devons cependant faire tous nos efforts pour qu'il rappelle dans notre langue, devenue aujourd'hui presque universelle, les beautés et l'élégance, la simplicité et la précision de la langue latine, dont nous trouvons de si riches modèles dans les ouvrages de Baillou, de Baglive, d'Hoffmann, et surtout de Celse, dont Eusèbe disait : *Dignus qui ab omnibus laudaretur, nisi se magis laudaret.*

Ce qui distingue le style, c'est la clarté d'une part, et de l'autre, c'est le choix des expressions d'où découlent naturellement la précision, l'élégance et l'énergie ; eh bien, la précision convient dans les matières de discussion, l'élégance dans les sujets légers et agréables, l'énergie dans les sujets hardis et pathétiques, voilà ce que le médecin écrivain ne doit pas oublier, et nous pouvons le dire ici, la langue française malgré sa pauvreté proverbiale, a parfois trouvé aussi en médecine de nobles peintres, témoins Vicq d'Azyr, Bichat, Roussel, Petit de Lyon, Cabanis et Alibert dont tout le monde connaît la prose entraînante.

Ainsi nous le dirons en deux mots, nous ne pensons pas qu'il faille que le style médical soit sec et pauvre comme quelques écrivains jaloux se sont complus à le répéter, mais nous pensons qu'il doit être simple et mâle à la fois, qu'il doit, sans être trop fleuri, se tenir toujours à la hauteur des idées; qu'il doit aussi être harmonieux, attendu que l'harmonie qui est la musique du langage est infiniment utile pour graver dans la mémoire des vérités applicables à nos besoins de tous les

instants. En effet, c'est elle qui lie et qui enchaîne, qui suspend et qui précipite les parties du discours, c'est elle en un mot qui dispose l'entendement à accueillir les idées nouvelles et qui les reproduit par la douceur de son rhythme, quand elles se sont en partie effacées sous la rouille du temps. Or, voilà sans doute pourquoi aux premiers âges de la médecine, et lorsque l'écriture était encore peu répandue ou même tout à fait ignorée, Orphée, Musée et d'autres poètes consacraient leurs veilles et leurs loisirs à composer des poèmes entiers sur la médecine, ils espéraient inculquer plus facilement les connaissances du siècle dans l'esprit de ceux qui les écoutaient, et le succès a prouvé qu'ils avaient été bien inspirés.

Enfin, on peut dire hardiment que s'il est vrai que le fard et le bel esprit soient réellement inutiles et même dangereux pour les sciences et pour la vérité, il n'est pas moins constant que c'est un talent agréable que de savoir cacher sous des fleurs l'aridité des préceptes, et qu'on est loin par conséquent de déroger aux lois et à la dignité de la philosophie médicale en lui prêtant avec réserve les ornements et les charmes de l'éloquence dont les poètes savent parer et embellir la pensée.

Nous venons de montrer jusqu'à quel point la culture des belles lettres pouvait se lier aux travaux sévères de l'art de guérir, nous devions le faire; mais nous devons rappeler aussi que plus l'attrait des belles lettres est séduisant, et plus on doit craindre de se livrer au goût qu'elles inspirent, attendu qu'on s'accoutume

difficilement à manier des épines quand on n'a jamais foulé que des roses, et que nous devons craindre par cette raison même, que l'habitude des études douces et des lectures agréables et faciles ne nous fasse perdre l'énergie nécessaire pour venir à bout de travaux plus sévères, et ne nous dégoûte à la longue, ou ne nous détourne tout à fait des lectures sérieuses qui réclament plus de courage, et qui exigent une toute autre application. Ainsi donc, usons des belles lettres par délassement et pour varier nos plaisirs, mais gardons-nous bien d'en abuser.

Il y a tant de rapports, tant de ressemblance, et si nous osions le dire, tant d'intimité entre la morale et la médecine, que ces deux sciences ont plutôt l'air d'être sœurs que compagnes; en effet, elles marchent de concert et elles se confondent pour ainsi dire à chaque pas dans les mêmes efforts, puisque le but de la morale est de donner la paix du cœur et de la conscience, comme celui de la médecine est de conserver et de rétablir la santé du corps, et qu'il y a en sus tant de liens et tant d'influences réciproques entre la santé du corps et la paix de l'ame. En conséquence, ces deux sciences doivent toujours s'entr'aider et se prêter un mutuel appui, et on en aura la preuve la plus convaincante, quand on voudra songer que les erreurs de l'imagination, des penchants et des désirs sont continuellement chez l'homme les points de départ de ses affections morales, et que ses maladies sont elles-mêmes presque toujours le fruit ou les résultats désastreux de ses

fautes, de ses habitudes vicieuses ou de celles de la société.

La morale est si bien faite pour l'homme, a dit le professeur Alibert, que, dans quelque situation qu'il se trouve, tout ce qui vient la retracer à ses regards le ravit en admiration et le pénètre d'une sublime joie; mais c'est surtout aux yeux de ceux qui se livrent à l'art de guérir qu'elle offre le plus d'intérêt et de charmes! l'exercice journalier de la bienfaisance élève constamment leur ame, et ils font à chaque instant de la vie l'apprentissage des plus beaux et des plus saints devoirs de la nature.

Quant à la politique, il suffit de se rappeler que les meilleures lois prennent leur origine dans la connaissance approfondie des besoins de la nature, et que le médecin est l'homme du monde qui sait le mieux apprécier toute la portée et la véritable influence que les gouvernements exercent sur les passions et sur les mœurs, pour se convaincre que la médecine entretient avec la politique des rapports et même des liaisons plus étroites qu'on ne serait porté à le croire au premier abord, et partant que ces deux sciences doivent réellement mêler et confondre leurs efforts dans l'intérêt des individus et dans l'intérêt des masses..... Passons aux mathématiques.

Dussions-nous attirer sur nous les foudres vengeresses des superbes mathématiciens, nous dirons avec franchise que nous croyons fermement que les mathéma-

tiques sont d'une utilité très secondaire à la médcine, et qu'en thèse générale elles lui ont fait plus de mal que de bien. En effet, voyons où elles ont conduit les Borelli, les Malpighi, les Kell, les Bernouilli, Bellini, Pitcarn, Senac et tant d'autres, et nous resterons convaincus que leur concours a plutôt été nuisible ou désastreux qu'utile ou profitable à la médecine; ce qui n'empêchera pas les mathématiciens de répéter sans cesse que leur science seule a le privilége exclusif de former le jugement, et de *donner à notre raison la première habitude et le premier pli du vrai*, d'où il s'ensuivrait, à les entendre, que, pour être conséquent et sûr de son fait, on devrait toujours aller chercher les hommes les plus judicieux, les penseurs les plus profonds et les auteurs les plus sages, parmi les géomètres; à cela nous répondrons : il est vrai que les mathématiques développent la sagacité et la pénétration, mais toute autre étude peut produire les mêmes effets, et, sous ce rapport, les mathématiques ne portent pas plus de secours aux autres sciences qu'elles n'en reçoivent de leur part; car il faut bien en convenir, pour que les mathématiques donnassent une habileté toute particulière à porter des jugements irrécusables dans les autres sciences, il faudrait que les objets de ces autres sciences pussent eux-mêmes être évalués par les données et les mesures propres aux mathématiques; or, il n'en est point ainsi, et rien ne serait même plus singulier que de voir les mathématiciens occupés tantôt à diviser les passions en rectilignes ou en curvilignes,

tantôt à mesurer les maladies du cœur et de la poitrine comme des longueurs ou des surfaces.

Mais ce n'est pas tout, car il est encore un fait qu'on a l'habitude de faire sonner bien haut; ainsi par exemple on répète éternellement que tous les mathématiciens entre eux sont plus d'accord que tous les autres savants réunis, et, quand on a dit cela, on croit avoir proclamé la plus jolie chose du monde !... Eh bien ! sur ce point il faut bien encore en rabattre, car tout en exprimant un fait vrai, on en a tiré des conséquences tellement forcées, et si ridicules que le fait lui-même perd presqu'aussitôt toute sa valeur. En effet, il est constant, nous en convenons, que les mathématiciens sont en général assez souvent d'accord entre eux; mais il faut bien se rappeler aussi que ces avantages dont ils se targuent avec tant de hauteur et de suffisance, tiennent bien plus à l'allure, à l'objet même de la science, qu'au talent personnel ou au jugement particulier de ceux qui la cultivent, et ce qui le prouve, c'est qu'ils perdent pour ainsi dire leurs prétendus avantages et toute leur portée de vue et d'esprit lorsqu'ils sont obligés d'aborder des sciences étrangères à la leur, bien que leurs procédés et leurs méthodes si vantés soient toujours à leur disposition.

Nous ne dirons donc pas, avec les fiers mathématiciens, que les opérations du raisonnement ne sont, comme celles du calcul, que des substitutions; que tout l'art de raisonner consiste à substituer une expression à une autre, en conservant la même idée, comme

dans le calcul on substitue des expressions abrégées à des expressions moins commodes qui renferment toujours le même nombre d'unités. Nous dirons simplement que les mathématiques nous apprennent à compter les preuves du raisonnement, et nous font connaître les conditions requises pour la solidité d'une démonstration en général, mais qu'elles en restent là, qu'elles sont même très infidèles quand elles prétendent nous guider dans l'expression, dans la qualification de nos désirs ou de nos actions, par exemple, parce que le calcul apprend à connaître et à exprimer le nombre, mais non la qualité des choses.

Effectivement on peut poser en principe que trois fois quatre font douze, parce que cette convention sera toujours aussi fidèle, soit qu'il s'agisse de compter des écus, des actions ou des propositions; mais il ne faut pas en demander davantage au calcul, car il ne saurait nous dire, par exemple, si les écus sont au titre voulu par la loi, si les actions sont louables ou condamnables, si les propositions sont justes ou fausses. Or, s'il est bien prouvé que les mathématiques ne nous apprennent à connaître et à exprimer qu'une espèce de rapports, et à manier qu'une sorte de mesure, il en résulte qu'elles ne sont que d'un très faible secours pour former le jugement, puisque le jugement ne peut s'établir que sur la connaissance d'une foule de rapports acquis sur les objets à juger, et que les moyens variés d'acquérir cette connaissance mettent à contribution une grande partie des connaissances humaines.

Il est donc bien reconnu que la connaissance des mathématiques est nécessaire dans les sciences physiques pour juger les rapports de quantité et de grandeur, mais qu'elle se borne là, et que si nous cherchons à apprécier leur influence sur l'avancement de la science médicale, par exemple, nous sommes forcés de dire et de convenir que non seulement elle ne nous aide pas, mais encore qu'elle nous accoutumerait plutôt à dédaigner l'évidence morale, si féconde en belles sensations et appelée encore à devenir très souvent l'arbitre de nos opinions et le mobile de nos déterminations.

Nous dirons encore que les mathématiques doivent la plupart de leurs avantages, entre autres leur clarté et leur précision, à la rigueur inflexible d'un langage mâle qui ne veut admettre ni les métaphores ni les allégories, et qui repousse même très sévèrement tous les prestiges de la pensée et de l'imagination. En un mot à ce que les figures géométriques représentent des dimensions fixes, visibles et déterminées; tandis qu'en médecine, comme dans les sciences morales, les mots et les accents servent presque toujours à représenter des objets ou des faits différents, peu sensibles et diversement envisagés ou appréciés par ceux qui parlent et par ceux qui écoutent.

Enfin sans vouloir faire ici un mauvais compliment, ou même un compliment seulement désobligeant aux mathématiciens, nous leur dirons qu'en général la multitude des calculateurs a peu de choses à faire pour atteindre le but ordinaire; et qu'il ne faut même pour

cela que de la bonne volonté, du travail, des livres et une dose très ordinaire d'intelligence ou d'entendement, attendu que sur ces domaines toutes les grandes routes ont été frayées par les maîtres, et que pour appartenir aux élus il n'est pas utile, comme ailleurs, d'inventer quelque chose ou même de savoir parler ou comprendre le langage du cœur ou du sentiment; mais qu'on peut s'en tenir tout simplement à étudier et à comprendre ce que d'autres ont dit, et à répéter au besoin religieusement et magistralement ce qu'ils ont trouvé ou avancé. Enfin, avant de terminer ce chapitre, nous dirons quelques mots sur le génie médical.

On donne le nom de génie médical à une sorte d'intelligence élevée qui est plutôt l'apanage d'une heureuse organisation que le produit de l'étude ou de l'application; en un mot à une sorte de vue intérieure qui fait que celui qui la possède sait par lui-même des choses qu'on ne lui a point apprises, et saisit au besoin, sans efforts, des indications qui non seulement échapperaient aux médecins vulgaires, mais qui échapperaient encore aux médecins même les plus cultivés.

En effet, la puissance que donne ce génie est si grande, qu'avec de moindres connaissances, tel médecin qui en est doué, est cent fois plus heureux dans sa pratique que tel autre plus érudit, mais d'un esprit borné; c'est que, comme l'a dit Hippocrate, le vrai médecin est celui qui sait profiter de l'occasion dans les maladies. Or, il est certain que si l'indication est

claire et positive elle se présentera plus vite encore à l'homme de génie qu'à l'homme ordinaire, puisqu'il a pour lui les avantages d'une vue plus sûre et plus prompte ; et que dans le cas contraire, c'est à dire si l'indication est vague ou incertaine, si le plus haut degré de probabilité doit par conséquent suppléer à l'évidence, l'homme de génie pourra seul agir encore avec quelques chances de succès, puisqu'il n'y a vraiment que la force, l'activité et la délicatesse des facultés intellectuelles qui puissent porter la vue d'un homme au delà de ce qui se présente aux yeux de tous.

Mais, en quoi consiste donc ce génie ? c'est le *quid divinum* de Celse, c'est un tact fin et pénétrant, une sagacité, une portée d'esprit, que ne peuvent procurer ni l'étude, ni la réflexion, ni même une longue expérience ; c'est un talent que rien ne peut suppléer, et qui n'est pas transmissible ; enfin c'est une sorte d'inspiration qui fait que dans une occasion délicate, embarrassante, obscure, celui qui le possède prend sans efforts le meilleur parti sans qu'on puisse dire pourquoi, et même bien souvent, sans qu'il le sache lui-même.

De plus, ce génie augmente avec le nombre des années, et il se développe surtout au lit des malades ; mais, celui qui ne le possède pas à trente ans, ne l'aura jamais vraisemblablement, c'était du moins l'opinion de Zimmermann ; et Celse, Baglivi, Galien et Prosper Alpin le possédaient bien avant cet âge. Poursuivons. L'homme sans génie fait le bien par hasard et le mal par habitude ; il voit tout en petit où l'homme de génie

voit tout en grand ; l'homme de génie au contraire, a le droit de compter des succès, car en suivant les mêmes principes, l'homme ordinaire est toujours en deçà ou au delà du point que l'art ou l'état du malade réclament, de sorte que lors même qu'il réussit, ce n'est point à proprement parler son ouvrage, mais celui de la nature qui a été plus forte que lui ; enfin l'homme vulgaire est ordinairement fort entêté, et il tient à ses routines avec une grande opiniâtreté, tandis que l'homme supérieur sait au contraire abandonner au besoin sa manière de voir pour en adopter une meilleure ; ou bien s'il se croit forcé de combattre l'opinion des autres, il le fait toujours avec beaucoup de modestie et d'urbanité, en s'efforçant avant tout de respecter les convenances, et d'allier la politesse des formes et du langage, avec la différence des sentiments et la diversité des opinions.

Du reste, c'est à l'œuvre surtout qu'on reconnaît l'homme de génie ; il agit promptement, et il réussit de même, tandis que le médecin vulgaire au contraire balbutie, tâtonne, fait du bruit, prononce de grands mots, cite des autorités qu'il ne connaît le plus souvent que de nom, et finit toujours par avorter comme praticien. Enfin, il n'a pour lui que l'éloquence des poumons ou de la voix, tandis que le médecin de génie a pour ainsi dire de son côté le dieu de la santé pour lui dicter des oracles, semblable sous ce rapport à Socrate, à qui un démon familier dictait, dit-on, les lois de la sagesse, et les préceptes de la vertu.

Maintenant pour nous familiariser davantage avec

les différentes méthodes de philosopher successivement employées en médecine, nous allons les suivre en quelque sorte avec ceux qui ont le plus fait pour la théorie de notre art, et nous terminerons par jeter un coup d'œil sur les doctrines des quatre principales écoles de médecine, afin d'apprécier leur esprit et leur constitution scientifique, et d'affermir et de compléter ainsi nos idées et notre foi médicale.

CHAPITRE V.

EXAMEN DES DIFFÉRENTES MÉTHODES DE RAISONNER EMPLOYÉES DEPUIS SAUVAGES JUSQU'A BARTHEZ (1).

Qu'est-ce que la vie de l'homme, si la mémoire des faits antérieurs ne vient à propos renouer le présent au passé ?

ZIMMERMANN.

Depuis Hippocrate jusqu'à Sauvages, c'est à dire dans un intervalle de deux mille deux cents ans environ, la philosophie médicale ne fit guère de progrès à proprement parler, ou plutôt elle ne fit que tourner dans un cercle vicieux toutes les fois qu'elle abandonna les routes tracées par le père de la médecine ; mais au temps de Sauvages elle prit une direction plus sûre, et c'est de cette époque que date en quelque sorte sa renaissance.

(1) Dans un des chapitre précédents, nous avons dit que l'aurore de la philosophie médicale remontait aux premiers âges de l'hippocratisme, et cependant aujourd'hui nous reprenons la philosophie au temps de Sauvages... Nous dirons à ceux qui pourraient en être surpris, que nous en agissons ainsi parce que, à notre avis, ce fut à cette époque seulement que la philosophie médicale se débarrassa des liens qui la gênaient, et se dessina complètement.

En effet, quand Sauvages parut, Boërhaave régnait en maître dans toutes les écoles, on ne jurait que par lui, et la plupart des médecins groupés autour de lui et fidèles à ses principes, soutenaient avec audace que le corps de l'homme n'était qu'une machine, dans laquelle tout s'accomplissait selon les lois de la mécanique, de la chimie et de l'hydraulique ! Sauvages vit bientôt combien de pareilles idées étaient fausses et dangereuses, et persuadé que cet état de choses ne pouvait durer, il fit tout ce qui dépendit de lui pour ramener les esprits à de meilleures vues et aux saines doctrines.

Son premier soin fut de faire ressortir tout le danger des hypothèses, et de donner pour bases à la théorie le témoignage des sens et l'appui de l'expérience et du raisonnement, en prouvant d'une manière incontestable que l'observation et le raisonnement étaient unis par des liens indissolubles, puisqu'en effet, sans raisonnement on ne pouvait pas plus observer qu'on ne pouvait raisonner sans observation. Il prouva que les causes devaient être expérimentales, et que l'on devait se servir de démonstrations abstraites pour la commodité du langage, et la facilité des calculs analytiques.

Les mathématiciens, dit-il, emploient tous les lettres x et y pour désigner des quantités inconnues, et cela avec d'autant plus de raison, qu'ils découvrent à la faveur de ces moyens des vérités inaccessibles aux autres savants; eh bien j'userai du même droit, j'examinerai les facultés qui sont propres à l'homme, en

tant que nous les connaissons par l'expérience, et je les examinerai comme causes des effets et principes de plusieurs fonctions, sans prétendre expliquer la manière dont elles agissent sur le corps.

Toutefois Sauvages se laissa bientôt entraîner lui-même au-delà des limites du vrai, par le désir imprudent, bien que naturel de trouver le secret des causes ; et quoique au fond tous ses efforts se réduisissent à donner l'explication des fonctions à la faveur d'une hypothèse rendue aussi probable que possible, par le concours d'un vaste ensemble de faits, il s'égara peu à peu sur une bonne route, et il fut conduit en quelque sorte irrésistiblement à rapporter le jeu de la machine humaine à la toute puissance de l'ame déjà invoquée par Stahl longtemps auparavant ; ce fut ainsi, comme on le voit, qu'il paya lui-même le tribut aux habitudes de son siècle ; mais pour cela on ne lui doit pas moins beaucoup de reconnaissance, car en modifiant la doctrine de Stahl, en la rendant plus conforme aux faits, et surtout en le rapprochant heureusement de la nature médicatrice du père de la médecine, il a réellement eu la gloire de préparer une révolution dont les résultats ont eu par la suite la plus heureuse influence sur la médecine.

Après Sauvages, nous trouvons Lacaze. On doit le considérer comme le représentant d'une des plus brillantes époques de la médecine, car il fut à proprement parler le fondateur de la physiologie médicinale ou d'observation ; en effet, avant lui on n'avait en quelque

sorte établi les dogmes en médecine que sur des considérations puisées dans la physique, ou d'après des expériences entreprises sur des machines ou sur des cadavres; Lacaze sentit tout ce qu'il y avait de vicieux dans une semblable manière de procéder, et il ouvrit avec succès une nouvelle source de vérités en proclamant à la fois toute l'importance de l'étude soutenue et approfondie des objets extérieurs sur l'économie vivante, et l'utilité incontestable et essentiellement nécessaire de l'observation de ce qui se passe en nous dans l'état de santé et dans l'état de maladie, eu égard à toutes les circonstances qui ont trait à l'âge, au sexe, au tempérament et aux habitudes du sujet, ainsi qu'à celles qui sont relatives au pays, au climat, aux constitutions atmosphériques, épidémiques et médicales; alors de ce moment la tranchée fut ouverte et les médecins s'élancèrent dans ce nouveau défilé avec autant de succès que de hardiesse.

Telle était la disposition générale des esprits, lorsque les Pyrénées produisirent un homme qui devait jeter sur les débris de l'ancien mécanisme, les premiers fondements d'une doctrine qui est devenue aujourd'hui celle de tous les bons esprits, nous voulons parler du vitalisme ou pour mieux dire de la doctrine de l'organisme (vitalisme hippocratisme perfectionné) qui a été créée, répandue et professée avec tant d'éclat par le célèbre Bordeu...

Persuadé que la vie et toutes ses modifications (dont la connaissance est la plus utile de toutes au médecin),

ne pouvaient être saisies que par l'esprit d'observation habilement conduit et sans cesse dirigé et tendu sur les faits propres à la vie, Bordeu voulut, exigea même, qu'on étndiât la vie générale d'abord, puis la vie particulière qui n'en est qu'une dépendance; qu'on étudiât ensuite l'homme dans l'homme et dans les différentes phases de sa vie; qu'ont eût enfin toujours recours à l'observation des phénomènes physiologiques et pathologiques et à leur association pure et légitime; et ce fut en se conformant lui-même à cette manière de procéder, qu'il découvrit que les organes étaient animés de sentiments et de mouvements; qu'ils jouissaient d'une vie propre, ce qui faisait que chacun avait vraiment ses goûts, ses antipathies, ses habitudes, ses mœurs, si on peut se servir de cette expression; enfin qu'ils étaient liés les uns aux autres et d'une manière fort étroite, d'abord en départements plus ou moins étendus, puis en un seul tout dont les rapports différents d'équilibre constituaient alternativement l'état de santé et celui de maladie.

Enfin, c'est Bordeu qui nous a appris à nous tenir en garde contre les prétentions ambitieuses des autres sciences, de la chirurgie, de l'anatomie, de l'anatomie pathologique, et particulièrement des sciences dites accessoires, et cela au moment précisément où la chimie en quelque sorte renouvelée de fond en comble, envahissait de nouveau les domaines de l'art et promettait orgueilleusement de nous révéler jusque aux actes les plus mystérieux de la vie. La médecine, disait-il,

est sortie de la fécondité même de l'observation et elle est tellement indépendante des autres sciences qu'elle existerait en supposant même que celles-ci n'existassent pas, car elle a pour sphère les êtres vivants et la science qui les représente, voilà son domaine, voilà le sol naturel qu'elle doit défendre contre toutes les invasions étrangères.

On voit par ce simple énoncé, que Bordeu a réellement remis à flot et perfectionné même la doctrine hippocratique en la débarrassant d'une part de toutes les hypothèses dont les mécaniciens et les chimistes l'avaient surchargée, et de l'autre en lui imprimant une direction, qui en faisant ressortir les avantages du naturisme rattachait définitivement le présent au passé ; aussi, c'est ce qui a fait dire à Bérard, avec une raison profonde, que Bordeu avait resserré la chaîne qui liait l'école de Monpellier à celle de Cos, chaîne qui sans se rompre s'était plus d'une fois relâchée et dont on avait peine souvent à suivre la continuité. Passons à Barthez.

Barthez, entre mille autres titres à notre admiration, a eu le mérite et la gloire d'avoir su faire une sage et judicieuse application de la méthode expérimentale de Bacon à la médecine, méthode qui jusqu'à lui n'avait guère été suivie que dans les sciences physiques ; aussi on peut et on doit même sous ce rapport considérer Barthez comme le fondateur de la philosophie médicale. Lisez-le attentivement, et vous le comprendrez aisément, quoi qu'on on dise, et de plus vous verrez que tous ses efforts ont toujours eu pour but de réduire la science

de l'homme à l'observation naïve et pure des faits, aux rapprochements de ces faits bien étudiés, à leurs analogies simples et étendues, enfin aux lois spéciales que ces analogies indiquent et qui mènent naturellement à la notion des causes expérimentales, les seules à son avis qu'on puisse admettre sans danger en ayant soin toutefois de ne rien avancer sur la nature ou l'essence prétendue de ces causes expérimentales, attendu qu'il est de toute évidence que nous n'avons aucune idée, aucune conception de la causalité en général, ni d'aucune cause en particulier. Voici du reste, en quelques mots, quelle fut sa manière de raisonner.

D'après lui, la philosophie naturelle a pour objet la recherche des causes des phénomènes de la nature, elle classe et généralise les faits, elle seule par conséquent est apte à formuler les grands principes et à organiser les sciences.

L'expérience ne saurait nous révéler en quoi consiste l'action des causes, mais elle nous apprend à connaître et à suivre les effets et les résultats de ces causes, ainsi que l'ordre de succession des phénomènes entre eux et les lois auxquelles ils se montrent impérieusement soumis ; d'où il résulte qu'expliquer un phénomène se réduit tout simplement à faire voir que les faits qui le composent se présentent dans tel ou tel ordre de succession, et qu'ils offrent ou non de grandes analogies avec d'autres faits qui sont plus familiers et sur la valeur desquels la science et l'expérience ont déjà prononcé.

Quant aux causes en général, on nomme cause une

force dont l'effet est appelé action ; en d'autres termes, on nomme cause ce quelque chose qui fait que tel phénomène vient toujours à la suite de tel autre, en un mot ce lien secret des phénomènes dont nous ne voyons que les apparences et le jeu extérieur ; et toute cause suppose une faculté, car où il n'y a ni puissance ni faculté, il ne peut y avoir d'action.

Or, comme nous ne pouvons connaître les causes que par les lois que l'expérience consacre sur leur action, du moins dans beaucoup de cas, nous devons, judicieusement parlant, ne donner à ces causes, tout expérimentales qu'elles soient, que des noms provisoires et vaguement expressifs, car d'un moment à l'autre les découvertes nouvelles et le progrès des sciences peuvent venir bouleverser de fond en comble toutes nos idées et toutes nos théories sur la nature et le mode d'action de ces causes.

Il recommande aussi de ne jamais perdre de vue qu'il est également nuisible, dans l'étude des sciences, de trop étendre ou de trop resserrer le nombre des causes expérimentales, et il ajoute : il faut savoir en proportionner le nombre à celui même qu'indiquent l'observation et la comparaison analytique des phénomènes et de leurs lois; et si on croit avoir besoin de recourir provisoirement à une hypothèse pour peindre le résultat de ses réflexions, il faut absolument puiser cette hypothèse dans les faits même relatifs à la science dont on s'occupe, car dans toutes les sciences naturelles, les hypothèses qui sont déduites de faits em-

pruntés à des sciences étrangères sont, par cela même, vicieuses, entachées de nullités, et contraires par conséquent à la bonne manière de philosopher. Et pourtant c'est malheureusement ce que l'on fait tous les jours en médecine, particulièrement quand, au lieu d'étudier les êtres vivants dans les phénomènes qui leur sont propres, on s'en va au contraire, guidé par une fausse analogie, demander imprudemment des leçons à la physique, à la mécanique, à la chimie, en un mot à toutes ces sciences qui ont pour objet l'étude des corps privés de la vie; disons-le encore : on ne saurait suivre une plus mauvaise route, car, comme le fait très judicieusement observer M. Lordat, c'est absolument comme si on tournait le dos à un objet pour le mieux voir....

S'agit-il de reconnaître les lois secondaires d'une cause expérimentale, rien n'est plus facile. Il suffit tout simplement de déterminer le nombre respectif des faits bien observés qui se rapportent à cette cause expérimentale; c'est dire par conséquent que les lois secondaires ne sont que le résultat des faits arrangés d'après leurs grandes et légitimes analogies.

De plus, dans la recherche des lois secondaires d'une cause ou faculté expérimentale, l'on doit employer le nom de cette faculté préférablement à tout autre. Ainsi, dit Barthez : « Je dois me servir du mot de sensibilité lorsque j'étudie les lois de cette propriété, quoique cependant je ne sache pas ce que c'est que la sensibilité. Cette démonstration a pour moi un sens

vague et indéterminé, elle ne spécifie rien sur la nature de cette force; je dois l'employer cependant pour m'empêcher de me jeter dans quelque hypothèse que ce soit; alors je puis étudier les phénomèmes avec pureté et selon leurs analogies les plus légitimes; mon esprit n'est embarrassé par aucune prévention; encore un coup, les mots de ce genre n'indiquent rien par eux-mêmes, mais ils signalent la cause inconnue des phénomènes; aussi, si on y ajoute une autre idée, quelle qu'elle soit, et quelque probable qu'elle paraisse, ce ne peut être qu'une hypothèse qui sera la source féconde de mille erreurs. Ce ne sont que des moyens artificiels de classification qui ne sont destinés qu'à fixer la pensée sur certains points de vue, afin qu'elle ne s'égare point dans les vaines illusions de l'esprit; ils ne doivent avoir d'autre sens que celui que leur donnent les faits eux-mêmes, que le sens ajouté soit formel et décidé, ou indéterminé et vague, que ce soit une idée positive ou une simple conjecture, une conception subtile ou grossière, métaphysique ou mécanique, on ne la recevra jamais sans de graves inconvénients, selon nous.

« Ces mots remplissent les mêmes fonctions que les lettres x et y dans les mathématiques. Ces lettres n'expriment aucune valeur par elles-mêmes; mais elles tiennent heureusement la place d'une valeur arbitraire et erronée que l'on prendrait nécessairement si l'on croyait devoir commencer le problème par une solution approximative et si l'on faisait entrer celle-ci dans les calculs qui, par cela seul, deviendraient de plus en

plus inexacts. Ils permettent la suite des calculs qui doit conduire à la solution véritable. C'est ainsi que la dénomination de sensibilité ne signifiait pas grand' chose quand je m'en suis servi pour la première fois; mais lorsqu'à l'aide de ce mot j'ai eu étudié tous les faits relatifs à la sensibilité, et que j'en ai eu établi les lois générales, ce mot me les rappelle à la fois, il les réunit en un seul faisceau, les empêche de s'isoler et de se perdre dans les hypothèses, ce qui serait arrivé inévitablement si j'avais commencé par prendre une idée plus décidée de la chose.

De plus, et toujours selon Barthez, le point fondamental de la philosophie des sciences consiste à ne point aborder, dans le but de les résoudre, des questions insolubles par elles-mêmes; mais à s'efforcer, au contraire, de rendre la science tout à fait indépendante des hypothèses que les besoins du moment peuvent exiger, attendu qu'il n'est pas donné à tous les esprits de manier impunément le levier des hypothèses, si dangereux, comme on le sait, entre des mains inhabiles.

Toutefois, sous la réserve expresse de ces principes fondamentaux, l'admission des causes expérimentales provisoires est bonne et utile, et il faut même savoir en admettre autant qu'il y a de groupes d'effets différents correspondants à tel ou tel mode d'action; ainsi les plantes obéissent à des lois qu'on ne peut rattacher aux lois physiques et morales; les animaux ont aussi les leurs; l'homme, enfin, en a qui lui appartiennent à

lui seul. Il est donc du ressort de la bonne philosophie de distinguer les unes des autres les causes mêmes de ces lois, et d'assigner à chacune des expressions particulières capables d'en donner une idée aussi juste que possible, une idée prise et puisée par conséquent dans la connaissance des plus fidèles analogies.

Comme tous les grands observateurs, Barthez a parfaitement reconnu que dans l'économie toutes les forces se correspondaient et s'unissaient de façon à se résoudre pour ainsi dire dans une sorte d'unité, et que les forces vitales et les fonctions qui en sont le résultat, en concourant ainsi au même but, avaient vraiment l'air d'être dirigées par une intelligence, ou au moins tout aussi bien, tout aussi sagement que si une intelligence présidait réellement à leurs opérations de détail et d'ensemble; c'est pour cela qu'il a essayé de peindre par quelques mots la cause unique de la vie, et alors l'expression de principe vital, déjà invoquée par Aristote, s'offrit à son esprit comme représentant parfaitement le *consensus* unanime des organes et la cause quelle qu'elle soit de la vie, qui fait que les actions les plus solitaires et les plus indépendantes en apparence sont le fruit du concours harmonique de toutes les autres parties; et, certes, ce dernier point de vue est sans contredit celui qui doit le plus interresser le philosophe et le médecin.

Cependant, hâtons-nous de le dire, si Barthez a parfois, dans ses ouvrages, donné à cette expression *principe vital*, si souvent et si violemment attaquée

depuis, un sens plus étendu qu'elle ne le comportait réellement, il a eu tort sans doute, et il a lui-même vraiment altéré sa doctrine sous ce rapport ; mais il faut convenir aussi qu'il n'est pas moins vrai que cette erreur de sa part ne peut être considérée que comme très légère, puisqu'il a commencé par dire franchement que ce mot, pris au hasard, et auquel on pouvait d'ailleurs substituer indifféremment ces autres mots : cause de la vie, puissance vitale, force vitale, vie, être vivant, système vivant, et même un caractère algébrique n'indiquait pour lui que la cause inconnue de la vie, fût-elle d'ailleurs un principe matériel ou métaphysique, un être substantiel ou une simple modalité de la substance organisée ? Mais laissons-le plutôt s'expliquer lui-même ; voici ce qu'il dit à ce sujet dans la préface de ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme*.

« Dans tout le cours de mon ouvrage, je personnifie le principe vital de l'homme pour pouvoir en parler d'une manière plus commode ; cependant, comme je ne veux lui attribuer que ce qui résulte immédiatement de l'expérience, rien n'empêchera que dans mes expressions qui présenteront ce principe comme un être distinct de tous les autres et existant par lui-même, on ne substitue la notion abstraite qu'on peut s'en faire comme d'une simple faculté vitale du corps humain qui nous est inconnue dans sa naissance, mais qui est douée de forces motrices et sensitives.

Il ne m'importe qu'on attribue ou qu'on refuse une existence particulière et propre à cet être que j'appelle

principe vital, mais je suis la vraie méthode de philosopher, lorsque je considère les fonctions de la vie dans l'homme comme étant produites par les forces d'un principe vital, et régies suivant ses lois primordiales. Ces lois qui règlent l'usage et les directions des forces vitales, doivent toujours être déterminées d'après des résultats de faits propres à la science de l'homme, et peuvent ensuite être confirmées par leurs applications à d'autres résultats de faits analogues.

Il me paraît essentiel pour la bonne méthode de philosopher dans l'état actuel de la science de l'homme, et pour les véritables progrès de cette science, de reconnaître un principe vital qui produit dans les organes du corps humain une infinité de mouvements nécessaires aux fonctions de la vie, d'après des sentiments aveugles, et par des volontés non réfléchies, et de bien séparer les mouvements de ceux qui sont opérés dans l'homme vivant, d'après les sentiments éclairés, et les volontés raisonnées de l'ame pensante.

On manque aux règles de la méthode de philosopher lorsqu'on assure qu'une seule ame, ou un seul principe de vie produit dans l'homme, la pensée et les mouvements des organes vitaux, cependant on ne doit pas affirmer qu'il soit impossible que la suite des temps n'amène la connaissance de faits positifs, qui sont ignorés aujourd'hui, et qui pourrait prouver que le principe vital et l'ame pensante sont essentiellement réunis dans un troisième principe plus général.

Si ce cas a lieu un jour, ce sera seulement alors

qu'en se conformant aux règles de la méthode de philosopher, on pourra réduire les deux causes ou facultés occultes à une seule cause, ou faculté occulte indiquée par l'expérience.

On n'a pas su ou voulu m'entendre, quand on a assuré que je faisais consister la nouveauté de ma théorie en physiologie et en médecine, dans l'adoption d'un principe vital comme d'un être dont il suffirait de supposer l'existence et l'action pour expliquer toutes les fonctions de la vie. Mon objet est de rappeler les faits que présentent les phénomènes de la vie à des analogies simples et très étendues, pour approcher de plus en plus de connaître les forces, les fonctions, et les affections de ce principe vital inconnu. Si ces analogies que je proposerai sont bien formées, il en résultera un corps de doctrine nouvelle qui sera du genre le plus utile pour assurer les progrès de la science de l'homme et pour fonder solidement les méthodes de l'art de guérir.

Tel est l'esprit de la philosophie du célèbre Barthez, telle est aussi la marche qu'il a indiquée et suivie, elle est sûre, facile à saisir et des plus modestes, aussi pour peu qu'on la considère sans prévention dans tous ses détails, on verra aisément qu'elle se distingue de toutes les autres par sa simplicité et sa clarté. En effet à la faveur des lois salutaires qu'impose cette philosophie, on parvient sans peine aucune à classer judicieusement tous les faits que présente la pratique ; on met aussi à profit les travaux des observations de tous les temps, de tous les pays, de tous les siècles, et on se fait une

idée aussi juste que possible de toutes les maladies en général, qu'on est à même de suivre sans efforts dans toutes leurs formes, et dans toutes leurs combinaisons diverses.

Maintenant nous allons passer à l'examen des doctrines médicales de quatre écoles principales. Il est probable que dans cette excursion rapide nous reviendrons parfois sur des questions déjà traitées, nous le pressentons même, mais nous espérons qu'on voudra bien nous le pardonner en songeant qu'il est bien difficile de faire autrement, et surtout en réfléchissant que de pareils sujets ne peuvent que gagner à être présentés et montrés sous des jours différents.

CHAPITRE VI.

DE L'ÉCOLE DE COS ET DE L'HIPPOCRATISME PRIMITIF.

Nous rappellerons ici que la médecine a passé successivement de Crotone à Rhodes, de Rhodes à Cnide, de Cnide à Cos, de Cos à Athènes, sur le banc des philosophes, d'Athènes à Alexandrie, d'Alexandrie à Rome, de Rome à Bagdad, de Bagdad à Salerne, de Salerne à Montpellier, et enfin de Montpellier à Paris, puis à Oxford, Cambridge, Edimbourg, Vienne, Leyde, Halle, etc.; mais, nous devons le dire, c'est à Cos, à Alexandrie, à Montpellier et à Paris qu'elle a été cultivée avec le plus d'ardeur et de constance.

L'école de Cos, que l'on regarde et à juste titre comme la métropole de l'école de la médecine antique, a pris naissance en Ionie, dans la petite île de Cos, citée dans l'histoire pour avoir servi de berceau à Hippocrate et à Apelle (1).

(1) L'île de Cos, connue aussi sous le nom de *Stancho* ou *Stanchio*, fut autrefois une des meilleures îles de l'Archipel grec : son port était sûr et profond, mais il ne reçoit plus aujourd'hui que de petits bâtiments. Quant à l'ancienne ville, elle est entièrement détruite; celle qui porte ce nom a été bâtie sur les ruines mêmes de l'autre : elle forme aujour-

L'école de Cos faisait remonter son origine jusqu'au temps d'Esculape, ou au moins jusqu'au temps des premiers Asclépiades, mais il paraît qu'elle ne fut réellement instituée que l'an trois mil cinq cents du monde, par Hippoloque, petit-fils de Poladyre ; quoi qu'il en soit, ses fondateurs se piquaient d'avoir puisé leur doctrine dans le livre même de la nature et au lit des malades, et de l'avoir perfectionnée par leur commerce avec les Asclépiades d'Egypte ; ce qu'il y a de certain, c'est que Cos ouvrait ses ports aux vaisseaux qui venaient de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, et que, par conséquent, ses temples recevaient pour ainsi dire des malades de tous les pays.

A Cos, pour être admis à étudier la médecine, on exigeait de celui qui se présentait trois conditions principales, 1° des mœurs pures, et même irréprochables ; 2° des talents naturels; 3° une vocation décidée pour son état. Ces conditions une fois remplies, on envoyait le candidat dans une école toute pratique, et là il se liait avec son maître par un engagement solennel, il s'engageait entre autres, à instruire ses enfants, s'ils venaient à le perdre, et bien plus à les nourrir et à les entretenir à ses frais s'ils en avaient besoin.

Une fois initiés aux mystères de l'art, les néophytes accompagnaient leurs maîtres au lit du malade, mais ils

d'hui la capitale de l'île; elle est habitée par des Turcs et par des Grecs ; enfin, on dit que son territoire est des plus fertiles, et qu'il produit à la fois d'excellents pâturages, des fruits délicieux et les vins les plus délicats.

étaient purement auditeurs passifs, et il ne leur était permis de traiter eux-mêmes les malades, et même de s'entretenir à leur sujet avec leurs maîtres qu'au bout d'un certain temps ; néanmoins, pour ne pas former de sots routiniers, les maîtres enseignaient les principes généraux de la science en langage aphoristique.

L'école de Cos a produit d'assez bons ouvrages, entre autres le *Livre des Coaques*, écrit, comme l'indique son nom, par plusieurs auteurs, ouvrage fameux qu'elle opposait avec orgueil aux *Sentences cnidiennes*, publiées par Euryphron, principal représentant de l'école rivale. On se fera une juste idée de ces livres en songeant qu'ils étaient toujours sur le métier, et que la plupart d'entre eux n'étaient que des peintures détachées, que des fragments, en quelque sorte, auxquels on ajoutait successivement, et que l'on perfectionnait ensuite par des observations nouvelles sur lesquelles on méditait encore, que l'on augmentait et que l'on polissait ensuite à fur et à mesure, et toujours; aussi est-il vrai de dire qu'on trouve en quelque sorte dans ces ouvrages le germe de la plupart des idées qu'on a à tort exclusivement attribuées plus tard à Hippocrate, et c'est même selon toute vraisemblance ce qui a fait dire avec raison que la voix d'Hippocrate n'était pas la voix d'un seul homme, mais la voix d'un grand nombre de siècles et l'expérience accumulée de plusieurs âges...

La plupart des livres qui composaient la bibliothèque de Cos ont été détruits ou perdus; néanmoins on cite comme ayant dû en faire partie le Livre des Coaques,

le Traité des fractures et celui des articulations, les livres des frictions, de la nature du gland, des plaies de tête, de la nécrose en général, des maladies des poumons, des sympathies, des remèdes, de la révolution des âges, des prénotions, des maladies pestilentielles, de l'éléphantiasis; quoi qu'il en soit, nous ne nous étendrons pas davantage sur l'école de Cos, nous dirons seulement qu'on y était éminemment dogmatique, et nous passerons à l'examen de l'hippocratisme, qui n'est réellement que la doctrine de Cos perfectionnée.

De l'hippocratisme.

L'histoire rapporte que lorsque Hippocrate parut, la médecine était déjà fort ancienne; c'est vrai, mais entendons-nous : il est ici question seulement de la médecine considérée comme art; car c'est Hippocrate qui a incontestablement créé la science, et c'est ce que tout le monde reconnaît. Néanmoins nous reviendrons plus tard sur cette distinction fondamentale que nous établissons ici entre la médecine considérée alternativement sous le rapport de l'art et sous celui de la science, parce que nous la croyons de nature à jeter un grand jour sur nos études en distribuant les notions médicales d'après leur ordre naturel de filiation, de génération, et selon leur degré de simplicité, de complication et de certitude.

A l'appui de nos assertions, nous dirons que si,

comme on n'en peut plus douter, la médecine est tout entière dans la connaissance de la vie et de ses modifications, il n'est pas moins incontestable pour tous les bons esprits que le premier pas qu'elle fit vers le développement scientifique fut la découverte même de l'activité médicatrice de l'organisme en butte aux causes morbifiques, et que le second fut la découverte de l'inactivité possible de l'organisme ou de la force médicatrice dans les mêmes circonstances.

Par conséquent nous sommes autorisé à dire que la science médicale fut réellement créée le jour où Hippocrate formula sous le nom de nature ou de force vitale le fait qui domine tous les autres dans les opérations de la vie, et signala ainsi l'existence d'une force inhérente à l'organisation, et en vertu de laquelle celle-ci se forme, se développe, se conserve et réagit au besoin contre toutes les causes accidentelles de trouble ; oui ceci est constant, et on peut ajouter qu'il a réellement fallu tout le génie d'Hippocrate pour distinguer à travers la foule des phénomènes qui dénotent l'état morbide, la part de cette nature tour à tour vive ou indolente, active ou paresseuse, salutaire ou dangereuse.

De plus, comme on le voit, Hippocrate a réellement semé le germe heureux de la philosophie de l'expérience, et il s'est toujours montré si fidèle aux principes qu'il avait lui-même sagement établis, que ce ne fut jamais que des faits mêmes que lui présentait l'exercice de l'art qu'il déduisit les lois de l'économie vivante; au point que selon la judicieuse observation d'un sa-

vant critique, il y eut presque toujours entre les autres médecins et lui, cette grande et remarquable différence, qu'ils semblaient raisonner toujours quand ils observaient, tandis qu'Hipprocrate au contraire avait l'air d'observer lors même qu'il raisonnait.

Maintenant si nous pénétrons plus avant, nous verrons qu'Hippocrate après avoir embrassé tous les faits de la médecine pratique et médité sur leur ensemble, est arrivé comme de source à formuler de hautes et puissantes vérités, savoir : que toutes les forces de la vie se résolvent dans l'unité; qu'il y a pour l'économie des lois particulières; que ces lois sont très compliquées, qu'elles ont pour but la conservation de l'animal et la propagation de son espèce; enfin que la cause inconnue de ces lois et des phénomènes qui en découlent, en dernière analyse, est *la nature ou la force vitale* qui renferme en germe tous les actes qui émanent de l'organisation. Voici quelle était la philosophie d'Hippocrate.

Il faut, disait-il, tirer toutes règles de la médecine pratique, non d'une suite de conséquences quelque probables qu'elles puissent être, mais seulement de l'expérience dirigée par le raisonnement, par conséquent, toutes les découvertes doivent être faites d'après l'observation naïve des faits, d'après l'observation de ce qui est utile ou nuisible au corps humain et à la santé, dans telle ou telle circonstance, et eu égard à telles particularités relatives d'une part, à l'âge, au sexe, au tempérament et aux habitudes du sujet, et de l'autre

au pays, au climat, à la saison, et à l'état des constitutions régnantes épidémiques, atmosphériques et médicales.

En conséquence, pour qu'un système soit vrai, il faut qu'il embrasse tous les cas, toutes les circonstances et toutes les données; c'est dire que pour le former, il faut rassembler tous les faits, les réunir, autrement dit les classer d'après leurs plus grandes analogies prises elles-mêmes dans les circonstances les plus importantes. Et cette manière de procéder est si légitime et si sûre, que ce fut à la faveur des moyens qu'elle indique qu'Hippocrate reconnut que toutes les maladies ont un cours régulier qui peut être favorisé ou contrarié de mille manières; qu'il établit la doctrine des crises; qu'il fit connaître les lois du pronostic, enfin qu'il fixa ou plutôt qu'il créa la diététique ou l'art utile de régler le régime, comme il s'en vante lui-même dans plusieurs endroits.

Ceci nous met à même de reconnaître, que la doctrine d'Hippocrate n'est autre chose au fond que l'empirisme primitif développé, raisonné et philosophiquement étendu, en d'autres termes qu'un ensemble de notions expérimentales sur la marche des maladies, sur l'action de tous les agents capables de les modifier, et sur les maladies elles-mêmes classées entre elles et systématisées d'après leur ordre naturel de succession et leurs plus légitimes analogies; et bien plus, pour peu qu'on se donne la peine d'y réfléchir, on s'apercevra encore très aisément que ce sont les idées qu'Hip-

pocrate à jetées çà et là dans ses ouvrages au sujet de la nature médicatrice, qui ont donné naissance aux hypothèses de van Helmont, de Stahl et de Barthez sur la nature du principe qui nous anime.

Hippocrate regardait l'air, l'eau, la terre et le feu, comme les quatre éléments de l'univers; et il reconnaissait dans le corps humain trois principes ou parties constituantes, 1° les liquides ou les parties contenues, 2° les solides ou les parties contenantes, 3° les esprits, autrement dit les parties qui donnent le ton ou le mouvement; toutefois, c'étaient selon lui, les humeurs ou les liquides qui jouaient les principaux rôles dans les productions des maladies.

De plus, son instruction, son génie et sa longue expérience, le mirent bientôt à même de fonder des dogmes, mais nous n'exposerons ici que les principaux, les autres devant naturellement trouver leur place avec les questions que nous traiterons par la suite.

Dogmes fondamentaux de la doctrine d'Hippocrate.

Le principe général de toutes les opérations de l'économie vivante *c'est la nature;* c'est elle qui gouverne la machine, et elle agit par plusieurs facultés qui sont ses agents; c'est pour cela que le rôle du médecin digne de ce nom se réduit à celui de ministre et d'interprète de la nature.

La nature est une quoique infiniment variée; elle imprime aux humeurs ces qualités douces que la chaleur physique communique par la *coction* aux sub-

stances qui nous servent d'aliments; par elle tout le corps communique aux mêmes affections, et toutes les fonctions se résolvent en un seul effort qui offre en quelque sorte l'ensemble et les moyens d'une sympathie universelle; enfin la nature suffit aux animaux pour toutes choses; elle est le premier médecin des maladies, et ce n'est qu'en l'imitant, et qu'en favorisant ses efforts, qu'on parvient à obtenir quelques succès.

On ne saurait parvenir à connaître les maladies qu'en étudiant la nature vivante en général, et le tempérament de chaque individu en particulier, mais ce qu'il est surtout indispensable de connaître touchant la nature de l'homme, se réduit à savoir 1° ce qu'est l'homme par rapport aux boissons, à l'air et aux aliments dont il use; 2° à connaître les changements que chaque chose peut faire sur lui selon son tempérament individuel; 3° à savoir distinguer les ressources propres de l'économie et leurs limites dans telle ou telle affection.

Hippocrate recommandait expressément à ses élèves de tracer fidèlement les symptômes des maladies, depuis leur naissance jusqu'au progrès, et au terme de leur développement, d'en observer surtout les terminaisons, soit qu'elles fussent livrées à elles-mêmes, soit qu'elles fussent combattues et traitées suivant les règles de l'art; enfin de classer méthodiquement tous les évènements, et de former du tout des histoires fidèles. En médecine, leur disait-il souvent, on ne peut jamais établir un principe fixe et invariable, car la nature diffère de la nature, et l'âge de l'âge, et ce qu'on a fait

un jour avec avantage, on ne peut pas le continuer le lendemain; quelquefois même il faut employer des moyens opposés et contraires; enfin, le cas en apparence le plus simple, et qui d'abord paraît identique à d'autres que l'on a déjà vus, exige toujours dans le traitement des modifications particulières, au point que le médecin le plus répandu ne trouve quelquefois pas deux cas parfaitement semblables : ainsi donc ce n'est que d'après un grand nombre de faits bien observés, que l'on peut établir une règle générale, susceptible encore presque toujours de quelques exceptions, et souvent même de nombreuses modifications.

Ainsi par exemple, si dans un grand nombre de cas les saignées sont convenables, et suffisent seules pour amener la guérison, il en est d'autres dans lesquels il devient nécessaire d'en suspendre, d'en diminuer l'usage, quelquefois même d'avoir recours aux vomitifs, aux purgatifs, aux amers, aux toniques, aux stimulants et aux révulsifs de diverses sortes. En conséquence, le médecin vraiment digne de ce nom, n'admettra exclusivement aucun moyen curatif, de même il n'en rejetera aucun, mais il saura les employer, les varier, les modifier, suivant le temps, les circonstances, le climat, et surtout suivant la constitution, et suivant la sensibilité des organes malades.

Hippocrate a beaucoup fait pour la science des indications et par conséquent pour la thérapeutique; mais il est bon d'ajouter qu'il n'a pas assez insisté sur les contr'indications, et c'est, comme le fait très bien

observer le professeur Frédéric Bérard, parce qu'il n'a pas connu la combinaison des maladies, d'où résulte presque toujours la science des contr'indications, science qui peut seule compléter celle des indications.

Hippocrate faisait reposer les indications sur deux bases très solides et qui se prêtent un mutuel appui : l'une purement empirique, et l'autre entièrement théorique. Quoi qu'il en soit, il n'avait guère approfondi que la méthode naturelle, c'est à dire que la méthode qui dirige le traitement d'après les tendances trop souvent insuffisantes de la nature. Mais, il est juste de dire que jusqu'au temps de Barthez les plus grands observateurs, les Sydenham, les Stahl, les Bordeu, n'en ont guère connu ou employé d'autres.

Mais, notez-le bien, car ceci est de la plus haute importance, quand Hippocrate parlait des secours de la médecine, de la saignée par exemple, des délayants ou des purgatifs, il ne disait pas, comme on le répète encore trop souvent aujourd'hui, ces moyens conviennent dans telle ou telle maladie ; mais il disait : En général, il faut saigner quand l'individu est jeune, vigoureux et sanguin, quand l'inflammation est vive, quand la maladie est très aiguë et que la fièvre est fort allumée ; il faut émétiser quand la bouche est amère et pâteuse, quand la langue est sale, quand avec tout cela le malade se plaint encore de céphalalgie, de douleurs d'estomac et de nausées ; il faut administrer les délayants quand la peau est brûlante, quand la bouche est sèche et que les sécrétions en général semblent arrêtées

et taries; enfin, Hippocrate que l'on cite beaucoup, mais qu'on lit fort peu, a réellement laissé des ouvrages excellents, car, sans vouloir ici répéter avec certains admirateurs enthousiastes, qu'Hippocrate a tout vu, tout connu et qu'il n'a jamais pu être trompé, nous dirons qu'il y a dans ses livres des vues admirables autant que profondes, qui, si elles eussent été mieux connues de quelques modernes, leur eussent bien certainement évité la peine de découvrir ce qui avait été découvert plus de deux mille ans avant eux! Il est incontestable aussi, que si, indépendamment des fautes introduites par les copistes et des commentateurs inhabiles, il y a réellement dans les ouvrages d'Hippocrate des erreurs graves qui tiennent aux habitudes et aux difficultés de l'époque, ces fautes du moins sont bien rachetées par une multitude de choses excellentes qu'on y rencontre pour ainsi dire à chaque page. Ainsi, par exemple, et pour n'en citer que quelques unes, dans ses livres des aphorismes, des pronostics, nous trouverons, sur les signes et les terminaisons des maladies, des sentences générales fournies par une longue pratique, et justifiées tous les jours par une observation attentive; dans ses livres de l'Art, des préceptes, de la décence et de l'ancienne médecine, nous pourrons admirer, à la fois, sa morale pure, sa bienfaisance sans bornes, sa probité délicate, nous y verrons avec quelle chaleur et quel entraînement il recommandait les attentions et les soins auprès des malades. « S'il se présente à vous un étranger ou un indigent, dit-il, il faut

non seulement le visiter avec empressement, mais encore lui fournir tous les secours nécessaires à son état, car la philanthropie ou l'amour da l'humanité produit aussi la philotechnie ou l'amour de l'art (ἠν γαρ παρῃ φιγαντρωπιη παρεβρι και φιλοτενχεη.) Dans ses livres des épidémies, nous serons frappés de la description qu'il fait des constitutions de l'année, des signes qui la couronnent, et du tableau d'après nature qu'il trace des maladies qu'il a pu observer; enfin son livre des airs, des eaux et des lieux qui a également fixé l'attention des médecins, des philosophes et des législateurs, nous donnera une juste idée de son savoir, de la portée, de la puissance de son génie et de son habileté; enfin, dans tous ses ouvrages, nous reconnaîtrons l'homme de bien, le médecin vertueux et le vrai philosophe qui, par son caractère, sa sagesse et sa bienfaisance, a si bien mérité d'être assimilé aux dieux... *vir Deo æqualis...*

Voici à peu près où en était la médecine du temps d'Hippocrate. Nous allons maintenant suivre librement le cours de ses progrès et de ses revers; mais au terme de nos recherches nous tâcherons d'unir le présent au passé, car c'est à notre avis le seul moyen d'agrandir et de perfectionner l'édifice majestueux de la science.

Toutefois, avant de passer outre, nous allons entrer dans quelques détails historiques et critiques sur Hippocrate, sur sa doctrine et sur ses ouvrages; car c'est dans un livre comme le nôtre qu'il importe surtout de faire connaître le fondateur et le père de la médecine.

L'histoire fait mention de sept médecins connus sous

le nom d'Hippocrate ; un seul cependant se couvrit de gloire et surpassa tous les autres, ce fut Hippocrate II, surnommé dans la suite l'Oracle de Cos.

Hippocrate le premier du nom était fils de Gnosodicus ; il eut pour fils Héraclide, qui donna naissance à Hippocrate II, fondateur de la médecine, enfin Hippocrate II eut deux fils, Thessalus et Dracon, et une fille, qu'il maria à Polybe. De son côté Thessalus eut trois fils qui tous les trois prirent le nom d'Hippocrate et furent désignés sous les noms d'Hippocrate III, V et VI, tandis que le fils de Dracon se fit nommer Hippocrate IV ; enfin Hippocrate VII du nom était fils de Praxianax.

Hippocrate II, fondateur de la médecine, ou simplement Hippocrate, qu'on a tour à tour surnommé le prince de la médecine, le divin vieillard, l'oracle de Cos, était fils d'Héraclide et de Phénarite ; il naquit à Cos ou Stanchio, île de l'archipel grec, près des côtes de l'Anatolie, la première année de la quatre-vingtième olympiade, c'est à dire quatre cent cinquante-neuf ans environ avant Jésus-Christ, et la cinquième année du règne d'Artaxercès-Longue-Main ; ainsi il était contemporain de Socrate, d'Hérodote et de Thucydide.

Le père d'Hippocrate lui transmit fidèlement toutes les connaissances acquises et conservées en médecine depuis dix-sept générations dans la famille des Asclépiades, dont il était un des rejetons ; il lui enseigna lui-même la logique, la géométrie et l'astronomie, puis il

lui fit apprendre l'éloquence sous Gorgias le Léontin, la physique sous Démocrite, et la diététique sous Hérodicus.

A l'exemple des philosophes de son temps, Hippocrate passa une partie de sa première jeunesse à voyager. Il parcourut successivement toute la Grèce d'Asie et d'Europe, ainsi que la plupart des îles de l'Archipel. Enfin, on sait que ses observations sur les maladies épidémiques ont été faites à Larisse, à Thase, à Elis.

Hippocrate ne se contenta pas des connaissances qu'il avait reçues par tradition des anciens Asclépiades, ni de celles qu'il avait puisées lui-même à Babylone, en Égypte et aux Indes, il envoya encore Thessalus (son fils aîné) dans la Thessalie, Dracon (le plus jeune) sur l'Hellespont, Polybe, son gendre, dans une autre contrée; il dirigea encore sur tous les points de la Grèce une multitude d'élèves qu'il avait lui-même formés; puis il recommanda à tous de lui envoyer les tableaux de toutes les maladies qu'ils pourraient observer, de tracer avec exactitude tous les symptômes et d'en signaler surtout le mode de terminaison.

Ce fut avec tous ces matériaux laborieusement amassés, et avec les inscriptions gravées sur l'airain des temples d'Esculape, et sur les tables de Cos et d'Epidaure, qu'Hippocrate, fort déjà de son propre fonds, jeta les véritables et les premiers fondements de la science, et, par la méthode qu'il employa, donna au genre humain étonné une utile et précoce leçon...

Parmi les médecins qui se mêlent de juger Hippo-

crate, parmi ceux qui le louent ou qui le dédaignent, il en est fort peu, il faut en convenir, qui aient nous ne dirons pas le droit de se prononcer, mais même le droit d'envisager seulement une pareille question : aussi ce n'est qu'en tremblant que nous abordons ce sujet, bien que nous ayons passé de longues années à lire les ouvrages de ce grand philosophe, et à méditer profondément sur leur esprit.

Les ouvrages d'Hippocrate sont infiniment remarquable sous deux rapports principaux : d'abord sous celui de la méthode sévère et analytique qui y règne depuis un bout jusqu'à l'autre, et qui en fait sans contredit le plus bel ornement ; puis sous le rapport de la richesse des faits et des principes généraux déduits de ces faits, parmi lesquels il en est un grand nombre dont la solidité est encore démontrée tous les jours et à chaque instant par l'expérience et le raisonnement.

Quand Hippocrate parut, les doctrines de Pythagore et d'Héraclite se partageaient l'empire de la philosophie, et la médecine, embarrassée et comme étouffée par elles, se montrait à peine sous des formes encore en ébauche ; Hippocrate sentit de suite le besoin de tracer à chacune d'elles leurs limites naturelles, en conséquence il les sépara d'abord, puis il fonda la médecine sur la philosophie en unissant l'une à l'autre par des liens indissolubles.

La nature fut son guide et son premier modèle, aussi fit-elle pour ainsi dire la moitié du chemin en sa faveur ; mais quand il se fut longtemps et suffisamment

arrêté comme observateur à cette source pure et intarissable, il osa lui-même interroger cette souveraine; alors de l'observation il marcha droit à l'expérience, puis de l'expérience il revint soudain à l'observation : toutes les deux lui ouvrirent de concert de nouvelles voies, et, grace à son vaste génie, il donna bientôt aux connaissances les plus vagues et les plus incertaines une précision vraiment philosophique, en leur assignant l'ordre qu'elles réclamaient depuis longtemps et dont elles étaient par le fait susceptibles.

Pour se faire une idée de son excellente méthode il ne faut pas lire une fois, mais cent ses livres modèles de médecine pratique, ses épidémies par exemple, ses aphorismes, enfin ses beaux préceptes sur le régime; c'est là en effet que sa philosophie médicale apparaît et se montre dans tout son éclat, et que l'auteur, en nous initiant à tous les secrets d'une observation délicate, nous dévoile l'art plus difficile encore d'en circonscrire les résultats; aussi ses immortels ouvrages sont-ils promptement devenus autant de mines fécondes au sein desquelles les philosophes et les moralistes ont puisé comme à une source précieuse des aperçus vastes, des idées générales, et des principes féconds.

Entre tous les faits, nous l'avons déjà dit, il y en a un qui domine toute la médecine d'Hippocrate; ce fait est celui de la force vitale qu'il appelle ενερμων, et qui selon lui déploie toute son activité dans les maladies dont elle détermine la solution; or cet ενερμων traduit depuis de mille manières et entre autres par ces

mots *impetum faciens*, n'est autre chose à s'y bien prendre que la nature qui veille à la conservation de la santé et qui combat la maladie.

La nature, dit-il, suffit aux animaux pour toutes choses, elle sait d'elle-même tout ce qui leur est nécessaire sans avoir besoin qu'on le lui dise et sans l'avoir jamais appris de personne ; puis il ajoute plus loin, la nature est une faculté principale, mais il en est bien d'autres qui en dépendent, et ce sont ces dernières qui gouvernent tout dans le corps vivant, car c'est par leur entremise que la nature attire ce qui est convenable à chaque espèce, retient, prépare, altère ce qu'elle a attiré ; sépare et rejette ce qui est nuisible ou superflu.

Enfin, et pour nous résumer ce qui rend Hippocrate si cher à la fois, à l'humanité et à la science, c'est sa pieuse et profonde moralité; c'est l'histoire qu'il nous a laissée des maladies, c'est la force et la justesse de ses pronostics, et la richesse des faits qu'il a découverts; c'est la manière nerveuse dont il les a exposés, et surtout l'art si fécond qu'il a créé d'étudier la nature et de la bien observer, en nous montrant en maître le véritable point de vue à saisir dans toute nos recherches, en nous apprenant encore à classer méthodiquement nos observations dans leur ordre naturel de filiation, enfin, en nous apprenant à les lier sagement à des principes généraux et à en tirer après un mûr examen des conséquences qui ne font qu'exprimer les rapports et l'enchaînement naturel des faits judicieusement coordonnés,

et rapportés à la force vitale comme à leur dernier terme de comparaison et de solution.

Néanmoins, afin qu'on ne nous accuse pas de partialité, nous allons en quelques mots faire connaître le côté faible d'Hippocrate et de sa doctrine, si toutefois on peut considérer comme un côté faible, certaines lacunes qui tiennent beaucoup plus à l'imperfection même des connaissances générales des siècles passés qu'à tout autre motif.

Hippocrate ne paraît pas avoir été un savant anatomiste, et cela se conçoit; en effet, les Grecs voulaient qu'on respectât leurs morts, et Hippocrate se fût trop compromis, s'il eût osé se livrer aux dissections; du reste, c'est ce qui explique aussi pourquoi ses connaissances en physiologie furent si limitées; pourtant il entrevit la loi des sympathies, et son génie puissant lui découvrit une infinité de vérités d'un ordre fort élevé, que l'expérience des siècles a confirmé plus tard et consacré même définitivement. Quant à sa pathologie, elle a été ce qu'elle devait être, très incertaine dans les maladies organiques, ce qui tenait évidemment à ce qu'Hippocrate ne voyait guère que les symptômes les plus frappants des maladies, sans y attacher le plus souvent l'idée des altérations dont ils étaient l'expression. Néanmoins, quant aux faits en eux-mêmes, on doit religieusement les consulter comme des modèles de précision, mais non toujours comme des matériaux d'une exactitude parfaite, car dans l'histoire qu'il a tracée des maladies, Hippocrate a presque toujours

attaché plus d'importance au pronostic qu'au diagnostic, ce qui du reste devait être à cette époque.

Enfin, nous dirons que la considération des phénomènes de la nature qu'il avait fort longtemps observés, lui avait fait admettre peut-être trop précipitamment des principes théoriques trop exclusifs sur l'altération de la bile et de la pituite dans les premières voies ; sur la coction des humeurs morbifiques, et peut-être aussi sur la force conservatrice et médicatrice de la nature, de la nature qui succomberait plus souvent il faut le dire, si l'art sagement dirigé ne venait à son secours. Or ce sont ces vues théoriques et parfois hypothétiques, ce sont ces interprétations forcées, imposées aux faits d'après les lois d'une physique et d'une physiologie dont le temps a démontré les erreurs et et les vices, que les médecins philosophes et de bonne foi rejettent et oublient, tandis que les empiriques s'obstinent à les conserver, parce qu'ils ont vieilli avec ces erreurs, et qu'une leçon donnée par des contemporains est pour eux toujours dure et souvent mortifiante.

On voit par ce que nous venons de dire, que l'hippocratisme absolu n'est réellement proné que par des amis maladroits ; et que l'hippocratisme raisonné est au contraire le partage de tous les hommes éclairés qui savent que la bonne médecine est celle qui est conforme aux lois de la nature et de la vérité ; ajoutons encore que c'est parce que la doctrine d'Hippocrate porte ce double caractère qu'elle a percé le chaos des siècles, qu'elle est parvenue jusqu'à nous et qu'elle s'é-

tendra sans contredit jusqu'à nos derniers neveux, mais en s'épurant sans cesse, et en profitant des découvertes nouvelles.... ; en effet c'est là une condition absolue, car en médecine comme en politique, si un bouleversement total est le rêve d'un ambitieux ou l'œuvre d'un fou, en revanche, une réforme sage, partielle et mesurée, une réforme assortie surtout aux lumières du siècle, et aux besoins qui en découlent naturellement, au contraire, ne peut définitivement qu'affermir l'édifice majestueux de la science, et consolider encore ses antiques fondements.

Enfin, après une longue carrière illustrée de mille manières, et pendant laquelle Hippocrate donna des conseils aux peuples et aux rois, il paya le tribut à Larrisse en Thessalie, où il mourut à l'âge de cent cinq ans, environ trois cent quarante neuf ans avant la naissance de Jésus-Christ. Ce jour fut un siècle de deuil pour la médecine; on eût dit qu'elle venait de perdre son ame, aussi on accourut en foule et de toutes parts pour rendre à Hippocrate les derniers devoirs, et après une cérémonie solennelle et touchante, ses cendres furent déposées avec respect entre Larisse et Gortone, dans un tombeau qu'on éleva exprès sur le bord d'un chemin ; enfin peu de temps après, la reconnaissance publique lui fit dresser des statues comme à un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Parmi les écrits généralement attribués à Hippocrate, on cite : le Serment, les Pronostics, le premier et le troisième livre des Aphorismes, le Traité des Crises et

des jours critiques, le second livre des Prédictions, le Traité de la Nature de l'homme, le Traité du Régime dans les maladies aiguës; enfin celui de l'Air des eaux et des lieux. Quant aux autres ouvrages tels que le traité des Plaies de tête, de la Génération, des Coaques, le Laboratoire du chirurgien, et tous les ouvrages intitulés, de la Nature de l'enfant, de la Maladie sacrée de la dentition, de la décence, des avis, de la nature de la femme, etc.; on croit généralement qu'ils ont été écrits par ses fils et par son gendre.

Comme Hérodote et Homère, Hippocrate écrivit ses ouvrages en langue ionique (ancien attique); les premières traductions qui en furent faites parurent en langue syriaque, et plus tard en arabe; enfin les Grecs qui se réfugièrent en Italie lors de la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1458, apportèrent avec eux des copies grecques, et plus tard encore Emmanuel Chrysolora, Théodore Gaza, Agropile et Lascaris préparèrent des éditions nouvelles qui furent bientôt livrées au public par les soins de Alde, riche imprimeur.

En France, nous avons quelques fragments des œuvres d'Hippocrate, publiés par Dacier en 1697; nous avons, entre autres, une traduction par Gardeil sur le texte grec d'après l'édition de Foës; nous avons de plus le livre de M. Dormier, ceux de M. Bayle et de M. Littré, qui, joints aux notes que l'on peut prendre dans les écrits de Strabon, Suidas et Soranus d'Ephèse, forment un ensemble qui ne laisse rien à désirer

sur les principes et la doctrine du premier médecin du monde.

Du reste, on ne sera plus surpris des progrès immenses qu'Hippocrate a fait faire à la médecine, quand on songera qu'il a vécu dans un siècle de lumière ; effectivement jamais les sciences et les arts ne furent portés à un plus haut degré de perfection qu'à cette époque fameuse pendant laquelle on vit la philosophie professée à la fois par Zenon d'Elée, qui connaissait si bien l'univers, *disait Timon*, qu'on eût dit qu'il l'avait arrangé lui-même, et par Socrate, qu'on regarde encore aujourd'hui comme le premier entre les sages; qu'à cette époque mémorable à laquelle l'art dramatique avait à sa tête les Sophocle et les Euripide, tandis que l'histoire citait orgueilleusement Hérodote et Thucydide ; à cette époque enfin à laquelle les sciences exactes, démontrées par Démocrite et Méton n'avaient rien à envier aux beaux-arts, représentés dignement aussi par Zeuxis, Phidias et Alcamène.

CHAPITRE VII.

ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

Tout le monde sait que la ville d'Alexandrie devint sous les Ptolémées la capitale du monde et le centre des sciences, des beaux-arts et du commerce, eh bien, ce fut aussi à cette époque que la médecine quitta les bancs des philosophes d'Athènes pour venir prendre la place qui lui était naturellement réservée dans cet institut célèbre, et elle y acquit en peu de temps un si grand éclat qu'il suffisait à un médecin de dire qu'il avait étudié à Alexandrie pour assurer tout à fait sa réputation, bien que cette école n'ait réellement jamais été remarquable que par l'anatomie et la chirurgie, et nullement par sa haute philosophie médicale, comme nous le dirons plus tard.

On regarde généralement Hérophile et Erasistrate comme les fondateurs de l'école d'Alexandrie : le premier était de Chalcédoine, et le second de Ceos; ce dernier était sorti de la fille d'Aristote; il eut, dit-on, pour maître Chrysipe, médecin de Cnide.

On peut dire avec raison que ce fut de cette école que se dégagea le matérialisme médical. En effet, toutes les connaissances qui dérivent de l'organisation

remplacèrent les notions abstraites ou métaphysiques. Partant, on négligea l'étude des facultés et principes intérieurs par lesquels on peut jusqu'à un certain point expliquer le jeu des fonctions, et on ne s'occupa que de la matière considérée en elle-même, dans laquelle on croyait généralement trouver les causes les plus relevées des mouvements vitaux. Enfin, jusque-là (du moins sur le banc des philosophes), on ne s'était pour ainsi dire attaché qu'à saisir et à trouver des analogies métaphysiques, eh bien! on changea tout à coup de batterie, on ne voulut plus tenir compte que des circonstances physiques, et la matière par conséquent fut appelée tout à coup à tout expliquer et à tout révéler.

Or, on peut facilement se faire une idée des erreurs auxquelles de pareilles théories conduisirent, en se rappelant que les notions et les circonstances anatomiques fournissent à la vérité certaines données d'une haute importance en médecine, puisqu'elles nous éclairent sur la nature des instruments matériels des fonctions et parfois sur la nature des altérations des organes qu'on regarde à tort ou à raison comme le siége ou la cause des maladies, mais en se rappelant aussi que, par une sorte de compensation fâcheuse, elles détournent trop souvent l'attention des observateurs, de la considération même de la puissance et des ressources des forces vitales bien plus importantes sans contredit, et dont il faut par conséquent savoir toujours tenir compte.

Du reste, les théories d'Hérophile et d'Erasistrate

portèrent bientôt leur impuissance dans la pratique de la médecine, et elles réduisirent en peu de temps la thérapeutique et par conséquent l'art de guérir, aux plus mesquines proportions qu'on puisse imaginer; aussi de ce moment, les purgatifs et les saignées furent entièrement bannis de la médecine, et on eût tout simplement recours, à la diète, aux tisanes, aux onctions, aux fomentations, aux ventouses, et aux bains, pour guérir en quelque sorte tous les genres de maladie.

Toutefois, il est juste de dire que les médecins d'Alexandrie étaient d'habiles dialecticiens, et qu'ils jetèrent sous ce rapport quelque éclat sur la médecine; de plus, on sait qu'Hérophile fixa réellement l'attention par ses connaissances en anatomie et par la découverte qu'il fit du système nerveux; et qu'Erasistrate se créa de son côté une grande réputation à la cour de Séleucus pour avoir su reconnaître l'amour qu'Antiochus éprouvait pour Stratonice sa belle-mère.

Ce fut du temps de ces médecins qu'eut lieu la première séparation de la médecine et de la chirurgie jusqu'alors exercée en Grèce par les mêmes personnes, et la médecine elle-même fut divisée en deux branches distinctes auxquelles on donne le nom de diététique et de pharmacie.

La diététique appartenait au médecin; c'était à lui de régler le régime et d'ordonner les médicaments internes; quant à la préparation des médicaments, elle devint le partage du pharmacien, et il fut chargé non seulement du soin de préparer les médicaments, mais

encore de celui de panser les ulcères, les tumeurs et les plaies.

Enfin, nous terminerons ce chapitre en rappelant que la ville d'Alexandrie a possédé une des plus belles bibliothèques du monde, et que par une fatalité déplorable, cette bibliothèque fameuse est devenue trois fois la proie des flammes; d'abord sous Jules César, puis sous Omar, et par ses ordres; enfin sous Ammon, vice roi d'Égypte, qui ordonna dit-on, qu'on fit chauffer les bains publics avec les milliers de volumes qu'elle renfermait.

CHAPITRE VIII.

ÉCOLE DE MONTPELLIER.

C'est par la recherche des principes les plus élevés de la médecine considérée comme science et comme art, et par la haute critique historique et philosophique des divers systèmes, que la faculté de médecine de Montpellier s'est constamment distinguée des autres grandes écoles de médecine.

(Rapport au roi par M. Guizot, ministre de l'instruction publique.)

L'école de médecine de Montpellier a été fondée par des médecins arabes et juifs dans le courant du onzième siècle, peu de temps après la fondation de l'école de Salerne; elle a été ensuite érigée en faculté 1220 par une bulle de Conrad.

Cette école est à la fois remarquable et célèbre par son antiquité, par le nombre des savants et des praticiens distingués qu'elle a constamment produits depuis son origine jusqu'à nous; par la quantité immense d'excellents ouvrages qui sont sortis de son sein, et plus encore par la réputation qu'elle s'est faite sur toute la terre médicale en se montrant constamment fidèle à l'observation de la nature, et en conservant toujours le

fond de ses principes au milieu même des grandes et nombreuses révolutions qui ont agité et souvent bouleversé les sciences en général, et la médecine en particulier.

A vrai dire les travaux de l'école de Montpellier ne sont que la continuation progressive, et l'exécution achevée des grandes vues qu'avait saisies la célèbre école de Cos : *olim Coïis nunc Monspeliensis Hippocrates*, comme a fort bien dit Fréderic Bérard; aussi ses premiers maîtres furent les malades, et ses ancêtres de véritables empiriques qui avaient puisé leurs leçons dans le grand livre de la nature.

Les ouvrages d'Hippocrate ont toujours été lus et étudiés dans cette école avec une attention religieuse, et lorsque la philosophie médicale n'existait encore qu'en ébauche, les grands praticiens de Montpellier oubliaient pour ainsi dire toute espèce de théorie, même celle de l'école, pour se livrer sans réserve à l'étude des indications thérapeutiques, habitude heureuse qui leur a fourni l'occasion de découvrir une infinité de remèdes précieux, à l'aide desquels ils ont opéré de tous temps des cures merveilleuses qui les ont toujours fait passer pour des médecins très habiles. Au nombre des praticiens les plus fameux de ces premières époques, nous citerons Benjesla, Rigord, Gilles de Corbeil, Richard, Jean de Saint Gilles, Arnaud de Villeneuve, Gérardus de Solo, Jean d'Alais, Gui de Chauliac, Jean de Tornemire, Louis Saporta, Gabriel Miron et Jacques Ponceau. Nous allons maintenant dire quel-

ques mots sur l'origine, les progrès et le développement de la doctrine médicale de Montpellier.

Ses fondateurs ont d'abord cherché, puis entrevu la route qui devait conduire au but; une fois trouvée, ils se sont efforcés d'en tracer les limites, et ils ont en conséquence posé les jalons qui devaient guider les pas de ceux qui seraient appelés par la suite à s'y engager. Ainsi par exemple, on a vu l'école livrée d'abord à l'observation tout entière, et à l'empirisme raisonné, passer ensuite sous le joug des Arabes et de leur scholastique, et successivement professer tour à tour le naturisme avec Arnaut de Villeneuve; l'animisme avec Gordon, Dulaurens, Rivière, et de la Chambre; l'organisme avec Bordeu; le sensibilisme avec Robert Fouquet et de Seze. Le vitalisme avec Barthez et Roussel. Enfin, Grimaud *spiritualisa* la doctrine de Barthez, si on peut s'exprimer ainsi, Dumas au contraire la *matérialisa*, et de nos jours M. le professeur Lordat fait tous ses efforts pour ramener cette doctrine aux vrais principes, en un mot au vitalisme hippocratique qu'on peut perfectionner, mais qu'on ne saurait détruire ou remplacer, car il faut bien se persuader d'une chose, c'est que les progrès et les perfectionnements ultérieurs de la médecine, ne consistent pas à chercher ou à créer des systèmes nouveaux, mais simplement à ramener sans cesse les esprits à l'observation des lois de la nature, et à la considération des maladies et des moyens curatifs, mais surtout, à bannir de la médecine ces expériences trompeuses, et ces explications

subtiles ou spécieuses, qui par cela seul qu'elles sont empruntées à des sciences étrangères, ne peuvent vraiment qu'altérer la constitution et la pureté de notre art.

Néanmoins, avant de passer outre et en revenant sur nos pas, nous citerons encore parmi les médecins célèbres de Montpellier, Pierre de Lisbonne, devenu depuis archevêque de Prague, et successivement cardinal et pape ; Claude Moulins, Jacques Cortier, Adam Fumée, chancelier de France ; Pierre Milon, André du Laurens, François Vautier, et Charles Bouvart, tous médecins des rois ; Georges Blandrasta, conseiller d'état ; Michel Nostradamus, François Rabelais, les Bauhins, Charles Drélincourt Barbeyrac ; et plus près de nous nous citerons Sauvages, Bordeu, Lacaze, de Sèze, Fouquet, Barthez, Grimaud, Roussel, Dumas, Lamure, Vénel, Berthe, Baumès, Pétiot et Frédéric Bérard. Mais nous devons ici le proclamer hautement, ce qui a établi par toute l'Europe la grande et juste renommée de cette noble Académie, c'est sa constitution comme corps savant, c'est le consentement unanime de ses membres toujours unis par les mêmes principes, toujours d'accord sur les dogmes essentiels de la médecine. En effet, à Montpellier, du moins aux beaux jours de l'Ecole, tous les professeurs étaient animés du même esprit, tous suivaient la même route et partaient du même point pour arriver au même but, et c'est sans contredit cette admirable communauté de vues qui leur a valu la gloire d'avoir porté si haut et si loin les méthodes philosophiques.

L'esprit de la doctrine de Montpellier était alors tout pratique, tout expérimental, et il tendait évidemment à réunir sous une seule et même forme théorique les résultats sagement combinés de l'observation et de l'expérience. Quant au système scientifique, il était constitué de manière à offrir continuellement un cadre capable de comprendre dans son ensemble et dans ses divisions tous les phénomènes vitaux ainsi que toutes les indications thérapeutiques; c'est du moins ce que rapportent Astruc, et particulièrement Frédéric Bérard, l'illustre historien de cette Ecole et un de ses plus beaux fleurons. Voici, selon lui, quelle était la manière de philosopher généralement reçue et adoptée, et quelles étaient aussi les applications qne l'on faisait de cette philosophie.

« On classait fidèlement les faits que présente l'économie vivante dans l'état de santé et dans l'état de maladie, selon leurs ressemblances ou leurs différences réelles et sensibles, en ayant soin surtout d'étudier les faits en eux-mêmes et non pas dans des analogies physiques et mathématiques; puis on étudiait ensuite, d'après l'expérience, les lois les plus générales et les plus particulières de ces faits. Or, il est clair que les conséquences de cette méthode sont naturelles, et que leur application est des plus avantageuses : en effet, on remonte d'un côté à des faits généraux, ou, si l'on veut, à des forces qui seront propres tant que les faits ne pourront pas être confondus avec d'autres ordres de faits, et on arrive de l'autre aux indications variées et

compliquées des maladies sans aucune hypothèse intermédiaire.

» On regardait la vie comme la cause de l'organisation, et la science de l'homme vivant comme l'ensemble des faits de la vie réduits sagement en lois plus ou moins générales; on ne perdait pas son temps à établir de brillantes hypothèses sur l'essence même du principe de la vie et de l'unité de ses actes, mais on considérait la cause de la vie comme un fait généralisé, comme la somme de toutes les forces confondues dans une sorte d'unité. En un mot, fidèle aux principes d'Hippocrate, on regardait la vie totale de l'homme comme étant composée de la vie particulière de chaque organe, et on regardait le corps comme un assemblage merveilleux de rouages et de ressorts mis en mouvement par une cause inconnue qui était par conséquent celle de la vie. Or, partant de là, on tenait compte à la fois 1° des forces propres des organes et de la réunion de ces organes en un seul système, 2° des maladies locales, des affections générales et de leur passage facile d'un état à l'autre état; enfin, on associait judicieusement le solidisme et l'humorisme. »

Et nous pouvons le dire, ce fut à la faveur de cette manière de philosopher que l'école de Montpellier, après avoir appliqué la réflexion à l'instinct, est parvenue à réduire en lois des principes que tout le monde suivait par entraînement, à fixer et à généraliser des idées vagues et confuses, à systématiser les vues des plus grands praticiens, à populariser des vérités qui

n'avaient été entrevus jusqu'alors par les plus grands maîtres, et par conséquent à donner des formes arrêtées et durables à une doctrine universellement admise secrètement, mais qui n'avait encore été que vaguement exprimée.

Enfin l'école de Montpellier a créé l'analyse,et, la première entre toutes, elle a fait l'application des méthodes baconiennes et newtoniennes à la science des êtres vivants, ce qui lui assure incontestablement la reconnaissance et l'admiration des générations futures.

Nous ne parlerons pas ici de tous les usages adoptés jadis à l'école de Montpellier. Il y en a qui exigeraient trop de développements pour être bien compris et justement appréciés, entre autres celui établi, dit-on, par Rabelais, et qui consistait à recevoir à coups de poing le bachelier nouvellement promu; mais nous signalerons ceux que l'on suivait autrefois avec une ponctualité religieuse quand on conférait le grade de docteur, et nous les signalerons, parce que nous croyons qu'ils étaient de nature à faire vraiment quelque impression salutaire sur l'esprit de ceux qu'on recevait et dans le souvenir des assistants.

On présentait au candidat les ouvrages d'Hippocrate, on l'exhortait à se pénétrer de leur esprit et à en retenir les maximes; on lui répétait que tous les principes qu'il avait reçus il les retrouverait dans ce livre sacré. Enfin on lui donnait l'anneau doctoral et on exigeait encore de lui qu'il prêtât solennellement le serment d'Hippocrate.

CHAPITRE IX.

ÉCOLE DE PARIS.

Selon quelques historiens, l'origine de l'école de Paris date du temps même des écoles palatines fondées par Charlemagne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette époque la médecine faisait réellement partie des études élevées dont l'ensemble constituait ce que l'on nommait alors le *quadrivium ;* mais, comme on l'a fait observer, ce motif n'est peut-être pas, au fond, suffisant pour autoriser à faire remonter si haut le berceau de la Faculté.

Quoi qu'il en soit, les écoles palatines ne durèrent pas longtemps, et les sciences allèrent bientôt s'ensevelir dans les monastères. Enfin les choses en étaient là, quand en 1164 on vit se former une espèce d'enseignement régulier au sein d'une société connue d'abord sous le nom d'études de Paris, société qui reçut plus tard (en 1250), sous saint Louis, le nom d'Université, parce que l'enseignement qu'on y faisait roulait sur l'universalité des connaissances du siècle.

A dater de cette époque, chaque section enseignante se constitua en compagnie réglée, et elle prit le nom de Faculté; de plus chacune d'elles se créa un chef, des

statuts et des usages particuliers, en restant, du reste, étroitement liée à l'université leur mère commune, qui les associa libéralement et sagement à tous ses priviléges.

Enfin, plus tard encore, les Facultés se séparèrent de l'Université, et l'histoire cite Pierre de Limoges comme étant celui sous le décanat duquel la Faculté de médecine opéra pour son compte cette séparation. Alors de ce moment la Faculté de médecine prit un sceau particulier, les massiers furent institués, et on la vit ouvrir des registres que l'on consulte encore, et qui reçurent le nom de commentaires. Jetons un coup d'œil sur cette Faculté naissante.

Dans ces premiers temps elle était composée de l'universalité des médecins, et tous étaient à tour de rôle appelés à professer et à prendre part aux actes publics et aux examens des élèves. Toutefois elle n'avait point encore d'école proprement dite, et les actes se passaient dans la maison des maîtres, qui faisaient aussi leurs leçons chez eux ; enfin les grandes réunions des maîtres ou régents, quand elles étaient ordonnées, avaient lieu à l'église des Mathurins ou à Notre-Dame, et le jour le plus solennel était toujours celui de Saint-Luc, patron de la Faculté et des médecins. Néanmoins les régents n'étaient point les seuls appelés à professer, mais il y avait au dessous d'eux des licenciés et des bacheliers qui se partageaient aussi les charges de l'enseignement, et la plupart des cours étaient faits alors près de la place Maubert, rue du

Fouarre, dans un local qui était également à la disposition de la Faculté des arts.

Cet état de chose dura jusqu'en 1505 environ, époque à laquelle la Faculté de médecine entra en possession d'une école qui fut élevée au bourg de la Bucherie sous les auspices et par les soins de Jacques Desparts, chanoine de l'église de Paris et premier médecin de Charles VII. Enfin, en 1776, la Faculté de médecine abandonna son école de la rue de la Bucherie qui tombait en ruines, et elle transporta son enseignement et sa bibliothèque aux anciennes écoles de droit, rue Saint-Jean-de-Beauvais, où elle resta jusqu'à l'époque où, devenue école de santé (en 1794), elle s'empara du beau bâtiment qu'elle occupe encore aujourd'hui, bâtiment qui avait été construit par Gondoin pour le collége de chirurgie, et dont Louis XVI avait lui-même posé la première pierre en 1774. Enfin en 1797 l'école de santé prit le nom d'école de médecine, et elle le conserva jusqu'en 1808, époque à laquelle elle fut soumise au régime universitaire comme les lycées et les écoles inférieures, et reprit le nom de Faculté.

Un des faits les plus remarquables et les plus intéressants de l'histoire de la Faculté de Paris est celui qui a trait aux débats célèbres qui se sont élevés entre les différentes sociétés qui se sont formées dans son sein ou autour d'elle ; en effet, on ne vit jamais de rivalités plus nobles et plus heureuses par leurs résultats immenses que celles qui s'élevèrent entre la Chambre royale de médecine et la Faculté de Paris ; entre l'A-

cadémie royale de chirurgie (devenue fameuse par toute l'Europe, grâce aux travaux des Mareschal, des Lapeyronie, des Jean-Louis, des Petit, des Pibrac, des Fabre, des Lecat, des Sabatier, des Poutaud et d'un grand nombre de correspondants célèbres, nationaux et étrangers), et la Société royale de médecine, fondée par Lassone, Vicq d'Azyr et tant d'autres doctes et célèbres médecins; enfin entre la société de médecine formée en l'an VIII dans le sein de l'Ecole de médecine, et toutes les autres sociétés souvent éclipsées par elle.

Ce serait peut-être ici le cas de donner un libre cours aux réflexions qui naissent d'elles-mêmes lorsqu'on songe à l'institution malheureuse de l'ordre des officiers de santé, créé par un décret publié en 1803, pourtant nous nous abstiendrons, et pour deux motifs : le premier, parce que cette institution, quelque vicieuse qu'elle soit, a eu pour but, dans le principe, de faire cesser des abus qui étaient arrivés à un tel point, qu'en 1794 on délivrait des lettres patentes de médecin à qui en demandait, et que par conséquent, sous ce rapport, la création des officiers de santé a encore été un bien; le second parce qu'il est plus que jamais question de supprimer cette classe de demi-médecins, et qu'il est par conséquent tout à fait inutile de revenir sur un sujet épuisé et jugé définitivement. Revenons à l'école de Paris.

Jusqu'aux dernières années du dix-septième siècle, l'école de Paris, du reste comme toutes les autres,

compta dans son sein des hippocratistes, des galénistes, des humoristes et des mécaniciens; aussi, à l'exception de quelques graves controverses, les unes étrangères à la science proprement dite, les autres élevées au sujet de l'émétique et des préparations antimoniales, contre lesquelles Guy Patin fulmina avec autant d'audace que d'amertume, il ne fut guère question d'elle comme école, ce qui explique pourquoi, à cette époque, le sceptre de la science, passait généralement pour être à demeure à Montpellier entre les mains de sa noble et fière rivale; mais à dater de ce moment, la médecine fut tout à coup envahie par l'anatomie, qui elle-même donna naissance à l'anatomie pathologique, et ce concours de circonstances changea en un instant la face des choses, et força promptement l'école de Paris à sortir du sommeil léthargique qui l'anéantissait, et à laisser tomber le voile qui la cachait aux yeux même les plus clairvoyants.

Enfin après l'apparition du fameux *Sepulchretum* de Théophile Bonet, de Genève, après les travaux de Morgagni et de Mascagni, on vit paraître Bichat. Il se montra au ciel médical comme un nouveau météore, et il créa cette école que l'on nomme encore aujourd'hui, peut-être trop orgueilleusement, la nouvelle école; car tout en rendant à Bichat l'hommage qui lui est dû, on est forcé de dire que la révolution qu'il a opérée est allée malgré lui beaucoup plus loin qu'il ne l'eut fallu dans l'intérêt de la science et de l'humanité.

En effet, peu à peu on substitua l'observation du ca-

davre ou du mort, à l'observation puissante de l'homme vivant et réagissant, et jusqu'aux secrets même de la pensée, tout fut demandé ou arraché violemment au tissu des organes ou aux désorganisations! Oui, ce fut avec de pareils éléments, ce fut avec ces éléments muets par eux-mêmes et déjà à moitié corrompus, qu'on osa tracer d'une main hardie l'histoire de la santé et celle de la maladie, qui ne sont elles-mêmes que des effets de la vie, que des modes variés de sa manifestation; aussi vit-on bientôt toute l'activité de la génération médicale s'affaiblir, s'épuiser et s'éteindre dans un cercle étroit d'idées fausses et mesquines qui ne laissaient vraiment après elles que le vague, l'obscurité ou le doute.

Telles devaient être probablement les conséquences de la philosophie du siècle que Locke et Condillac venaient de matérialiser; tels devaient être nécessairement les ristes résultats des envahissements audacieux de l'anatomie, illustrée à jamais par les immortels travaux des Haller, des Meckel, des Hunter, des Scarpa et d'une infinité d'anatomistes auxquels nous ne devons pas moins de reconnaissance.

Pourtant après les premiers moments d'engoûment, la corruption du langage médical d'une part, et de l'autre l'incohérence et le vide des doctrines, finirent naturellement par faire sentir le besoin d'une réforme partielle, sinon générale; on ouvrit les yeux et l'on s'apperçut enfin que les tumeurs et les ramollissements ne constituaient pas seuls les maladies, et que l'on confondait

trop souvent celles-ci avec les dégénérations organiques qui n'en sont que les résultats éventuels, et en quelque sorte même les conséquences ; en un mot la force même des choses amena insensiblement les esprits à souhaiter, à demander même une nouvelle révolution.

Ce fut sur ces entrefaites que le système de Brown parut ; il fut accueilli avec le plus grand enthousiasme et à juste titre, car il a réellement l'avantage d'exposer au grand jour un des faits les plus importants de la médecine, savoir, les rapports des excitants avec l'excitabilité et l'excitation elle-même entrevue déjà par le célèbre Heller.

Toutefois, quoique bien reçu en Angleterre, en Allemagne, en Italie et même en France, ce système ne put régner longtemps, et le simple bon sens démontra facilement que c'était une sotte prétention, et même une prétention absurde, que de vouloir arbitrairement réduire à deux formes générales, le nombre prodigieux des maladies, auxquelles par une conséquence toute naturelle on opposait aussi deux formes seulement de traitement; alors, on comprit que raisonner ainsi, c'était remettre à flot le *laxum* et le *strictum* des anciens méthodistes, et par conséquent renouveler des Grecs une théorie dont une sage critique avait depuis longtemps fait justice; on comprit enfin que raisonner ainsi c'était insulter à la fois à la vérité, et aux lois de médecine pratique les mieux établies, et rendre encore dangereux par ses principes, un art qui l'est déjà trop souvent par l'obscurité même de la nature du sujet qu'il a pour

objet, et par l'inhabilité, l'ignorance, ou les préjugés des artistes.

Néanmoins, malgré tous ses défauts, la doctrine de Brown fut introduite en France par Bertin et Fouquier, et elle semblait même vouloir y étendre ses conquêtes, quand Pinel fit paraître sa *Nosographie philosophique*, mais de ce moment ses progrès en restèrent là.

Nous ne parlerons pas du livre de Pinel, tout le monde connaît cette belle et riche composition scientifique, nous dirons seulement que Pinel, qui avait eu la gloire de revivifier en quelque sorte la vraie médecine, en ramenant les esprits à l'observation de la nature et aux lois tracées par Hippocrate, fut bientôt débordé lui-même par l'école anatomique, pour laquelle il avait déjà trop fait, ce qui explique pourquoi ses ouvrages cessèrent d'être lus, du moins par un certain monde.

Pendant ce temps-là Bichat dont nous avons déjà parlé s'avançait toujours guidé par le génie; il donna une physionomie toute nouvelle à l'anatomie pathologique, et quoique vitaliste et profondément vitaliste, il fit si habilement ressortir les avantages et les utiles leçons de cette nouvelle venue, qu'en peu de temps l'Europe entière la salua de ses acclamations et de son admiration.

Néanmoins il faut en convenir, ce fut là une malheureuse époque pour la médecine, car son langage, ses méthodes et ses procédés d'investigation furent bientôt envahis par l'anatomie pathologique qui porta également une atteinte terrible à la thérapeutique en faisant

perdre de vue ses admirables et précieuses ressources! Alors, on fut à même de contempler avec douleur et étonnement une triste et déplorable scission entre l'art et la science, entre la théorie et la pratique ; en effet, les hommes les plus remarquables de l'époque, les Corvisart, les Bayle, les Laënnec, se livrèrent à l'étude de l'anatomie pathologique avec une telle ardeur, qu'ils finirent par lui donner une impulsion qui est devenue par la suite très préjudiciable à la médecine hippocratique dont ils étaient cependant eux-mêmes les plus ardents défenseurs. Mais ce qui est encore plus regrettable, c'est que les livres que ces grands maîtres ont écrits sont tous consacrés à l'anatomie pathologique, tandis que le souvenir de leur philosophie médicale et de leur pratique, ne subsiste guère que dans l'esprit de ceux qui ont suivi leur clinique, et qui ont vu jusqu'où ils savaient porter le respect pour les immortels préceptes de Cos ; quoi qu'il en soit, pendant cette languissante et désastreuse époque on ne jurait plus que par le cadavre, et on croyait de bonne foi avoir opéré des prodiges quand on était parvenu avec beaucoup de peine, et après de longs tâtonnements, à accorder un certain nombre de symptômes avec quelques lésions pathologiques bien saillantes et bien palpables, parce que la philosophie du jour disait avec audace, que les lésions anatomiques étaient les causes des maladies, et que les symptômes au contraire n'en étaient que les effets constants et nécessaires ; enfin les esprits fatigués et contristés, s'épuisaient ainsi dans les amphithéâtres, au milieu des

lambeaux, lorsque la doctrine physiologique éclatant tout à coup comme un salutaire et brillant orage, vint en quelque sorte rafraîchir la pensée, et donner à l'Europe étonnée une nouvelle et admirable leçon.

Tout le monde connaît l'histoire de cette doctrine, chacun sait qu'elle a pénétré partout avec le mouvement et la rapidité de l'éclair, qu'elle a été forcée aussi de rabattre singulièrement de ses superbes prétentions, exaltées encore par l'orgueil de quelques adeptes imprudents; par conséquent nous ne reviendrons pas sur tous ces détails, mais nous mêlerons notre voix à toutes celles qui répètent que le nom de Broussais appartient désormais aux tables de la science. Oui, quoique Broussais ait professé une doctrine attaquable sous beaucoup de rapports, il n'en a pas moins les plus grands et les plus justes titres à notre reconnaissance pour avoir su ramener les esprits aux dogmes d'une philosophie pure et élevée. En effet, il a dit solennellement que la vie seule pouvait rendre raison de la vie, et dans ses ouvrages comme dans ses leçons, partout il a employé son style nerveux et sa brûlante éloquence, à développer ce principe fondamental, en prouvant à tous, qu'au dessus des altérations pathologiques il y avait le grand fait de la vie, auquel se rattachent comme de source tous les faits non moins curieux de la santé et de la maladie; puis, pour inculquer plus facilement dans les esprits cette importante et féconde vérité, il a donné à sa doctrine le nom pompeux, mais exact de doctrine physiologique, voulant peut-

être par là offrir encore aux penseurs un profond et continuel sujet de méditation? mais par une restriction fâcheuse, au lieu de remonter naturellement jusqu'à la force vitale, expression d'un fait primitif et d'une loi fondamentale, Broussais, dérogeant en quelque sorte, sous ce rapport, aux habitudes élevées du génie, se laissa entraîner lui-même à l'idée malheureuse de prendre pour point de départ de sa doctrine un fait secondaire, en un mot l'irritabilité, qui n'est réellement que l'expression d'un fait qui suppose au dessus de lui un autre fait plus général, c'est à dire le grand fait de la vie, d'où dérivent évidemment l'irritabilité et toutes les propriétés de l'organisation. Et cette circonstance, jointe encore au caractère vicieux que les théories à *bascules* ou *dichotomiques* ont toujours présentées, a puissamment contribué à compromettre son système et même à le perdre tout à fait dans l'esprit de ceux qui ne se paient pas de mots, mais qui pensent fortement.

Au nombre des professeurs de l'école de Paris qui se sont élevés avec le plus de force, de science et de succès, contre l'invasion dangereuse de la doctrine physiologique ou de l'irritation, nous devons citer en première ligne MM. Leroux et Cayol, mais surtout ce dernier ; en effet, il a su faire ressortir très habilement tous les défauts de la nouvelle doctrine, et à sa clinique comme dans sa chaire, comme partout, sa voix profonde et limpide a démontré à tous ceux qui ont voulu l'entendre qu'il ne saurait y avoir qu'une seule doctrine, l'hippocratisme, et que ses principes se conciliaient si

bien avec les découvertes modernes qu'eux seuls pouvaient réellement les féconder avec fruit. « Oui, s'écrie-» t-il, la doctrine ancienne n'a point vieilli et ne » vieillira pas, et, pour se montrer dans toute sa fraî-» cheur et dans toute la force de son éternelle durée, » elle n'a besoin que de coordonner ses principes im-» muables avec les découvertes modernes et l'état » présent de la science. » Toutefois, il ne suffit pas de citer quelques passages du livre de M. Cayol pour se faire une juste idée de sa haute philosophie médicale, mais il faut lire cet ouvrage plusieurs fois ; il faut aussi suivre ce professeur dans sa pratique, et alors on regrettera qu'un pareil maître ait été arraché d'une manière si affligeante à l'école célèbre dont il était un des plus beaux ornements. Quant à nous, nous ferons toujours des vœux pour l'y voir reparaître, et nous pouvons exprimer hautement ce sentiment, parce que nous ne sommes liés à la cause de M. Cayol que par l'admiration qu'il nous a toujours inspirée comme médecin philosophe et comme professeur.

Maintenant que nous avons à peu près exposé tout ce qu'il était important de rapporter relativement à la Faculté de Paris, nous terminerons ce chapitre en disant que cette école qui jouit, et à juste titre, de la plus grande célébrité, a néanmoins comme tout ce qui se trouve ici bas ses avantages et ses défauts ; ainsi par exemple, elle est très remarquable en ce sens qu'elle ne proclame aucun système, qu'elle ne proscrit non plus aucune secte, et qu'elle s'attache simplement à faire con-

courir, autant que possible, toutes les doctrines et toutes les découvertes aux progrès de la science en général et de la médecine en particulier ; elle est remarquable surtout en ce qu'elle cherche habituellement à s'éclairer de toutes les lumières, et qu'elle adopte franchement la vérité de quelque côté qu'elle vienne.

Mais en revanche, elle laisse beaucoup à désirer, parce qu'elle ne s'occupe pas assez de généraliser les faits, de les animer et de les vivifier en les rattachant aux lois fondamentales indiquées par le principe, parce qu'elle dédaigne une grande partie des avantages de la méthode ; enfin parce qu'on chercherait inutilement dans son sein une doctrine pure, homogène, universelle, digne et capable par conséquent de fixer et de commander à la fois l'attention des gens de l'art, et la considération des savants.

I.

CE QUE C'EST QUE LA MÉDECINE, SON ORIGINE, SES SOURCES, SES DÉTRACTEURS, SES DÉFENSEURS, SON UTILITÉ.

Artem medicinam sola experientia fecit, eamdem sola experientia perficiet.
STORK.

La médecine est la science qui a pour objet l'étude de l'homme sain ou malade, de l'homme considéré et étudié surtout comme être réagissant, et examiné avec soin au milieu de toutes les influences nuisibles ou favorables au sein desquelles il peut se trouver successivement placé par suite de son vaste commerce avec la nature. Elle a pour but de nous apprendre à traiter les maladies; enfin, elle soulage souvent, elle guérit quelquefois, et elle console toujours. Quant au mot médecine (*medicina*, ἰατρικὴ φαρμακεν), il vient de l'infinitif *medere*, guérir, par lequel on a traduit, le verbe ἰαομαι *remédier à*. Toutefois, la médecine n'est point seulement une science, mais elle occupe aussi le premier rang parmi les arts, aussi nous allons l'examiner sous ce double rapport, en commençant cependant par l'art, parce que l'art a précédé la science. La médecine-art est à la médecine-science ce que la pra-

tique est à la théorie, ou pour mieux dire la médecine-art est la pratique, et la médecine-science est la théorie.

La médecine-art est simple et modeste, elle ne s'élance point, elle ne se précipite point, mais fidèle aux faits et à l'observation clinique, elle s'appuie franchement sur l'empirisme, et elle trace avec discernement l'histoire naturelle des maladies, de façon à pouvoir toujours distinguer avec facilité les différents états morbides, et à diriger méthodiquement l'application des moyens sur la valeur desquels une longue expérience a prononcé ; elle s'occupe aussi des indications, mais elle ne cherche à connaître ni l'essence de la maladie, ni la manière par laquelle tel ou tel remède parvient à la guérir. Bien plus, lorsqu'il y a désaccord entre l'interprétation théorique et l'observation clinique, c'est toujours à cette dernière qu'elle donne la préférence, parce qu'elle sait parfaitement qu'il n'y a point à hésiter entre la théorie ambitieuse qui explique et qui tue, et l'art modeste et discret qui se tait, mais qui sauve ou qui guérit.

La médecine-science, au contraire, est orgueilleuse et fière, elle est ardue et vaste à la fois, mais en revanche, lorsqu'elle n'est pas conduite et dirigée habilement et prudemment, elle mène très facilement à l'erreur; d'abord, parce que les faits sur lesquels elle repose sont toujours très généraux, et placés par conséquent beaucoup plus loin de l'exercice de l'art, et ensuite parce qu'en général elle voit et consulte dans les faits

moins les faits eux-mêmes que l'activité supposée d'une cause obscure. Néanmoins, malgré ces inconvénients, la médecine-science nous offre pour sa part de puissants secours ; ainsi c'est elle qui classe les phénomènes de la santé et de la maladie d'après leur ordre naturel de filiation et de combinaison ; c'est elle qui remonte, à la faveur de l'analyse, jusqu'aux dernières causes expérimentales des maladies, et c'est elle encore qui formule hardiment les lois les plus générales de la santé et de la maladie, ainsi que les conditions des unes et des autres ; par conséquent elle doit marcher de front avec la médecine pratique, non pour l'entraîner violemment, comme on le fait judicieusement observer, mais pour la guider et pour l'éclairer continuellement. Nous dirons même plus, c'est que, lorsqu'elle ne s'écarte pas des principes avoués par la sagesse des sciences, principes du reste qui la constituent depuis plus de deux mille ans, elle est réellement l'expression fidèle et imposante de la vérité, de la raison et de l'expérience.

Ainsi donc, ces deux sortes de médecine, si l'on peut s'expliquer ainsi, autrement dit la médecine-art, et la médecine-science, diffèrent essentiellement l'une de l'autre, non seulement par leur but et par leurs moyens, mais encore par leur degré de certitude et plus peut-être encore par le génie qui les constitue, ce qui explique, soit dit en passant, pourquoi elles exigent des talents différents, et même opposés de la part de ceux qui se livrent exclusivement à l'une d'elles.

Toutefois il ne faut pas oublier que, malgré leur se-

crète indépendance, elles sont faites l'une pour l'autre et pour marcher de concert, et que, si elles veulent assurer leur entier perfectionnement, il faut nécessairement qu'elles unissent leurs moyens selon des rapports légitimes, et d'après les conditions d'un traité qui assigne et limite avec impartialité leurs titres et leurs droits respectifs.

Considérée dans son ensemble, la médecine est à la fois la science la plus positive et la plus poétique que l'on puisse étudier parmi les sciences de son ordre; elle est la plus positive, parce qu'étant appuyée tout à fait sur la connaissance de la vie générale, qui embrasse l'ensemble de toutes les existences, elle est soumise à des lois aussi invariables que celles qui régissent la vie elle-même sur laquelle elle repose; et elle est la plus poétique, parce qu'en médecine, comme dans l'univers, tout aboutissant à l'unité, chaque être, chaque rapport ne peuvent être que la représentation et l'image de tous les autres êtres, de tous les autres rapports, et de leur vérité indéfinie.

L'origine de la médecine date de nos premières souffrances, elle est par conséquent aussi ancienne que le monde; toutefois les maladies n'exigèrent d'abord que des secours simples et faciles, et il faut vraiment suivre le développement des mœurs, des passions et des vices, pour arriver à l'époque à laquelle la médecine mérita réellement et obtint enfin les titres de science et d'art, que personne n'a le droit de lui contester aujourd'hui.

Voici comment la médecine-art s'est formée : l'instinct et le hasard l'ont fait naître, parce qu'ils sont les premiers qui aient répondu au cri du besoin et de la douleur ; ensuite les parents et les amis, dont la sollicitude et le tendre dévouement constituent, avec la piété et la bienfaisance, le plus noble exercice des facultés de l'homme, les parents, disons-nous, s'efforcèrent eux-mêmes de faire des observations et de consigner les faits qui les avaient frappés davantage, ainsi que les remèdes qui leur avaient le mieux réussi ; puis ces observations furent gravées sur l'airain et déposées sous la garde des dieux, dans des temples où on pouvait aller les consulter. Enfin les prêtres eux-mêmes, intermédiaires nés entre les dieux et le commun des humains, s'emparèrent à leur tour de la médecine, et ils la cultivèrent avec ardeur comme une des branches de la philosophie générale. Alors de ce moment on vit paraître tour à tour les purifications, les exorcismes, les ablutions, les épreuves par le feu et par l'eau, enfin les amulettes, et tout cela vraiment par une raison bien simple, parce qu'on ajouta foi successivement aux prodiges, aux miracles, aux sorts, aux enchantements ou à la colère des dieux.

Quant à l'origine de la médecine considérée comme science, elle a pris sa source dans le raisonnement appliqué à l'observation et à l'expérience, et elle remonte incontestablement au temps d'Hippocrate ; cependant si nous consultons les fastes de la médecine, nous verrons avec étonnement qu'une infinité de médecins,

non contents du titre honorable de disciples d'Hippocrate, ont osé pousser leurs prétentions singulières jusqu'à vouloir descendre en ligne droite d'Hermès, d'Osiris ou d'Apollon, et de tous ces héros fameux que la crédule Phœnicie, l'Egypte mystérieuse et la Grèce fabuleuse ont érigés pompeusement en divinités tutélaires de la santé. C'est de là peut-être que nous sont venues ces origines sacrées de la médecine, qui loin d'en éclairer l'histoire, l'ont rendue au contraire plus obscure et plus incertaine ; c'est de là vraisemblablement que sont sortis ces contes merveilleux sur la généalogie des héros de la médecine, et cet amas puéril de fictions ridicules, d'invraisemblances palpables et d'absurdités dégoûtantes qu'on a débitées à ce sujet.

II.

Nous le répétons, l'art médical existait bien avant Hippocrate, à en juger seulement par le livre intitulé : les Prénotions de Cos, mais Hippocrate s'est chargé de nous en donner lui-même la preuve la plus convaincante, car il dit formellement dans son livre sur la vieille médecine : « L'art de guérir qui subsiste depuis » longtemps, a découvert des principes sûrs, et surtout » une route constante par laquelle on est parvenu de- » puis plusieurs siècles à une infinité de choses dont » l'expérience a confirmé le succès : or, celui qui re- » jette tout ce qui a été fait avant lui, et qui prenant » dans ses recherches une route nouvelle, se vante d'a- » voir trouvé quelque chose de nouveau, se trompe » lui-même et trompe les autres avec lui. »

Quant à l'origine de la médecine considérée comme science, on en trouve le germe dans les livres des Coaques, des Épidémies, des Prorrhétiques, des Aphorismes, des Pronostics, et dans les commentaires de Galien, mais elle a été perfectionnée dans son ensemble par les autres sciences qui lui ont offert à la fois leurs richesses et leurs nombreux tributs.

Il est un fait douloureux à exprimer, c'est que la médecine a trouvé de tous temps de hauts et de rudes détracteurs, c'est que Caton le Censeur, Martial, Pé-

trarque, Montaigne, Lesage, Molière, Piron, Voltaire et Rousseau l'ont réellement traitée bien cruellement; oui, mais il est juste de dire que des hommes célèbres ont su lui rendre l'hommage qu'elle mérite, et citer Homère, saint Augustin, Cicéron, Plutarque, Horace et Quintilien, c'est prouver qu'elle a eu aussi de nobles défenseurs. Du reste, il suffit de faire connaître la plupart des reproches qu'on adresse ordinairement à la médecine, et d'énumérer en retour les services qu'elle a rendus et qu'elle rend continuellement, pour mettre chacun de nous à même de se prononcer sur cette question.

Les reproches qu'on a toujours faits à la médecine, portent en général sur le peu de fixité de ses principes fondamentaux; sur les opinions qui divisent les médecins, enfin sur les revers ou sur les fautes de ses ministres. Aussi, nous pouvons le dire, les détracteurs de la médecine s'épargneraient vraiment beaucoup de peines inutiles et de réflexions oiseuses, si au lieu de considérer l'art dans le métier, et l'artiste dans la manœuvre, ils voulaient seulement examiner la vraie médecine et le vrai médecin. En effet, ils verraient que la médecine proprement dite est ponctuellement quant aux principes fondamentaux, ce qu'elle était il y a plus de deux mille ans, et que les ouvrages d'Hippocrate impérissables comme sa gloire, sont encore partout la règle et le modèle des médecins prudents et des vrais philosophes, bien qu'une infinité de doctrines opposées et rivales aient couvert de leurs ombres la tige sacrée de

la médecine antique. Ils verraient enfin qu'il n'y a de dissidences soutenues, qu'entre les médecins ignorants, en un mot, qu'entre les médecins qui ne le sont pas; ce qui fait que sous ce rapport on peut comparer vraiment les erreurs graves qui fourmillent dans certains livres de médecine, à ces dogmes mensongers, et à ces préceptes absurdes introduits dans la religion de nos pères par des prêtres ignorants, infidèles ou bornés.

Quant aux services que la médecine a rendus, ils s'étendent et sur les choses et sur les hommes. Néanmoins nous nous contenterons de dire que son utilité ressort particulièrement de l'influence qu'elle exerce sur l'homme considéré isolément, et sur les peuples en général, en temps d'épidémies. Nous dirons enfin que nous lui devons de bonnes institutions hygiéniques et judiciaires, de grands enseignements en morale et en politique, et que plus d'un mortel n'est redevable qu'à elle de l'insigne faveur de n'avoir pas été enterré vif, ou taillé par morceaux.

—

CHAPITRE XI.

DU DEGRÉ DE CERTITUDE DE LA MÉDECINE.

L'incrédulité en médecine n'enfante que la paresse et ne fait que servir de voile à l'ignorance.

CABANIS.

La médecine est à la fois une science et un art. Elle appartient aux sciences par la théorie, elle appartient aux arts par la pratique ; ainsi l'ensemble des faits sur lesquels elle est fondée constitue vraiment une science, et l'ensemble des règles qu'elle établit constitue un art à proprement parler.

Mais d'abord, qu'est-ce qu'une science? Une science est à la fois l'exposé, l'explication et la coordination de tous les faits enveloppés et contenus dans un fait général, ou pour mieux dire dans le fait le plus élevé qu'on ait pu saisir dans un ordre sagement établi de connaissances propres à un sujet quelconque, pourvu cependant que ce fait général ne soit pas le produit d'une conception isolée, mais au contraire l'expression d'une vérité palpable et universellement reconnue indépendamment de toute explication savante, et même de toute démonstration scientifique! En d'autres termes

le mot science (du latin *scire*, savoir) exprime l'idée d'un ensemble de connaissances acquises dont on a formulé et posé le principe générateur, après l'avoir dégagé et pour ainsi dire extrait de la variété et de la multiplicité de tous les faits radicaux, intermédiaires et secondaires.

A ce titre la médecine est une science, car elle repose sur un ensemble de vérités et d'observations qui toutes se résolvent parfaitement dans l'unité de la force vitale, qui est le principe ou le terme au delà duquel l'esprit humain n'a plus dans notre science ni soutien, ni prise, ni règle, ni appui. C'est dire que la force vitale ou l'innervation est à la médecine ce que l'attraction est à l'astronomie, ce que l'électricité est à la physique générale, ce que l'affinité est à la chimie, c'est dire en un mot que la médecine est science par les mêmes droits et aux mêmes titres que l'astronomie, que la physique et que la chimie.

La médecine est un art, car elle donne à ceux qui savent l'interroger, des préceptes, et même des règles sûres pour arriver au but qu'ils se proposent, pourvu qu'ils ne demandent que ce qui est sage et praticable. Enfin la médecine a aussi sa certitude, mais une certitude qui lui est propre, et qui se rapproche beaucoup de celle des sciences politiques et morales ; en un mot la médecine a une certitude pratique, une certitude de probabilité, comme disait Cabanis, et nous dirons plus, c'est qu'elle a vraiment sous ce rapport, tout ce que comporte la nature délicate et mobile du sujet qu'elle

embrasse, et qu'exiger d'elle autre chose, ce serait méconnaître étrangement le caractère propre de l'organisation humaine que le médecin philosophe ne doit jamais perdre de vue.

Pourquoi donc dans le monde raisonne-t-on si mal ordinairement sur cette matière? Cela tient à ce qu'on l'envisage sous un faux point de vue : ainsi par exemple, c'est presque toujours la terminaison malheureuse des maladies qu'on met en avant quand on veut réfuter la certitude de la médecine, et cependant, il ne faut qu'un peu de réflexion et de bon sens surtout, pour s'apercevoir que ce n'est point ainsi qu'il faut considérer la question, puisque à ce compte, la politique, l'art militaire, la morale et toutes les sciences qui ont pour but de régler les événements, où une infinité d'éléments mobiles sont sans cesse mis en jeu, ne seraient elles-mêmes que des sciences incertaines et vagues, puisqu'étudiées dans leurs derniers résultats, il arrive souvent que non seulement elles sont bien éloignées d'avoir atteint leur but, mais encore qu'elles ont produit des effets tout à fait opposés à ceux qu'on désirait, et qu'en attendait impatiemment. Mais, veut-on se faire une idée exacte à ce sujet, il faut se rappeler d'abord que la médecine est une des sciences dont le pouvoir se réduit souvent à rendre difficiles ou lents les effets nécessaires; il faut se rappeler surtout que le médecin n'est que le ministre de la nature, que son art consiste autant à savoir ce qu'il faut éviter, que ce qu'il est important de faire; que son rôle enfin est de faire

naître des circonstances favorables à la guérison, et éloignant surtout les causes qui pourraient ajouter à l'état de la maladie, et alors on reconnaîtra aisément que la certitude en médecine est tout entière dans l'indication hygiénique et thérapeutique, on reconnaîtra encore qu'on ne peut jamais être sûr de guérir, mais seulement de traiter convenablement une maladie en faisant administrer des remèdes capables de la prévenir ou de la guérir si des circonstances au dessus du pouvoir et des forces hnmaines ne viennent bouleverser tous les effets produits ordinairement par ces remèdes éprouvés d'ailleurs par une longue expérience.

Du reste les autres arts, la plupart du moins, n'ont pas en réalité plus de chances ou de certitude que la médecine ; ainsi l'agriculture est un art, et pourtant le cultivateur le plus attentif, le plus judicieux et le plus instruit, ne saurait être sûr d'avance de récolter au jour de la moisson tous les fruits réellement dûs à ses travaux, à sa prévoyance, à son habileté. Comme le médecin, il n'a aussi que des chances de succès, que des probabilités plus ou moins nombreuses, car la grêle, la gelée, toutes les vicissitudes du temps, les inondations et mille autres événements désastreux peuvent en un instant compromettre ses récoltes et détruire pour l'année ses plus douces et ses plus légitimes espérances ! Néanmoins, examinez-le, il ne s'en prend pas au défaut de certitude de son art ; mais il gémit secrètement sur les circonstances et sur leur influence fatale, tout en se promettant de recommencer l'année suivante et d'em-

ployer sans défiance les mêmes procédés et les mêmes moyens. Nous pourrions encore multiplier ici les citations et les exemples, mais on y suppléera aisément par la simple réflexion.

Prouvons maintenant que la médecine existe, puisqu'il y a des gens assez aveugles pour en douter et des médecins assez simples pour accueillir de pareilles sottises et pour les répandre, comme s'ils devaient réellement trouver quelque avantage à afficher ainsi avec impudence des idées que réprouvent à la fois le bon sens, l'équité et l'honneur.

Oui, la médecine existe, et comme les autres arts, elle a dans la nature ses bases éternelles; car pour qu'elle n'existât pas, il faudrait que le nuisible et l'utile fussent confondus, ce qui n'est pas, et même ce qui ne saurait être; or, s'il est prouvé qu'il y a dans la nature des agents capables de modifier l'économie en bien ou en mal, s'il est prouvé que l'économie une fois modifiée en mal puisse être soulagée ou rendue à son premier état par des remèdes ou par des moyens sagement administrés et combinés; s'il est constant enfin que l'instinct et les appétits puissent diriger la volonté, et que la nature sache par elle-même triompher de mille incommodités, certes il n'est pas moins incontestable qu'une réunion d'hommes animés du même esprit, travaillant sur le même plan, sans cesse occupés à saisir toutes les vérités de détail, attentifs surtout à observer la nature et à la prendre sur le fait, pour l'imiter au besoin, il n'est pas moins incontesta-

ble, disons-nous, qu'une semblable réunion d'hommes ait pu former à la longue un ensemble dogmatique et un corps de science, en réunissant leurs observations péniblement acquises, et en coordonnant sagement au fur et à mesure les principes légitimement déduits de tous les faits réunis et sagement opposés. Néanmoins, disons-le bien, faire de la médecine, ce n'est pas viser à l'extraordinaire ou à l'impossible, comme se l'imaginent les gens du monde et ceux qui se croient médecins parce qu'ils savent un peu de médecine; mais faire de la médecine c'est purement et simplement prévenir le mal quand on le peut, c'est l'adoucir quand il existe, en un mot c'est faire naître des circonstances favorables à la guérison du malade, guérison que la nature parvient presque toujours à opérer quand elle est aidée ou respectée, mais qu'elle abandonne en général quand on la dérange, quand on la violente.

Du reste, le nombre des médecins qui désavouent les principes de leur art et qui nient son utilité est heureusement infiniment petit, et on peut même dire sans crainte d'être démenti par les gens honorables et sensés, qu'il n'y a guère que le peuple des médecins, ou pour mieux dire, que les médecins qui ne le sont pas, qui traitent leur profession de charlatanisme et les connaissances qu'elle impose, de sot et ridicule étalage, tandis que les praticiens heureux sont tous, sans exception, de bons croyants et des hommes pleins d'espoir dans les moyens qu'ils conseillent et qu'ils emploient.

La médecine s'adresse tantôt à la cause morbifique,

tantôt à l'affection, parfois à la réaction qui suit cette dernière, quelquefois enfin à ces trois éléments de destruction à la fois; mais dans tous les cas, elle ne doit agir que de concert avec la nature, elle ne doit opérer que sous la réserve expresse de ses droits, et presque toujours encore en imitant ses procédés ou en les favorisant.

Quand la cause morbifique est du nombre de celles qu'on peut atteindre ou saisir, le premier devoir du médecin est de tâcher d'en débarrasser l'économie.

Quand au contraire la cause morbifique échappe à nos sens, quand elle se dérobe à nos moyens d'investigation, quand nous ne connaissons ni sa nature, ni ses voies, en un mot quand elle ne se révèle que par des effets qui n'indiquent rien sur la nature de son caractère, nous devons alors surveiller la réaction, et tâcher de la maintenir dans de justes proportions, de façon qu'elle ne pèche ni par excès, ni par défaut.

Enfin, dans les cas douteux, malheureusement trop fréquents, le médecin hippocratiste soutient l'espérance du malade, il le rassure sans cesse; et quand il n'y a plus d'espoir, il lui apprend en quelque sorte à mourir, en un mot, li le console longtemps et doucement quand il n'a plus d'autres ressources à lui offrir. Mais le médecin n'est pas toujours réduit au rôle d'expectateur docile, fort peu goûté en général, si ce n'est par les gens qui pensent fortement et qui ont un sens droit, et il y a au contraire une foule de circonstances dans lesquelles le danger lui fait un devoir

d'agir énergiquement, et de voler en quelque sorte au-devant des événements, pour en briser le cours par la médication.

Quoi qu'il en soit, on est dans la bonne voie toutes les fois qu'on fait une judicieuse application des lois de l'hygiène, car on prévient ainsi une foule de maladies, et c'est encore faire du bien que de prevenir le mal.

On fait de bonne médecine en changeant le régime alimentaire et les habitudes de ses malades au gré de mille événements et en raison des circonstances relatives à l'âge, à la profession, au climat ou au temps de l'épidémie. On fait enfin de bonne médecine, quelle que soit du reste la manière dont la maladie se termine, toutes les fois qu'on emploie auprès d'un malade tous les moyens reconnus utiles dans les circonstances analogues, et consacrés en conséquence sur la foi de l'expérience, car si on n'a pas par le fait une certitude mathématique, on a du moins une certitude morale, et les plus forts esprits sont bien forcés de se contenter de celle-là dans l'exercice de la vie dont l'essence est encore et sera peut-être toujours un problème insoluble.

Toutefois, en reconnaissant à la médecine un véritable degré de certitude, nous sommes les premiers à convenir qu'elle est souvent impuissante; d'une part, parce qu'elle ne saurait créer des organes, ni même remédier à toutes les altérations des organes, et de l'autre, parce que tous les moyens capables de rétablir l'équilibre des fonctions et de neutraliser ou de détruire

l'action des agents morbifiques ne sont point encore découverts, mais ce n'est point là un motif suffisant pour nier l'existence de l'art; tout ce que l'on peut dire, et nous en convenons, c'est qu'il y a encore en médecine beaucoup à faire et beaucoup à découvrir.

Personne, comme on le voit, ne reconnaît plus que nous la puissance de la nature médicatrice, mais personne non plus n'est mieux ni plus convaincu qu'il y a une infinité de maladies que la nature ne guérit jamais, et contre lesquelles au contraire l'art se montre presque toujours salutaire; nous dirons même plus, c'est que la nature ne guérit vraiment que sous certaines conditions et dans certaines circonstances, ce qui, soit dit en passant, démontre encore l'existence de la médecine, en prouvant qu'elle consiste essentiellement dans l'art de faire naître les conditions favorables à la guérison en profitant des circonstances et de l'opportunité. Ainsi, par exemple, représentons-nous par la pensée un homme jeune et bien organisé, en état de pleine convalescence. Guérira-t-il si l'on traverse les efforts et les mouvements de la nature? s'il écoute ou s'il suit les avis de tous ceux qui l'approchent? S'il se soumet docilement aux ordonnances des commères ou de tous ceux qui ont la manie de faire de la médecine, sans jamais l'avoir apprise? Non, il ne guérira pas, et qui plus est, il encourra nécessairement les plus grands risques de payer de sa vie ses imprudences et sa faiblesse, car en médecine tout ce qui est inutile est dan-

gereux, et rien n'est plus inutile que les longues formules des médecins ignorants. Mais il guérira au contraire, si au lieu de suivre les avis du vulgaire il sait écouter la voix et les conseils d'un médecin éclairé, car celui-ci, toujours fidèle aux lois de la raison, et attentif aux leçons et aux tendances de la nature, saura en profitant de l'occasion dans la maladie, le conduire prudemment de la convalescence à la guérison, et de la guérison à la santé la plus parfaite. Ainsi donc la médecine existe, et l'on peut dire hardiment que si dans quelques circonstances elle n'opère pas beaucoup de bien, elle peut du moins empêcher beaucoup de mal. On peut même ajouter qu'il y a une infinité de cas dans lesquels les secours qu'elle nous offre sont vraiment héroïques.

En tête des affections dont la médecine triomphe presque toujours quand on s'y prend à temps, et qui au contraire livrées à elles-mêmes conduisaient très souvent le malade à sa perte, nous citerons : les affections vermineuses, les affections de la peau, la syphilis, l'apoplexie, les fièvres intermittentes, la pneumonie, et une foule d'inflammations, etc., etc. Nous omettons à dessein de parler des empoisonnements, ainsi que d'une foule d'accidents qui rentrent plus particulièrement dans le domaine de la chirurgie dont on oppose si souvent le degré de certitude à l'instabilité de la médecine.

Mais c'est assez, et nous terminerons ce chapitre en adressant aux incrédules de nos jours le reproche qu'Hip-

pocrate adressa lui-même aux incrédules de son temps; celui, dit-il, qui exige de l'art ce qui n'est pas du ressort de l'art, ou de la nature ce qui passe les forces et les habitudes de la nature, est un sot ou un ignorant, ou pour mieux dire, il est plus fou qu'ignorant, et on doit alors le plaindre et ne plus l'écouter.

Quoiqu'il en soit, il résulte évidemment de tout ce que nous avons dit jusqu'ici que ceux qui refusent à la médecine un pouvoir réel mais limité, sont aussi éloignés de la vérité que ceux qui la croient toute puissante et infaillible, et que le propre du sage dans cette circonstance comme dans toute autre est de se tenir à une égale distance du scepticisme outré et de la crédulité aveugle et niaise; que cette leçon ne soit pas perdue, ou plutôt qu'il nous soit permis de rappeler ici qu'un doute conduit à un autre doute, et que l'incrédulité en matière religieuse, l'un des fléaux les plus funestes à l'ordre social marche de plus près qu'on ne pense avec le pyrrhonisme médical.

Nous ajouterons cependant que la part des dangers n'est pas égale; en effet, le doute médical, immole des milliers de victimes que l'art salutaire aurait pu soustraire à une mort certaine, mais l'incrédulité religieuse plus terrible encore opère des ravages plus désastreux; elle dessèche la confiance, et en tarissant dans le cœur de l'homme tout espoir d'avenir, en lui imprimant l'idée triste du néant, elle le plonge insensiblement dans l'immoralité, alors on le voit trop souvent, attenter à ses propres jours, après avoir inhumaine-

ment porté une main homicide sur tous ceux qui ont osé affronter son courroux, ou combattre ses doutes impies et accablants.

Oui, c'est là que conduisent tôt ou tard le philosophisme et l'athéisme qui en découle, mais en revanche, la vraie philosophie rend l'homme plus heureux et plus pur, elle étale à ses yeux toutes les richesses de l'univers, et là en présence d'un spectacle majestueux et imposant, l'imagination se trouble, tous les sens sont émus et frappés à la fois d'un saint respect, et l'homme qui naguère reculait d'effroi, en étudiant le mécanisme de sa frêle organisation, et en voyant pour ainsi dire sa vie suspendue à un fil, l'homme plus courageux en ce moment, et plus attentif au cri de sa conscience, s'élève bientôt par la pensée jusqu'à l'idée forte d'un autre monde qui est sans contredit ici bas la source de nos consolations les plus douces et de nos espérances les plus chères.

Puissé-je trouver grâce pour cette digression !...

—

CHAPITRE XII.

DE LA THÉORIE ET DE LA PRATIQUE.

La pratique est souvent un terrain où l'on creuse en aveugle.

CLERC.

Nous avons souvent entendu dire dans le monde et quelquefois même par des médecins : La pratique est tout, la théorie n'est rien, ou bien encore la théorie est tout, la pratique n'est rien! ce sont là, il faut le dire, deux paradoxes également dangereux, voici ce que la sagesse répète à ce sujet.

La théorie en médecine est indispensable, la pratique est nécessaire, mais l'une et l'autre s'éclairent et doivent se prêter un mutuel appui, et l'on n'est bon médecin qu'autant qu'on les possède toutes les deux à un certain degré, voilà la vérité, voilà toute la vérité. Nous allons maintenant développer notre proposition, mais nous insisterons moins sur l'utilité de la pratique que sur celle de la théorie, parce qu'il est assez rare que l'on conteste dans le monde les droits et les avantages de la première.

La théorie est indispensable, c'est un fait clair, car

s'il est vrai, et l'on n'en saurait douter, que toutes les sciences ont pour objet d'absorber les faits particuliers dans l'unité, et de formuler définitivement le fait initial auquel tous les autres se rattachent comme un principe, il faut bien convenir, si l'on est judicieux, que la théorie qui n'est en dernière analyse que la déduction logique de tous les faits comparés, est vraiment indispensable à celui qui veut connaître une science, puisque c'est elle qui constitue et qui démontre à la fois l'existence de la science en établissant son point de départ et son but, ainsi que la génération des faits qui ont servi à la composer, en établissant enfin l'ordre de la succession et de dépendance de tous les phénomènes qui rentrent dans les faits, depuis le premier jusqu'au dernier; en un mot, puisque la théorie n'est réellement que la science elle-même, posée et formulée philosophiquement.

Toutefois, si le but de la théorie (θεωρεω je vois), est d'envisager les faits pour en saisir la liaison et pour en montrer les connexions, les rapports, et la portée, elle doit néanmoins savoir s'arrêter à temps, car il y a des faits principes ou essentiels dont la solution est au dessus de nos forces, par cela même qu'elle exigerait que nous connussions la nature intime ou l'essence même des choses, ce qui par le fait n'appartient qu'à Dieu.

Par conséquent, tenons nous en aux faits primitifs parmi les faits secondaires, et n'oublions jamais que c'est par un sage mélange de dogmatise et de scepticisme

qu'il faut, dans les sciences d'observation, remonter des effets aux causes, des phénomènes aux forces et des forces au fait expérimental et initial qui les explique, qui les domine, et dont la suppression entraînerait nécessairement la suppression de tous les autres.

Partant de là, nous dirons que l'observation est la source d'une bonne théorie; mais que pour arriver à bien établir cette dernière, il faut avant tout savoir attendre, parce que l'expérience est lente dans sa marche et difficile dans ses applications; nous dirons encore qu'il faut savoir distinguer les faits positifs des faits douteux; nous dirons enfin qu'il ne faut admettre ceux-ci qu'avec la plus grande réserve et en ayant soin toujours de ne considérer encore les principes qui en découlent que comme incertains et partant provisoires.

Mais puisque nous en sommes aux faits dont on invoque aujourd'hui si souvent l'autorité et la portée, nous allons citer un article que nous avons relu souvent et toujours avec plaisir. (Cet article appartient à M. le docteur Réveillé-Parise, un des écrivains les plus recommandables de notre époque.)

« Il est une chose, dit-il, qui séduit, par dessus tout, les inexpérimentés dans une théorie tissue avec art, c'est que le systématique se sert toujours des faits; il n'emploie que les faits, ne reconnaît que les faits; mais remarquez ici une distinction des plus importantes : le vrai praticien remonte de ces faits à la règle, tandis que le systématique va de son principe générateur à ces

faits ; le praticien déduit donc sa théorie de ce qu'il voit et observe; le systématique, au contraire, explique les faits par son principe. C'est bien à lui que s'applique l'axiome de Platon et de Spinosa, que les faits reçoivent leur loi de la pensée humaine. La différence dont j'ai parlé est décisive et capitale, et rien n'influe davantage sur la médication : l'un observe, combine, l'autre applique, exécute sur le champ; son idée est arrêtée d'avance, il n'y a que le plus ou le moins qui limite ses prescriptions. Ainsi quand Chirac disait : Petite vérole, tu as beau faire, je t'accoutumerai à la saignée.... sa règle pratique était préconçue et il saignait toujours. Sydenham vantait aussi la saignée dans cette maladie, mais remontant des faits aux principes qui n'en sont que l'expression synthétique, il s'abstenait de saigner selon certaines conditions du malade et de la maladie.

» Il est des médecins qui pensent que la théorie influe peu sur la pratique, et qu'un instinct d'expérience détermine dans la plupart des cas : c'est une erreur chaque jour démontrée. Suivez la clinique d'un médecin vitaliste ou d'un humoriste, d'un brownien ou d'un sectateur du physiologisme, d'un médecin qui compte sur les efforts de la nature ou d'un médicastre drogueur inconsidéré; vous verrez la différence. Si l'assertion que je combats était vraie, ce serait la satire de la médecine la plus violente qu'on ait jamais faite.

» Rien donc de mieux prouvé que la pratique est une conséquence de la théorie; que si cette dernière

est systématique, exclusive, la thérapeutique le sera également; dès lors plus de progrès, mais une seule indication se présentera sans cesse et un seul ordre de médicaments sera toujours employé, préféré.

Il est encore en médecine un fait bien curieux, c'est que beaucoup de gens parmi ceux qui vous entretiennent le plus de leur pratique, et qui dédaignent la théorie, possèdent si peu l'une et l'autre à s'y bien prendre, que rien au monde n'est plus facile que de les embarrasser extraordinairement, en les priant seulement de dire sans balbutier ce qu'ils entendent par ces mots la théorie et la pratique! Ils se troublent, ils cherchent des expressions au lieu de donner des raisons, et ils prouvent ainsi aux gens les moins versés dans notre science, qu'ils savent à peine épeler les plus simples notions médicales; cependant rien n'est simple ni plus facile à donner qu'une pareille solution.

En effet, la théorie est l'ensemble de tous les faits sagement opposés, combinés et réduits aux principes; et la pratique est l'application raisonnée des lois mêmes qui découlent de la connaissance approfondie de tous ces principes; en un mot la théorie est à la science ce que l'art est à la pratique.

Quant à l'utilité de l'une et de l'autre, nous ne craignons pas de mettre celle de la théorie en première ligne, parce qu'un médecin sans théorie n'est jamais qu'un empirique et qu'un ouvrier dangereux, tandis qu'un médecin peu exercé comme praticien, mais éclairé et instruit, est toujours sage et prudent; aussi, comme

l'a dit Fréderic Bérard ce ne sont pas à proprement parler les manœuvres qui élèvent les édifices, mais ce sont les architectes, car ce sont eux qui en conçoivent le plan, et qui en dirigent la construction; bien plus, les praticiens ne sont vraiment que de simples maçons qui bâtissent des maisons particulières, mais qui ne sauraient tracer le plan des monuments publics qui font l'honneur de l'art, comme si chez eux les détails rétrécissaient les vues et étouffaient le germe du grand et du beau.

Néanmoins soyons bien convaincus d'une chose, c'est qu'il n'y a point de praticien qui n'ait tant soit peu de théorie, et même qui ne soit, au lit du malade, plus ou moins dépassé par sa théorie, attendu que c'est nécessairement en raison de quelque idée fausse ou juste, sage ou folle, scientifique ou vulgaire, que le médecin, même le plus borné, se détermine, ou est porté en quelque sorte automatiquement à agir de telle façon plutôt que de telle autre, et c'est même vraisemblablement ce qui a fait dire du reste avec infiniment de raison, que la pratique subissait presque toujours le joug et les exigences des théories même les plus mesquines.

Mais disons toute notre pensée, on peut avoir pratiqué pendant un demi-siècle, et n'avoir cependant non seulement que peu de théorie, mais encore que fort peu d'expérience et d'habileté; toutefois comme notre opinion à ce sujet pourrait paraître étrange à certaines

gens, nous allons l'appuyer de la parole grave de quelques maîtres de l'art.

Un médecin, dit Zimmermann, qui voudrait apprendre par sa propre expérience, ce que l'étude de la science peut lui faire connaître en peu d'années, devrait donc soutenir aussi les travaux de tous les siècles précédents? il lui faudrait d'abord avec le génie le plus grand, une vie de plusieurs siècles; mais il n'est pas donné à tout le monde de vivre les années d'un Nestor, et encore moins, d'être l'inventeur de tous les arts nécessaires pour en bien connaître un seul, car toutes les sciences sont sœurs, et doivent se prêter mutuellement la main pour paraître avec quelque éclat. D'ailleurs, les sciences sont plutôt filles du temps et du génie, car on sait combien il faut de temps pour recueillir toutes les observations nécessaires à la perfection des arts. La vie est courte disait Hippocrate, l'art est immense, il est donc impossible de tout expérimenter soi-même, c'est à l'histoire à recueillir les observations d'une longue suite de siècles, et c'est en les lisant que l'homme savant devient l'homme de tous les temps. Mille médecins, dit Rhazès ont travaillé depuis mille ans à la perfection de la médecine; c'est en lisant leurs ouvrages avec attention, qu'on s'instruira pendant une très courte vie de plus de choses, qu'en courant de malades en malades, même pendant l'espace de mille ans.

CHAPITRE XIII.

DES DOMAINES DE LA MÉDECINE.

On ne saurait trop le répéter, la médecine n'a point de bornes, à proprement parler, mais la nature tout entière doit offrir tour à tour ses immenses richesses aux contemplations soutenues du médecin vraiment philosophe ; en effet toutes les connaissances humaines font partie du vaste domaine de notre science, et quand nous avons en quelque sorte épuisé le sol et les richesses des sciences physiques, c'est dans le champ fertile des sciences morales que nous devons aller chercher de nouveaux enseignements, en nous livrant avec ardeur et avec courage à l'étude sublime des sensations, des idées, des passions et de tous les phénomènes moraux qui constituent la pensée, en un mot, en nous livrant à cette étude ravissante et douce, consolante et pure que le ciel semble nous avoir réservée, comme une sorte de compensation aux peines de toutes espèces que nous avons trop souvent à supporter pendant notre passage dans cette vallée d'épreuves !

Pénétrons donc dans l'auguste sanctuaire de la nature, mais avec recueillement, avec prudence, et d'un pas ferme et lent, pour ne rien perdre des détails im-

menses qui vont successivement frapper nos sens; car c'est là, en présence de l'univers et au milieu d'un spectacle où tous les genres de merveilles l'appellent et l'entraînent à la fois, que le vrai médecin sent toute la dignité de son art, et toute l'importance de ses fonctions; bien plus, c'est là que son ame, délicieusement et tour à tour partagée entre la surprise et l'admiration, entre l'espérance et le bonheur, déchire en quelque sorte le voile mystérieux dont la nature se couvre, et expire suppliante et ravie en présence d'un Dieu, souverain arbitre et maître absolu de toutes choses.

Toutefois, avant de jeter nos regards sur l'univers, arrêtons-nous d'abord à quelques considérations fort importantes; ainsi rappelons-nous par exemple que l'expérience démontre que, dans son commerce avec l'univers, l'homme est tour à tour passif et actif, et par conséquent, qu'il est très important pour le médecin de savoir distinguer l'action que les différents corps de la nature exercent sur l'économie, et la réaction que l'économie peut à son tour opposer à l'action utile ou défavorable de ces différents corps ou agents.

Rappelons-nous encore que l'homme est impérieusement soumis à des lois dont l'infraction entraine toujours un mal, dont l'observation au contraire amène toujours un bien, et que ces lois dominent toute son existence comme elles régissent et dominent le monde tout entier, dont elles maintiennent l'équilibre; rappelons-nous enfin que, placé au sein de la nature et doué au suprême degré de la faculté de sentir et de réagir,

l'homme puise d'une part les principes nécessaires à l'excitement de ses fonctions, et de l'autre les matériaux indispensables à l'entretien et à la réparation de ses organes : ce qui prouve qu'il est évidemment en relations perpétuelles avec le milieu au sein duquel il est plongé, et qui l'entoure.

CHAPITRE XIV.

CONTEMPLATION DE L'UNIVERS.

L'homme connaît tout, excepté la cause de tout.

AZAÏS.

Qu'est-ce que l'univers? C'est le vaste ensemble des êtres et de leurs rapports, c'est l'assemblage immense des matières diverses qu'un mouvement perpétuel roule majestueusement dans l'espace, l'univers en un mot, c'est l'assemblage de tous les mondes.

Ajoutons que c'est au sein de l'univers que se passent éternellement tous les mouvements et les renouvellements dont la vie générale se compose, et qui apparaissent continuellement à nos yeux comme s'ils étaient réglés suivant les lois d'une harmonie constante et admirable, ce qui est par le fait.

Mais, quelle différence entre tous ces êtres de l'univers sous le rapport des apparences, sous le rapport des formes et du volume, et particulièrement sous le rapport du rôle qui a été dévolu à chacun d'eux! Quelle différence, par exemple, entre ces globules élémentaires, que nous ne saisissons que par la pensée, et ces masses stellaires qui illuminent et qui dorent le

ciel de l'éclat de leurs feux aux mille couleurs ! Quelle différence encore entre ces milliers d'êtres intermédiaires qui viennent se ranger avec ordre, mesure et gradation entre l'atome impondérable et ces globes en nombre infini qui brillent au-dessus de nos têtes, et qu'on regarde généralement comme autant de mondes portés sur des flots de matière électrique, et habités, du moins selon toute vraisemblance, par des êtres dont les espèces et les formes doivent varier encore de mille manières... Quelles différences et pourtant quels rapports ! quel brillant sujet aussi de méditation ! il nous conduit naturellement à nous entretenir des opinions qui divisent encore les philosophes au sujet de l'origine des mondes ou de l'univers.

On compte sur cette importante question trois opinions différentes, et malheureusement elles ont presque toujours été professées par des hommes, à peu de choses près, également recommandables. Les voici :

Les uns, et c'est le plus grand nombre, à l'exemple de Zoroastre, Abulfada, Plutarque, Pindare, Thales et Socrate, regardent et considèrent l'univers comme étant l'ouvrage d'une intelligence sans bornes, d'un être non engendré et premier producteur, en un mot comme l'ouvrage d'un Dieu éternellement créateur ; et il faut le dire, cette opinion se lie aux plus anciennes traditions ainsi qu'aux premières inspirations des hommes.

Les autres, avec Anaxagore, Platon, Aristote, Zénon, admettent aussi un Dieu créateur, et regar-

dent le monde comme son ouvrage, mais ils n'entendent pas, par le mot *création*, une création proprement dite ; ils pensent que la matière a toujours existé, et que Dieu en débrouillant le chaos, et en donnant des formes à la matière brute, n'a agi que comme un architecte et des maçons qui en taillant et en arrangeant dans un certain ordre, du marbre ou des pierres, finissent par en former des temples, des palais, des autels ou des trônes.

Enfin selon Leucipe, Héraclite, Démocrite, Épicure, Pline, Hobbes, Spinosa et Lucrèce, l'univers existe de toute éternité et il est animé; il travaille éternellement sur lui-même et en lui-même, en un mot, il est tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, car il est à la fois cause et effet, matière et ouvrier. Il n'appartient qu'à lui-même, car c'est lui qui fait tout éclore, et c'est dans son sein inépuisable que tout rentre nécessairement pour en sortir encore sous des formes nouvelles et variées de mille manières et à l'infini.

Il n'entre pas dans nos vues, et d'ailleurs ce n'est point ici le cas de développer nos idées sur la question importante qui nous occupe; toutefois, nous dirons qu'on joue en général un mauvais rôle et un triste rôle dans ce monde, quand on se pose à la légère au-dessus des idées reçues en matière religieuse ; et surtout qu'on fait un tort manifeste et désastreux à l'humanité, quand on détruit sans les remplacer ses pensées consolantes, ses croyances d'avenir et même ses illusions com-

munes. Mais arrêtons-nous, et que la sentence du sage y trouve seulement sa place : *Breves haustus in philosophiâ ad Atheismum ducunt, longiores autem reducunt ad Deum.* Passons maintenant à l'étude de la vie.

Qu'est-ce que la vie ? Cette question n'est pas susceptible d'une solution isolée et particulière, tout ce qu'on peut dire d'une manière générale, c'est que partout dans l'univers, la vie c'est le mouvement, c'est le changement, c'est l'action.

Quant à la vie en elle-même, quant à l'essence de la vie, nous n'essayerons pas même de la définir, car c'est impossible, mais nous ferons connaître les différents phénomènes qui la révèlent chez les êtres qui la possèdent, c'est tout ce qu'on peut faire dans l'état actuel de nos connaissances.

Et d'abord, faisons observer que tout est mouvement dans la nature, et que la vie est vraiment et nécessairement le partage de la nature entière, bien que le vulgaire ne la saisisse et ne la reconnaisse réellement que chez les êtres qui en jouissent au plus haut degré, c'est à dire chez les végétaux et chez les animaux.

La vie, partout où on l'examine, se révèle à nos sens par deux ordres de phénomènes qui jamais ne se séparent, qui découlent de la même source, et qui se montrent en concordance chez les êtres qui ne la possèdent qu'au premier degré, et ces deux ordres de phénomènes, comme nous le verrons tout à l'heure, se rat-

tachent essentiellement à l'état de vibration et à celui de transpiration, qui dérivent eux-mêmes de l'état d'expansion.

Toutefois nous devons ajouter qu'au dessus des deux phénomènes que nous venons de signaler, il en est d'autres qui semblent résulter de certaines propriétés réservées à quelques êtres privilégiés, ce qui nous conduit naturellement à considérer d'une part, les êtres qui ne possèdent la vie qu'au degré le plus simple, et de l'autre, ceux qui la possèdent au degré le plus élevé, et qui jouissent par cela même de tous les avantages attachés à la vie organique ou surcomposée.

Néanmoins, avant d'entrer dans ces détails, nous allons expliquer ici ce que c'est que l'expansion, que nous avons signalée comme étant la source et le point de départ de la vie, nous pourrions dire comme étant la vie elle-même dans sa manifestation la plus simple.

Le mot expansion a été consacré par M. Azaïs en philosophie générale pour peindre à la fois, et le mouvement qui pénètre et agite la matière, et le mode unique et universel de l'exercice du mouvement ; et on ne saurait assez le dire, ce mot expansion est réellement dans la science la clé par excellence, car à sa faveur on pénètre sans difficulté et sans efforts dans tout l'univers.

En effet, tout s'explique par le mot expansion, ou pour mieux dire par le fait initial que ce mot exprime. Oui tout s'explique : et la stabilité de l'ordre universel, et l'harmonie des mondes, et le balancement des des

tinées humaines, et tous les faits physiques, physiologiques et idéologiques, et même tous les liens qui unissent les faits entre eux, et qu'on eût vainement cherchés autrefois dans les meilleurs ouvrages scientifiques.

N'anticipons pas cependant sur les faits, mais cherchons plutôt nous-même à distinguer et à reconnaître, à la faveur de l'induction philosophique et du raisonnement, quelle est la source de toutes choses, quelle est la force instituée par la volonté suprême, quels sont les modes d'exercice de cette force, et les lois qui découlent naturellement du fait primitif et général une fois reconnu ?

Que voyons-nous dans l'univers? partout de l'ordre et partout du mouvement, partout des êtres vivants qui se succèdent et qui se renouvellent sans cesse, partout enfin des phénomènes qui sont le fruit d'une action constante et universelle, d'une action présente à tous les points de l'espace, d'une action admirable autant qu'extraordinaire. Et tant de phénomènes pourraient être l'effet du hasard? Non, ils ont une autre source, et cette source, c'est la volonté de Dieu ; en effet, il n'y a d'essentiel aux corps que ce qui leur est nécessaire ; or, comme ces corps pourraient fort bien exister sans être pour cela pénétrés de mouvement, et que le mouvement c'est la vie, on est fondé à croire que le mouvement n'est pas essentiel chez eux, mais qu'il y a été répandu par la volonté de l'être qui est par lui-

même tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera.

Oui, le mouvement est la force suprême instituée pour gouverner le monde, du moins tout autour de nous l'exprime, le répète et l'atteste; en effet, tous les corps sont pénétrés de mouvement, c'est par le mouvement que la nature forme des êtres, c'est à sa faveur que ces êtres se développent et changent de rapports, et c'est encore par le mouvement qu'ils se décomposent et perdent leurs formes.

Mais il ne suffit pas de savoir que le mouvement est l'ame de la nature ou de l'univers, il faut savoir encore quel est le mode d'exercice de la force universelle et quelle est la foi fondamentale de l'exercice du mouvement.

Le mouvement, partout où on l'explore, ne peut avoir que l'une ou l'autre des deux directions suivantes : ou bien il tend à presser sur lui-même et à condenser l'être qui en est pénétré; ou bien au contraire il a pour objet d'étendre la substance de cet être, et de la répandre sur un plus grand espace. Or de ces deux ordres de mouvements de concentration ou d'expansion, le second seul est admissible, car le premier en supposant qu'il s'effectuât, aurait réellement pour effet, pour terme et pour dernier résultat, d'amener l'être matériel à un état de concentration absolue et d'immobilité éternelle, et dès-lors il ne pourrait plus y avoir ni changements, ni renouvellements, ni rapports, ni vie par conséquent, puisque la vie c'est tout cela. Ainsi comme le dit M. Azaïs en parlant du globe, si vous supprimez

l'expansion, il n'y a plus de vapeurs, plus d'atmosphère, plus de liquides possibles, toute végétation s'arrête; chaque animal n'est plus qu'un bloc de matière inerte, et chaque individu de l'espèce humaine n'est plus qu'une statue de glace dans le sein de laquelle sont à jamais terminés tous les mouvements de circulation, de digestion, de respiration.

Quant à la loi du mouvement, elle découle du principe même universel, aussi quelques mots suffisent pour la faire connaître : elle est tout entière dans l'équilibre par voies de compensations exactes, et voici ce qui le prouve : on ne saurait admettre dans l'univers deux forces générales, car deux forces qui seraient réellement égales en action, se réduiraient mutuellement et nécessairement à l'impuissance. Et pourtant tout se passe réellement dans la nature comme si chaque être était, par le fait, tributaire à la fois d'une force qui aurait pour but de favoriser son développement, et d'une autre force qui lutterait au contraire contre ce développement, qui le réprimerait, qui s'y opposerait, ou au moins qui le modérerait.

Comment donc expliquer deux phénomènes en apparence si contradictoires? rien de plus simple, ces deux phénomènes dérivent de la même cause, de l'expansion, car il est de fait que si c'est réellement en vertu de l'expansion qui les anime, que les êtres cherchent à se répandre, à étendre leur propre substance, et à envahir même en quelque sorte l'infini; il est de fait aussi, que c'est en vertu même de la force expansive de

tous les êtres semblables à eux, qui aspirent sans cesse au même état, sans jamais pouvoir y parvenir, que chacun de ces corps est forcé par la loi de la nature de refouler, de modérer, de contenir dans certaines bornes la tendance essentielle de son action expansive ; or la loi qui dans l'Univers maintient le balancement de tous ces effets, ne peut être nécessairement que la loi même de l'équilibre par voie de compensations exactes ; et c'est ce qui a lieu par le fait, comme le démontre M. Azaïs dont nous exposons ici la philosophie.

Ainsi donc, nous voilà amenés par la puissance même des faits et par les lumières du raisonnement à admettre comme fondamentales et vraies les propositions suivantes que nous développerons davantage dans le cours que nous nous proposons de faire très prochainement sur la philosophie de la médecine.

1° Dieu est l'auteur de l'Univers et le créateur de toutes choses; à lui seul par conséquent revient de droit le titre de cause première, quels que soient du reste le nom et les qualités qu'on attache à cette cause ;

2° Le mouvement est la cause seconde, mais cette cause seconde instituée par la volonté de Dieu est réellement pour nous la cause universelle, ou pour mieux dire la seule cause *première saisissable*, et susceptible d'analyse, de démonstration et d'explication ;

3° L'expansion est le mode unique et universel de l'exercice du mouvement, autrement dit de la cause seconde ; c'est par elle que se produisent tous les phénomènes de dilatation et de séparation, par conséquent

tous les phénomènes de décomposition ; mais c'est par elle aussi que se produisent tous les phénomènes d'agrégation et de combinaison, par conséquent tous les phénomènes de composition, car la force de répression et de conservation n'est réellement que le fruit secondaire de l'expansion, en d'autres termes que le produit de l'expansion coalisée de tous les êtres expansifs;

4° L'équilibre par voie de compensations exactes est dans l'Univers la loi suprême universelle fondamentale, c'est à dire que les deux exercices de la force unique se font toujours compensation, du moins dans un temps donné, de sorte que l'un et l'autre jouissent alternativement de la prépondérance, et maintiennent ainsi par leur balancement soutenu, et l'équilibre des détails, et l'harmonie de l'ensemble, et les mouvements et les renouvellements dont la vie de l'univers se compose.

En résumé, Dieu est la cause première; la pensée n'est pas assez forte à la vérité pour nous le représenter tel qu'il est; mais le cœur, le sentiment et la raison nous prouvent à l'envi qu'il existe de toute éternité; l'expansion est la cause seconde, en d'autres termes l'expansion est le fait initial et fondamental de tous les phénomènes de la nature, puisque sa suppression entraînerait nécessairement la suppression de tous les autres; enfin la loi de l'équilibre par voie de compensation exacte est dans l'univers la loi universelle, puisque nulle autre ne saurait être sanctionnée par l'expérience, par les faits et par le raisonnement.

Maintenant si nous faisons l'application de ces vérités ou de ces principes à la grande question de la vie, nous verrons que la vie est toute entière dans le mouvement, que ce mouvement s'exécute par expansion, et que la vie exige impérieusement dans tous les êtres qui la possèdent, le balancement réciproque et soutenu de leur expansion propre, et de la répression extérieure, autrement dit de l'expansioncoercitive des êtres environnants ; tel est en effet le tableau de la vie, telle est aussi l'image que nous devons en conserver.

Nous allons passer maintenant au tableau particulier de la vie considérée chez les êtres qui ne la possèdent qu'au degré initial ; puis nous l'examinerons ensuite chez ceux qui la possèdent au plus haut degré ; c'est le seul moyen, à notre avis, d'épuiser vraiment notre sujet.

De la vie chez les êtres inorganisés.

La vie est tellement obscure chez les êtres inorganisés qu'on est resté longtemps sans la reconnaître, et qu'il y a même encore des gens qui se croient en mesure de pouvoir la nier, parce que disent-ils, elle n'est pas sensible pour eux ; mais c'est une grande erreur, car autant vaudrait dire que le mouvement n'existe pas, parce que quelquefois aussi il se dérobe à nos yeux.

Nous le répétons, la vie est tout entière dans le mouvement ; ainsi partout où il y a du mouvement spontané il y a de la vie, parce que vivre c'est agir,

c'est réagir, c'est changer. En conséquence nous sommes autorisés à dire qu'il y a de la vie dans les corps, quand les corps examinés avec soin, nous offrent les phénomènes qui dérivent de l'exercice même du mouvement, c'est à dire quand ils nous offrent des phénomènes de vibration et de transpiration.

Bien plus, en partant de ces principes, nous pouvons dire encore que la vie appartient à tous les êtres et à tous les corps de la nature, attendu qu'il est parfaitement démontré que tous ces êtres vibrent et transpirent, du moins, pendant un certain temps.

Mais puisque la vie commence avec le mouvement et que l'état de vibration et de transpiration en sont les effets fondamentaux, disons donc en quoi consistent l'état de vibration et celui de transpiration.

L'état de vibration consiste dans des mouvements croisés et alternativement prépondérants de dilatation et de concentration, et on peut le dire, cet état de vibration est vraiment le partage de tous les êtres, car non seulement on est à même de l'apercevoir tour à tour, et dans les classes élevées dans l'échelle de l'organisation anatomique, où les battements du cœur et des artères le mettent pour ainsi dire à découvert; et dans les classes intermédiaires où il est moins sensible, et dans les classes inférieures où il ne le devient qu'à l'aide de nos instruments, mais on le retrouve encore dans les corps mêmes qui sont en apparence le plus étrangers à la vie; ainsi par exemple, les faits d'optique et d'acoustique nous prouvent que cet état de vi-

bration existe dans tous les globules de lumière, de calorique et de fluide sonore ; et le microscope nous le fait découvrir dans tous les corpuscules fournis par la macération des parties végétales et animales. Enfin, nos yeux suffisent pour le distinguer parfaitement dans la scintillation continuelle des étoiles, dans la lumière tremblante des corps planétaires, et dans les jets saccadés alternativement croissants et décroissants de l'eau qui jaillit de nos puits artésiens.

Quant à l'état de transpiration, il procède naturellement de l'état de vibration, et il consiste dans le rejet, dans l'extravasion sous forme rayonnante de la matière sans cesse divisée par l'action soutenue de l'expansion dissolvante ; or, comme il est prouvé que dans tous les êtres matériels les parties extérieures sont le domaine propre de l'expansion, c'est nécessairement au sein même de ces parties que s'opère le jaillissement expansif, et dès lors on conçoit aisément que la matière de ce jaillissement soit d'autant plus tenue, d'autant plus subtile, qu'elle émane de parties plus profondes, plus enfoncées, et qu'elle a à traverser des couches plus épaisses et plus serrées.

Quoi qu'il en soit, la nature de la matière transpirée est la même au fond dans tous les corps, puisque tous sont identiques en dernière analyse, mais cependant elle s'offre à nos yeux sous des formes plus ou moins différentes en apparence. Ainsi la transpiration des étoiles est forte et éclatante, c'est leur lumière ; celle des planètes est plus faible et invisible, c'est leur calo-

rique ; et celle des animaux (nous parlons ici de leur transpiration magnétique et non de leur sueur), est plus subtile encore et plus délicate, c'est leur fluide vital, c'est du fluide nerveux.

De la vie chez les êtres organisés.

La vie des êtres organisés, la vie de ces êtres dont l'échelle immense s'étend depuis les plantes rudimentaires jusqu'à l'homme, ne diffère de la vie des êtres inorganisés que par sa richesse et par sa complication, les bases fondamentales sont les mêmes pour l'une et pour l'autre. En effet, les êtres organisés sont en expansion comme les êtres inorganisés, et comme eux, par conséquent, ils vibrent et ils transpirent, seulement ils jouissent en sus de certaines propriétés, de l'irritabilité, de la sensibilité et de l'intelligence qui, pour eux, deviennent la source d'une foule de phénomènes admirables qui les placent naturellement au premier rang dans l'échelle des êtres de la création. Enfin, on peut dire en deux mots que la vie s'étend et s'enrichit, en général, à mesure que les appareils auxquels elle est confiée deviennent eux-mêmes plus nombreux, plus compliqués et surtout plus délicats; ceci nous conduit naturellement à parler de la sensibilité, qui est le phénomène le plus mystérieux de l'action vitale, et le phénomène dont la connaissance approfondie est la plus utile au médecin.

DE LA SENSIBILITÉ.

L'homme est un, quoiqu'il soit composé de plusieurs parties, et l'union de ces parties est si étroite qu'on ne peut le toucher à un endroit qu'on ne le remue tout entier.

MALLEBRANCHE.

On donne le nom de sensibilité à la faculté que la nature a donnée à l'homme et aux animaux de jouir ou de souffrir à l'occasion des impressions qui les saisissent et qui les affectent; cette faculté est une de celles qui les distinguent essentiellement des végétaux qui n'ont reçu en partage que l'irritabilité, sorte de puissance obscure qui établit cependant une grande ligne de démarcation entre eux et ces corps qu'on appelle bruts, parce qu'ils semblent en quelque sorte bornés à l'espace qu'ils occupent, bien qu'ils vivent aussi par le fait comme nous l'avons déjà dit.

Enfin, la sensibilité est le moyen que la nature a mis à la disposition des êtres élevés dans l'échelle de la vie pour les éclairer à la fois sur ce qui leur est utile ou nuisible; c'est dire que c'est en quelque sorte à la sensibilité, ou plutôt à la douleur et au plaisir qui en dérivent, qu'on doit rapporter, comme à une de leurs causes principales, d'une part les mœurs et les passions des hommes, et de l'autre les penchants des animaux, ainsi que la nature, l'énergie et toutes les nuances

de leurs appétits. C'est ce qui explique aussi pourquoi les impressions que les différents êtres reçoivent dans leur commerce avec la nature sont toujours relatives à la constitution et plus encore au degré de sensibilité dévolu à l'espèce à laquelle ils appartiennent, et pourquoi, dans les individus de la même espèce, elles varient encore en raison de l'âge, du tempérament et des habitudes de chacun d'eux.

Nous ne saurions dire ce que c'est que la sensibilité considérée dans son essence et indépendamment de ses effets, car elle est indéfinissable sous ce rapport, mais c'est beaucoup de savoir qu'elle est dans l'économie animale le dernier terme de l'action organique, et de pouvoir indiquer les différentes modifications et les divers caractères qu'elle reçoit de l'organisation, ainsi que les conditions qu'elle exige pour s'exercer librement et pleinement.

Comme la sensibilité est un des effets de l'action nerveuse, il est clair que sans les appareils nerveux et sans nerfs il ne saurait y avoir de sensibilité à proprement parler, mais seulement de la contractilité, telle qu'on est à même de l'observer chez les végétaux et chez les vers, voilà du moins ce que dit le raisonnement. Nous devons ajouter encore qu'il ne suffit pas qu'une partie soit pourvue de nerfs pour qu'elle soit sensible, qu'il ne suffit pas non plus que ces nerfs soient délicats et souples pour que nous jouissions du sentiment proprement dit, mais qu'il faut encore que ces nerfs se rapportent à un centre d'action, et qu'ils forment avec

ce centre un système circulatoire, car, sans cela, il y aurait peut-être une contractilité vive et exquise, mais il n'y aurait pas de sensibilité.

De plus, en partant de ces considérations, nous pouvons affirmer encore que les choses se passent dans l'économie animale comme si la sensibilité était le produit de la circulation même du fluide nerveux, puisque, quoique les nerfs soient toujours les mêmes, la sensibilité est tantôt vive, tantôt faible et tantôt exaltée, ce qui ne peut s'expliquer réellement que par l'abord plus ou moins abondant du fluide nerveux dans une partie, ou par sa circulation tantôt rapide, tantôt languissante ou désordonnée. Proposition, du reste, qui va devenir encore plus claire par les détails mêmes dans lesquels nous allons entrer.

Qu'est-ce que l'attention? qu'est-ce que la surprise et la distraction? Ne pourrait-on pas expliquer, à l'aide de la théorie que nous venons d'exposer, ces trois états très remarquables de la pensée ou du travail intellectuel? Oui, d'avance nous le certifions, et nous le prouvons même en disant : 1° qu'on aura une idée parfaite de l'attention en la considérant comme un état pendant lequel la volonté, excitée par le désir ou par le besoin, dirige sur un objet ou sur une idée tout le fluide nerveux dont elle peut disposer. En effet, dans cet état, ou pour mieux dire pendant cet état nous sommes attentifs, c'est à dire portés vers une chose, et c'est réellement notre fluide nerveux qui est porté sur cette cette chose. 2° En disant que nous sommes surpris, si

pendant un certain état, qui peut aller depuis la simple attention jusqu'à la contention d'esprit et même jusqu'à l'extase, nous sommes arrachés à nos réflexions, à nos méditations, à nos intuitions, soit par un bruit insolite, soit par un choc violent ou par une explosion, parce qu'en effet la raison dénote et la réflexion prouve que nous somme *pris* sur notre idée, c'est à dire que notre fluide nerveux, qui s'était porté en quelque sorte tout entier sur l'objet de notre travail, se trouve attiré violemment et reporté ou rappelé brusquement aux sources mêmes qu'il avait abandonnées pour un instant, et qu'il n'animait par conséquent que très faiblement. 3° En établissant enfin que nous sommes simplement distraits quand une idée ou un objet nous font passer par l'analogie ou autrement d'une réflexion à une autre qui n'a qu'un faible rapport ou même aucun rapport avec la précédente, en nous entraînant en quelque sorte, ou, pour mieux dire encore, en nous traînant d'un ensemble de faits à tout ou partie d'un ensemble opposé.

Nous ajouterons que c'est en suivant ainsi toutes les opérations de la vie et de la pensée qu'on parvient à reconnaître que la sensibilité est le produit de l'action nerveuse ; que celle-ci dépend d'un fluide dont le mode de circulation a sur l'économie l'influence la plus directe; et enfin que l'on reconnait que la circulation nerveuse se fait toujours dans l'économie en raison du mode de vitalité de chacun de nous, et de façon que dans les mouvements de satisfaction ou de bonheur elle est libre, calme et facile, qu'elle se ralentit au contraire

dans les moments de contention ou de souffrance; qu'elle s'affaiblit avec les années, qu'elle s'épuise par les efforts, et qu'elle se tarit avec la vie. Vérités très importantes qui n'avaient point échappé aux bons observateurs, à Fouquet de Montpellier, par exemple, qui avait très bien saisi, pour sa part, le jeu de l'action nerveuse, et qui l'avait parfaitement indiqué en recommandant de fixer son attention sur les forces disponibles de l'économie; forces, soit dit en passant, sur la puissance et l'influence desquelles M. le professeur Lordat est revenu avec tant de bonheur dans son dernier ouvrage.

Du reste la circulation nerveuse est tellement nécessaire non seulement à la vie, mais encore au libre exercice des sens que, si elle est suspendue pendant quelques instants, comme cela arrive dans la syncope par exemple, le corps privé du mouvement et du sentiment semble avoir perdu la vie, jusqu'à ce que les efforts de la nature, ou de puissants excitants, en rétablissant la circulation, raniment pour ainsi dire la machine tout entière.

C'est pour cette raison que l'emploi immodéré des forces, que les travaux excessifs, que les veilles trop prolongées, sont suivis de lassitude et de faiblesse; c'est pour la même raison enfin que les grandes douleurs ne peuvent pas durer longtemps, même quand la cause qui les produit est toujours présente ; c'est qu'elles dissipent une grande quantité de fluide nerveux, et qu'il en faut beaucoup pour souffrir. Voilà aussi pourquoi

elles se montrent ordinairement par accès; pendant les moments de relâche, le fluide nerveux se régénère et s'élabore, et quand il se retrouve, la douleur renaît et éclate de nouveau.

Mais si les organes ont besoin de fluide nerveux pour jouir de toutes leurs propriétés, tous aussi concourent à le former; néanmoins on s'accorde en général à dire que c'est dans le cerveau particulièrement que se forme le fluide nerveux, que c'est dans cet organe et sous forme de vapeurs qu'il se sépare des extrémités artérielles.

Quoi qu'il en soit, le fluide nerveux est l'ame de la vie animale; c'est lui qui lui donne le ton (*impetum faciens*), c'est lui qui donne le mouvement à tous les organes, et c'est lui qui associe l'ensemble du corps aux sensations de chaque partie, en raison même de l'excessive rapidité avec laquelle il parcourt les vaisseaux qui le versent à tous les points de l'économie.

On ne peut douter que la sensibilité ne soit une propriété inhérente à certaines combinaisons de la matière, mais tous les faits démontrent aussi que les facultés que la matière a ainsi en puissance ne sont réductibles en actes que dans les corps qui possèdent un certain degré d'organisation; ainsi, par exemple, les minéraux n'ont pas de sensibilité, mais ce que l'on peut saisir chez eux se réduit tout à fait à une simple force d'affinité ou de tendance à l'agrégation. Chez les végétaux on commence à la distinguer; cependant elle est si obscure qu'elle ne mérite par le fait que le nom

d'irritabilité qu'on lui a donné, et à juste titre ; ainsi elle préside il est vrai à la conservation de la plante, mais elle ne saurait lui donner la faculté de percevoir les impressions qu'elle éprouve à l'occasion de l'action qu'exercent sur elle les objets extérieurs, ni la faculté de réfléchir sur ces impressions, ni le sentiment des rapports, ni le sentiment de conscience ; en un mot, c'est de la sensibilité naissante, si l'on peut s'exprimer ainsi. Par conséquent, c'est chez les animaux, et même chez les animaux d'un certain ordre, que la sensibilité commence, à proprement parler, et pourtant, nous devons le dire, chez eux elle n'est encore qu'en ébauche, et c'est à l'homme seul qu'il est accordé de jouir pleinement de ses effets, mais aussi elle est chez lui à la fois si délicate et si vive que beaucoup de gens la regardent comme un rayon échappé de la divinité, et destiné par sa nature à se réunir un jour au foyer céleste dont il est émané, c'est à dire, après la dissolution des parties qui lui ont servi d'enveloppe.... Mais il est clair à notre avis que, dans cette circonstance, on a confondu la sensibilité avec l'ame proprement dite, dont nous n'avons pas du reste à nous occuper ici.

Les effets de la sensibilité sont aussi variés qu'admirables dans leur combinaison : effectivement, quand on examine avec soin ce qui passe dans l'économie, on finit par voir que non seulement chaque organe a une manière de sentir qui lui est propre, mais encore que chacun de ces organes correspond définitivement avec un centre sensitif où réside le moi. Or, ce phénomène

n'avait point échappé au père de la médecine ni au génie de ses successeurs, car tous ont répété à l'envi que chaque organe était en quelque sorte un être à part ou un animal, mais que tous étaient liés entre eux et subordonnés en dernier ressort à un moteur unique qui régissait toute la machine, et ils ont même ajouté que c'était précisément parce que l'activité de chaque organe était subordonnée à ce principe d'action dont l'énergie s'appliquait tantôt à une partie, tantôt à une autre, que toutes les parties n'étaient pas également sensibles dans le même temps ni au même instant chez le même animal.

Si nous cherchons maintenant à nous rendre compte des effets de la sensibilité, nous verrons que notre centre sensible éprouve une impression agréable à l'occasion des agents extérieurs, quand ces agents ont un rapport de convenance, un rapport de consonnance avec nos organes, et réciproquement que notre centre sensible éprouve une impression désagréable dans le cas contraire. Nous verrons de plus que les fonctions résultent des impressions exercées sur la sensibilité par les différents modificateurs de l'organisme, et que le rapport particulier de la sensibilité avec ces différents stimulus, déterminent les mouvements particuliers exécutés par chacun des organes ou par leur ensemble; enfin, nous proclamerons que c'est une faculté bien précieuse et bien remarquable à la fois que celle en vertu de laquelle les êtres organisés sont avertis de l'action que les causes extérieures exercent sur eux,

puisque c'est grace à elle, grace à cette faculté, qu'ils peuvent favoriser l'action des uns et repousser l'action des autres.

Ajoutons encore que chaque organe a le degré et l'espèce de sensibilité qui conviennent à ses besoins et à ses fonctions, et que l'état de cette sensibilité doit toujours être l'objet de l'attention la plus soutenue du médecin, puisque quand la sensibilité répugne, comme l'a dit Hippocrate, non seulement il n'y a rien à faire, mais encore il n'y a rien, rien absolument à essayer.

Toutefois, c'est moins la sensibilité particulière que la sensibilité générale qu'il faut étudier, car tout nous prouve que la sensibilité d'un organe n'est au fond, comme on l'a dit, qu'une modification de la sensibilité générale, et que si, au premier abord, les organes paraissent distingués par des manières d'agir et d'être affectées qui les caractérisent, ils n'en sont pas moins, comme les différentes pièces et les différents rouages d'une machine, liés en définitive à un mobile principal qui établit leurs rapports et qui leur donne le branle. Mais laissons plutôt parler Roussel.

« Les mouvements de la machine animale ont entre eux, dit-il, une telle dépendance que, se renforçant ou s'affaiblissant l'un par l'autre, selon qu'ils agissent de concert ou dans des directions opposées, ils paraissent tenir nécessairement à une source commune qui s'épuise et se rétablit alternativement par la succession du travail et du repos. »

On doit donc se rappeler toujours que l'exercice de

nos fonctions est l'ouvrage de la force vitale, douée elle-même d'autant de facultés qu'il y a d'espèces d'effets différents dans l'économie, et que cette force vitale d'où dérive naturellement la sensibilité dépend si bien de la circulation nerveuse, et surtout de l'action du fluide nerveux dans telle ou telle partie, qu'il n'y a plus de vie pour celle d'où ce fluide s'est retiré, et qu'il n'y a qu'une vie agitée, incertaine ou convulsive pour celles où il n'arrive que par jets et non par une circulation douce et soutenue. C'est pour cela que nous sommes incapables de rien faire de bien quand des émotions vives nous agitent (notre fluide nerveux est en quelque sorte en état de convulsion); c'est pour cela que la peur ou l'excès du désir paralysent si souvent nos forces; c'est pour cela enfin que l'estomac n'est plus lui-même pour les aliments qu'un réceptacle inerte, qu'un vase, qu'une cornue, quand le fluide nerveux est distrait par quelque passion, par l'inquiétude, ou par un travail intellectuel lent et continu.

Nous dirons encore que la sensibilité est à la fois la faculté la plus mobile et la plus précieuse de l'organisation, qu'elle est tour à tour et pour ainsi dire pendant la même heure vive ou lente, délicate ou obtuse, en un mot, qu'elle varie chez le même individu selon l'état du ciel ou de l'atmosphère, selon l'état de la saison ou la nature du climat, et même, selon que cet individu est dispos ou fatigué, à jeun ou rassasié, dans l'expectative d'un événement heureux ou malheureux, selon

qu'il se trouve après la résolution ou dans l'attente d'une fonction apéritive ou libératrice.

Telles sont, du moins nous le croyons, les notions préliminaires vraiment indispensables à tous ceux qui veulent s'engager avec quelques chances de succès dans les sentiers difficiles de la pathologie générale, nous allons passer maintenant à l'exposition des principes fondamentaux de la médecine.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

—

INSTITUTS DE MÉDECINE,

OU

EXPOSITION PHILOSOPHIQUE

DES VÉRITÉS GÉNÉRALES ET FONDAMENTALES DE LA MÉDECINE,

COORDONNÉES

D'APRÈS L'ESPRIT ET LES LOIS DE LA DOCTRINE HIPPOCRATIQUE.

Natura est sanitatis tutrix, et ægritudinis debellatrix.

HIPPOCRATE.

DEUXIÈME PARTIE.

INSTITUTS DE MÉDECINE,

OU

EXPOSITION PHILOSOPHIQUE

DES VÉRITÉS GÉNÉRALES ET FONDAMENTALES DE LA MÉDECINE,

COORDONNÉES

D'APRÈS L'ESPRIT ET LES LOIS DE LA DOCTRINE HIPPOCRATIQUE.

Natura est sanitatis tutrix, et morbi-
dinis debellatrix.
HIPPOCRATE.

AVANT-PROPOS.

DONNÉES GÉNÉRALES ET EXPOSITION.

La nature est un ouvrage perpétuellement vivant : le temps, l'espace et la matière sont ses moyens ; l'univers son objet ; le mouvement et la vie son but.

BUFFON.

Hippocrate l'a proclamé il y a plus de deux mille ans, et depuis cette époque, tous ses commentateurs et ses disciples, d'accord aussi sur ce point avec les meilleurs observateurs l'ont reconnu avec lui et répété à l'envi : Il y a en médecine une vérité puissante qui domine toute la science, un dogme fondamental, qui est à la fois la source et le lien de tous les autres ; en d'autres termes, un fait dont le principe contient toutes les conséquences, et dont chaque conséquence, lorsqu'on sait la suivre habilement, fait toujours ressortir et nécessairement reparaître le principe.

Eh bien, cette vérité, ce dogme fondamental, ce fait primordial, le plus général et le plus élevé qu'on ait jamais pu formuler en médecine, nous le trouvons pour ainsi dire à notre portée et sans efforts, dans la notion simple mais profonde d'une force propre aux

êtres vivants, qu'Hippocrate avait nommée φυσις ψυκη ενορμών et qu'on a depuis nommée tour à tour nature, archée, ame, principe vital, etc., etc., force, qui n'est elle-même, à s'y bien prendre, qu'une émanation de cet éther répandu dans la nature par le créateur pour animer l'univers, et pour produire tous les mouvements et tous les renouvellements dont la vie générale se compose, force par conséquent qui considérée particulièrement chez les végétaux, chez les animaux et chez l'homme, constitue à proprement parler cette vertu plastique qui donne à la matière dont ils sont composés, la propriété de s'organiser et de vivre, et qui sous ce rapport, par conséquent, renferme vraiment en germe ou en virtualités tous les autres qui deviennent plus tard le partage et l'objet de l'organisation.

Enfin, c'est cette force (c'est la nature) qui commence, constitue et entretient la vie dans toutes ses parties; c'est elle qui régit et coordonne toutes les fonctions; c'est elle, en un mot, qui de force formatrice qu'elle est d'abord, devient successivement conservatrice, et au besoin médicatrice, ce qui nous permet de dire ici par une sorte d'anticipation que les maladies ne sont au fond, judicieusement parlant, que des fonctions accidentelles; et que les phénomènes pathologiques qui les révèlent sont plutôt le résultat ou le produit de l'exaltation des phénomènes physiologiques qu'un désordre morbide, dans toute l'acception du mot!

Voici maintenant la marche que nous allons suivre :

Nous allons d'abord poser le principe, c'est à dire le fait sur lequel l'observation doit s'appuyer, le fait qui doit éclairer et animer à la fois le raisonnement en médecine; puis nous analyserons ce fait; et successivement tous nos efforts auront pour but de le mettre continuellement en relief en le dégageant de tout ce qui l'obscurcit dans la plupart des traités, dans ceux même qui sont écrits dans l'esprit et d'après les règles de la doctrine hippocratique. C'est dire que nous prendrons toujours la nature (considérée dans ses actes) pour point de départ, pour lien et pour terme de toutes nos propositions fondamentales et secondaires.

Aussi, si le succès répond au but que nous nous proposons, nos instituts offriront le tableau de la vraie médecine (*sola medecina*), en d'autres termes ils retraceront fidèlement la médecine religieusement posée sur ses bases naturelles, et présentant à tous l'ensemble des vérités médicales extraites avec soin des meilleurs auteurs, mais liées et coordonnées entre elles d'après les lois de la doctrine hippocratique, qui ordonne impérieusement de considérer la nature, c'est à dire la force vitale comme étant la source d'où tout découle, et le terme où tout revient en médecine sous le point de vue de la santé et de la maladie.

C'est dans ce but que nous présenterons toujours les phénomènes morbides, moins comme des désordres essentiellement dangereux par eux-mêmes (quand ils ne sortent pas de certaines limites), que comme des mouvements de réaction salutaire enchaînés par la force

vitale qui veille sans cesse à la conservation de son ouvrage ; c'est dans ce but, en un mot, que nous chercherons toujours à ramener l'attention à l'observation de la nature, afin de bien faire apprécier l'action régulière et constante de la force médicatrice toujours active, toujours en mouvement pour le maintien de l'équilibre des parties, et pour le maintien de l'harmonie de l'ensemble.

CHAPITRE PREMIER.

EXPOSITION OU DESSEIN GÉNÉRAL DE LA MÉDECINE.

Medicina est scientia, quâ habitâ sanitas conservatur, et amissâ recuperatur.
BOILE.

La médecine existe depuis plus de vingt siècles, car elle a été formulée par Hippocrate sous la dictée même de la nature; elle a pour bases l'observation, l'expérience et le raisonnement, pour guide l'analogie, pour ralliement l'ordre, pour lien l'unité; enfin celui qui se dévoue à son culte, entreprend certainement une tâche au dessus de ses forces, s'il ne possède lui-même les plus rares et les plus heureuses qualités; et bien plus, il n'aura jamais de succès s'il oublie un seul instant que dans le traitement des maladies, la recherche de la nature doit être le premier emploi du temps du médecin comme le père de la médecine l'a fait entendre lui-même, quand il a dit : *Primum operum medici est opus naturæ.*

La médecine a été posée comme science sur ses bases naturelles le jour où le génie d'Hippocrate après avoir découvert au sein même de la variété et de la multiplicité des phénomènes vitaux et médicaux, le grand et

unique phénomène auquel tous les autres aboutissent, est parvenu à en donner une idée fidèle et à créer par le fait une doctrine, en formulant sous le nom de nature la cause active de la conspiration entière des organes au même but, c'est à dire au rétablissement de la santé. Toutefois, cette doctrine a été depuis considérablement développée, et perfectionnée par les meilleurs observateurs, et c'est, grace à leur concours que ses principes ont traversé tous les âges, toujours honorés des grands médecins, toujours empreints de la vénération des siècles, toujours conservés et transmis avec culte religieux, quoique dans tous les temps la manie des hypothèses et du changement, la préoccupation des idées nouvelles répandues dans les autres sciences, et le désir surtout de la renommée qui oppresse et tourmente plus ou moins tous les hommes, aient souvent fait surgir plusieurs fois même, dans un siècle, des systèmes faux et incomplets dont l'existence ou la durée a rarement dépassé celle de leur auteur ou des premiers prosélytes; systèmes qui ont eu en général pour résultat de faire à la saine doctrine parfois un peu de bien, et souvent beaucoup de mal! Quoi qu'il en soit, voilà l'idée qu'on doit se faire de la médecine.

Elle repose tout entière sur cette vérité fondamentale qu'il y a au sein de nous-mêmes une puissance qu'on nomme nature (puissance tour à tour active et indolente) qui a pour objet de nous faire vivre et de rétablir notre santé, quand on sait obéir à sa voix et qu'on ne traverse

pas son action par des remèdes ou par des manœuvres imprudentes.

Oui toute la médecine est là dans cet axiome *naturæ morborum medicatrices;* et bien plus, ses dogmes, ses lois et ses règles ne sont que le développement et en quelque sorte les conséquences de ce principe ou fait primordial, qui considéré comme générateur de la science est réellement à la physique du corps ce que l'attraction est à la physique générale.

Voilà pourquoi dans la science médicale, et c'est réellement un progrès, on a remplacé le mot nature par celui de force vitale, qui exprime la cause expérimentale ou le point de départ, en un mot le terme au delà duquel l'esprit humain n'a plus de prises dans ses recherches sur les phénomènes vitaux, voilà pourquoi, par une conséquence juste, cette expression force vitale est devenue pour les médecins ce que ces autres expressions, électricité et affinité sont depuis longtemps pour les physiciens et pour les chimistes, c'est à dire les dernières expressions et en quelque sorte les derniers mots de la science.

Cependant après avoir pour notre compte donné au principe son véritable nom (force vitale), nous le poursuivrons en général sous le nom de nature, parce qu'en médecine ce nom peint mieux aux sens les phénomènes et les effets du principe qui nous anime, et que d'ailleurs son admission est en quelque sorte devenue populaire parmi les gens du monde comme parmi les médecins. Néanmoins, avant de passer outre, nous dirons

encore que la force vitale est le principe et le terme de tous les actes vitaux, qu'elle préexiste à l'organisation, qu'elle commence avec la vie, s'affaiblit et s'éteint avec elle, enfin que chez les êtres organisés, elle suffit à tout, qu'elle est en quelque sorte leur *animation*, et que c'est pour cela qu'elle se montre tour à tour formatrice, conservatrice et médicatrice, dans l'ensemble des phénomènes qu'elle organise et qu'on rattache avec raison à l'innervation.

C'est sous ce point de vue qu'on doit considérer la force vitale ou plutôt la nature pour parler le langage d'Hippocrate, et c'est en la prenant pour guide, en la suivant dans ses efforts ou ses écarts, que l'on parvient à se faire de bonnes idées en médecine. Nous dirons plus, c'est qu'il n'y a de vérités fondamentales en médecine que celles qui ont pris leur source dans la connaissance de la vie et de ses lois, ou de tous les principes qui s'y rattachent directement; d'où il résulte, que le médecin le plus instruit et le plus digne du nom, est celui qui connaît le plus de faits relatifs à la vie et à toutes ses modifications. Du reste, voici en quelques mots ce que le raisonnement le plus sévère appliqué aux observations les plus fidèles, a appris au sujet de cette vertu organique, de ce principe d'action qu'on nomme nature et qu'on a si bien défini : l'agrégat de tout ce par quoi l'homme est formé, vit, naît, s'accroît, exerce ses fonctions, se conserve, décroît et meurt, puisqu'en effet, c'est lui qui opère la formation, la vie, la naissance, l'accroissement, le décroissement et la

mort, puisque c'est lui qui veille aussi à la conservation de l'homme depuis le premier moment de son existence jusqu'au dernier.

La nature, c'est le principe actif, c'est la cause efficiente de tous les mouvements chez les êtres organisés; dans l'état de santé elle est purement conservatrice, mais pendant l'état de maladie elle devient médicatrice, et son concours se montre alors si nécessaire pour opérer la guérison, que si elle répugne, dit Hippocrate, les meilleures choses deviennent inutiles ou dangereuses. De plus, elle fait d'elle-même tout ce qui est utile à l'être qu'elle anime, et c'est toujours avec un art admirable qu'elle attire, retient et prépare ce qui est convenable à chaque espèce; qu'elle altère, sépare et rejette au contraire ce qui lui est nuisible ou superflu. Enfin c'est par elle que les êtres organisés luttent avec plus ou moins d'avantage contre les lois de la physique, et sa coopération leur est tellement indispensable, que lorsqu'elle est épuisée ou éteinte, on voit en un instant tous les éléments et tous les rouages de la machine animale passer avec rapidité et sans retour sous l'empire des lois qui président à toutes les décompositions chimiques, et à la destruction des parties; voilà du moins ce que les Fernel, les Houllier, les Baillou, les Duret, les Sydenham, les Baglivi, et tous les médecins qui ont embrassé les maximes de Cos, ont toujours entendu par la nature considérée chez les êtres qui jouissent de la vie.

Quant au langage de la nature, il est simple et facile

à saisir ; les phénomènes morbides le forment et le constituent, et l'observation attentive et soutenue le découvrent ; en effet, l'examen soutenu des phénomènes et des symptômes, nous indique tantôt que la nature est assez forte, et qu'elle amènera la résolution de la maladie ; tantôt au contraire que la nature est trop faible, et qu'il faut par conséquent la soutenir et l'aider ; tantôt enfin que sa trop grande énergie va rendre pernicieux jusqu'à ses efforts mêmes, et qu'il faut par conséquent avoir recours à toutes les ressources de l'art. Quoi qu'il en soit, il ne faut jamais perdre de vue que le premier devoir du médecin au lit du malade, est de s'assurer de la puissance de la nature, et de celle de l'art ; 1° par rapport à l'individu, c'est à dire relativement à l'âge, au sexe, au tempérament, aux habitudes, aux maladies antérieures ; 2° par rapport aux circonstances particulières, c'est à dire relativement au climat, à la saison, et à l'état des constitutions régnantes épidémiques atmosphériques ou médicales, car il ne suffit pas de savoir qu'il y a au dedans de nous un principe désigné par le nom de nature, dont l'action continuelle soutient la santé et guérit les maladies, que l'art ne peut rien sans le secours de ses efforts, et qu'il y a des circonstances dans lesquelles le redoublement même de son action capable d'augmenter momentanément les craintes, n'a réellement pour but que de préparer et d'amener une crise salutaire ; mais il faut encore savoir mesurer prudemment la portée des mouvements de la nature, calculer ses forces, prévoir les effets et le résultat de

son activité, et se ressouvenir surtout que s'il y a une infinité de cas où la puissance de l'art est indispensable, il y en a d'autres au contraire où ses ressources sont inutiles, parce que les remèdes ne pourraient qu'aggraver le mal, ou bien encore, parce que la nature est en état de guérir parfaitement le malade sans leurs secours, ce qui vaut toujours mieux. Or c'est probablement ce qui a fait dire à Valesius : *Cum ergo sint occasiones quædam faciendi, quædam cessandi, dicendum est quæ sint occasiones curandi, et quæ abstinendi à curationibus.*

Toutefois on n'aurait qu'une idée incomplète de ce que les médecins appellent la nature, si l'on s'en tenait simplement à ce que nous venons de dire à son sujet; aussi, comme la notion de cette puissance est de la plus haute importance pour le médecin, nous allons essayer de compléter notre travail en tâchant de faire connaître particulièrement ce que l'on entend dans notre science sous le nom de nature médicatrice; puis nous terminerons nos considérations générales par un chapitre sur les maladies utiles, maladies dont l'histoire se lie vraiment de la manière la plus étroite à celle de la nature médicatrice dont nous allons nous occuper sur le champ.

—

CHAPITRE II.

DE LA NATURE MÉDICATRICE.

Natura velut ager, doctorum præcepta velut semina sunt.

BOILE.

La nature c'est l'ordre de Dieu!

VAN HELMONT.

La nature! que d'attraits mystérieux dans son étude, que de leçons pour nous dans le merveilleux tableau des mondes qu'elle étale à nos yeux! En un mot, que de précieux enseignements dans cette multitude de scènes admirables dont notre globe est l'éternel théâtre!..... Puis, que de lumières rejaillissent encore de l'étude approfondie des dépouilles variées de tous les règnes et de tous les climats; de ces minéraux en nombre infini qui forment en quelque sorte la charpente osseuse de la terre, et plus peut-être de l'examen philosophique de ces plantes qui meublent ou parfument ce vaste univers, dont l'homme n'est lui-même qu'une dépendance, qu'un atome; de cet univers, enfin, où tout jusqu'au dernier grain de poussière révèle et raconte à l'être qui sait penser la grandeur et la toute-puissance de

l'Etre qui a tout formé !... Que de merveilles, que de leçons, et pourtant que d'indifférence, que de dédain, que de fautes, que d'erreurs même de la part de l'homme !... Quelle est donc la source de ce délire accablant ? C'est que, pour bien juger le spectacle de la nature, il faut en laisser chaque objet à sa place et se tenir soi-même à celle où elle nous a jetés ; c'est que, pour profiter de ses leçons, il faut se familiariser lentement avec son langage, et que les hommes, au lieu de se conformer à ces conditions bien simples en elles-mêmes, s'élancent sans guides et sans prudence dans les régions sans limites où les pousse leur imagination ; et que là, formant à loisir des spéculations idéales, ils prennent pour des réalités les fictions qu'ils ont rêvées, n'ayant ainsi cependant, pour toute compensation, d'autres résultats que ceux de se constituer toujours et continuellement les seuls arbitres de leur triomphe ou de leur propre satisfaction intellectuelle.

Pour nous, tâchons d'éviter ce double écueil, et, pour y parvenir, étudions la nature dans la nature, et prenons sagement nos modèles et nos preuves dans ses profondes et éloquentes leçons.

Et d'abord, qu'est-ce que la nature ? Le mot nature est employé dans trois acceptions bien différentes : tantôt il désigne l'univers, le monde matériel : on dit dans ce sens la beauté, la richesse de la nature ; tantôt il exprime la puissance qui anime et qui règle les mouvements de la nature, et dans cette autre acception on dit les intentions, les volontés, les décrets de la na-

ture ; tantôt enfin il sert à désigner les opérations partielles de la puissance générale qui anime l'univers, puissance que l'on considère alors dans chaque être, dans chaque individu, et que l'on regarde à juste titre comme étant le mobile de leur action. Or, c'est dans ce sens qu'Hippocrate l'a pris lui-même et adopté, quand il a dit que le mot nature, appliqué aux phénomènes de l'économie animale, était destiné à exprimer l'ensemble des lois qui tendent à la conserver et à la rétablir dans son intégrité quand elle a été lésée dans sa propre substance, dans sa trame matérielle, dans son organisation, ou que ses fonctions ont été dérangées dans leur jeu ordinaire par un agent ou une cause quelconque. Maintenant nous allons jeter un coup d'œil rapide sur la nature envisagée sous ces trois points de vue différents, et nous ferons tous nos efforts pour tirer de cet examen quelques conséquences utiles et surtout applicables à la médecine.

L'étude du monde matériel, en d'autres termes, l'étude de la nature est une des plus utiles au médecin, et on le comprend aisément quand on songe que les accidents, les douleurs ou les maux que nous cherchons à prévenir, à adoucir ou à détruire, sont eux-mêmes presque toujours le triste et fâcheux résultat des phénomènes qui se passent dans l'univers, et qui dénotent, entretiennent et constituent sa pompeuse existence. Par conséquent, portons nos regards sur l'univers, et nous trouverons de toutes parts des choses bien dignes de captiver notre admiration. Nous verrons

ses vastes domaines occupés par des êtres en quantité immense, qui s'y comportent chacun à leur manière; nous verrons que tous ces êtres ne jouissent pas de la vie au même degré, mais qu'elle est chez les uns d'une simplicité extrême, que chez les autres au contraire elle est très compliquée, et que mille nuances intermédiaires lient encore entre eux ces deux termes opposés de simplicité et de complication ; nous verrons enfin que, dans l'univers, la mort est partout en présence de la vie, qu'elle est dans ces éclairs électriques qui sillonnent et enflamment l'horizon, qu'elle est dans ces trombes mugissantes qui éclatent avec fracas dans les flots orageux de l'air en courroux, qu'elle est enfin dans l'haleine des vents et dans tous ces gaz méphitiques qui s'élèvent des marais, des caveaux ou des gouffres.

Mais, pour mettre de l'ordre dans nos recherches sur la nature, tournons-nous d'abord vers l'espace, examinons les astres, suivons-les dans leurs cours, dans leurs révolutions périodiques, ou, pour mieux dire, assistons, un moment du moins, aux rendez-vous qu'ils semblent se donner dans les domaines du monde, rendez-vous que les astronomes dévoilent et signalent même depuis tant de siècles avec une précision vraiment mathématique, et nous trouverons bientôt dans cette admirable étude de l'univers de vastes et précieux documents et de grandes leçons.

En effet, quoi de plus ravissant et de plus capable de faire naître de profondes pensées que la contemplation soutenue de tous les mouvements qui s'exécutent

avec harmonie dans les cieux, où, comme ici-bas, tout commence, tout finit et se renouvelle sans cesse d'après des lois constantes et admirables. Quoi de plus merveilleux et de plus entraînant que le spectacle de toutes les révolutions qui s'exécutent d'après des dispositions, un dessein et des principes immuables, comme si chacun de ces grands systèmes stellaires qui font partie de l'univers et qui contribuent à le constituer par leur ensemble, avaient réellement en eux la force suffisante pour remplir convenablement la mesure d'action dévolue à chacun d'eux en raison du rôle qu'ils sont appelés à jouer sur la grande scène du monde, ce qui est par le fait? Enfin, quoi de plus utile pour le médecin philosophe que la connaissance même des lois auxquelles tous les êtres de la nature sans exception sont impérieusement soumis, lois tellement constantes et nécessaires, qu'elles ne pourraient réellement être enfreintes sans que l'ordre général, et partant l'ordre particulier, ne fussent immédiatement intervertis, troublés et rompus, et au point même que c'est à cause de cela que d'un commun accord on les a désignées sous le nom de lois naturelles. Bien plus, est-il au monde une étude qui soit plus digne de captiver notre esprit que cette étude sublime qui nous initie aux grands phénomènes de la nature, et qui nous donne en quelque sorte les premières notions sur l'ame de l'univers, si l'on peut appeler ainsi cette force qui préside à tous les effets et qui les maintient dans des rapports constants! Et ce titre n'efface-t-il pas tous les autres, et

ne justifie-t-il pas à lui seul ce que nous avons dit sur la nécessité d'étudier le monde matériel?

Poursuivons donc... Si des cieux nous portons nos regards vers la terre pour examiner avec attention ce qu'elle nous offre de curieux dans cette atmosphère qui la voile et qui lui sert de première enveloppe ; dans ces eaux qui la baignent ou qui coulent à sa surface, dans ses entrailles si souvent entamées par la main de l'homme, toujours avide, toujours inquiet et imprudent... Partout nous trouvons encore de nouveaux enseignements, partout nous trouvons de profonds sujets de méditation, et pourtant tout est bien changé sur la terre.

Oui, disons-le bien, qu'elle dut offrir à ses premiers hôtes un spectacle merveilleux et touchant cette terre que nous déchirons, que nous entamons de toutes parts aujourd'hui ! Qu'elle dut leur présenter un spectacle ravissant lorsque, vierge et sans plaie, tout y était encore à sa place ; lorsqu'elle n'avait pas encore été flétrie par les atteintes de l'homme, par ses travaux imprudents, par ses caprices ou par ses fureurs ! Mais aussi qu'elle est changée aujourd'hui, et qu'elle est loin, par exemple, de ressembler à ce qu'elle était aux temps heureux du paradis terrestre, de cet Eden habité et chanté par nos pères, qui n'était, à s'y bien prendre, que le globe lui-même aux premiers âges du monde, quand on ne connaissait ni la sonde, ni le soc, quand la terre offrait d'elle-même toutes ses richesses sans qu'on les lui demandât ou qu'on songeât à les lui arracher par la violence ou par l'art. Nous pouvons le dire,

la terre est semblable aujourd'hui à un malade qu'on a tourmenté longtemps et imprudemment. Comme lui, elle se suffit à peine à elle-même, parce que chez elle aussi on a altéré la constitution et affaibli ou dérangé les plans de la nature; parce qu'on l'a en quelque sorte appauvrie ou mutilée en incendiant ses forêts, en détournant le cours de ses fleuves, en excavant le flanc de ses collines; parce que tous les jours encore l'homme lui fait éprouver les plus grands dommages en portant sa faux meurtrière sur tout ce qui végète, sur tout ce qui respire.

Enfin l'étude de la nature a surtout pour résultat de nous éclairer sur la constitution de l'atmosphère attachée par tant de rapports au système de notre existence; elle nous la montre successivement dans son état de repos et d'agitation; elle nous indique l'origine et les effets du tonnerre, des pluies, des orages, des ouragans, des vents, de tous les météores, enfin de ces scènes innombrables qui se passent continuellement sous nos yeux, et dont quelques unes, saisissant l'homme au sein même des faveurs dont la nature le gratifie, le frappent de stupeur, et quelquefois même le moissonnent impitoyablement.

L'étude de la nature nous apprend encore que le tonnerre foudroie, que le feu brûle, que l'eau submerge, que l'arsenic empoisonne; alors, quand nous sommes sages et éclairés, nous évitons la plupart des dangers qui nous menacent, et contre lesquels nous avons pour ainsi dire notre vie à défendre à chaque pas

et à chaque instant ; elle nous apprend aussi à distinguer l'influence propre des différentes saisons sur l'économie, et par conséquent à reconnaître les différences qui existent entre l'air pur et salubre des lieux secs, élevés et bien exposés, et l'air épais et dangereux des lieux humides et bas, qui charrie les maladies, la contagion et la mort. Elle nous prouve que la terre, l'air et l'eau doivent être considérés comme autant de milieux au sein desquels des milliers d'existences sont perpétuellement en luttes ; que chaque terre, chaque air, chaque eau, ont leurs êtres à eux et en quelque sorte de prédilection ; que nous avons des herbes et des poissons d'eau douce, des animaux marins, des milliers d'animaux atmosphériques ; que nous avons des terres qui nourrissent à peine quelques herbes ; que nous en avons d'autres au contraire qui soutiennent l'existence des plus riches végétations ; que nous avons enfin des terrains qui conservent indéfiniment les cadavres qu'on leur confie, tandis que d'autres dévorent en un instant jusqu'aux engrais qu'on leur prête ; et c'est peut-être ici le cas de le faire observer. Depuis le minéral jusqu'à l'homme, et dans tous les étages intermédiaires, un corps et un être, quels qu'ils soient, retiennent et emportent toujours avec eux et malgré eux quelque chose du milieu où ils ont séjourné longtemps : ainsi les terres qui ont reposé sur l'asphalte en conservent l'odeur, les eaux qui ont roulé sur des bancs colorés se parent de leur teint, les animaux qui se sont nourris de substances fortes et pénétrantes en

acquièrent l'odeur, et leurs chairs mêmes en contractent le goût. Enfin il n'y a pas jusqu'à chacun de nous qui ne conserve plus ou moins le parfum ou l'odeur du cercle où il a le plus constamment vécu.

Enfin, l'étude de l'univers nous démontre encore, et ceci rentre plus particulièrement dans notre sujet, que ce qu'il y a sur la terre de plus utile et de meilleur en tout genre est aussi ce qui s'y trouve le plus à notre portée; toutefois procédons par ordre, et examinons d'une manière générale ce qui se passe dans la nature.

Qu'y voyons-nous? de la vie, partout de la vie, et toujours de la vie; partout des animaux renfermés dans d'autres animaux! partout des mondes en nombre infini, au point qu'une goutte d'eau est parfois un océan pour des espèces entières qui y trouvent tout ce qui est utile à leurs besoins et à leurs goûts! partout enfin des êtres qui ne vivent que par le concours et souvent même qu'aux dépens les uns des autres; car disons-le bien, cette lutte entre tous les corps se passe chez ceux même qui semblent au premier abord le moins jouir de la vie; ainsi par exemple on sait que le feu s'alimente par l'air, et qu'il en a tellement besoin, qu'il s'affaiblit et qu'il s'éteint, s'il n'en a pas en quantité suffisante; on sait que l'air à son tour se nourrit d'eau, et qu'il peut supporter différents degrés de saturation; enfin tout le monde reconnaît que l'eau dévore et dissout pour sa part une grande quantité de corps, et que c'est même à cause de cela qu'on lui a donné le surnom de grand dissolvant de la nature.

Tous ces faits dénotent indirectement ce que des recherches plus approfondies et plus soutenues mettent tout à fait hors de doute, savoir : que la nature vit à ses propres dépens, et qu'une moitié du tout absorbe l'autre moitié, et est à son tour absorbée par elle. Or, convenons-en, c'est là un grand et puissant enseignement, car il devient clair pour tout le monde, que puisque la vie se révèle même dans les corps à l'état moléculaire, et que les atomes les plus déliés se combinent les uns avec les autres, et se comportent dans leurs rapports comme s'ils s'aimaient, parfois aussi comme s'ils se détestaient, il devient clair, disons-nous, par la même raison que chaque atome possède une force qui a vraiment ses préférences et ses antipathies, et dès-lors si l'on admet le fait pour les parties, on ne peut pas sans absurdité chercher à le nier pour l'ensemble. Telle est en effet la vérité, et nous dirons même plus, c'est que la propriété lapidifiante marque comme la propriété végétalisante et carnifiante, le point de départ et les premiers effets de cette force qui repousse et qui choisit, de cette force qui devient médicatrice chez les êtres organisés, et qui examinée en grand dans la nature, semble vouloir que tout naisse et périsse, pour reparaître plus tard et se renouveler éternellement sous d'autres formes et avec d'autres attributs.

Nous avons peu de choses à dire de la nature considérée comme la puissance qui anime et qui règle les mouvements de l'univers, de la nature en un mot dont

Virgile a parlé quand il a dit : *Mens agitat molem et magno se corpore miscet*. En effet, ce vers admirable renferme en germe tout ce qu'on a dit depuis près de deux mille ans sur l'univers et son éther, sur les forces chimiques et végétatives, sur les propriétés vitales et même sur la nature médicatrice ; il indique suffisamment le fait, et on ne peut aller au-delà sans confondre la force de la nature qui ne peut être qu'une concession de son auteur avec cet auteur lui-même qui se révèle à nos yeux par ses ouvrages, à nos cœurs par le sentiment, à notre intelligence par la pensée, et qui cependant, selon l'expression forte de saint Augustin, n'est jamais mieux connu que lors même qu'on cherche moins à s'en faire une idée : *Non dico de summo illo Deo, qui scitur melius nesciendo.* (Lib. 2. *De ordine.*)

Passons donc à l'étude de la nature envisagée dans les différents êtres, comme étant le mobile, la cause et le soutien de leurs actes, et une émanation ou une dépendance de la force générale ; car tout nous y invite, et cette étude rentre par le fait dans notre sujet principal.

Considérée chez les êtres qui jouissent de la vie, la nature est à la fois la force active qui a préexisté à leur fonction et qui préside à leur développement et à leur accroissement ; c'est elle qui maintient et répare les principes de la vie ; c'est elle par conséquent qui conserve la santé, qui lutte au besoin contre les causes accidentelles de trouble et qui répare les pertes ou

rétablit les fonctions de l'économie ; c'est elle par la même raison qui en se retirant amène les infirmités et la mort. Telle est du moins la manière de voir des meilleurs observateurs ; aussi les plus grands médecins ou pour mieux dire les vrais médecins n'ont fait réellement depuis vingt-deux siècles que développer ou commenter cette idée qui sert de base à la médecine.

Pourtant, comme les meilleures maximes sont elles-mêmes tributaires de l'extravagance des hommes, on a vu de tous temps dans l'église médicale des prêtres infidèles adorer de faux dieux et abandonner la bonne voie pour de nouveaux sentiers, ce qui a fait que les systèmes sont réellement devenus, selon l'heureuse expression de M. Cayol, de vraies idoles auxquelles on a toujours sacrifié plus ou moins de victimes humaines.

Quelle est donc la source de ces graves erreurs si fatales à l'humanité et à la science ?... Comment se fait-il aussi que de nos jours encore un certain nombre de médecins, entre tous ceux qui parlent de la nature, ne la considèrent que comme une insensée ou une aveugle qui tue le malade, quand on ne la jugule pas ? Convient-il enfin de laisser passer sous silence toutes les erreurs qu'on débite à ce sujet ? Faut-il au contraire les attaquer et en prouver toute la fausseté, tous les dangers, toutes les conséquences ? c'est ce que nous allons voir et examiner.

Il y aurait sans doute peu ou point de danger à vouer au mépris ou à l'oubli les paroles défaillantes de ceux

qui s'élèvent contre les ressources de la nature médicatrice, si ces hommes étaient comme leurs adversaires, calmes et réservés; mais comme il en est autrement, comme la plupart d'entre eux sont des hommes de voix et de mouvement, et que les plus haut placés déversent chaque jour et à plein bord, le ridicule et le blâme sur la médecine antique qu'ils voudraient ébranler jusque dans ses fondements, alors on le conçoit, il est non-seulement du devoir des vrais médecins de relever de pareilles erreurs, mais ils doivent encore les attaquer au vif et s'efforcer par tous les moyens de les détruire complètement. Il est bien entendu cependant, que ce sera toujours dans une lutte de bon goût et de bon ton, car on ne saurait assez le dire, entre gens bien nés, la critique doit toujours être en médecine, comme en littérature, comme en politique, une lumière aussi pure que douce jetée avec ménagement sur les opinions des autres, dont on doit examiner et au besoin même combattre les principes, mais dont il n'est jamais ni juste ni prudent d'alarmer ou de blesser l'amour-propre.

La source des erreurs que nous venons d'indiquer se rattache étroitement à plusieurs causes qu'il est facile d'énumérer. La première de toutes, c'est l'ignorance de certaines gens, car l'ignorance comme on le sait, c'est le péché originel, c'est la source aussi de toutes les sottises possibles et incalculables; la deuxième, c'est le préjugé, cette espèce de plaie sociale qui nous saisit au berceau, et qui semblable à une lèpre s'en va rongeant toujours ce qui n'est pas elle, affaiblissant et dé-

truisant partout ce qui porte atteinte à ses envahissements. La troisième enfin, autour de laquelle tant d'autres viennent se grouper, c'est l'esprit de corporation et de coterie qui en médecine comme en politique, comme en religion, sème à pleines mains de mauvaises passions, qui en germant finissent toujours par étouffer la vérité, que nous avons la malheureuse habitude d'aller chercher bien loin, lors même qu'elle repose modestement à nos côtés.

Pour nous, afin d'éviter qu'on ne remette désormais en question une des plus utiles et des plus grandes vérités de la médecine, nous allons tâcher de montrer ou pour mieux dire de mettre en relief la puissance de la nature conservatrice et médicatrice chez les différents êtres organisés, et pour cela nous allons considérer notre sujet dans tous ses jours, sous toutes ses faces et sous tous ses rapports, bien persuadé que le plus grand obstacle à la découverte de la vérité consiste moins dans les choses elles-mêmes, que dans la manière de les faire voir et de les présenter : partant c'est à la nature, c'est à la sagesse que nous allons demander des leçons, des exemples et des preuves : voyons ce qu'elle fait chez les végétaux.

Confiés à la terre comme à une excellente nourrice, les végétaux croissent, se développent, et meurent comme tout ce qui paraît ici bas ; par leurs racines ils s'attachent au sol, et ils en absorbent les sucs, par leurs feuilles, ils transpirent et ils respirent, enfin de quelque façon qu'on les examine on est à même de reconnaître qu'ils ont reçu

de la nature non seulement tout ce qu'il faut pour vivre, mais encore tout ce qu'il faut pour vivre très longtemps, et par conséquent pour éviter une partie des obstacles qui pourraient compromettre leur existence. Ainsi donc il faut convenir que c'est réellement chez eux que la nature commence à se montrer positivement conservatrice et prévoyante : à cela on nous objectera peut-être que les plantes n'ont pas de liberté, que chez elles la vie est infiniment obscure ; enfin qu'elles n'ont pas même toujours le choix de leurs aliments. C'est très vrai, mais nous dirons qu'elles sont bien dédommagées de l'absence de ce dernier privilège parfois si fatal aux animaux. En effet, elles n'ont ni la peine d'aller les chercher, ni celle de les préparer, mais ils leur arrivent tous les jours et à chaque instant en quantité suffisante, et fort bien préparés ; ici par exemple c'est le suc de la terre imprégné de sel et de graisses animales qui coule lentement sur leurs racines ; tantôt c'est une rosée aussi fraîche que douce qui humecte légèrement leurs feuilles et qui les vivifie, tandis qu'auprès d'elle et sous nos yeux les êtres d'un ordre plus relevé, les animaux enfin, sont forcés d'aller eux-mêmes à la découverte, de se donner presque toujours beaucoup de peine, et souvent même d'affronter les plus grands dangers pour se procurer leurs aliments.

Disons-le encore, si aujourd'hui comme aux temps fabuleux du panthéisme, on ne peut plus croire aux Dryades et aux Hamadryades, il faut avouer du moins que certaines plantes nous offrent encore l'image de cette

antique douleur et de ces amours innocentes que la mythologie a tant chantées ; il faut convenir même qu'un esprit judicieux et sévère est forcé de reconnaître à chaque instant que la nature a donné à tous les êtres sortis de son sein tout le mouvement, toute la confiance, toute l'industrie, et pour ainsi dire toute la sagesse, dont ils ont besoin pour remplir le double objet de leur conservation particulière, et de la propagation de leur espèce ; et partant qne la sensibilité à différents degrés, est vraiment le patrimoine de tous, sans jamais devenir ainsi que la vie qui en est le reflet ou l'expression, la propriété exclusive d'aucun d'eux. Toutefois nous espérons bien qu'on ne donnera pas plus d'étendue à cette opinion qu'elle n'en comporte réellement, et qu'on se rappellera toujours que nous pensons avec tout le monde que les facultés d'un être quelconque sont étroitement liées à la nature organique de cet être, aux différentes circonstances dans lesquelles il peut se trouver, qu'elles répondent parfaitement au rang qu'il occupe dans l'Univers, et qu'elles se trouvent toujours en harmonie avec le rôle qui lui a été assigné par la nature, et qui dépend nécessairement de la richesse même de l'organisation de cet être... Mais revenons à notre question.

Qui de nous n'a pas vu la pudique sensitive, qui ne sait jusqu'à quel point elle jouit du caractère virginal ? Pourtant, répétons-le, elle est si délicate que le plus léger attouchement suffit pour la mettre en émoi, elle est si impressionnable qu'elle se replie au moindre contact de la pluie ou du vent ; toutefois elle n'est pas

la seule plante qui nous offre de pareils phénomènes, ainsi l'acacie est douée d'une sensibilité si vive et si exaltée que l'ombre d'un homme qui passe, la présence d'un nuage ou une commotion électrique la jettent pour longtemps dans une sorte de catalepsie ; et au rapport même de Desfontaines, elle est en sus sujette comme l'homme aux influences des poisons narcotiques, à un tel point, qu'elle perd toute sa sensibilité si en l'arrose quelques jours de suite avec une forte décoction d'opium. Or, si ce n'est pas là de la sensibilité dans toute l'acception du mot, on conviendra du moins que c'est une contractilité si délicate que les nuances qui les distinguent de la sensibilité deviennent excessivement fugitives pour les gens les plus exercés... Poursuivons.

On sait encore, qu'il y a à l'île de Ceylan une fleur qui commence à s'ouvrir vers quatre heures du soir, qui continue ainsi son mouvement et très graduellement jusqu'au matin où elle paraît entièrement épanouie, et qui, une fois arrivée à ce point, se referme d'elle-même et resserre ses feuilles jusqu'à quatre heures du soir environ, où elle recommence à s'ouvrir pour se refermer encore. Toutefois, sans aller chercher des preuves jusqu'à l'île de Ceylan, nous pouvons rappeler tout le parti que Linné a tiré de la connaissance qu'il avait du mouvement de certaines fleurs de nos jardins, en construisant son horloge botanique, quoiqu'il soit juste les dire que les premières observations sur les mouvements des plantes datent de beaucoup plus loin, puisque Pline de avait antérieurement remarqués et signalés à Memphis.

Enfin, on est réellement autorisé à croire que les plantes ont jusqu'à un certain point le sentiment vague et obscur du bien être et du malaise quand on les suit, quand on les examine dans leurs mouvements, quand on songe, par exemple, que lorsqu'on sème une graine à contre sens, elle se retourne d'elle-même, et de façon que la radicule et la plumule changent à la fois de direction, la radicule pour se porter vers le centre de la terre, la plumule pour se tourner vers le ciel; ou bien, quand on se rappelle que dans la rencontre de deux veines de terre, certains végétaux choisissent parfaitement celle qui leur convient davantage, et savent en conséquence éviter avec un soin tout particulier celle qui pourrait leur être moins profitable ou nuisible; quand on réfléchit enfin, que souffrantes ou étouffées dans des caveaux obscurs, d'autres plantes portent leur tige vers les soupiraux voisins, comme pour y chercher l'air et la lumière qui leur manquent et qui leur sont si utiles, tandis que d'un autre côté leurs racines gênées dans leur extension par des pierres ou par des corps étrangers parviennent avec un art admirable à les éviter en biaisant.

Mais c'est particulièrement à l'époque de leurs amours qu'il faut examiner les plantes pour se convaincre qu'elles ont réellement reçu avec la vie tout ce qu'il leur faut pour se conserver, pour remplir le but de la nature et pour jouir des plaisirs qu'elle réserve à ceux qui se montrent fidèles à ses lois. A cette époque délicieuse aussi pour elles, on voit les fleurs

submergées s'élever audacieusement au dessus de l'eau, comme pour se livrer à l'acte solennel de la fécondation, et si, dès ce moment, on examine avec attention la morène, le nénuphar ou le volant d'eau, on assiste bientôt à de tendres embrassements, et l'on voit, non sans quelque plaisir, les étamines amoureuses se pencher doucement sur les pistils, qu'elles couvrent en un instant de leur poussière fécondante.

Le liseron se prête aussi de très bonne grace à l'accomplissement du vœu le plus solennel de la nature; ainsi à l'époque de la floraison il renverse artistement le godet de sa fleur comme pour faciliter le contact amoureux, et même lorsque les étamines sont plus courtes que les styles, comme dans les campanules par exemple, les stygmates se baissent d'eux-mêmes, et ils conservent cette position jusqu'à ce que la fécondation soit terminée.

La germandrée nous offre un autre spectacle: sa corolle pousse les étamines avec tant de légèreté et de douceur vers les stygmates, qu'on dirait vraiment qu'elle a pour but de les inviter aux amours! Enfin la nigelle et la parnassie nous présentent aussi des scènes très intéressantes; on prétend même que les stygmates de l'une et de l'autre se crispent et semblent éprouver les frémissements spasmodiques d'une ivresse délicieuse chaquefois qu'ils sont touchés par les anthères amoureuses.

Ces exemples prouvent parfaitement que la vie est partout, et que partout elle sait ce qu'il lui faut et sans l'avoir jamais appris de personne. Toutefois notre

proposition va devenir encore plus claire à mesure que nous allons soulever davantage le voile dont la nature jalouse semble se complaire à couvrir ses merveilles.

Les plantes sont, comme tout ce qui vit, soumises et exposées aux outrages du temps et à certaines maladies, dont quelques unes prennent leur source au dehors, dont les autres, au contraire, se lient à des causes internes. Eh bien! consultez les jardiniers, qui sont pour elles d'excellents médecins, et ils vous diront que la nature est toute puissante chez les plantes, et que leur rôle à eux se réduit, du moins dans la majorité des cas, à favoriser ses tendances, ou bien encore à imiter ses procédés ou ses lenteurs. Cependant il y a aussi une hygiène pour les plantes, et nous dirons plus, c'est que la culture est pour elles aussi d'un grand secours dans l'état actuel du globe; ainsi, sans la culture, la vigne, qui remplit nos tonneaux de si doux breuvages, ne nous offrirait que d'acides liqueurs; au parfum délicat de la pomme succéderaient l'aigreur et la dureté; et la poire, dont les sucs sont si légers et si frais, ne nous donnerait plus qu'une chair acerbe et revêche. Or, tout ceci nous prouve que la nature a ses limites, que l'art a sa puissance, mais que l'art doit toujours prendre sa source dans la nature. Maintenant étudions la nature dans les animaux.

Pour apprécier le rôle de la nature chez les animaux, il faut d'abord se faire une idée complète des animaux eux-mêmes, et partant se les représenter comme

étant à la fois des êtres individuels et des êtres collectifs; telle est la seule manière de suivre avec fruit chez eux les opérations de la nature, soit qu'elles aient pour objet de réparer les pertes de substances, ou simplement de rétablir le jeu des fonctions interrompu ou troublé par des causes quelconques.

Les animaux sont, selon nous, des êtres individuels en ce sens que chacun d'eux est vraiment un être isolé, qui a sa volonté, ses désirs, ses besoins, et que considéré au premier abord, il a réellement l'air d'un être simple, bien que par le fait les animaux ne soient en dernière analyse que des êtres collectifs, c'est à dire des êtres composés d'une *infinité d'animaux* ou d'organes partiels unis entre eux, liés par les plus étroites sympathies et tous enfermés dans la même enveloppe que l'on nomme peau, enveloppe qui est jusqu'à un certain point chez eux, ce que la fourmillère est à la fourmi, ce que la ruche est aux abeilles, c'est à dire une maison commune.

Il résulte de là, que la vie des animaux considérés comme êtres individuels se présente à nos réflexions, comme étant le dernier produit d'un certain nombre de fonctions, dont les unes ont pour but d'assurer la conservation de l'individu, et les autres la conservation de l'espèce, et que la vie des animaux considérés ensuite comme êtres collectifs, se révèle comme étant le résultat de la coopération d'une infinité d'existences partielles, qui toutes ont leurs besoins, leurs sympathies, leurs antipathies, on pourrait même dire leurs mœurs.

Il est de fait cependant qu'on ne saurait tracer une ligne de démarcation bien rigoureuse entre ces deux modes d'existence, mais il est constant aussi que leur admission fait naître par la méditation des réflexions fort utiles pour l'enseignement; enfin, il faut considérer encore chez les animaux et la matière qui les compose, et la force qui les anime et qui les fait agir.

Il y a chez tout animal, d'abord une trame organique, une organisation proprement dite, puis une force qui anime cette organisation, qui soutient le jeu des fonctions, qui le commence et qui le règle; par conséquent, lorsque nos vues sont bien dirigées, elles doivent s'attacher également à connaître et à distinguer tout ce qui a trait ou rapport à ces deux importants sujets d'étude. Voulons-nous maintenant nous convaincre du prix que la nature attache à la conservation de ses œuvres, nous n'avons qu'à considérer ce qu'elle a fait pour tous les animaux en général, et pour les espèces même les moins précieuses en apparence?

Elle ne s'est pas contentée de donner aux uns de l'instinct ou tant soit peu d'intelligence, pour fuir ou éviter le danger, mais elle a armé les autres de pied en cap comme pour leur enseigner à ne pas craindre les plus rudes combats. Ainsi sans parler des dards, des griffes, des cornes, des aiguillons venimeux et de tant d'autres défenses qui constituent les armes naturelles d'une infinité d'animaux, nous pouvons citer deux insectes fort remarquables par leur appareil de guerre, savoir le cousin et le scarabée. En effet,

examinez de près le cousin et vous verrez que rien ne lui manque pour engager le combat, ainsi il a une infinité d'yeux pour apercevoir son ennemi, il est muni d'une trompe excellente pour entamer les chairs et pour aspirer le sang des animaux, et quand il se défie de ses forces, il lui reste encore pour assurer sa fuite des ailes qui ne lui manquent jamais et qui le transportent promptement aussi loin qu'il le veut; toutefois le scarabée est plus remarquable encore. En effet, il a comme beaucoup d'autres insectes, des ailes excellentes, des yeux à mille facettes et des pieds très agiles, mais de plus, il est couvert de brassards et de cuissards, ce qui lui donne vraiment l'aspect d'un ancien chevalier. Enfin parmi les autres animaux, on en voit quelques uns qui sont armés de flèches comme le porc épic; on en voit d'autres qui foudroient leurs ennemis comme la torpille électrique, on en voit par milliers qui doivent leur salut à des sifflements horribles, à des figures hideuses, à des odeurs infectes ou à des voix lamentables!

Toutefois, la nature n'en reste pas là, mais dans sa libéralité inépuisable elle pourvoit encore et admirablement aux pertes de substance auxquelles les animaux sont continuellement exposés; ainsi elle a donné aux crabes et aux écrevisses la propriété de reproduire leurs membres, souvent arrachés ou rompus par le roulement des cailloux, comme elle a donné aux végétaux du rivage, sans cesse en butte aux fureurs et aux débordements des eaux, la faculté de se refaire et de se reproduire eux-mêmes de leurs propres tronçons; enfin

toujours sage et toujours habile dans le partage qu'elle fait de ses faveurs, et cherchant sans cesse à proportionner ses dons aux besoins des individus, elle a donné aux animaux d'un ordre plus élevé l'instinct d'abord, et une certaine intelligence qui se rapproche de notre raison.

On donne le nom d'instinct (εν et στικειν piquer dedans) à cet aiguillon en quelque sorte moral *qui pique en dedans*, et qui chez les animaux détermine des mouvements qui sont plutôt le résultat de l'action immédiate exercée sur eux par les puissances générales, que le produit d'une intervention d'idées, et cet instinct, comme nous allons le voir, est souvent très habile. C'est lui qui porte les oiseaux voyageurs à venir nous visiter aux beaux jours du printemps; c'est lui qui les invite à saluer de leurs hymnes d'amour notre terre hospitalière, où ils reconnaissent les premiers champs qu'ils ont vus, où ils retrouvent le feuillage qui les a protégés et le nid qui leur a servi de berceau, où tout, en un mot, les convie à de nouvelles fêtes et à de nouveaux plaisirs ; c'est lui qui leur fait abandonner et fuir leur pays de prédilection lorsque la peste ou certaines maladies épidémiques doivent y exercer leurs ravages; c'est lui qui les guide dans leurs amours et dans leurs haines, et par conséquent qui les arme et les désarme tour à tour les uns contre les autres ; enfin c'est encore l'instinct qui pousse la perdrix, quand elle est mère, à voler lentement et comme si elle était blessée devant le chasseur ou le nez du chien, afin de les éloigner par

cette ruse du lieu même où elle a placé sa famille ; toutefois, ce n'est plus à l'instinct seulement, mais à une sorte d'intelligence qu'il faut rapporter les précautions et les soins que prennent certains animaux pour voler ce qui leur convient, ou pour fuir le danger quand on les a une fois pris en défaut et châtiés.

Voilà sans doute une infinité de faits qui prouvent combien la nature a mis de soin à entourer de précautions et de défense les êtres qu'elle a elle-même formés et dont la conservation lui est si chère, et cependant ce n'est encore rien, car il faut vraiment la voir aux prises avec les causes morbifiques pour se faire une juste idée de l'art admirable avec lequel elle sait opérer chez eux les cures les plus étonnantes; ainsi par exemple qu'on interroge les vétérinaires, et on sera surpris de tout ce qu'ils savent d'intéressant et d'utile à ce sujet : ils nous diront tous que chez les animaux la nature a d'admirables ressources, qu'elle sait faire naître chez eux des crises presque toujours favorables, et que, dans les affections même les plus graves et les plus dangereuses, la nature aidant, on parvient à les guérir par les moyens les plus simples, ainsi, par exemple, à l'aide de quelques médicaments légers et le plus souvent à la faveur du repos et de la diète, auxquels ils sont les premiers à se soumettre.

A cela on nous objectera peut-être, et du reste avec juste raison, que les maladies des animaux sont en général beaucoup moins compliquées que celles de l'homme, parce qu'ils ne connaissent ni la peur de

mourir, ni le dépit, ni la préoccupation, ni les excès de régime, ni cette infinité d'agents qui empoisonnent lentement, ou qui sèment le germe de tant et de si terribles affections, ni toutes les précautions inutiles, qui font éclore de nouveaux accidents, ni les drogues qui en aggravent l'action, ni la crainte ni l'inquiétude qui rendent les remèdes inutiles ou dangereux, etc., tout cela est vrai, mais il faut se rappeler cependant que les animaux ne sont pas moins exposés que nous à toutes les rigueurs et à toutes les vicissitudes du temps, à l'action meurtrière des causes épidémiques, aux fatigues qui énervent, à toutes les violences extérieures, en un mot à une infinité de maladies qui nous tuent, et dont ils se guérissent eux-mêmes, parce qu'ils sont plus sages, plus prudents et surtout plus patients...

Nous voici arrivés à l'homme, il marche en roi à la tête des animaux, et il faut bien en convenir, c'est autour de lui et en quelque sorte sous sa main que la nature généreuse a répandu et placé avec une libéralité sans exemple, tous ses trésors et toutes ses richesses inépuisables. En effet, elle a donné à chacun de nous ce qui nous convient suivant le pays où nous sommes nés, et suivant le rôle que nous sommes appelés à jouer ici bas, et bien plus si dans le cours de notre vie quelques circonstances hostiles viennent à contrarier ses intentions, ce qui est immanquable, ce qui arrive même tous les jours, elle sait encore avec un art admirable qui n'appartient qu'à elle, changer

ses plans et varier à l'infini les rapports et les convenances. Aussi, l'homme aurait sans contredit une noble et douce carrière à parcourir s'il était plus attentif au cri de la raison, et plus docile aux leçons de la nature; mais l'homme a dans l'univers un ennemi bien terrible, et cet ennemi redoutable c'est lui-même, avec ses préjugés qui lui masquent l'ordre éternel, et qui le mettent sans cesse en opposition avec les lois et avec les volontés de la nature.

La nature considérée comme puissance conservatrice et médicatrice, peut être envisagée et étudiée chez l'homme sous ces trois rapports différents, selon qu'elle a pour objet de rétablir le jeu des fonctions, ou de réparer les désordres matériels, c'est à dire les altérations physiques, ou simplement de lutter contre les causes morbifiques dont elle cherche à neutraliser les effets ou à détruire complètement l'action.

S'agit-il de rétablir l'ordre et le jeu des fonctions, la nature se montre en général d'une habileté remarquable, et elle parvient à son but tantôt à la faveur des sympathies qu'elle a elle-même instituées entre les différents organes, tantôt en confiant à certaines fonctions l'art nécessaire pour remplacer telles ou telles autres, comme cela arrive par exemple lorsque les reins viennent au secours de la peau, en suppléant au travail de la transpiration, qui a été altéré ou dérangé par des causes accidentelles; tantôt enfin par ces moyens réunis, ou par mille autres qui nous prouvent que tout se passe dans l'économie comme dans les

bonnes familles, où l'on met en commun et ses plaisirs, et ses peines, et ses délassements, et ses travaux. S'agit-il au contraire de réparer des pertes de substances, la nature ne se montre pas moins admirable comme nous allons le voir. Ainsi par exemple, chez les sujets qui n'ont pas encore été appauvris ou épuisés par les excès et les remèdes, elle sait fermer les plaies et les guérir comme par enchantement, elle sait même créer à l'occasion de nouveaux tissus à l'aide desquels elle enveloppe avec des précautions qui n'appartiennent qu'à elle, certains corps étrangers qui deviendraient sans cela des hôtes fort incommodes et souvent même très dangereux pour l'économie, ce qui nous est démontré tous les jours par l'autopsie.

Ainsi, tantôt ce sont des kystes qu'elle a formés sur des balles pour les isoler en quelque sorte au sein de l'économie et pour paralyser leur action dangereuse; et tantôt ce sont des tissus accidentels qu'elle a composés de toutes pièces aux dépens des liquides séreux ou purulents épanchés dans la poitrine à la suite ou par le fait des inflammations violentes; tissus auxquels elle imprime parfois les caractères de l'organisation jusqu'au point de rendre leur présence dans l'économie tout à fait inoffensive.

Mais c'est surtout contre les causes accidentelles du trouble qu'il faut voir la nature déployer à la fois ses talents, ses moyens et ses ressources inépuisables. Elle est si vigilante et si active qu'à la voir à l'œuvre on dirait vraiment d'une sentinelle posée sur les hauteurs

d'une place forte et importante, pour veiller à toute heure à sa sûreté et pour en défendre vaillamment et les abords et le riche matériel.

Quoi qu'il en soit, la nature déploie encore un grand savoir même dans les plus petites choses : ainsi quelques grains de poussière viennent-ils à pénétrer dans l'œil, vite la circulation locale s'accélère, les yeux se remplissent de larmes, et ces larmes, qui coulent souvent en abondance, enveloppent et entraînent avec elles la poussière irritante ! Est-ce au contraire notre membrane olfactive qui est offensée, en un instant le trouble est à son comble dans cette partie, et jusqu'au point de déterminer un spasme, l'éternûment, qui lance au loin l'hôte incommode qui cherchait à s'y acclimater. Enfin si la poitrine ou l'estomac sont eux-mêmes irrités par des corps étrangers, les mêmes efforts et les mêmes soulèvements se font remarquer, et la toux et le vomissement, en expulsant ces corps, en les chassant au dehors, mettent bientôt un terme au désordre que leur présence occasionnait et entretenait au sein de l'économie.

A d'autres causes d'autres moyens, car la nature sait les varier à plaisir : c'est ainsi qu'on la voit tous les jours ouvrir des milliers de couloirs ou d'égouts quand l'économie a été exposée et soumise à l'action délétère de certains miasmes putrides. Dans ces circonstances, les fonctions de dépuration se mettent à l'œuvre, et, comme si elles voulaient renouveler en quelque sorte nos humeurs, elles versent à flots la sueur et les urines,

et de cette manière elles parviennent en général, sinon à purifier entièrement l'économie, du moins à pousser au dehors tout ou partie des levains morbifiques. Enfin on est autorisé à croire aussi que les tumeurs et les dépôts critiques n'ont souvent d'autre objet que celui d'opérer une pareille dépuration.

Ce serait peut-être ici le cas de parler de ces appétits insolites, de ces goûts extraordinaires, de ces désirs bizarres, de ces besoins d'aller et de venir, et de tant d'autres phénomènes que chacun de nous peut présenter pendant l'état d'indisposition ou de maladie, car tous à s'y bien prendre ne sont souvent que l'expression même des efforts que fait la nature pour atteindre son but, cependant nous en resterons là, car cela nous entraînerait trop loin, et nous avons d'ailleurs d'autres faits plus importants et plus curieux à signaler. Ainsi, par exemple, examinons ce qui se passe dans ces fièvres éruptives qu'on a voulu mais en vain rattacher à toute force aux inflammations. Voyons quelles ressources, quels moyens admirables la nature emploie dans ces circonstances, et nous serons frappés d'étonnement autant que d'admiration. Voyons-la, entre autres, aux prises avec l'agent toxique de la variole, de la rougeole ou de la scarlatine, et nous nous écrierons : que de désordres apparents et de toutes espèces, et pourtant que de mouvements salutaires, que de réactions utiles. En effet, tout s'enchaîne et tout se fait avec tant de mesure et de gradation, que les choses rentrent réellement d'elles-mêmes dans l'ordre et comme par

enchantement aussitôt que le virus s'est fait jour à la peau sous la forme de myriades de boutons qui le versent au dehors et parviennent ainsi à en débarrasser complétement l'économie.

Enfin, à tous ces faits devenus en quelque sorte vulgaires aujourd'hui, nous pourrions encore en ajouter beaucoup d'autres, si nous pensions que ce fût utile, mais nous croyons en avoir assez dit pour prouver combien la puissance de la nature est énergique et merveilleuse dans les maladies, et en conséquence nous nous contenterons de rappeler qu'on doit considérer encore certains évanouissements, et quelquefois même le délire si effrayant pour tant de gens, comme étant eux-mêmes par le fait des phénomènes salutaires que la nature fait naître dans sa sagesse pour nous rendre de grands malheurs plus supportables. Effectivement, que deviendrions-nous au milieu des scènes les plus déchirantes, par exemple, quand une cause violente et imprévue nous arrache pleins de vie et tout à coup ceux que nous aimons, ceux dont l'existence se confond avec la nôtre? Que deviendrions-nous sans l'évanouissement salutaire qui nous saisit et qui, par un artifice aussi prompt qu'admirable, met pour ainsi dire un terme à nos angoisses en glaçant notre pensée et en étouffant en nous tout sentiment? Nous nous briserions sans doute, et notre vie s'éteindrait déchirée ou vaincue par toutes les tortures de l'ame. Eh bien, la nature vient à notre secours, et elle nous arrache à une mort certaine par une syncope, par un simple évanouissement.

De même, il y a des circonstances dans lesquelles le délire est aussi un bienfait, dans ces moments très communs où il empêche l'homme d'assister en quelque sorte à sa destruction, de calculer froidement ses pertes et de mesurer avec amertume toute l'étendue de ses regrets. Oui, nous le répétons, dans toutes ces crises du cœur auxquelles les inquiétudes de l'ame ne sont pas toujours étrangères, le délire vient toujours en aide au malade, et comme un voile jeté par la nature entre la vie et la mort, non seulement il adoucit les regrets cuisants les plus légitimes, mais encore il procure quelquefois au malheureux qui s'éteint des illusions fugitives qui ne sont pas sans quelque douceur. Enfin, nous le disons avec une conviction profonde, c'est la nature encore qui, pour nous faire supporter plus patiemment et quelquefois même avec résignation les épreuves nombreuses auxquelles chacun de nous est exposé sur cette terre de misères, c'est la nature généreuse, qui nous a donné dans sa libéralité un penchant profond et irrésistible à croire à une autre vie ; croyance bien douce qu'on retrouve chez tous les peuples, croyance que le vice et une fausse science peuvent étouffer momentanément, mais qui reprend toujours sa force et sa puissance dans les ames riches et sensibles, sans jamais devenir pour cela l'objet direct et immédiat du sens intime et d'une démonstration rigoureuse, par cette grande raison qu'il est impossible même à la nature qui nous a si habilement formés de nous faire sentir aujourd'hui des choses qui ne doivent être réelles que

demain, et de nous faire goûter par anticipation un bonheur que notre organisation frêle et mortelle n'aurait peut-être pas elle-même la force de supporter.

Toutefois, si la croyance à une autre vie ne peut pas devenir l'objet du sens intime, et par conséquent l'objet d'une démonstration rigoureuse, il faut convenir pourtant que le cri de la conscience et du cœur qui inspire cette croyance a bien aussi ses raisons, *que la raison ne connaît pas*, il faut convenir surtout, que ce sentiment prend un degré puissant de vraisemblance, quand on songe que l'homme lui-même n'est réellement doué de prévoyance, et même de pressentiment, que parce qu'il y a unité parfaite entre les lois qui président à la formation de ses idées, et celles qui président à la formation et aux rapports mutuels de tous les corps de la nature.

Ainsi donc, la croyance à une autre vie ne pourra jamais être détruite, mais elle pourra seulement dans sa manifestation, recevoir l'empreinte plus ou moins bizarre des hommes et des temps... autrement dit, l'homme est bien libre d'entourer la vérité de fictions, de fables ou de contes ridicules, parce qu'il a le pouvoir de mêler son action, et par conséquent ses folies et ses romans aux grands et utiles enseignements de la nature, mais la vérité n'en restera pas moins pour cela la même au fond, et les esprits sages et éclairés sauront toujours qu'il faut rapporter à l'homme tout ce qui est fabuleux, inconstant et variable, et à la nature tout ce qui est simple, perpétuel et universel... en un mot, ils

sauront toujours que la variété même des opinions des hommes ne prouve qu'une chose, savoir qu'ils sont entièrement libres d'interpréter à leur manière les affections générales, et de les peindre avec des couleurs de leur goût. Rentrons maintenant dans notre sujet.

Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons encore, c'est toujours par des moyens infiniment supérieurs à ceux de l'art le plus sublime que la nature médicatrice parvient à toutes ses fins chez l'homme et chez les animaux; ainsi elle les éclaire et elle les guide par la douleur, par le plaisir, et surtout par l'instinct. Toutefois il est à propos de faire remarquer que cette dernière lumière n'est plus d'un grand secours aux hommes, attendu que chez eux, et particulièrement chez ceux qui sont très cultivés, il n'y a plus d'instinct à proprement parler, mais des préjugés seulement, des caprices, des fantaisies, des besoins factices, et beaucoup d'erreurs! Oui, c'est une triste vérité, mais il faut pourtant le dire, l'instinct ne sert guère à l'homme que dans l'enfance, dans cet âge intéressant et tendre, où les organes dociles à la voix intérieure de la nature, ne savent point encore résister à ses avis. Mais plus il se développe, plus il s'avance dans la vie, et plus il se laisse guider par les conseils de l'imagination, qui sortie elle-même d'une source pure, s'altère à chaque instant par les mélanges auxquels elle se prête, et devient ainsi trop souvent pour lui un instrument formidable de souffrance et de mort. Oui, l'imagination est si amie de l'exagération

qu'elle est toujours contrainte et mal à l'aise, quand on cherche à la contenir dans les limites qu'impose la sagesse, et elle est si inconstante qu'elle s'enrôle sous tous les étendarts, et qu'elle entretient même des intelligences avec tous les partis; voilà pourquoi lorsqu'elle n'est pas gouvernée par les principes méthodiques du raisonnement, et maintenue par le lest du savoir positif, elle devient facilement aussi versatile qu'elle est féconde, voilà pourquoi elle finit toujours par exercer sur ses esclaves une domination humiliante, tyrannique, et partant très préjudiciable aux intérêts de la science en général, et aux sages intentions de la nature en particulier.

Toutefois nous avons à notre portée un excellent moyen à prendre pour éviter tous ces écueils, sources de mille autres, c'est d'écouter avant tout la voix de la raison qui nous ramène toujours aux meilleurs choses quand nous savons l'entendre.

En effet, la raison qui n'est en définitive que la science des rapports, est une lumière pure que la nature a mise à notre disposition pour nous éclairer dans les sentiers de la vie et pour nous soutenir dans les moments difficiles, c'est à elle par conséquent qu'il appartient de combattre l'erreur qui est sans contredit la plus dangereuse de toutes les compagnes, puisqu'elle met les opérations de l'homme qui l'écoute, en opposition constante avec les lois de la nature, qui s'accomplissent toujours, en brisant et en écrasant sans ména-

gement tout ce qui les contrarie, tout ce qui leur résiste.

Néanmoins, il ne faut pas oublier que l'homme possède aussi le fâcheux privilège de pouvoir ajouter son action à celle de la nature, et même que c'est en vertu de ce privilège qu'il peut jusqu'à un certain point résister à l'action des lois naturelles, qu'il parvient même à modifier quelquefois dans leur détermination ordinaire, du moins pendant un certain temps, car c'est pour avoir perdu de vue cette importante vérité, ou pour mieux dire, c'est pour n'avoir pas saisi ou compris l'influence de cette dangereuse coopération, que ceux qui s'érigent en interprètes, censeurs ou apologistes de la nature, ont presque toujours confondu la part ou l'ouvrage de l'un avec la part et l'ouvrage de l'autre, et partant qu'ils ont répandu des erreurs plus ou moins graves relativement aux opérations et aux effets partiels de cette cause générale.

Il ne faut pas non plus perdre de vue que la nature est lente et souvent même très lente dans sa marche et dans ses opérations, mais aussi, que par une sorte de revanche, elle prend presque toujours la voie la plus convenable et la plus sûre pour arriver à son but; et pourtant, c'est ce que font tous les jours ceux qui se livrent à l'exercice de la médecine, ils se pressent, ils agissent sur des indications infidèles, et ils finissent presque toujours ainsi par faire perdre à la nature opprimée sa partie tout entière et celle du malade, comme le prouvent des milliers d'exemples.

En effet, que de victimes humaines l'impatience et la précipitation n'ont-elles pas immolées sur la foi des systèmes, que de martyrs ne sacrifie-t-on pas tous les jours encore à de faux dieux, que de larmes enfin n'ont pas fait couler ce qu'on a eu raison d'appeler les crimes de la médecine? ici ce sont de pauvres enfants qui succombent pleins de vie à l'époque orageuse de la première dentition, parcequ'on veut arrêter à toute force et par mille remèdes un flux de ventre très abondant à la vérité, mais salutaire! là, c'est un sujet éminemment nerveux qui meurt sous le fer de la lancette, ou qui périt exsangue dans des convulsions épouvantables par suite d'applications de sangsues trop souvent ou imprudemment appliquées; de tous les côtés, enfin des milliers de commères qui meurent à la suite même des remèdes qui devaient les *nettoyer* ou *les remettre à neuf*... Partout en un mot, des dupes et des sots dont la cruelle histoire répand sur la médecine le ridicule et le blâme, et attire sur elle les sarcarmes et les reproches sanglants des hommes les plus disposés par leurs lumières et par leur raison, a rendre hommage à la fois à notre science et à notre noble profession.

Cependant disons-le bien, s'il est parfois du devoir du médecin de savoir attendre et interroger patiemment la nature, si même dans quelques circonstances délicates il doit en avoir tout le courage, il en est d'autres aussi où une trop longue expectation serait un crime impardonnable, c'est dire qu'il ne saurait assez s'attacher à faire la part des événements et des choses, c'est

dire qu'il doit s'appliquer avec un soin tout particulier à reconnaître à la fois et les limites de la nature, et les limites de l'art, en cherchant toujours à saisir et à distinguer les mouvements favorables et les mouvements nuisibles, pour favoriser les uns et pour combattre les autres, en cherchant surtout à saisir l'indication ainsi que le temps ou l'opportunité de l'action, car toute la médecine pratique est là.

Oui voilà la science médicale, elle est fort étendue et bien réelle, mais elle est aussi d'un emploi très difficile, parce que notre organisation est à la fois si compliquée et si flexible, qu'elle se prête pour ainsi dire à chaque instant à mille influences dont les unes se combinent et tournent à notre profit, dont les autres au contraire se croisent et nous deviennent hostiles ou préjudiciables. Cependant on ne saurait assez le répéter, malgré tout ce que la médecine laisse encore à désirer, elle est digne incontestablement de la reconnaissance et de la considération de tous... Que de maux en effet n'a-t-elle pas étouffés, que de larmes n'a-t-elle pas adoucies ou séchées, que d'espérances enfin n'a-t-elle pas entretenues avec une sollicitude touchante, quand toutes les autres ressources étaient taries ou épuisées!

CHAPITRE III.

DOCTRINE DES CRISES ET DES JOURS CRITIQUES.

Tous les jours sont les jours de la nature.
SOLANO.

La doctrine des crises est l'œuvre ou le travail des médecins les plus éclairés de l'antiquité. Elle a été établie et défendue tour à tour par Hippocrate, Dioclès, Archigène, Celse et Galien, dans les premiers temps de la médecine ; par Fracastor, Arnaud de Villeneuve, Paracelse et Prosper Alpin, à une époque moins reculée, et enfin, plus près de nous encore, par Houllier, Duret, Baillou, Baglivi, Fernel, Sydenham, Hoffmann, Stahl, Boerhaave et Bordeu, qui ont tous donné leur assentiment à cette doctrine, ce qui ne l'a pas empêchée cependant d'être attaquée à différentes époques par des hommes très remarquables aussi, tels que Asclépiade, Van Helmont, Barbeyrac, Reil, Chirac, Brown, et dans ces derniers temps par quelques uns des plus ardents partisans de la doctrine physiologique.

Quoi qu'il en soit, la doctrine des crises repose sur des faits incontestables ; elle est basée sur l'observation fidèle et attentive des tendances presque toujours fa-

vorables de la nature; par conséquent elle survivra aux systèmes éphémères, elle sortira toujours pure et intacte des guerres injustes et acharnées que pourraient leur susciter encore l'ignorance, la mauvaise foi ou l'esprit de parti; il est bien entendu que nous parlons ici des vérités de fait, et nullement de ces prétendus principes qui ne sont au fond que le fruit de l'exagération des sectaires ou des amis imprudents.

Hippocrate est le premier qui ait fait mention des crises; mais ce qu'il en a dit est tellement éparpillé dans ses nombreux Traités, que pour se faire une juste idée de la manière de voir de ce grand homme sur ce point important de pathologie, il faut réellement consulter Galien, qui a pris un soin tout particulier à rassembler en corps de doctrine toutes les observations et tous les dogmes du père de la médecine. Voici ce que nous savons de plus important à ce sujet.

Le mot crise, en grec κρισις, κρινομαι, je juge, veut dire jugement. On l'a employé et on l'emploie tous les jours dans des acceptions bien différentes. Selon Hippocrate, il exprime tout changement, toute mutation qui surviennent pendant le cours d'une maladie, soit que la maladie cesse ou diminue, soit au contraire qu'elle augmente et devienne plus grave, ou bien encore qu'elle change seulement de caractère : selon d'autres, le mot crise se prend dans un sens purement favorable; enfin, il y en a qui ne le donnent qu'aux changements qui se lient à quelque évacuation nouvelle, ou à tout autre phénomène remarquable,

tandis que beaucoup de médecins s'en servent pour désigner les phénomènes qui accompagnent ces changements, et non les changements eux-mêmes.

Quant à Galien, fidèle aux principes du maître, il définissait la crise un changement subit en mieux ou en pis, et malgré tout ce qu'on a pu dire, il est constant que ce ne fut que longtemps après lui, et lorsque les doctrines humorales étaient déjà en pleine vigueur, qu'on a cherché à prouver que le mot crise venait de κρινειν (qui effectivement signifie *juger*, mais qui veut dire aussi *séparer*), voulant en quelque sorte donner par là à entendre que le mot crise était synonyme de sécrétion, ce qui rentrait parfaitement dans les idées qu'on avait alors des maladies qui, selon l'opinion reçue, devaient toutes se terminer par l'expulsion au-dehors de la matière morbifique altérée et rendue inoffensive par les mouvements de la vie et les effets de la nature, théorie qui n'est nullement absurde malgré l'avis contraire, quand on sait en faire l'application aux affections déterminées par certaines causes toxiques qui ont plus ou moins d'action sur la composition de nos fluides.

L'attention ne fut pas plutôt concentrée sur ce point important de doctrine, que par une conséquence toute naturelle, on en vint bientôt à considérer les crises comme des effets salutaires de la nature, à la suite desquels les maladies devaient se terminer ou par l'expulsion au-dehors de la cause morbifique, ou par le transport de la matière morbifique sur une partie

plus ou moins noble ; puis, l'expérience et l'observation aidant, on admit en théorie trois espèces de crises : 1° les crises avec évacuation ou tumeur ; 2° les crises avec métastases ; 3° les crises insensibles, c'est à dire sans évacuation et sans métastases, dans lesquelles on supposait que la matière morbifique se dissipait peu à peu et sans qu'on sût précisément par quelle voie elle s'échappait : genre de crises qu'on trouve encore désigné dans les anciens auteurs sous le nom de lysis ou solution.

Les choses une fois arrivées là, on recueillit de toutes parts des observations ; alors chaque médecin apporta les siennes avec plus ou moins de réflexions à l'appui ; on assigna aux mouvements critiques des temps de repos et d'action, des jours heureux et malheureux, et partout on signala avec précaution les circonstances qui pouvaient favoriser ces mouvements, et celles au contraire qui les dérangeaient ordinairement. Plus tard on reconnut que l'inflammation avait en général pour crise naturelle l'hémorrhagie ; les fièvres essentielles, les sueurs, les éruptions, les abcès ; les névroses, le flux hémorrhoïdal ; les affections catarrhales chroniques, les dartres ; les affections aiguës de la poitrine, les sueurs et l'expectoration ; les hydropisies, la sueur et les urines ; les fièvres bilieuses, le vomissement ; les fièvres adynamiques et pestilentielles, les évacuations alvines, les bubons, les parotides, les eschares gangréneuses ; alors on inscrivit tout cela avec une attention religieuse sur les tables encore neuves de l'observation ; puis, on

ajouta au nombre des crises les furoncles, les charbons, le ptyalisme et quelques écoulements muqueux, et de ce moment la doctrine commença à se dessiner et à prendre une véritable consistance ; pourtant, on lui en donna davantage encore en divisant les crises en crises salutaires ou dangereuses, parfaites ou imparfaites, régulières ou irrégulières, décisives ou mortelles, bien que cette division encore arbitraire eût besoin elle-même d'être encore soumise aux épreuves du temps et de l'observation.

Enfin on s'attacha surtout à distinguer les jours où les crises se manifestaient de préférence, ceux où elles étaient plus constamment favorables ou défavorables, et ceux pendant lesquels on pouvait administrer les remèdes avec le plus de chances de succès, et lorsque ce travail fut terminé, on posséda réellement une vraie doctrine.

Quant aux jours critiques, voici comment ils sont classés, on admet 1° des jours critiques radicaux principaux, ou par excellence, 2° des jours critiques ordinaires ; 3° des jours indicateurs ; 4° des jours intercalaires ; 5° des jours vides qu'on appelle aussi médicinaux ou médicaux.

Les jours critiques *radicaux* ou par excellence, sont le septième, le quatorzième et le vingtième, mais le meilleur de tous, c'est le septième, et Galien l'a comparé à cause de cela à un bon roi. Après eux, viennent ensuite les jours critiques ordinaires, ce sont le neuvième, onzième, dix-septième, puis le troisième, le

quatrième, le cinquième et le sixième; mais malheur aux malades chez lesquels la crise s'opère le sixième jour, car c'est le plus fâcheux de tous, et on l'a surnommé le Tyran! Le huitième, le dixième, le douzième, le seizième et le dix-huitième sont aussi des jours critiques, mais ils sont beaucoup moins avantageux.

On donne le nom de jours indicateurs au quatrième, au onzième et au dix-septième, parce qu'ils annoncent ordinairement une crise : le quatrième qui est le plus sûr et le plus avantageux de tous, annonce la crise pour le septième jour; le onzième l'annonce pour le quatorzième, et le dix-septième pour le vingtième.

Les jours intercalaires sont ceux qui peuvent jusqu'à un certain point remplacer les jours critiques, mais qui ne sont pas sûrs, et qui laissent pour ainsi dire toujours dans la crainte d'une rechute; on considère comme tels le troisième et le cinquième qui est de très mauvais augure, le neuvième qui l'est moins, le sixième dont nous avons déjà parlé, puis le treizième et le dix-neuvième.

Enfin, on donne le nom de jours vides médicinaux ou médicaux, à certains jours qui ne sont ni indicateurs, ni critiques; ce sont le huitième, le douzième, le seizième et le dix-huitième, et comme ces jours-là on n'a rien à attendre, ni crise, ni indication, c'est en général pendant leur durée, qu'on a recours, mais toujours avec une grande réserve, aux différents agents thérapeutiques; ce sont selon le célèbre Bordeu les jours de l'art, qui n'a aucun droit sur tous les autres,

puisqu'il ne lui est jamais permis de déranger la nature qui partage son travail entre les jours critiques et indicateurs, et qui se repose et prend pour ainsi dire haleine les jours vides.

D'autres auteurs prétendent au contraire que tous les jours sont médicaux, excepté le sixième, le septième, le quatorzième et le vingt-unième, et par conséquent qu'on peut tous les jours, excepté ces quatre-là, employer indistinctement les remèdes à toutes les époques de la maladie ; enfin les anciens médecins divisaient encore les jours dans les maladies, en jours pairs et impairs; toutefois il est bon de se rappeler qu'ils ont écrit à ce sujet une infinité de choses qu'il serait dangereux d'accepter sans examen. Telle est la fameuse doctrine des crises; que veut-elle, où conduit-elle ? En un mot, conservée et transmise par les uns avec un soin religieux, démembrée au contraire, ou violemment attaquée par les autres, mérite-elle au fond toute la confiance qu'on lui accordait autrefois, ou tout le mépris dont on la frappe aujourd'hui ? Ceci exige un sérieux examen ; nous allons nous y livrer en toute conscience.

D'abord, notons un fait très important ; c'est que la plupart des médecins sont d'accord sur l'existence des crises considérées comme des phénomènes qui surviennent pendant le cours des maladies et qui précèdent en général de fort près leur terminaison, avec cette différence seulement que les uns ne voient dans ces phénomènes que des états aggravants de plus, tandis que les autres les considèrent au contraire comme le ré-

sultat des efforts conservateurs de la nature, et comme de précieux moyens de solution; ce qui prouve déjà, et c'est un grand point, que c'est moins l'existence des crises que l'on a contestée, que le résultat même des mouvements critiques.

Mais hâtons-nous de le dire, si ce point de doctrine peut aujourd'hui trouver grace quelquefois auprès de nos adversaires, il n'en est pas de même de ce qui a trait aux jours critiques, car à ce nom seul, tous se soulèvent et se mettent en colère. Laissons parler d'abord ces rudes antagonistes, laissons-les aussi exhaler toute leur mauvaise humeur, et alors avec un peu de persévérance et de modération nous finirons par leur démontrer que les jours critiques ont comme les crises des preuves à l'appui de leur existence, et que cette question délicate qui joue un rôle si important dans la théorie médicale des temps passés, et qui d'un autre côté se lie d'une manière si étroite aux dogmes principaux de la pathologie générale, ne serait réellement pas de nos jours l'objet de controverses si alarmantes pour les médecins et si funestes à l'humanité, si au lieu de se placer pour l'étudier sur un terrain mobile, on voulait seulement prendre la peine de choisir le véritable point de vue pour s'y tenir jusqu'au bout.

Que dit la doctrine des crises, sur quoi est-elle fondée, que nous a-t-elle appris? Ou bien encore, quel mal a-t-elle fait à la médecine? quelle influence funeste a-t-elle exercée sur la thérapeutique, qui a toujours été

violée la première à chaque invasion de système? C'est ce que nous allons chercher à découvrir.

La doctrine des crises exprime et dénote un fait capital, en mettant à découvert le rôle et le pouvoir de la nature dans les maladies; elle repose sur l'expérience et sur l'observation, par conséquent elle ne saurait découler d'une source à la fois plus féconde et plus pure, puisque c'est dans l'observation et dans l'expérience que l'art encore enfant a puisé ses premières richesses, et que de nos jours, c'est encore l'observation qui lui fournit les modèles les plus précieux et les vues les plus sûres.

Quant aux préceptes de cette doctrine, ils portent, pour ainsi dire, leur fruit avec eux: ainsi, c'est parce que les meilleurs observateurs ont su les mettre en pratique, qu'ils ont reconnu 1° que la rougeole, la scarlatine et la variole discrète ont en général une durée fixe et déterminée; 2° que la fièvre tierce se juge fréquemment d'elle-même au septième accès; 3° qu'une infinité d'affections se terminent d'une manière très heureuse dans un temps qui varie selon l'époque de l'année, selon la saison ou le climat; 4° qu'il se fait des changements notables dans l'économie à sept ans, à quatorze, à vingt-un, à trente-cinq, à quarante-cinq, à soixante-trois; changements si importants, qu'il arrive souvent à ces époques que les malades guérissent de certaines affections auxquelles ils avaient été sujets jusque là, de même que par une sorte de compensation fâcheuse, ils peuvent aussi en contracter de nouvelles. En un mot

c'est en suivant cette doctrine qu'on a appris que l'être qui s'élance sur la ligne ascendante de l'échelle de la vie, est comme celui qui a vécu et qui suit la ligne descendante, exposé à des orages et à des révolutions qui ne sont pas sans danger quand on ne sait pas les conjurer à temps ou les combattre prudemment par des moyens éprouvés.

Voilà tout le bien que cette doctrine a fait; maintenant, si nous voulions rapporter le mal qu'elle a produit, notre tâche ne serait pas aussi facile, et nous serions réellement obligés de nous en tenir à dire simplement qu'elle a eu le tort de concentrer les vues des praticiens sur l'expectation en général, qui a sans contredit ses dangers, bien qu'il vaille cent fois mieux encore s'exposer à laisser mourir ses malades faute de remèdes, que de les *juguler* par des saignées ou de précipiter leur dernière heure par des moyens intempestifs.

Convenons donc que la question des crises est tout à fait une question d'observation et de vérification, et qu'elle se réduit tout à fait à savoir s'il est vrai ou non qu'il survienne dans le cours des maladies des phénomènes étroitement liés à la résistance ou à la réaction vitale, phénomènes qui ont pour but, quand ils ne dépassent pas certaines limites et qu'ils ne sont pas troublés dans leur action, de juger la maladie et d'y mettre un terme par des évacuations, des tumeurs ou tous autres produits morbides qu'on nomme à cause de cela crises ou jugements.

Partant de là, si nous jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les différentes affections auxquelles nous sommes exposés, nous reconnaîtrons que les choses se passent réellement ainsi dans la majorité des cas. Par conséquent la cause de la doctrine des crises est gagnée; car nous ne pensons pas qu'on s'avise ici d'invoquer sérieusement l'exception contre cette thèse, puisqu'il est parfaitement démontré, en bonne logique, que les exceptions, loin de détruire la règle, la confirment et la rendent plus imposante.

Du reste les crises seraient bien moins rares et surtout bien plus efficaces, si on savait respecter davantage les tendances et les mouvements de la nature, si on ne les dérangeait pas par tant de drogues, de saignées et de prescriptions de toute espèce; enfin si l'on ne se montrait pas tous les jours si habile à inventer une foule de moyens qui ne font que contrarier la nature, qui cherche toujours à opérer la guérison!... Mais malade ou médecin, parent ou ami, on se lasse d'attendre, on veut à toute force essayer tel ou tel moyen admis plus ordinairement sur la foi de quelques expériences suspectes, on se hâte ou on se livre, et l'on paie souvent ainsi de sa vie son imprudence et sa faiblesse, lorsqu'on ne reste pas toujours impotent ou malingre! Oui, voilà ce qui arrive très souvent quand on ne sait pas respecter les crises à la faveur desquelles les malades recouvrent presque toujours pleinement et même assez promptement le développement et la jouissance de leurs forces physiques et morales.

On éviterait tous ces malheurs si l'on ne perdait pas de vue que toutes les maladies une fois déclarées ont réellement à suivre une marche et une allure qu'elles affectent spécialement et constamment; si l'on se rappelait qu'il s'opère presque toujours pendant leur cours des mouvements favorables à la guérison, soit que cette amélioration ait lieu par suite d'un changement d'irritation comme le prétendent les solidistes, soit qu'elle ait lieu par suite de l'expulsion au dehors d'une matière hétérogène et morbifique, comme le soutiennent d'une manière trop exclusive aussi les humoristes, auxquels nous sommes, soit dit en passant, redevables de quelques idées fort bonnes sur la crudité, la coction et l'expulsion de la matière morbifique; enfin on éviterait tous ces malheurs si l'on était plus convaincu qu'il n'est ni prudent ni convenable d'employer une méthode perturbatrice pendant le cours d'une maladie qui marche régulièrement, ni même d'avoir, au début d'une maladie, recours sans exception, aux saignées abondantes, lorsque l'état général du malade, de concert avec toutes les circonstances de temps et de lieu, n'en fait pas impérieusement un devoir. Autant vaudrait assassiner de suite son malade, car en se comportant comme nous venons de le dire, on met réellement la vie du malade dans un danger aussi imminent que serait celle du fœtus à peine formé dont on épuiserait la mère à force de saignées et de remèdes, on n'a de part et d'autre qu'un résultat déplorable à attendre, disons le mot, on ne peut compter que sur un avortement.

Ajoutons à cela que les crises ne surviennent pas à toutes les périodes des maladies, qu'elles ne se développent d'une manière franche qu'à l'époque de leur terminaison; qu'elles jugent bien plus de maladies aiguës que de maladies chroniques; qu'elles n'ont pas également lieu dans tous les climats, ni dans tous les temps de l'année, ni chez tous les sujets; qu'elles sont par exemple, bien plus lentes et bien plus rares dans la vieillesse que dans les autres âges de la vie, chez les gens épuisés de nos grandes villes, que chez les habitants des campagnes, et nous finirons par reconnaître que cette doctrine mérite réellement plus de confiance qu'on ne lui en accorde généralement aujourd'hui.

De plus, dans tous les temps, de nos jours comme autrefois, comme toujours, on a été à même de remarquer qu'indépendamment des grandes perturbations atmosphériques, qui dérangent toujours plus ou moins le travail critique, les crises étaient encore troublées dans leur développement, non seulement par des remèdes imprudemment administrés comme nous venons de le dire tout à l'heure, mais encore par une médication trop active quoique basée jusqu'à un certain point sur les indications du moment, voilà encore par conséquent autant de choses qu'il est de la plus haute importance de noter.

Il est un fait sur lequel les médecins qui combattent la doctrine des crises reviennent souvent : ils disent que non seulement dans certains cas les crises sont incomplètes, mais encore qu'il y a souvent de mauvaises crises,

et même des crises toujours mortelles. A cela nous répondrons que les anciens en savaient aussi long qu'eux, et qu'ils n'ont jamais nié cela; mais nous ajouterons aussi que ce fait, loin d'ébranler la doctrine des crises, la confirme au contraire à notre avis. Effectivement, admettre de mauvaises crises, c'est reconnaître qu'il existe des crises, c'est reconnaître par conséquent une partie de ce que nous avançons. Quant aux mauvaises crises, nous dirons qu'elles sont infiniment plus rares qu'on ne l'a dit : nous ajouterons qu'on a souvent pris pour elles des phénomènes ou des accidents produits par des lésions organiques qu'on ne soupçonnait pas chez les malades, tels que des étranglements internes, des ruptures et des perforations sur la nature et le développement desquels l'anatomie pathologique a jeté et jette tous les jours encore de vives lumières.

Comme du temps d'Hippocrate et surtout de Galien la pathologie était en quelque sorte toute humorale, il était bien naturel que l'on considérât la cause de la fièvre comme ayant sa source dans un vice quelconque des humeurs, et que, partant de là (avec les idées fort sages d'ailleurs que l'on avait déjà sur le rôle et la puissance de la nature médicatrice), on se représentât un état fébrile comme un effort de la nature ayant pour but de réduire la matière morbifique à un tel état de ténuité ou de coction, qu'elle pût être expulsée de l'économie au moyen de quelques évacuations naturelles; on devait même raisonner ainsi, mais on est allé trop loin, et nous conviendrons même qu'on a poussé les

choses sur ce point jusqu'à l'abus. En effet, l'expérience démontre que toutes les fièvres ne sont pas déterminées par un vice humoral, bien que les humeurs finissent toujours, sinon par se décomposer, du moins par s'altérer dans leur composition lorsque l'état morbide se prolonge et dure longtemps; d'où il résulte que soutenir une pareille thèse, c'est soutenir une absurdité. Ainsi on le voit, tout en admettant les principes des humoristes, nous savons respecter aussi les idées des solidistes; néanmoins nous allons insister un instant sur les opinions des premiers, parce qu'à notre avis on ne fait pas assez attention aujourd'hui à leur doctrine, qui, quoique vicieuse sur quelques points, comme toutes les doctrines exclusives, renferme cependant de très bonnes choses.

Les humoristes disent, relativement aux crises, que la constitution du malade est quelquefois si active et si riche, et la matière morbifique si faible, que cette dernière est peu à peu évacuée et d'une manière insensible par une sorte de crise que les anciens nommaient lysis, mais que, le plus souvent, le travail de la nature et l'expulsion de la matière morbifique qui en est le résultat, se manifestent par une crise évidente ou apparente.

Ils disent encore qu'il y a des cas où la nature n'est pas assez forte pour altérer la matière morbifique au degré nécessaire à son entière expulsion, et qu'alors elle est seulement éliminée de la masse du sang, et déposée sur une partie plus ou moins noble de l'écono-

mie, ce qui amène une terminaison heureuse ou fatale, selon que le malade est plus ou moins fort, et que la partie envahie est par sa position, sa structure, et ses usages, dans des conditions plus ou moins favorables à l'action médicatrice de la nature.

Ils soutiennent également qu'il y a des cas où la matière morbifique est si maligne et si délétère, et le malade au contraire si faible et si épuisé que les évacuations critiques ne se font en quelque sorte que partiellement, et d'une manière si imparfaite que le malade ne fait que passer de chutes en paroxysmes et de paroxysmes en rechutes ; puis ils ajoutent que ce ne sont là que des exceptions, et que dans la majorité des cas la maladie marche avec une telle régularité qu'on est à même de remarquer très facilement les trois temps de crudité, de coction, et d'évacuation, qui par leur ensemble constituent à vrai dire l'état morbide par excellence dans les affections essentiellement humorales.

Au sujet des évacuations critiques, ils font encore observer qu'elles sont presque toujours annoncées par l'apparition de quelques symptômes violents, et même par un trouble qui avec l'apparence d'un véritable danger offre jusqu'à un certain point l'image d'un combat à outrance entre la nature et la cause morbifique, et nous croyons devoir insister d'autant plus sur cette particularité, qu'en général les gens du monde, et même les médecins vulgaires peu au courant des habitudes de la nature s'effrayent dans cette circonstance, perdent souvent la tête, et s'efforcent ou s'empressent presque

toujours d'agir quand il faudrait savoir attendre, ou tout au plus savoir se contenter de soutenir les efforts de la nature, puisque sans cela il arrive souvent que le malade succombe victime à la fois des efforts de la nature et des violences de l'art.

Quant aux époques auxquelles les crises doivent arriver, elles peuvent être prévues et annoncées par ceux qu'une longue expérience a mis au courant des habitudes de la nature et qui connaissent toute la valeur des circonstances relatives, d'une part, au sujet, et à tout ce qui le concerne, et relatives de l'autre à tout ce qui se rattache aux conditions de temps, de lieu, de saison ou de climat : il y a même des signes qui ne trompent pas, signes qui se montrent en général trois jours avant les crises; ainsi par exemple quand la maladie marche régulièrement, on peut ordinairement le quatrième jour prédire une crise pour le septième, le onzième jour pour le quatorzième, le dix-septième jour pour le vingtième, bien qu'on ne soit très sûr de son fait, qu'autant que plusieurs phénomènes propres à indiquer l'une ou l'autre de ces crises, se développent eux-mêmes dans un certain ordre, en se montrant pour ainsi dire de concert et en harmonie.

Il y a des crises pour les maladies aiguës et pour les maladies chroniques, mais en général elles sont moins communes dans les maladies chroniques, et pour les distinguer, il faut plus d'habileté et plus de persévérance même dans le cas où un mauvais traitement ne trouble pas la marche de la nature.

Les crises varient suivant la nature de la maladie; elles varient aussi en raison du sujet et de l'époque de l'année où l'on se trouve : ainsi au printemps et chez les sujets jeunes et vigoureux, on remarque des hémorrhagies et des éruptions à la peau; en été ce sont les sueurs qui prédominent; pendant l'automne ce sont les diarrhées et les flux de ventre, enfin pendant l'hiver ce sont les urines qui opèrent en quelque sorte les dépurations critiques.

Il est aussi très important de connaître la durée ordinaire des mouvements critiques; car si leur suppression brusque est dangereuse et peut même dans quelques circonstances devenir mortelle, en revanche leur durée lorsqu'elle dépasse certaines limites, est aussi très préjudiciable au malade, comme Hippocrate, Galien, Fernel, Duret, Prosper Alpin et Stoll l'ont eux-mêmes exprimé; et c'est pour cela, sans contredit, qu'ils se sont attachés avec tant de soin à chercher et à faire connaître les signes et les caractères propres à chaque genre de crises, ainsi que le temps ordinaire de leur durée.

A ce sujet, nous dirons que les crises qui s'opèrent par les sueurs et les crachats n'ont pas de durée constante, qu'il y en a qui ne durent que quelques heures, qu'il y en a d'autres qui persistent au contraire pendant plusieurs semaines; enfin que les hémorrhagies et les flux de ventre ou d'urine les plus favorables ne dépassent guère un jour ou deux. Du reste, il est bon de noter que c'est moins la quantité des évacuations que

l'opportunité de leur apparition qui sauve les malades, et par conséquent que c'est avec infiniment de raison qu'on a dit qu'une goutte de sang sortie à propos et spontanément par le nez valait mieux pour le malade que des saignées copieuses opérées par la lancette.

Nous avons dit tout à l'heure que les crises pouvaient être prévues et annoncées par un médecin attentif et exercé, c'est un fait vrai; aussi nous croyons être agréable à tous en reproduisant ici textuellement les idées de M. le professeur Landré-Beauvais, qui a fait un excellent résumé de tout ce qui a été écrit de mieux sur les crises, et qui a parfaitement indiqué les signes particuliers à chaque espèce de mouvement critique, les phénomènes généraux précurseurs des crises, enfin le pronostic que l'on doit tirer de chacune de ces crises.

« Les signes particuliers aux crises sont, dit M. Landré-Beauvais, pour les hémorrhagies en général : frisson universel, refroidissement des membres inférieurs, pouls dicrote, chaleur et prurit dans la partie où l'écoulement du sang doit avoir lieu.

» Pour l'épistaxis en particulier : gonflement de la face, rougeur des yeux, hallucination de la vue; on croit voir des objets rouges et brillants, larmoiement, battement des artères temporales, gonflement des veines; assoupissement; délire léger, douleur tensive aux tempes, gravative au front et à la racine du nez; prurit aux narines; pouls vif, plein, dur, inégal, redoublé, fréquent; gêne dans la respiration; tension et

douleur à la région précordiale ; enfin, selon quelques auteurs, tuméfaction de l'hypochondre du côté correspondant à la narine par laquelle le sang doit couler ; mais on sait aujourd'hui combien ces signes sont insignifiants.

3° Pour le flux menstruel, douleurs gravatives et contusives à la région lombaire et à la région hypogastrique ; chaleur et démangeaison aux parties génitales ; paupières cernées, pâleur du visage, et surtout tuméfaction souvent douloureuse des mamelles.

Pour le flux hémorroïdal, douleur à la région lombaire et aux aines, chaleur et démangeaison au rectum, sentiment de pesanteur à l'anus et au périnée, envie d'uriner, ténesme, borborygmes.

Pour les crachats, ils s'épaississent, ils sortent avec plus de facilité, ils deviennent d'un blanc sale, d'un jaune fauve et sont abondans sans odeur ni saveur, et leur sortie a pour résultat la diminution de la gêne de la respiration.

Aux approches du vomissement, dégoût pour les aliments et pour les boissons, céphalalgie, vertiges, épigastralgie, tremblement de la lèvre inférieure, salivation, refroidissement des extrémités, frisson général et paleur subite.

Pour les déjections : borborygmes, tension de la région lombaire et de celle du colon, douleurs vagues dans les articulations des membres inférieurs, pouls inégal de trois en trois pulsations, développé, mais intermittent et irrégulier.

Pour la sueur, pouls mou, plein, ondulant; frisson, diminution de la sécrétion de l'urine, puis chaleur à la peau qui devient souple et fait éprouver de la démangeaison, s'humecte ensuite, et enfin se couvre d'une sueur générale et chaude.

Pour les urines, pesanteur dans les hypochondres, tension gravative à l'hypogastre, prurit et chaleur dans l'urètre, pouls myure, c'est à dire décroissant pendant trois ou quatre pulsations, énéorème ou nuage dans l'urine trois ou quatre jours avant celui de la crise.

Pour les parotides, léger frisson, céphalalgie violente, assoupissement, bourdonnements d'oreilles, surdité, gêne de la respiration, puis tumeur rouge et luisante au-dessous et en avant de l'oreille.

Pour les phlegmasies, frissons qui reviennent par intervalles, urines claires, ténues, abondantes, rendues pendant plusieurs jours avec cet aspect et sueurs partielles.

Relativement au prognostic, l'épistaxis est généralement d'un heureux augure, à moins qu'il ne soit accompagné d'une très grande prostration, de mouvements convulsifs, de syncope et de sueurs partielles. Rarement le rétablissement a lieu après les hémorrhagies bronchiques, gastriques et intestinales; mais celles-ci offrent moins d'inconvénients chez les femmes; le flux menstruel se manifeste souvent en vain dans les maladies, cependant assez fréquemment il est suivi du retour à la santé. Le flux hémorrhoïdal est générale-

ment d'un plus heureux augure; le coryza annonce quelquefois la fin avantageuse du typhus et des bronchites; l'expectoration facile des crachats est le plus ordinairement avantageuse, quand ils ont les caractères que nous avons indiqués; le vomissement n'est suivi de la cessation de l'état morbide que dans un petit nombre de cas, ce qui pour le dire en passant aurait dû détourner les médecins d'exciter si souvent ce mouvement morbide de l'action organique, plus souvent dangereux qu'utile; dans un grand nombre de maladies la diarrhée passagère de matières copieuses, très jaunes, homogènes, est un des signes les plus favorables. Il en est de même de la sueur, qui est toujours d'un heureux augure quand elle est d'une chaleur douce et générale. La manifestation des exanthèmes n'est avantageuse que quand les symptômes alarmants disparaissent à mesure qu'ils se développent. L'apparition d'une salivation abondante a été suivie de la guérison d'un grand nombre de malades dans deux épidémies observées par Sydenham et par les médecins de Breslau. Rarement les parotides sont avantageuses, à moins qu'elles ne restent permanentes et ne s'accompagnent de quelques autres signes critiques plus favorables. On a dit que le gonflement des testicules a été suivi de la disparition d'affection catarrhale; il précède quelquefois celle des oreillons; le développement des bubons est fort rarement avantageux dans la peste, puisqu'il meurt une si grande quantité de malades atteints de cette terrible affection, et que peu succombent sans

avoir eu des bubons ; cependant on a lieu d'espérer lorsque la suppuration s'établit promptement. Au déclin de plusieurs maladies, les extrémités se gonflent et ce phénomène annonce souvent qu'elles sont terminées ou qu'elles vont l'être. Les furoncles lorsqu'ils surviennent dans la dernière période des maladies, sont souvent suivies du rétablissement. La gangrène a été donnée comme pouvant être favorable dans quelques circonstances, mais il y a là un étrange abus de mots : cela se réduit à dire que lorsque le malade se rétablit malgré la gangrène, celle-ci n'a pas contribué à le faire périr. Il en est de même du phlegmon et des vastes abcès qui se manifestent au déclin de quelques maladies aiguës formidables, ce sont de terribles accidents que l'on doit toujours redouter, quoique le malade se rétablisse souvent après leur guérison. »

Passons maintenant à l'examen plus attentif des jours critiques. Il est de fait comme l'a dit Solano, que tous les jours sont les jours de la nature, et que, rigoureusement parlant, les crises peuvent se faire indistinctement tel ou tel jour de la maladie. Toutefois cela n'empêche pas qu'il n'y ait réellement certains jours auxquels, généralement parlant, la crise a lieu plutôt qu'à d'autres, et c'est ce qu'Hippocrate, Dioclès, Archigène et Galien parmi les anciens, Stahl, Hoffmann, Stoll et Bordeu parmi les modernes, ont établi et prouvé d'une manière incontestable.

Pourtant, au mépris des bonnes traditions, il y a des gens aujourd'hui, et même parmi ceux qui pensent for-

tement, et qui d'ailleurs ont d'excellentes vues sur d'autres points de la science, qui soutiennent que la doctrine des jours critiques est fausse et absurde, et qu'elle est digne tout au plus des temps de Thessalus ou d'Archimède !.. Faut-il pour cela les croire sur parole ? non ; nous leur répondrons au contraire que des plaisanteries ne sont pas des raisons, et que dans les sciences il faut savoir respecter les traditions, surtout dans les sciences d'observation, puisque c'est le seul moyen de donner aux faits une valeur réelle, et que le véritable progrès consiste essentiellement à prendre la vérité partout où on la trouve, chez les anciens, chez les modernes, comme chez tous ceux qui ont vécu dans des temps intermédiaires.

C'est pour avoir tout à fait oublié ces principes, que beaucoup de gens se sont élevés avec violence contre la doctrine des jours critiques, et qu'elle est ainsi devenue peu à peu un sujet de division pour un grand nombre de médecins qui s'imaginent avoir tout dit quand ils vous ont opposé la difficulté même où l'on se trouve selon eux lorsqu'il s'agit de se prononcer sur le jour médical et de dire quand il commence.

Le jour médical commence-t-il à l'instant même où l'individu se sent malade ou mal à son aise, ou bien seulement quand, vaincu par la fatigue, il est obligé de se mettre au lit? est-il de vingt-quatre heures, ou bien finit-il avec le jour où la maladie a commencé, quelle que soit l'heure à laquelle elle se soit déclarée? Le commencement de la maladie est-ce le moment de

l'invasion, de l'incubation ou de l'explosion ? Et d'un autre côté est-il toujours facile de fixer précisément l'heure à laquelle l'invasion a eu lieu ? Si ce n'est pas possible, comment peut-on compter les jours critiques avec exactitude et distinguer fidèlement ceux qui le sont de ceux qui ne le sont pas, etc., etc. Nous répondrons que tout cela est fort bon à dire dans des cercles frivoles, et fort amusant à débiter devant des hommes inexpérimentés, mais que, pour des gens graves et attentifs, ce n'est pas même spécieux ?

En effet, nous ferons observer à nos critiques qu'on s'est toujours entendu et qu'on s'entend parfaitement encore sur la nature et la durée du jour médical ; que pour tout le monde il est de vingt-quatre heures, sauf le premier, qui, selon Hippocrate, commence et finit le jour même où la maladie a commencé... Voilà ce que vous diront tous les médecins au fait des bonnes traditions, mais il est tout simple que ceux qui dédaignent Hippocrate, et qui osent même dire très sérieusement qu'ils doutent qu'il ait jamais existé, il est tout naturel, répétons-nous, que ceux-là n'attachent aucune importance à ce qu'il a écrit, et qu'ils procèdent continuellement comme des aveugles, par tâtonnement et par bonds.

Toutefois, il ne faut pas non plus accorder une confiance sans bornes à tout ce que les optimistes ont débité sur la doctrine des jours critiques, car il y a à ce sujet beaucoup à rabattre ; mais il faut tâcher de s'arrêter à un terme moyen, et alors on verra que cette doctrine mérite réellement d'être respectée et mise de

nouveau en rapport avec l'état actuel de la science, attendu qu'elle est fondée sur une foule d'observations journalières. Voulons-nous nous en convaincre, examinons le rôle que joue la nature dans toutes nos maladies, et nous concevrons facilement comment les premiers observateurs ont été conduits comme de source à reconnaître et à admettre des jours critiques et des temps d'action et de repos. Passons ensuite à un spectacle plus imposant encore : examinons, par exemple, ce qui arrive dans l'univers et sur la scène du monde, et nous conviendrons que tout s'y fait d'après des lois constantes ; partout nous voyons de l'ordre et toujours de l'ordre, partout nous voyons des phénomènes de détail et des mouvements d'ensemble qui s'exécutent avec la plus grande régularité : dans les cieux, par exemple, entre les différents systèmes solaires, et sur la terre à la faveur de toutes ces révolutions qui ont lieu à sa surface et dans les limites de notre horizon ; partout enfin nous trouverons les preuves irrécusables d'une harmonie constante au milieu même des vicissitudes nombreuses, qui servent en quelque sorte *d'entr'actes* à cet admirable concert de la nature.

Mais pour parler de choses connues de tous, et à la portée des intelligences les moins exercées aux grandes contemplations, reportons-nous seulement par la pensée au flux et au reflux réglés de la mer, au sommeil des végétaux et des animaux, aux éclipses de soleil et de lune, qu'on calcule à coup sûr ; au retour des saisons,

et à tous les phénomènes curieux autant qu'admirables qui s'y lient et qui s'y rattachent directement ou indirectement, et alors nous resterons convaincus, en présence de si grandes choses, que la nature affecte dans tous ses mouvements une marche constante, et qu'elle ne dévie jamais de sa route éternelle. Toutefois, c'est surtout chez les êtres organisés qu'il faut étudier les mouvements de la nature, et nous verrons que plus ces êtres sont eux-mêmes élevés dans l'échelle de l'organisation, et plus les phénomènes vitaux s'opèrent chez eux avec régularité, dans un temps donné; ainsi par exemple dans l'espèce humaine, sauf du moins quelques anomalies assez rares, la première dentition se fait ordinairement à sept mois, la deuxième à sept ans, la puberté à quatorze, de même l'accouchement s'opère ordinairement à neuf mois, et la maturité des fruits a, comme la gestation chez les animaux, des époques fixes que les observateurs ont signalées de tous temps.

Or maintenant, nous le demandons, en faut-il davantage, pour justifier les efforts de ceux qui guidés à la fois par l'observation, l'analogie et l'expérience, ont cherché à retrouver dans le cours des maladies, cette marche admirable de la nature qui fait du mouvement de l'univers un tableau si pittoresque et si imposant, et qui l'ayant une fois reconnue ont voulu la signaler à tous? Non, et nous dirons plus, ils ont fait ce qu'ils devaient faire, mais c'est à nous maintenant, engagés, grace à eux, sur la bonne voie, à tâcher de distinguer tout ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas, et à

savoir élaguer avec discernement tout ce qui est faux ou hypothétique.

Du reste c'est ce qu'ont toujours fait les hommes judicieux, et c'est ce qui les a conduits à reconnaître successivement que les actes de la vie étaient tous réglés suivant certaines périodes de temps ; que toutes affectaient une sorte de régularité, mais qu'aucune de ces périodes n'avait une durée rigoureuse, et même, que cette rigularité était rarement parfaite, parce que mille circonstances fortuites pouvaient tour à tour en favoriser ou en contrarier l'accomplissement ; qu'ainsi par exemple, la dentition, la puberté, la menstruation, la gestation et l'âge critique pouvaient être retardés ou précipités par telles ou telles circonstances, bien que par le fait leur apparition ne pût avoir lieu avant un certain temps, ni dépasser certaines limites.

Or, de cette observation à la découverte de ce qui s'opère dans les maladies, il n'y avait vraiment qu'un pas à faire, il a été marqué au grand profit de la science, et l'on sait parfaitement aujourd'hui que les maladies, qui sont des phénomènes vitaux qui relèvent des mouvements naturels, ont toutes une marche régulière qui leur est propre (quoique cette marche soit ordinairement très lente, puisqu'un simple bouton à la lèvre ne demande pas moins de quinze jours pour se guérir complètement), mais que les changements qui dénotent les différentes époques de leur marche, ne s'opèrent pas toujours dans un laps de temps marqué ou invariable, lors même que ces divers changements se succèdent

entre eux dans un ordre régulier. Le praticien instruit compte là dessus, et à l'occasion il se comporte toujours en raison même de ce qu'il sait à ce sujet.

Maintenant, nous nous résumons et nous disons que l'existence des crises est incontestable; que celle des jours critiques ne l'est pas moins, mais que les crises et les jours critiques sont, comme tous les mouvements vitaux, soumis à l'épreuve et à l'action de mille influences dont les unes sont favorables et les autres préjudiciables ou nuisibles à leur apparition et à leur entier développement.

Tel fut autrefois le sentiment d'Hippocrate sur l'importante question que nous venons de traiter; peu curieux d'approfondir la nature des causes des maladies, il s'attacha seulement à en observer les effets et le mécanisme, et en suivant cette marche sûre, il reconnut bientôt qu'il y avait en chacun de nous un principe de force et d'action qu'il nomma nature. Alors fidèle à l'expérience, son principal objet fut toujours de favoriser l'action de ce mouvement lorsqu'il était trop faible, et de le modérer au contraire lorsqu'il était trop violent. Du reste, il fut d'autant plus facile à Hippocrate de constater l'existence des crises et des jours critiques, qu'il exerçait la médecine sous le beau ciel de la Grèce, c'est à dire dans un climat plus favorable aux tendances salutaires de la nature.

Enfin nous terminerons ce chapitre en reproduisant le tableau piquant que le célèbre Bordeu a fait des mé-

decins qui comptent sur la puissance de la nature, et que l'on nomme à cause de cela expectateurs.

« Les médecins, dit-il, qui ont pris la nature pour guide, se contentent de l'histoire exacte de chaque maladie : ils en observent et suivent la marche sans risquer de la déranger, quand elle parcourt ses périodes et ses degrés avec précision ; c'est ainsi que, pour toute physiologie, ils s'en tiennent à l'histoire de la vie et de ses phénomènes, à celle des tempéraments et des révolutions propres aux divers âges et aux deux sexes, sans remonter jusqu'aux principes élémentaires des corps, sans essayer de pénétrer leur structure intime, sans comparer les lois que le corps humain suit dans ses fonctions aux lois générales du mouvement par impulsion ou de la mécanique.

Cette médecine a pour principe fondamental une vérité de fait bien consolante pour les malades, et qui est aussi fort utile aux médecins ; c'est qu'il est incontestable que, sur dix maladies, il y en a les deux tiers au moins qui guérissent d'elles-mêmes et rentrent par leurs progrès naturels dans la classe des simples incommodités, qui s'usent et se dissipent par les mouvements de la vie.

La médecine, considérée sous ce point de vue, peut être comparée à l'astronomie : quelles que soient les causes qui font mouvoir les astres, un astronome observe, calcule et suit exactement la marche de leurs mouvements, prédit et fixe les éclipses; de même un médecin observateur ne s'attache qu'à suivre et à pré-

voir les différentes phases des maladies ; il se borne à en fixer les terminaisons heureuses ou malheureuses, sans s'embarrasser de ce que la physique raffinée du corps humain apprend ou prétend apprendre de la disposition des humeurs, de celle des vaisseaux lymphatiques, des diverses modifications, du chyle, du sang, de la bile, de la lymphe.

Telle fut autrefois une des parties les plus importantes de la médecine d'Hippocrate et de celle des anciens observateurs dont il suivit les traces ; principalement bornés à la peinture des phénomènes de la santé, des maladies et de leurs divers degrés, ces observateurs fidèles en firent autant de tableaux d'après nature, d'où naquit la fameuse doctrine des jours heureux ou malheureux, critiques ou non critiques, de même que le dogme de la coction et des évacuations finales ou critiques, vérités immuables pour lesquelles les divers âges ont eu plus ou moins de respect, et que n'ont pu détruire de fameux détracteurs comme Asclépiade, Paracelse, Van Helmont et quelques modernes, principalement ceux qui ont été attachés sans réserve à la médecine mécanique.

Il n'était pas possible de cultiver cette médecine naturelle, contemplative, sans laisser marcher les maladies d'elles-mêmes, sans craindre de les déranger par des remèdes ; aussi les médecins de cette secte n'ont rien tant à cœur que de ne pas déranger la nature dans ses opérations : elle donne et dirige les maladies, elle excite divers accidents pour se défaire de leur

cause principale, pour opérer la coction, pour déterminer les crises ou les évacuations : voilà les principaux axiomes des médecins observateurs.

Asclépiade appelait cette médecine une méditation sur la mort, ce qui a été souvent répété et l'est tous les jours sans que les médecins expectateurs s'en fâchent ; ils ne croient pas devoir renoncer à leurs principes pour un bon mot qui ne remue que les têtes légères et frivoles ; ils pourraient rendre la pareille aux médecins qui ne pensent pas comme eux ; ils pourraient dire qu'il vaut mieux méditer sur la mort des gens attaqués d'une maladie mortelle que de rendre mortelle une maladie qui se serait guérie d'elle-même si on n'avait pas eu la fureur de la harceler par des manœuvres inconsidérées et par l'application hasardée de cent remèdes essayés sur des indications imaginaires, et adoptés sur de vains et puérils témoignages.

Mais il faut convenir cependant que cette méthode d'expectation a quelque chose de froid et dont la vivacité des malades et des assistants s'accommode peu ; aussi les expectateurs ont-ils toujours fait le petit nombre parmi les médecins, surtout chez les peuples naturellement vifs, impétueux et craintifs : ils aiment à être les médecins des gens qui pensent, qui ont de la fermeté et un sens droit. Ils ne cherchent pas à tromper les malades par l'étalage d'une théorie vaine et imaginaire, et à les importuner par l'emploi de mille drogues plus amères que les symptômes de la maladie ; aussi sont-ils sensiblement affectés de voir que les pe-

tits soins, les secours superflus, la quantité des médicaments, de boissons de médecine, et tant d'autres choses dont on abuse, déterminent souvent la perte des malades, que la nature abandonnée à elle-même eût évitée.

Enfin, un autre caractère distinctif des médecins observateurs est la douceur avec laquelle ils se prêtent le plus qu'il leur est possible à l'appétit, au goût, aux habitudes des malades. Cette médecine paraît de ce côté-là bien attrayante : en effet indépendamment du petit nombre de remèdes qu'il faut faire, en suivant ses lois, on élude les règles exclusives de la diète qui a fait tant de martyrs : lorsqu'un malade demande à manger, un médecin qui observe la nature, ne le refuse pas lorsqu'il est certain que c'est l'instinct qui parle, et non la gourmandise, ou un caprice, ou un faux raisonnement : ainsi Hippocrate épaississait quelquefois la crême d'orge dont il nourrissait ses malades ; ainsi des nations entières ne refusent pas à leurs malades des œufs, du potage, de la viande, du vin même ; au lieu que les médecins dogmatiques sont des espèces de tyrans par la diète rigoureuse et mal entendue qu'ils prescrivent à leurs malades. »

—

CHAPITRE IV.

DES MALADIES UTILES.

Ce que certains maux ont de commun fait que les uns garantissent des autres.
HIPPOCRATE.

Ce n'est point comme on pourrait se l'imaginer, une chose bien extraordinaire, ou même très nouvelle qu'une apologie des maladies, tant s'en faut, qu'aux premières époques de la science, Hippocrate, Asclépiade, Celse et Galien guidés par l'observation, et convaincus par leur long commerce avec les malades, de l'heureuse influence qu'exerçaient certaines maladies sur la santé, n'hésitèrent point à signaler dans leurs ouvrages ce que l'expérience leur avait appris à ce sujet. Enfin depuis eux, Sthal, Hoffmann, Raymond, Lorry et Dumas ont écrit sur ce sujet des notes intéressantes, des chapitres admirables, et même des livres entiers fort curieux, qui ont ajouté à ces faits, fondements inébranlables de l'art, un nouvel appui que l'expérience et le temps ont consolidé, et qu'ils affermissent encore tous les jours.

Toutefois, comme au mépris de la parole du maître, malgré l'évidence et les meilleurs enseignements, on voit tous les jours des médecins infidèles à la loi et sourds

à la raison, qui, comme des lions dans une arène, se précipitent sur les maladies pour les juguler, et pour rompre brutalement leurs cours, sans respect pour le passé et les bonnes traditions qui proclament : 1° que c'est souvent une grande erreur que de vouloir interrompre la marche des maladies ; 2° que les moyens que l'on emploie pour cela violentent et dérangent presque toujours la nature, s'opposent à son travail bienfaiteur, et provoquent même ordinairement des accidents très fâcheux ou des rechutes encore plus dangereuses; 3° que nous n'avons souvent que le choix du mal, et que dans ces circonstances trop communes, la guérison intempestive de nos affections est souvent le prélude à une existence malheureuse quand elle ne rompt pas immédiatement le fil de la vie ! Par tous ces motifs réunis, et pour obvier aux catastrophes désastreuses qui en sont tous les jours les conséquences inévitables, nous nous croyons obligé de revenir sur un sujet depuis longtemps épuisé, sans que la médecine et l'humanité en aient profité, du moins au degré où on était en droit de l'attendre; en conséquence, et malgré même toutes les difficultés qui se présentent, nous tâcherons de démontrer que les phénomènes morbides que l'on nomme maladies, ne sont pas toujours comme on le répète, des accidents redoutables qu'il faut combattre ou détruire sans retour, mais au contraire qu'il y a beaucoup d'affections nécessaires, d'affections utiles et d'affections en quelque sorte prophylactiques, qu'il serait fort dangereux d'arrêter, d'entraver ou de guérir, et même que

parmi les affections qui sont réellement hostiles à l'économie, il y en a un grand nombre qui finissent par s'user à la longue, et par rentrer par les lois mêmes de la nature médicatrice, dans la catégorie des affections qui se terminent par les efforts seuls de la nature, quand on ne les trouble pas par des manœuvres imprudentes. Nous tâcherons enfin de prouver que l'art du médecin consiste moins à *guérir* proprement dit les maladies comme le vulgaire et le peuple des médecins se l'imaginent, qu'à les traiter selon les règles de l'art, c'est à dire qu'à les conduire habilement, en favorisant les phénomènes qui se montrent selon les lois de la nature (*quæ secundum naturam*) et en combattant au contraire les phénomènes qui sont en opposition avec les tendances ordinaires de la nature (*quæ præter naturam*).

Et disons-le hardiment, ce n'est pas seulement en médecine que le bien se cache sous les apparences du mal, mais c'est partout et en tout indistinctement, voilà ce qui a vraisemblement porté les philosophes et les sages à nous faire sentir autant que possible l'avantage des souffrages passagères, des sacrifices momentanés, et même à nous faire aimer jusqu'à l'école du malheur! C'est peut-être aussi ce qui a fait dire à Testa qu'il n'y avait rien de nuisible par soi-même, *nihil proprie morbificum ?* Quoi qu'il en soit, tout ceci vaut bien la peine que nous entrions dans quelques détails philosophiques; puissent-ils faire ressortir davantage la vérité des propositions que nous venons

d'énoncer ! Que sont le bien, le mal, la douleur, le plaisir, la santé, la maladie... ?

Pour le moraliste, et à part toute espèce de commentaire, le bien c'est la vertu, le mal c'est le vice ; pour le médecin le bien, c'est ce qui se passe selon les lois de la nature, *quæ secundum naturam*, le mal, c'est ce qui leur est opposé, *que præter naturam*. Enfin, pour l'homme en général, le bien, c'est tout ce qui porte avec soi avantage, satisfaction et plaisir ; le mal, c'est au contraire tout ce qui porte préjudice, contrariété et douleur ; et comme par un penchant naturel, chacun de nous rapporte à lui-même tout ce qui se passe en-dehors de lui, il en résulte que tantôt nous appelons bien ce qui fait le mal d'un autre, et réciproquement ; ce qui, soit dit en passant, prouve clairement qu'il n'y a rien d'absolu dans le jugement des hommes, mais que tout y est relatif et toujours relatif.

Quoi qu'il en soit, l'homme instruit, l'homme éclairé, en un mot, le vrai philosophe a une opinion bien différente des autres hommes sur toutes ces matières-là, il sait parfaitement que le bien et le mal sont utiles ; que nos chagrins, nos peines et nos épreuves sont presque toujours le résultat de notre ignorance ou de notre imprudence, de nos excès ou de nos écarts ; il sait encore qu'il faut du bonheur et du malheur pour tout le monde, et par conséquent qu'il est dans l'ordre des choses que nous passions de l'un à l'autre, que nous souffrions même, surtout si nous avons abusé du

plaisir, si nous avons vécu en quelque sorte de la part des autres; il a remarqué aussi que nos chagrins les plus amers viennent presque toujours en compensation à des plaisirs (quoique légitimes) dont nous avons joui ou abusé, et alors dans sa conviction toute philosophique il se résigne modestement, et grace à cette noble résolution, les événements heureux ou malheureux glissent sur lui sans l'étonner, sans l'entamer, et même sans qu'il se plaigne, surtout s'il a une piété forte, parce qu'il regarde les uns et les autres comme étant l'ouvrage de la nature qui n'est, à s'y bien prendre, que l'ordre de Dieu.

Du reste si nous voulons nous assurer par nous-mêmes des dangers ou des écueils attachés à la prospérité et au bonheur, nous n'avons qu'à examiner avec attention ce qu'opèrent sur nous les faveurs de la fortune, et tous nos doutes, toutes nos illusions, se dissiperont comme un songe; nous verrons qu'elles engendrent et enflamment les passions, qu'elles rendent l'homme injuste, égoïste, ingrat, quelquefois même cruel, ou au moins qu'elles endurcissent son cœur, et qu'elles le ferment à tous les sentiments tendres et généreux, à la douce amitié qui partage avec nous le fardeau de la vie, qui nous soulage quand nous souffrons et qui nous prodigue tous les genres de consolations; à la bienfaisante étude qui crée lentement et difficilement, mais qui ne détruit jamais, qui apaise ou qui détourne les plus violents orages du cœur, et qui nous fait encore chérir la vie, quand toutes les illusions du premier âge

sont évanouies ou passées ; enfin à la piété qui dans la malheur nous offre un refuge salutaire et nous fait trouver du plaisir dans l'accomplissement même de nos devoirs les plus pénibles. Si nous consultons l'histoire, ses leçons ne seront pas moins éloquentes, car elles prouvent à tous que c'est dans l'ivresse du bonheur et de la prospérité que les plus grands conquérants ont perdu leur gloire, et les sages leur réputation et leur vertu.

Enfin, si pour épuiser maintenant notre sujet, nous voulons au contraire examiner tous les avantages que produisent l'adversité et le malheur nous n'avons qu'à en suivre les effets sur les personnes qu'ils ont atteintes, nous verrons que s'il faut des obstacles pour faire naître et pour exercer le courage, il faut aussi connaître l'adversité pour goûter le bonheur, celui que l'on trouve dans les plaisirs modestes et dans la pratique de la vertu, qui est le bien suprême, puisqu'elle seule nous reste quand tous les autres s'enfuient.

Et disons-le bien, jusqu'aux choses même qu'on redoute le plus au monde, tout dans la nature a son avantage et son utilité ; ainsi sans les animaux de proie dont la vue seule nous glace d'épouvante et d'effroi, des milliers de cadavres entreraient à chaque instant en putréfaction et infecteraient l'air de leurs exhalaisons putrides ; et sans les poisons il n'y aurait presque pas de remèdes héroïques.

Enfin, tout le monde sait que le tonnerre rafraîchit l'air et le purifie ; que les grêlons qui l'accompagnent détruisent des milliers d'insectes plus incommodes et

plus dangereux que des animaux plus forts, et qu'il n'y a pas jusqu'à la mort elle-même qui ne soit nécessaire, puisque c'est toujours des débris des ouvrages anciens que sortent les éléments des compositions nouvelles. Rentrons maintenant dans notre sujet.

Le plaisir et la douleur de quelque manière qu'on les envisage sont toujours des effets physiologiques, c'est à dire des effets que la cause qui dans l'univers préside à tout peut seule définir et expliquer ; ajoutons que l'un et l'autre sont pour l'homme le résultat et en quelque sorte les conséquences nécessaires du commerce qu'il entretient d'une part avec la nature et avec ses semblables, et de l'autre de l'action même qu'il exerce sur lui volontairement ou involontairement d'une manière directe ou indirecte. En effet, il est évident que par cela même, que l'homme est doué d'une sensibilité des plus délicates et qu'il est appelé par la richesse de son organisation à vivre dans la nature et par la nature, il faut nécessairement, par la même raison, qu'il jouisse, qu'il souffre ou au moins qu'il soit modifié d'une manière quelconque par suite des impulsions qu'il reçoit de toutes parts et à l'occasion desquelles il réagit lui-même plus ou moins, en raison des circonstances dans lesquelles il se trouve.

Disons plus. Le plaisir est le fruit d'une action douce et modérée, d'une action en concordance surtout avec nos organes ou nos désirs ; la douleur, au contraire, est le fruit d'une action brusque et en dissonance avec notre constitution ou avec nos volontés ; mais elle peut

aussi être le résultat d'un plaisir naturel dépassé ou poussé à l'excès. Ainsi, par exemple, le plaisir de se chauffer entraîne quelquefois après lui la douleur de se rôtir, comme le plaisir de courir procure l'ennui d'être fatigué, épuisé, exténué; comme le bonheur d'aimer, si légitime et si doux par lui-même, fait naître trop souvent, sous les pas de ceux qui le cherchent, les épines de l'inquiétude, les tourments de la jalousie et toutes ses péripéties dramatiques. Par conséquent, on est autorisé à dire d'une manière générale que beaucoup de malaises, de souffrances et de douleurs sont les effets nécessaires d'un trouble, d'un désordre ou d'un excès dans l'action seule de certaines causes qui, modérées, réglées ou mieux ordonnées, eussent inévitablement donné naissance au bien-être, au plaisir, au bonheur, bien que la douleur puise quelquefois sa source dans d'autres causes.

Quant à la santé et à la maladie, qui font aussi partie de notre bonne et de notre mauvaise condition, il y a vraiment entre elles plus de ressemblance qu'on ne pourrait le supposer au premier abord; mais comme nous devons revenir plus tard sur ce chapitre pour le traiter à fond, nous nous contenterons de dire ici que chacun de nous a sa santé propre, et de telle sorte, que ce qui constitue la santé pour celui-ci serait pour celui-là un état de maladie, d'où il résulte que tout individu est réellement en état de santé, lorsque toutes les conditions de son existence sont telles qu'il jouit de toute la mesure d'action dont il est susceptible en ra

son de son organisation, de sa constitution particulière, de son tempérament, de son âge et de ses habitudes.

Quoi qu'il en soit, on peut hardiment rapporter au plaisir tout ce qui est en chacun de nous formation ou amélioration organique, et à la douleur tout ce qui est destruction, altération organique ; enfin on aura encore une idée fort juste de la souffrance, si on veut la considérer chez les êtres organisés comme étant la sentinelle et en quelque sorte la sauve garde de la vie... En effet, sans elle, nous tomberions à toute minute, ou nous nous briserions à chaque pas; mais elle jette l'alarme, elle appelle à son secours, et elle parvient ainsi à nous arracher à un grand péril et quelquefois même à une mort inévitable! Voilà pourquoi quand, le cri de la douleur se fait entendre chez nous, nous pouvons dire hardiment que nous sommes menacés, et d'autant plus sérieusement que ses accents sont plus aigus, plus déchirants et plus prolongés !

Ajoutez à cela que toutes les fonctions s'étaient et se suppléent pour ainsi dire dans l'économie; que les chagrins apaisent d'autres chagrins; qu'un amour guérit d'un autre amour; que certains travaux délassent des fatigues occasionnées par des contentions d'esprit ou par des exercices d'une autre nature; que les médicaments eux-mêmes n'agissent réellement qu'en provoquant des réactions locales ou générales ou quelques autres phénomènes morbides, et vous resterez alors entièrement convaincus qu'il y a vraiment des malad es

qu'il serait dangereux de guérir, qu'il y a aussi des maladies utiles, qu'il y en a même de nécessaires!

Et notez encore, ce n'est point seulement sur la santé du corps que les maladies exercent une heureuse influence, mais leur empire salutaire s'étend encore jusque sur les facultés de l'esprit : ainsi tous les hommes éclairés savent parfaitement que les mâles écrits de Jean-Jacques furent réellement le fruit d'une mélancolie morbide, et que le célèbre Grétry ne possédait toute la limpidité de son admirable génie qu'au sein même des accès brûlants d'une fièvre dévorante ; enfin qu'il n'y a point de grand homme sans un mélange de folie, *sine mixturâ dementiæ*, comme l'a dit Sénèque.

Voici maintenant un apologue que nous empruntons au laborieux et célèbre auteur de l'explication universelle ; puisse-t-il donner un nouveau prix à la thèse que nous défendons! Il servira du moins de préambule aux vérités que nous nous proposons de répandre.

« A une époque bien ancienne dans l'histoire du globe, lorsque Jupiter, Pluton et Neptune se partageaient la puissance suprême, l'homme des premiers peuples adressa ses plaintes au conseil des dieux.

» Pourquoi, leur dit-il, la masse d'air est-elle de temps à autre bouleversée par des tempêtes? Pourquoi surtout, à la naissance du printemps, et six mois après la naissance de l'automne, ces ouragans furieux qui nous fatiguent et nous portent quelquefois tant de dommages? Ah! Jupiter, vous qui régnez spécialement sur l'atmo-

sphère, soumettez-nous ces crises périodiques, nous saurons bien les prévenir ou les adoucir.

» Jupiter répondit : J'accorde à l'homme le pouvoir qu'il demande ; et, comme je suis le maître des dieux, j'ordonne à Pluton et à Neptune de seconder mes désirs.

» L'homme conçut alors de flatteuses espérances ; encore jeune dans la nature, il commençait cependant à observer, à raisonner, à réfléchir. Voici les idées qui lui parurent le plus judicieuses :

» Aux approches du printemps, dit-il, lorsque le soleil s'apprête à porter vers nous sa principale influence, l'atmosphère n'en est si aisément agitée que parce que l'air qui la compose est trop mobile, trop facile à déplacer. Augmentons sa densité sans augmenter son étendue ; que Neptune commande à la mer d'y jeter une quantité de vapeurs beaucoup plus grande que la quantité ordinaire : la résistance d'un air ainsi surchargé sera beaucoup plus considérable ; l'action des vents sera presque insensible.

» Neptune obéit. Toute l'atmosphère fut encombrée de vapeurs épaisses et dans un calme opiniâtre ; point de secousses, point d'ouragans, mais torpeur accablante. Les peuples, les animaux, les végétaux, tout languissait, tout succombait.

» Ah ! Neptune, s'écria l'homme, reprends au plus vite ton présent funeste : les contrariétés auxquelles les vents d'équinoxe nous exposent sont pénibles, mais

elles ne durent pas longtemps, au lieu que la stagnation qui nous engourdit semble devoir être éternelle.

» Neptune rappela vers la mer les vapeurs surabondantes, le ciel s'éclaircit, le soleil jeta librement ses feux sur la terre; mais son action n'avait pas été préparée : elle fut brûlante, le sol resta stérile; le peuple fut malheureux.

» L'année suivante l'homme, que Jupiter laissait maître de l'atmosphère, ne songea plus à en prévenir les convulsions par les moyens dont il avait tant souffert; mais la seule idée de ces convulsions lui déplaisait encore : Eh bien, dit-il, précipitons la crise, abrégeons-la, nous la rendrons sans doute plus violente, mais si nous la réduisons à quelques jours, à un moment, ce moment sera bientôt passé.

» Que Pluton, dieu de l'enfer, en ouvre les cataractes, que tous les volcans jettent leurs feux dans l'atmosphère et lui donnent une mobilité excessive.

» Pluton obéit, et à sa voix ténébreuse les gouffres infernaux vomissent sur la terre des torrents de laves ardentes et de gaz embrasés.

» Grace ! grace ! s'écrie l'homme que l'abîme entourait, que la foudre écrasait. Ah ! Pluton, que d'horribles désastres !... délivre-nous de tant d'effroi !

» Pluton entend les cris de l'homme : il arrête le cataclysme, il le refoule vers les entrailles du globe; au fracas le plus terrible succède une morne stupeur.

» L'homme respire encore; mais quel spectacle !

la terre ravagée, toutes les moissons perdues; nouvelle année de détresse et de douleurs! »

» Mais elle a rendu complète l'expérience de l'homme; elle lui a donné la sagesse. Ah! Jupiter, dit-il, tu sais mieux que nous ce qui nous est nécessaire ; charge-toi seul de nos destins.

L'application est facile. Jupiter c'est la nature et le système qui la conduit. Ce système a pour but de tout tenir en mouvement, et cependant en équilibre, ce qui ne peut avoir lieu que par le balancement croisé de tous les mouvements. Lorsque ce balancement croisé se fait par voie de circulation libre et soutenu il est paisible ; lorsque sa liberté est gênée, entravée, il travaille à dissiper cette gêne, à briser ces entraves, il y a alors souffrance, désordre, état critique; les deux mouvements de direction opposée au lieu de se succéder, de s'enchaîner en glissant l'un sur l'autre, s'égarent, s'entrechoquent dans le sein même des obstacles qui troublent leur régularité, et que de concert ils s'efforcent d'écarter.

Mais s'ils sont livrés à eux-mêmes, leurs efforts ne sont jamais inutiles, parce que la tendance essentielle du mouvement croisé dans la nature, est de se constituer en équilibre avec lui-même par voie de circulation soutenue ; l'atmosphère le démontre : son état normal autour de chaque hémisphère du globe est la succession circulatoire des deux vents généraux, l'un qui vient de l'équateur et se rend vers le pôle en passant

par les régions supérieures, l'autre qui par les régions inférieures revient du pôle vers l'équateur.

Cette distribution libre, régulière, qui tant qu'elle est maintenue fait la sérénité, la santé de l'atmosphère, est troublée de temps à autre, surtout aux deux équinoxes, par l'influence du soleil qui déplace alternativement sa prépondérance. L'atmosphère alors, par cela seul qu'elle ne peut plus circuler librement, régulièrement, se trouve en état de crise en état de maladie; ce qui veut dire que par un effort général de toute sa masse, elle lutte tout entière contre le trouble qui est venu la surprendre; mais de cette lutte elle sort toujours victorieuse; elle parvient toujours à surmonter les causes qui ont dérangé la circulation régulière, elle finit toujours par reprendre sa sérénité.

Or, nous le verrons plus tard, les plus grandes analogies règnent vraiment entre la santé de l'atmosphère ou du temps, et la santé de l'homme et de tous les êtres vivants, c'est dire que cet apologue a plus de gravité qu'on ne serait peut-être tenté de le croire au premier abord.

Des maladies nécessaires.

Nous employons ici le mot maladie dans l'acception généralement reçue, mais nous reviendrons plus tard sur cette expression, dont le sens est infidèle à notre avis.

Nous entendons par maladies nécessaires celles qui

se lient aux grandes révolutions des âges; celles qui les préparent, qui les favorisent ou qui les consomment, soit qu'elles purifient l'économie en la débarrassant de levains dangereux ou de matériaux inutiles dont la présence deviendrait préjudiciable à la santé, soit qu'elles maintiennent ou rétablissent l'équilibre et l'harmonie entre les fonctions pendant les moments d'orage.

Il résulte de notre définition même, que chaque âge doit avoir ses maladies particulières et ses maladies nécessaires? Oui, et c'est même un fait vrai qu'il ne faut pas perdre de vue, mais il faut se rappeler aussi que chaque appareil d'organe, suivant le degré d'activité auquel il est parvenu, a réellement ses maladies propres qui deviennent tour à tour le point de départ ou le terme des maladies de l'ensemble, si l'on a pas la sagesse de surveiller l'emploi de leur action à certaines époques bien connues.

Si l'on passe ensuite de l'examen des différents âges à celui des divers tempéraments, on verra également que chacun d'eux prédispose réellement à des affections en quelque sorte particulières, et que telle est même l'influence de ces affections sur les autres maladies qui peuvent survenir, qu'aux hémorrhagies de l'homme sanguin, aux écoulements muqueux de l'homme pituiteux et aux déjections alvines de l'homme bilieux, cèdent presque toujours les affections accidentelles dont la marche n'est pas encore franchement établie.

Or tout ceci nous autorise à dire que l'homme forme

en quelque sorte à lui seul une république vivante dans le sein de laquelle chaque organe est appelé à jouer un rôle marqué et qui lui est assigné d'avance dans son intérêt d'abord, puis dans celui de l'ensemble, et que toutes ces vies partielles de l'économie qui expriment et qui constituent en dernier ressort l'existence individuelle, se combinent, se croisent et se succèdent diversement dans un ordre admirable qui, d'après les lois de la nature, affermit la concordance et l'harmonie de tous les instruments de la vie individuelle.

Mais cet ordre légitime peut être interverti, un organe peut s'éveiller ou se mettre à l'œuvre trop tôt ou trop tard, ou bien il peut s'y mettre d'une manière irrégulière ou dangereuse, alors l'équilibre est rompu et l'on voit surgir des accidents qui peuvent devenir très inquiétants si l'on ne remédie promptement et habilement à cet état de choses. Ainsi donc, on a toujours lieu de s'alarmer pour les autres, quand on remarque chez eux des phénomènes qui dénotent l'exaltation ou le développement prématuré d'un organe ou d'un système d'organe sur tous les autres, car un pareil développement ne peut guère exister qu'au détriment de l'économie dont l'harmonie est par le fait plus ou moins interrompue ou troublée. Voilà pourquoi il faut tant se méfier de ces génies prématurés, de ces petits prodiges enfantins qui font tant de tapage dans les écoles; voilà aussi pourquoi le vulgaire lui-même a une si triste opinion, d'une part, des sujets flétris dès l'adolescence par de précoces jouissances, et de l'autre de l'homme

trop tôt blasé sur les plaisirs de son âge. Voilà également pourquoi il augure si mal du jeune homme qui est sourd aux doux accents de l'amour, et du vieillard qui vante ses prouesses à soixante ans! Il voit dans tout cela une violation flagrante des lois les plus saintes de l'humanité, et le vulgaire a raison, il a raison surtout de déverser le blâme et la honte sur l'immoralité des vieillards, car si la nature a voulu que, toute proportion gardée, l'espèce humaine comptât plus de vieillards que toutes les autres races vivantes, ce n'est pas certainement pour qu'elle nous offrît la triste image du libertinage ou du vice dans ce qu'ils ont de plus dégoûtant ou de plus hideux, mais pour qu'elle nous donnât, par la voix imposante et grave de ceux qui ont vécu, les préceptes du beau, de l'honnête et du juste

Rappelons-nous aussi qu'une fonction précoce nuit au présent et à l'avenir; qu'une fonction qui ne paraît pas quand son heure est venue jette plus ou moins de trouble dans l'économie, et que l'une et l'autre préparent et amènent inévitablement des maladies graves dont la médecine doit nécessairement finir par s'emparer.

Nous ne citerons pas ici toutes les maladies nécessaires à l'enfance, à l'adolescence, à l'homme mûr et au vieillard, car cette énumération exigerait que nous entrassions dans des détails qui nous entraîraient malgré nous beaucoup trop loin, mais nous dirons en deux mots, que le vomissement, la diarrhée, les gourmes,

la fièvre et surtout les fièvres éruptives nous paraissent être relativement à nos mœurs et à nos habitudes, des maladies nécessaires à l'enfance ; comme certaines hémorrhagies sont nécessaires à la jeunesse; comme les hémorrhoïdes sont nécessaires à l'homme mûr, et les affections catarrhales au vieillard ; du moins dans une infinité de circonstances.

Nous ajouterons encore que les affections morales des enfants méritent de fixer toute notre attention, parce qu'elles peuvent en un instant consommer leur perte, ce qu'elles feraient incontestablement, sans les cris, sans les sanglots et les pleurs qui détournent à leur profit une exubérance de vie qui sans cela leur deviendrait nécessairement fatale; laissons donc pleurer et même sangloter nos enfants quand ils n'en font pas un jeu, puisque telle est la crise qui vient naturellement à la suite du désordre que produisent chez eux les contrariétés ou les punitions; laissons les pleurer, puisqu'en étouffant par la crainte ou les menaces l'expression naturelle de leurs courts chagrins, nous pourrions faire éclater chez eux des accidents très graves, et par conséquent préjudiciables à leur bonheur et au nôtre.

Rappelons-nous aussi que toutes les maladies qui surviennent dans un autre âge que celui auquel elles appartiennent naturellement, cessent non seulement d'être nécessaires, mais deviennent encore presque toujours funestes par cela même qu'elles tiennent à une disposition vicieuse antécédente qui suppose une discordance entre les organes, par conséquent un trouble présent,

et quelquefois un trouble pour l'avenir. Quant à ce que nous avons dit de la nécessité des maladies en rapport avec l'âge auquel elles éclatent, on pourra peut-être invoquer quelques exceptions, nous argumenter même avec esprit, mais cela n'ébranlera en rien nos convictions, et nous soutiendrons toujours que le principe en lui-même est toujours vrai; du reste Hippocrate avait parfaitement saisi toute la différence qui existe, sous le rapport de la gravité, entre les maladies propres à tel ou tel age, et celles qui lui sont le plus étrangères; car il a dit : *In morbis minus periclitantur ii quorum naturæ et ætati, et habitui magis similis fuerit morbus, quam ii quibus horum nulli fuerit similis;* or de l'expression de ce fait à celui qui constate la nécessité de certaines maladies en quelque sorte indispensables, il n'y avait réellement qu'un pas à faire, et il n'est pas surprenant par conséquent que l'expérience ait poussé ses successeurs jusque-là.

Des maladies utiles.

Nous nommons maladies utiles celles qui peuvent par elles-mêmes prévenir ou arrêter le cours de certaines affections plus dangereuses qu'elles-mêmes; en d'autres termes, nous appelons maladies utiles celles dont le travail a sinon toujours pour objet, du moins pour résultat ordinaire de retarder, de rendre difficile ou lents certains effets morbides tôt ou tard nécessaires.

Mais quelles sont ces maladies utiles? Quand, comment, dans quelles circonstances le sont-elles ou peuvent-elles le devenir? Dans quelles circonstances, au contraire, sont-elles inutiles ou préjudiciables? Voilà ce qu'il est important de connaître, ce qu'il faudrait surtout exposer, et cependant nous ne pourrons encore entrer ici que dans quelques généralités, car on le prévoit, la solution de chacune de ces questions comporterait vraiment un volume d'explication.

Nous diviserons les maladies utiles en maladies prophylactiques, palliatives et médicatrices.

Les maladies prophylactiques sont comme l'indique leur nom, celles qui peuvent jusqu'à un certain point prévenir, retarder ou empêcher l'explosion de certaines maladies plus dangereuses qu'elles-mêmes. Elles parviennent à ce résultat de deux manières différentes, soit en écartant ou en affaiblissant l'action d'une cause existante, soit en modifiant l'économie et en détruisant en elle la disposition et l'opportunité à recevoir l'influence fâcheuse de la cause morbifique, car il est bien reconnu qu'un grand nombre de maladies, pour ne pas dire toutes, supposent ou exigent même le concours indispensable de ces deux conditions fondamentales.

Parmi les états morbides qui peuvent éloigner, affaiblir ou détruire l'action des causes délétères, nous citerons les sueurs morbifiques spontanées, ainsi que certaines hémorrhagies et quelques diarrhées qui surviennent tout à coup pendant la durée d'une épidémie meurtrière. Et nous y sommes suffisamment autorisés,

car il est certain qu'une infinité de personnes ont dû leur salut à ces accidents qui dans toute autre circonstances, eussent, par leur gravité insolite, entraîné de grands désordres dans l'économie.

De même, il arrive tous les jours qu'un cautère, une dartre, et même certaines éruptions fugaces deviennent réellement de précieux préservatifs contre les maladies régnantes; enfin il n'est pas jusqu'au pus qui recouvre les ulcères et les plaies qui n'ait aussi son utilité, du moins nous nous rangeons de l'avis de ceux qui le considèrent comme un vêtement jeté sur la partie malade par la nature prévoyante, qui cherche ainsi à la préserver de l'action dangereuse des agents extérieurs.

Maintenant, si nous consultons la thérapeutique, nous verrons aussi que c'est en produisant des maladies, ou au moins des états morbides, que le médecin parvient à prévenir l'action de certains agens morbifiques, attendu que c'est en faisant vomir, ou en purgeant ou en faisant saigner, qu'il finit par guérir les affections même les plus redoutables.

Au nombre des maladies qui agissent sur la constitution, qui détruisent en quelque sorte l'opportunité à d'autres maladies, et qui mettent l'homme à l'abri d'une infinité d'affections plus ou moins graves, nous citerons la gale, les éruptions dartreuses et psoriques, la syphilis, les scrofules et le scorbut. On ne sait pas précisément comment ces maladies agissent, mais on peut du moins, jusqu'à un certain point, se rendre compte

de leur influence en songeant que dans l'état de santé les plus petites causes, et même les plus légers accidents peuvent modifier et altérer l'action des agens les plus actifs. Voilà pourquoi l'homme n'est pas constamment le même aux différentes heures du jour; voilà pourquoi l'homme du soir n'est pas l'homme du matin, et qu'il change encore d'une manière remarquable selon qu'il est à jeûn ou sous l'influence d'une bonne et facile digestion. Suivant qu'il se trouve heureux ou malheureux, ou qu'il se sent content ou contrarié; du reste, cette observation n'avait pas échappé à la critique piquante de Montaigne, il nous en a fourni la preuve dans le tableau original qu'il a fait de lui-même...

« Je suis, dit-il, dans la même matinée tantôt sage, tantôt libertin, tantôt vrai, tantôt menteur, chaste, impudique, puis libéral, prodigue, avare, et tout cela selon que les *circonstances* me virent. »

Tout ceci prouve qu'il est dans la nature même de l'économie, de pouvoir être impressionnée de façon à répondre successivement d'une manière très différente à l'invitation ou à l'appel d'un même excitateur; or, nous n'en demandons pas davantage, et nous sommes convaincus que c'est en raison de cette même loi que certaines maladies peuvent soustraire les corps organisés à l'influence de telles ou telles causes délétères qui ne manqueraient pas sans cela de produire sur eux leur terrible action.

On peut rapporter aussi à cette même cause l'action

de quelques médicaments, et même l'action de certains procédés opératoires; ainsi le soufre, le quinquina, l'iode, le mercure, et d'un autre côté les sangsues, les vésicatoires, les saignées et les ventouses ne guérissent réellement qu'en rendant malades, qu'en produisant par le fait certaines affections salutaires; de même un chagrin guérit un autre chagrin, et il n'est pas, à notre avis, jusqu'à l'inoculation des passions les plus ardentes qui ne puisse produire un effet favorable et vraiment salutaire, quand on est assez habile pour la pratiquer à temps, c'est à dire dans l'âge et dans les circonstances favorables. Ce que nous disons est surtout applicable à l'amour, dont les atteintes sont si profondes et si vives.

Des maladies palliatives.

Nous admettons deux sortes de maladies palliatives, 1° celles qui sans rétablir naturellement la santé, peuvent cependant rendre une autre maladie plus supportable ou moins dangereuse, 2° celles qui produisent un changement notable à l'économie, en ce sens, qu'elles font cesser certaines affections plus graves qu'elles mêmes. Aux premières, nous rapporterons certains états fébriles et quelques douleurs locales, aux deuxièmes les vomissements spontanés et les hémorrhagies supplémentaires, et nous nous empressons de dire que les unes et les autres doivent leur action salutaire à ce que tout se lie et se combine dans l'économie selon

certains rapports, et surtout à ce que toutes les modifications ne peuvent pas exister à la fois et dans le même moment au sein de l'économie, et qu'il y a même certaines modifications qui s'excluent réciproquement et nécessairement. Il est aussi très utile de rappeler qu'il arrive souvent que les maladies succédanées prennent en quelque sorte le caractère et les formes effrayantes du danger sans que le médecin puisse s'en alarmer, puisqu'en pareille circonstance son devoir se réduit simplement à chercher avec soin, au milieu du travail tumultueux de la nature et de la maladie, quels sont les mouvements qu'il faut combattre et quels sont ceux qu'il faut respecter.

Enfin, en partant du même principe, on saura également qu'il ne faut pas arrêter sans de grandes précautions, les vomissements auxquels sont sujets les enfants qui tètent avec trop d'avidité, et les hommes livrés aux excès de table, et en conséquence, on s'attachera à régler le cours de ces indispositions plutôt qu'à le rompre brusquement.

Ainsi donc, bien que les maladies palliatives soient réellement étrangères à la santé parfaite, il n'est pas moins vrai qu'elles deviennent souvent très utiles par suite d'une constitution vicieuse individuelle, ou par suite de maladies coexistantes, comme on peut s'en convaincre en examinant l'influence que les éruptions habituelles et les hémorrhagies périodiques exercent continuellement sur la santé; elles se lient si étroitement à l'existence, ou pour mieux dire à la santé de

certains sujets qu'ils encourent promptement les plus grands dangers, si on s'avise de combattre ou de vouloir arrêter chez eux de pareilles indispositions, et c'est sans doute ce qui a fait dire du reste avec raison que beaucoup de maladies avaient pour objet de balancer des maladies antérieures souvent difficiles à atteindre, et quelquefois impossibles à connaître, maladies dont les effets ou les ravages eussent été plus terribles ou plus prompts sans le travail salutaire de *l'habitude* qui adoucit jusqu'à nos tourments les plus déchirants.

Toutefois si dans quelques circonstances l'influence de l'habitude se fait sentir d'une manière avantageuse à l'économie, il en est d'autres aussi où elle produit un effet tout opposé; elle est parfois si puissante et si tyrannique qu'elle parvient à transformer en véritable nécessité jusqu'à nos douleurs, jusqu'à nos infirmités accidentelles; ainsi tout le monde sait combien il y aurait de danger à supprimer brusquement un cautère établi depuis longtemps, attendu que l'expérience prouve que le travail habituel du cautère modifie tellement l'économie, que cette modification devient elle-même une seconde nature sur laquelle toutes les autres fonctions se montent pour ainsi dire définitivement.

C'est au point même qu'à moins de très grandes précautions on ne peut plus rompre cette habitude vicieuse et artificielle de l'économie, sans jeter un trouble notable dans les rapports particuliers des organes, et partant dans l'harmonie de l'ensemble. C'est pour la même raison que les plasirs de l'amour sont souvent si

préjudiciables aux personnes du sexe qui ne s'y livrent que tardivement. Ce dont on peut du reste se rendre parfaitement compte en songeant à tout ce qu'il faut faire ou souffrir pour réduire au silence un des besoins les plus impérieux, en un mot pour résister au vœu de la nature dans un âge où tout est vie et sentiment, où tout invite ou répond secrètement aux plus tendres épanchements.

En effet, dans cette circonstance, la paix entre les organes ne peut s'établir momentanément, même chez les plus indolentes, qu'en portant une atteinte et une altération profondes au sein de l'économie qui ne cède elle-même qu'en se dégradant plus ou moins; or, on le conçoit, le contrecoup doit être terrible quand la nature victorieuse reprend enfin ses droits et dissout violemment des habitudes, qui, quoique vicieuses, ont néanmoins pendant un temps assez long préservé la santé de tous les dangers qu'on encourt quand on se montre rebelle aux lois les plus salutaires.

Quoi qu'il en soit, les exemples d'une chasteté héroïque et soutenue sont tellement rares de nos jours, qu'en vérité nous eussions pu nous dispenser parfaitement d'insister autant sur ce chapitre.

Des maladies curatrices ou médicatrices.

Les maladies curatrices ou médicatrices sont celles qui, ayant été provoquées par la nature ou par l'art chez des sujets déjà malades, parviennent chez eux à

déterminer quelque amélioration et même quelquefois la guérison complète.

Le cadre de ces maladies ne laisse pas que d'être très étendu; cependant nous ne doutons pas qu'on ne parvienne encore à l'augmenter davantage.

Quant à leur existence, la simple réflexion la dénote. En effet, puisqu'il est prouvé qu'une modification quelconque imprimée à l'économie peut, dans une infinité de circonstances, changer ou altérer la nature de certaines modifications antécédentes, on ne peut, sans faire preuve de préventions ou de mauvaise foi, se refuser à admettre que les maladies ne puissent produire aussi des effets semblables dans des cas analogues.

En tête des affections curatrices nous citerons d'abord les fièvres en général; leur puissance médicatrice a été reconnue de tous temps, et il n'y a point de jours que les observateurs ne puissent encore constater eux-mêmes l'heureuse influence qu'elles exercent sur une infinité de maladies très anciennes, qui ne cèdent réellement qu'à leur action. Et ici nous disons les fièvres en général, parce que les fièvres étant des actes vitaux mobiles et délicats comme la vie, on ne peut à ce titre ni les peindre d'une manière uniforme, ni leur assigner de caractères durables. Voilà pourquoi la plupart des auteurs qui ont écrit sur les fièvres et qui ont vanté leurs bons effets se sont toujours bornés à citer la fièvre en général indépendamment des différentes formes qu'elle peut revêtir. Ainsi Celse a dit simplement que

la fièvre était un grand maître; Boerhaave a soutenu qu'elle était presque toujours la sauvegarde de la santé ; Sydenham et Van Swiéten ont prétendu de leur côté qu'elle était un effort salutaire de la nature contre les causes morbifiques; mais aucun d'eux n'a désigné telle ou telle fièvre plutôt que telle autre, aucun d'eux n'a dit : voici la fièvre qui guérit, et voilà la fièvre qui tue !

Après les fièvres, on range au nombre des maladies curatrices certaines affections périodiques, annuelles, bisannuelles, septennales, qui ont si bien pour objet de combattre avantageusement certains vices de l'économie, que si on vient à les contrarier dans leur développement, on voit presque toujours survenir des accidents très préjudicables à la santé. On regarde comme telles, c'est à dire comme des maladies curatrices, le rhumatisme, la diarrhée et certaines sueurs également périodiques ; leur influence salutaire est quelquefois si marquée, que leur suppression intempestive entraîne toujours après elle des coliques, des convulsions, des céphalalgies terribles, et quelquefois même l'apoplexie et la mort.

Enfin nous avons une infinité de faits recueillis par les meilleurs médecins, qui prouvent aussi:

1° Que la variole a fait cesser des maladies invétérées, et qu'elle a guéri radicalement des scrofules et des affections nerveuses très graves.

2° Que la vaccine, que la fausse vaccine même

ont suffi pour guérir d'anciennes maladies. (Le docteur Husson en rapporte plusieurs exemples.)

3° Que la diarrhée a jugé parfois très promptement des hydropisies rebelles.

4° Que la fièvre inflammatoire a guéri par enchantement des affections muqueuses. (Rœderer et Vagler.)

5° Que de terribles attaques d'épilepsie ont été guéries comme par miracle par la fièvre quarte.

6° Que le mouvement fébrile s'est montré quelquefois si puissant contre l'hystérie et les convulsions, que quelques médecins n'ont pas hésité à le regarder en quelque sorte comme le véritable antidote de ces affections.

Or, tous ces exemples qu'on pourrait multiplier encore très facilement, prouvent selon nous d'une manière incontestable, qu'on ne peut réellement faire de bonne médecine qu'autant qu'on s'est habitué à distinguer les maladies utiles de celles qui ne le sont pas; qu'autant que l'on sait parfaitement dans quelles circonstances il faut respecter les unes et combattre les autres, quel que soit d'ailleurs le masque dont elles se couvrent, ou la forme sous laquelle elles se présentent au médecin observateur. C'est dire qu'il y a des circonstances dans lesquelles un médecin éclairé ne doit pas craindre de faire naître la fièvre chez son malade; par exemple quand la nature n'est pas assez forte pour la faire éclore chez lui sans un secours étranger. C'est dire qu'il y a des cas dans lesquels il doit avoir recours

à la production artificielle des maladies utiles. Nous ajouterons à ce sujet qu'Ambroise Paré est parvenu à guérir certaines dartres en faisant appliquer un vésicatoire au milieu du visage, et qu'on emploie tous les jours avec succès des cautères et des caustiques contre de vieux ulcères, des tumeurs froides ou des blennorrhagies rebelles.

Mais c'est surtout dans les affections chroniques que l'action salutaire des affections aiguës provoquées se fait avantageusement sentir, et tout le monde sait aujourd'hui avec quel succès Aubry est parvenu à guérir des affections très invétérées, en produisant chez quelques malades des fièvres intermittentes artificielles.

Ici nous nous arrêtons, et nous disons pour terminer cet article que nous ne doutons pas qu'on ne puisse obtenir de bons résultats en cherchant à guérir certains maux par d'autres maux plus supportables, ou au moins en faisant naître des maladies dont il est plus facile de se rendre maître, et nous sommes d'autant plus autorisés à soutenir cette proposition, que c'est là d'une part l'histoire tout entière de la révulsion et de la dérivation qui jouent un si grand rôle dans la thérapeutique, et de l'autre qu'il est parfaitement prouvé que certains virus neutralisent réciproquement leur action; qu'ainsi, par exemple on a employé avec succès le venin de la vipère contre le virus rabique. Toutefois nous avons encore des preuves plus fortes à l'appui de notre opinion s'il est réellement démontré (comme

Hippocrate et Stahl l'avaient dit bien avant Hahnemann) qu'une infinité d'affections se guérissent par l'action même des agents qui donneraient aux malades l'affection dont ils se plaignent s'ils ne l'avaient pas déjà ?

CHAPITRE V.

DES AFFECTIONS QU'IL EST DANGEREUX DE GUÉRIR.

Beaucoup d'incommodités se guérissent par la diète et le repos.
CELSE.

Il n'y a point de maladies nécessairement utiles ou nuisibles, favorables ou dangereuses par elles-mêmes et d'une manière absolue; de même qu'il n'y a point non plus d'affection qu'on puisse signaler *à priori* comme étant de la nature de celles qu'il serait toujours dangereux de guérir; mais tout dépend des circonstances, de ce qui les accompagne, de ce qui les a précédées ou suivies. Par conséquent, relativement aux circonstances, on doit toujours avoir égard aux conditions de temps et de lieu, à l'état de l'air, à l'époque de l'année à laquelle on se trouve, ainsi qu'aux vicissitudes de la saison. Et relativement à l'individu, on doit s'attacher surtout à distinguer ce qui se lie directement ou indirectement au sexe, à l'âge, au tempérament, aux habitudes, aux maladies qu'il a éprouvées, et à une infinité de choses qui rentrent plus ou moins dans le domaine trop peu sondé des causes fortuites.

Néanmoins, on peut dire d'une manière générale, que toutes les affections spontanées, sans fièvre, doivent être respectées, au moins pendant un certain temps, et qu'on ne doit combattre hardiment que celles qui sont parfaitement reconnues pour être symptômatiques ou critiques. D'ailleurs veut-on faire une excellente médecine, il faut commencer par rechercher la cause même du désordre et la nature de ce désordre, car sans cette précaution, la plus délicate et la plus importante de toutes, on est exposé à chaque instant à se mettre du côté de la maladie contre la santé et contre le malade. En effet, tout praticien et même tout homme judicieux en conviendra, il ne suffit pas de savoir en médecine qu'on a affaire à telle ou telle affection, ou qu'elle est inscrite dans nos livres et dans nos cahiers, sous telle ou telle dénomination, mais avant d'employer un remède, même le plus innocent, il faut savoir, et c'est là le point important, si l'affection est naturelle ou accidentelle, épidémique ou sporadique, spontanée ou transmise, contagieuse ou non, sympathique, symptômatique ou critique, car le médecin qui ne serait pas entièrement fixé et éclairé sur ce point capital avant d'agir, pourrait, au lieu de soulager ou de guérir son malade, le conduire lui-même à sa perte en le faisant passer successivement des souffrances aux rechutes, et des rechutes au tombeau! c'est même, il faut bien le dire, ce qui arrive tous les jours à ceux qui oublient ou qui ne veulent pas savoir : que dans les cas douteux, c'est souvent faire une grande médecine, que de n'en

pas faire du tout; que l'art d'attendre vaut mieux souvent que l'art d'agir; et qu'en général, la polypharmacie est la science de ceux qui n'en ont pas d'autres, en un mot, le refuge ordinaire des médecins qui savent peu, mal, ou point du tout.

Parmi les affections, ou plutôt parmi les nombreuses incommodités qu'il faut savoir supporter et respecter, parce que leur guérison pourrait entraîner de graves désordres, nous citerons certaines sueurs spontanées et périodiques, la teigne, les gourmes, quelques hémorrhagies, les hémorrhoïdes, le rhumatisme, la diarrhée et les fleurs blanches, attendu que la plupart de ces affections quand elles ne sont pas accompagnées de fièvre, quand elles ne tiennent point à un vice local ou à un désordre organique, se guérissent parfaitement d'elles-mêmes et cessent complètement quand il en est temps pour l'économie, ce qui a lieu en général aux époques qui se lient aux révolutions des âges, en un mot aux grandes époques climatériques. Lisez Raymond, lisez son excellent ouvrage sur les maladies qu'il est dangereux de guérir, et vous y trouverez une foule de faits qui prouvent combien on expose son malade en voulant le débarrasser absolument de telle ou telle affection; vous y verrez que des milliers de victimes ont péri par leur imprudence ou par celle de leur médecin. Entre cent, voilà deux observations très curieuses que nous empruntons à l'auteur du livre *Des Maladies utiles;* mais nous vous engageons aussi à consulter à ce sujet

le précieux ouvrage de Gédéon Harvez sur l'art de traiter les maladies par l'expectation.

Vous savez qu'il y a une infinité de personnes qui sont sujettes, à certaines époques et quelquefois même pendant une partie de l'année, à des sueurs spontanées universelles; qu'il y en a d'autres au contraire qui ne suent que des pieds, des mains, de la tête, des jambes ou des aisselles; que, chez les uns, cette sueur est douce, inodore et incolore; que chez les autres, au contraire, elle est forte ou puante, visqueuse ou grasse, froide ou chaude; qu'il y a enfin des sueurs de sang et même des sueurs de sable. Eh bien, voici ce que dit Raymond relativement à toutes ces espèces de sueurs et au danger qu'il y a de les supprimer et de les répercuter par des remèdes violents et surtout par des topiques qui, en faisant rentrer la sueur, provoquent des coliques, des diarrhées violentes, dysentériques et quelquefois l'épilepsie et la mort.

« J'ennuierais, dit-il, si je rapportais tout ce que nos grands praticiens ont vu et écrit sur les tristes suites des sueurs supprimées; sur l'attention que doit faire un prudent médecin pour ne pas les arrêter; sur le soin même qu'on doit avoir de les entretenir, j'ajouterai seulement ce que j'ai moi-même observé sur un pareil sujet.

» Une dame religieuse qui, dans son enfance et dans sa jeunesse s'était trouvée fort souvent sujette à des fluxions aux yeux et aux paupières, accompagnées de larmoiement, de rougeur et quelquefois d'inflammation,

ne se trouva tout à fait délivrée de ces incommodités qu'à l'âge de puberté et lorsque les règles parurent, ou pour mieux dire lorsqu'en même temps ses pieds et ses jambes furent inondés de sueurs abondantes et fétides, lesquelles augmentaient beaucoup dans le printemps et dans l'été. Tant qu'elle les supporta avec patience elle jouit d'une parfaite santé ; mais ne voulant plus les endurer pour n'être plus incommode à ses compagnes dans le chœur et dans le réfectoire, elle se lava les pieds et les jambes (par les conseils de quelques femmes) dans une eau alumineuse fort astringente qui, effectivement, fit disparaître les sueurs; mais peu de temps après elle tomba dans des accidents épileptiques qui l'exercèrent violemment et fréquemment pendant environ trois ans, et qui ne cédèrent enfin aux remèdes que pour changer de scène, en se montrant par des glandes fort enflées et gorgées au cou, aux aisselles, par des boutons et des pustules sur le reste du corps ; enfin la phthisie pulmonaire scrofuleuse, accompagnée de la toux, suivie de crachats purulents, jaunâtres, verdâtres, et de la fièvre lente avec des redoublements, termina les jours de la malade à l'âge d'environ quarante ans, qu'elle avait passés, quoiqu'elle eût toujours été bien réglée, dans des infirmités continuelles, excepté tout le temps que les sueurs durèrent.

» Une dame que j'ai vue naître a toujours eu depuis son berceau, tant en hiver qu'en été, les pieds et les mains très humides et en sueur, mais sans aucune odeur ;

les règles parurent dans leur temps, mais les sueurs continuèrent. Elle se maria bientôt après ; elle est devenue mère de beaucoup d'enfants, tous d'une parfaite santé. Elle n'a jamais essuyé depuis qu'elle est au monde d'autre maladie que la petite vérole, pendant laquelle les mains ne discontinuèrent pas de suer, et quoique celle-ci fût de l'espèce qu'on nomme confluente, elle se tira parfaitement bien de cet état par la méthode et les remèdes convenables à cette maladie, et peut-être, pour mieux dire, par la force et la vigueur de son tempérament, rendu tel par ses sueurs naturelles et habituelles.

» Je ne dois pas omettre ce que je remarquai en moi-même lors de la peste qui ravagea Marseille en 1720. Dès que cette cruelle maladie parut, je sentis mes aisselles contre l'ordinaire fort chaudes et humides, et quelquefois j'y souffrais des ardeurs et des cuissons peu supportables. Cette incommodité, qui m'était fort nouvelle, me dura pendant tout le temps que le fléau se fit sentir, et elle ne s'évanouit que lorsqu'il eut entièrement cessé, c'est à dire dans le printemps de 1721. La peste reparut dans le printemps de l'année suivante, et les mêmes sueurs, ardeurs et chaleurs me reprirent sous les aisselles ; mais enfin elles se dissipèrent par l'entière extinction de ce fléau, dont on ne vit plus aucune trace au commencement de l'automne de cette même année.

» Ce que j'ai dit jusqu'ici des sueurs habituelles, qu'on ne doit jamais arrêter, surtout par des topiques,

se doit aussi par les mêmes raisons entendre des sueurs critiques qui terminent heureusement les maladies aiguës. On ne doit s'opposer qu'aux sueurs symptômatiques qui, accompagnées de fièvre, de soif, d'ardeur, d'insomnie, épuisent le malade, augmentent son mal, et le mettent dans un plus grand danger.

» Mais c'est surtout contre la goutte qu'il faut se garder d'employer des remèdes violents, ou même une médecine active, car chez les gens riches surtout, chez les gens adonnés particulièrement aux plaisirs de Bacchus et de Vénus, elle est pour ainsi dire un mal nécessaire et quelquefois la sauvegarde de leur existence.

» En effet quoique la goutte (la primitive et indépendante) soit une maladie opiniâtre, cruelle, et dont les périodes reviennent une ou deux fois l'année, elle n'est pas cependant funeste, car on peut assurer qu'on n'a jamais vu mourir de goutteux tant que les articulations ont souffert, et que les humeurs goutteuses les ont occupées. Ce n'est que lorsqu'elle ne quitte pas le dedans, et qu'elle menace la tête, la poitrine ou le bas ventre, qu'elle est dangereuse, car les goutteux ne périssent ordinairement que de la goutte interne ou remontée.

» Ils ne doivent donc avoir d'autre vue que de favoriser la sortie ou l'expulsion de la goutte du dedans au dehors, et de la faire paraître sur quelque jointure, car de vouloir tenter ou promettre sa guérison parfaite radicale, et sans aucun retour, c'est amuser les malades,

c'est les tromper et vouloir même leur procurer la mort.

» Elle sera donc incurable ? Oui et je l'assure sur le témoignage des plus savants et des plus fameux praticiens, surtout de Sydenham et de Boerhaave ; le premier qui en a été si longtemps maltraité, et qui, malgré ses grandes lumières et sa profonde expérience, n'a jamais pu s'en défaire, nous dit que la guérison de la goutte est encore comme la vérité renfermée dans le puits de Démocrite. Le second, pensant de même, soutient qu'il n'appartient qu'aux charlatans de promettre la guérison de cette maladie.

» En effet comment guérir un vice local héréditaire ? comment effacer une mauvaise disposition dans les viscères et dans les articulations née avec nous ? Ce serait vouloir redresser un boiteux ou aplanir le dos d'un bossu. Je puis dire la même chose de la goutte acquise par des excès dans le vin et avec les femmes, et par les autres causes non naturelles qui ont mal disposé nos entrailles et nos jointures, en les énervant, les relâchant, les desséchant, ou en leur faisant prendre un ton de spasme, de roideur ou d'éréthisme, très propre à donner occasion à la goutte.

» Mais me dira-t-on, n'y a-t-il pas des médecins qui se vantent d'avoir guéri radicalement des goutteux, et ne peut-on pas quand elle est récente, la traiter et en empêcher le retour ? je réponds que nos auteurs que je me dispense de citer, et qui nous rapportent des parfaites guérisons de goutte, ou ne sont pas tout à fait

dignes de foi, ou ils ont pris pour goutte primitive et indépendante une goutte symptômatique secondaire, et dépendante de quelque autre mal présent ou antérieur; ou enfin ils ont pu donner le nom de goutte à quelques douleurs ou enflures extérieures qui n'étaient que rhumatiques.

» Pour ce qui est de la seconde demande, je réponds qu'il n'y aurait pas tant de goutteux si on pouvait guérir la goutte dès sa naissance et en préserver pour l'avenir; il n'y a personne qui, pour s'en garantir, ne s'offrît à prendre et à faire tout ce qu'on peut s'imaginer. Mais jusqu'ici les remèdes et les moyens ont été ou inutiles, ou pires que le mal; de sorte que quand elle a paru une fois, il faut en quelque manière, et il est même avantageux de souhaiter son retour pour ne pas vérifier le proverbe vulgaire : « Vous avez la goutte, vous êtes à plaindre; vous ne l'avez pas, vous avez à craindre. »

» Il n'y aura donc pas plus à faire contre la goutte récente que contre l'invétérée? Ce n'est pas là mon sentiment. On peut fort bien en adoucir, en abréger, en retarder les attaques, et la rendre aussi très supportable; car, puisque cette maladie doit être regardée comme critique, dépouillant le corps de tout ce qui en peut troubler les fonctions intérieures, on peut, après avoir essuyé une attaque, se promettre une année ou du moins six mois de santé; ainsi, par elle, on est à l'abri de tout autre mal. Quand même donc on pourrait la guérir et en garantir les jointures, on ne doit

absolument rien entreprendre pour ne pas jeter le goutteux dans un cas funeste, à moins qu'on ne fût assuré d'avoir corrigé et détruit le vice de l'humeur goutteuse et la fâcheuse disposition des articulations; ce qu'on ne peut ni espérer ni promettre.

» Tout ce qu'on peut faire de plus prudent et de plus conforme à l'expérience et à la pratique journalière, c'est de faire observer aux goutteux un régime de vie sobre et réglée; c'est de les porter à s'abstenir du vin et des femmes, c'est de les exhorter à se nourrir de bons aliments, à faire assez d'exercice, à fuir le froid et toute application d'esprit sérieuse ou triste. S'ils observent bien ces préceptes, on peut leur assurer que ls ne sont pas délivrés de la goutte, ses paroxysmes seront beaucoup plus doux et plus courts. Enfin, si on veut joindre à ce régime l'usage du lait d'ânesse, de chèvre ou de vache, comme remède, comme aliment pour toute nourriture, et se réduire à l'eau pour toute boisson, on peut leur assurer que la goutte ne les tourmentera pas, ni souvent, ni longtemps, ni violemment.

» Comme ce n'est que la vie frugale, que les aliments uniformes, rarement assaisonnés, et l'exercice journalier à pied, souvent assez long, qui garantit le peuple, les artisans et les gens de campagne de cette triste et opiniâtre maladie, on doit conclure qu'il n'y a presque que des gens riches, oisifs, adonnés à la bonne chère, aux plaisirs du lit, à l'inaction, qui en souffrent les atteintes, et qu'il est juste qu'ils fassent, même dans ce

monde, pénitence pour tous les plaisirs de toute espèce qu'ils s'y procurent, lesquels, comme le moindre fléau, produisent en eux les mauvaises dispositions des jointures, les indigestions et les humeurs goutteuses, qui les tourmentent.

» Cela est si vrai, qu'on a vu des goutteux dans l'opulence et les plaisirs se trouver soulagés et guéris lorsque la décadence de leurs affaires les a jetés dans la misère et les a obligés non seulement de quitter leurs plaisirs et la bonne chère, mais de travailler beaucoup pour leur subsistance et celle de leur famille ; en un mot, de mener une vie dure et pénible. Les derniers malheurs de la France, pendant la tourmente révolutionnaire, ont offert un grand nombre de guérisons semblables.

» Mais, si on ne veut pas se réduire à ce que nous conseillons, et si on veut préférer les douceurs des plaisirs aux douleurs de la goutte, je dis que bien loin d'en tenter la guérison, on doit au contraire faire tous ses efforts pour la procurer, et la faire paraître dans quelque articulation, de peur que retenue trop longtemps dans le corps, et ne produisant pas son effet au dehors, elle ne se porte au cerveau, à la poitrine ou dans quelque partie du bas ventre, et n'y cause une maladie mortelle. Loin donc tout remède topique, astringent, rafraîchissant, anodin, qui en resserrant les fibres, en calmant leur mouvement, et en suspendant le cours des esprits et des humeurs, ferme pour ainsi dire la porte

à la matière goutteuse, que la nature tâchait d'expulser.

» Loin encore, les purgatifs longtemps et souvent réitérés, l'usage trop long des amers, des cordiaux, des sudorifiques; les premiers nuisent en dépouillant le sang de sa partie balsamiqne et séreuse, sans toucher à la goutteuse, qui devenue plus épaisse, plus grossière et plus saline, n'a pas assez de finesse et de véhicule pour se jeter sur les jointures; les amers ne sont pas moins dangereux; une histoire triste et funeste va appuyer ce que j'ai dit.

» M. le marquis de... âgé d'environ soixante ans, fils, frère et père d'un goutteux, sujet à la goutte depuis plus de trente ans, se laisse persuader d'user des amers en poudre et en pilules. Les paroxysmes de sa goutte furent pendant cet usage plus doux et plus éloignés; ils devinrent enfin si faibles et si courts qu'il se crut entièrement délivré de ce fâcheux mal; mais à mesure qu'il n'en sentait plus les vives attaques, il souffrait quelque peine de respirer, et avait des palpitations de cœur, qui avec un peu d'interruption augmentèrent si fort qu'elles lui ôtèrent enfin la respiration et la vie(1).»

Les mêmes inconvénients suivent, et quelquefois plus promptement, l'application des liniments, cataplasmes, onguents, pommades, anodins, rafraîchissants ou astrin-

(1) Nous prions ceux qui pourraient trouver nos citations trop longues, de vouloir bien se rappeler que nous professons des idées qui ne sauraient être trop appuyées de l'autorité des maîtres et des plus grands praticiens.

gents qu'on met sur la partie souffrante. En voici quelques exemples cités par Frédéric Hoffmann :

On conseilla, dit-il, à un goutteux d'appliquer sur ses pieds et même au dos et à la poitrine, un emplâtre rafraîchissant dont la base était de plomb, il s'en sentit d'abord soulagé, mais la goutte venant ensuite à éclore, et ne trouvant pas son émonctoire libre, resta en dedans où elle produisit une inflammation d'estomac, accompagnée du hocquet pendant cinq jours, après lesquels le malade mourut.

Un autre, tourmenté d'une longue et cruelle podagre, s'avisa de se faire une onction sur les pieds avec de l'esprit de vin, le camphre et l'opium; il se trouva si bien pendant quelques années, qu'il se crut guéri; mais ses pieds devinrent œdémateux, et il fut saisi d'un violent asthme convulsif qui le mit hors de ce monde.

Un autre enfin, ne pouvant plus supporter les cruelles douleurs de la goutte, prit de l'essence d'opium, croyant par là être bientôt soulagé; mais il se vit déchu de ses espérances, car peu après la goutte retenue, et liée en dedans, lui donna de si grandes douleurs à la poitrine et aux environs du cœur qu'il en mourut, de sorte que l'opium éteignit plutôt la vie que la goutte.

Vivons donc avec nos douleurs, puisque nous n'avons souvent que le choix du mal, et surtout, rappelons-nous toujours qu'une infinité d'incommodités sont salutaires, qu'elles s'arrêtent d'elles-mêmes quand il est temps, et que la nature est très habile, quoique en apparence très lente dans sa marche; rappelons-nous

enfin qu'on trouve de bons moyens de guérison dans un régime de vie bien entendu, dans un choix d'aliments dicté par le goût et par l'appétit, dans un exercice réglé et suffisant, dans une répartition sagement établie entre le sommeil et les veilles, dans des causeries agréables en plein air, dans les doux épanchements de l'amitié, enfin, dans quelques remèdes simples et faciles; car, comme l'a dit judicieusement Barbeyrac de Montpellier : *Ergo remedium, quò simplicius, eò melius.*

Cependant, il y a des circonstances dans lesquelles le médecin doit agir vigoureusement, et ces circonstances même sont très nombreuses, toutefois, aucune ne dispense d'une grande prudence. S'agit-il d'arrêter une affection habituelle et invétérée, on ne saurait prendre trop de précaution : le meilleur moyen consiste simplement à remplacer cette affection par une autre affection artificielle, attendu qu'il est prouvé depuis longtemps que les affections supplémentaires cèdent très facilement à l'action des remèdes, et que leur cessation, même au bout d'un certain temps de durée, n'entraîne guère après elle que peu ou point de désordre.

Il résulte de ce que nous avons dit jusqu'ici, 1° que dans l'économie comme dans l'univers, l'ordre naît du désordre, comme la paix vient après la guerre, comme les beaux jours se montrent après l'orage, comme le plaisir enfin succède à la douleur; 2° que les désordres physiologiques partiels ou universels sont, comme les

perturbations locales ou générales de l'atmosphère, des effets nécessaires qui se lient étroitement aux autres mouvements de la nature et qui concourent à les compléter : ce qui fait que, sous ce rapport, la santé de l'homme a vraiment ses deux époques critiques signalées par des orages plus ou moins violents, comme la santé de l'atmosphère a ses deux temps de lutte marqués chaque année aux équinoxes par des catastrophes plus ou moins déplorables ; 3° que la même puissance qui a ordonné que toute la masse de l'atmosphère fût liée par une solidarité intime, a voulu aussi que l'économie tout entière fût étroitement enchaînée par une solidarité commune, et que la tempête pour l'atmosphère et l'état fébrile pour l'économie fussent pour tout le monde le signal du trouble et le terme du danger.

Ici commence la véritable leçon pour le médecin : effectivement, c'est la voix de l'expérience et du raisonnement que nous venons d'entendre, et elle nous répète encore à chaque instant que la fausse prudence humaine fait chaque jour de nombreuses victimes, et que le médecin, en voulant à toute force mêler son action à celle de la nature, tantôt pour retarder ses mouvements, tantôt pour les précipiter, se constitue lui-même le complaisant coupable et le complice dangereux des ignorants.

Écoutons plutôt l'accent de la raison, et rendons-nous à sa voix ; soyons par conséquent sobres de prescriptions, avares de remèdes, et prodigues au contraire de consolations et de soins bien entendus, et

nous verrons alors l'économie revenir d'elle-même à la santé comme nous voyons tous les jours le temps reprendre lui-même sa sérénité sans médicastres et sans drogues, attendu qu'on n'a pas encore inventé de pharmacie à l'usage de l'atmosphère, ce qui est fort heureux.

Cependant il ne faut pas croire pour cela qu'il faille toujours en médecine compter sur le pouvoir et sur les intentions de la nature, car on se tromperait également. Il est parfaitement démontré au contraire qu'il y a des circonstances où la nature est insuffisante pour rétablir l'équilibre, et devient elle-même, par son indolence, par ses écarts ou par ses excès, un véritable instrument de désordre et de mort; c'est dire qu'il faut dans ces circonstances aller promptement au secours de l'économie, mais en ayant toujours le plus grand soin de ne jamais s'écarter des lois établies, et en ne perdant jamais de vue que c'est en faisant naître des mouvements favorables à la guérison, en appelant à son aide le concours des organes sains, plutôt qu'en tiraillant, qu'en tourmentant l'économie, qu'en l'appauvrissant par des saignées, ou en l'altérant par des purgatifs ou des remèdes douteux, qu'on obtient en médecine de bons résultats et de durables effets.

Quant aux affections que nous avons signalées comme pouvant être utiles et quelquefois nécessaires, nous espérons bien qu'on ne les considérera qu'à leur juste valeur, et par conséquent qu'on ne donnera point à

nos paroles un sens forcé et une interprétation absurde.

Toutefois, nous ne prétendons pas dire que la rougeole et la scarlatine soient à désirer, et qu'il faille par exemple, dans l'intérêt de la santé d'un enfant, l'exposer aux conditions capables de lui faire contracter l'une ou l'autre de ces affections, nous ne prétendons pas non plus qu'on puisse trouver quelque avantage à gagner une maladie épidémique ou contagieuse; nous disons seulement qu'il y a des maladies propres à tel ou tel âge, des maladies qui se lient aux changements même qui s'opèrent avec les années, dans la constitution de chacun de nous, et que parmi les maladies accidentelles, parmi celles qui se déclarent en quelque sorte spontanément, il y en a beaucoup qui sont utiles et nécessaires, parce qu'elles rétablissent la santé, quoique par le fait elles ne soient bien souvent devenues nécessaires que par suite d'infraction sérieuses et soutenues faites par les individus eux-mêmes aux lois de l'hygiène et aux préceptes de la raison. Ainsi par exemple, nous ne doutons pas qu'une grande partie des affections de l'enfance ne soit le produit et le résultat inévitable des troubles physiologiques auxquels on les expose continuellement en les associant au régime dangereux pour eux des adultes, en leur faisant contracter des habitudes de grand-père, en un mot en les faisant vivre à cinq ou six ans, comme on doit vivre à cinquante; mais par la même raison nous croyons aussi que les maladies qui résultent de cette violation

sacrilège des lois de la nature et du bon sens, ne peuvent sous ce rapport leur être vraiment que très salutaires ; toutefois nous ajouterons que nous pensons également que ces maladies devenues en quelque sorte indispensables par la force des choses et par les abus, ne sont pas moins pour cela préjudiciables jusqu'à un certain point, à ceux qui les éprouvent, bien qu'au fond et sans leur concours, ces mêmes individus pussent encourir encore de plus grands dangers.

Et notons-le bien, car c'est très important, ce que nous disons ici des affections naturelles et des affections accidentelles des enfants est également applicable à celles de l'adulte, du jeune homme, de l'homme mûr et du vieillard, car chaque âge a sa vie, ses besoins, ses plaisirs, son temps de guerre et de paix, et en général on s'expose vraiment à de tristes mécomptes et à des accidents graves toutes les fois que l'on dérange violemment le plan de la nature, toutes les fois que l'on se crée une existence à part, une existence isolée, et qu'on se met pour ainsi dire en lutte perpétuelle avec l'ordre établi. Quoi qu'il en soit, à part quelques incommodités passagères et quelques maladies occasionnées par les causes épidémiques, on peut dire en thèse générale que la plupart de nos maladies sont le résultat de notre mauvaise manière de vivre, et qu'en cela nous sommes presque toujours encore, comme en fait de bonheur, les propres artisans de notre bonne ou de notre mauvaise fortune ; en effet, ouvrez l'histoire, suivez attentivement le développement des vices, des

passions et des crimes, et vous verrez commencer et grandir avec eux tous ces désordres, tous ces phénomènes morbides et toutes ces réactions qu'on flétrit en masse sous le seul et même nom de maladie.

Si l'on nous demandait maintenant comment on peut expliquer l'action salutaire des maladies que l'on provoque contre des affections anciennes dans l'intention de les guérir, nous répondrions comme nous l'avons déjà dit qu'il y a une infinité de circonstances où cette action est inexplicable, mais qu'il y en a d'autres aussi où on est autorisé à croire que les maladies agissent tantôt en surexcitant l'économie, tantôt en lui faisant éprouver une perturbation insolite. Si à cette occasion on veut bien se rappeler qu'il est parfaitement constaté par des milliers d'observations qu'il suffit très souvent d'interrompre pendant un temps plus ou moins long l'ordre de certaines opérations de la vie pour changer complètement d'importants phénomènes vitaux, on arrivera comme de source à penser et à établir en principe qu'il y a une infinité de circonstances dans lesquelles les maladies nouvelles agissent tout simplement en troublant et en dérangeant la puissance de l'habitude dont chacun de nous connaît le joug et le concours alternativement salutaire ou malheureux; en effet c'est ce qui a lieu particulièrement lorsque la principale cause d'une maladie est dans le fait de son ancienneté, ou plutôt dans le fait même de l'habitude que l'économie a contractée depuis longtemps d'être malade de telle ou telle façon.

Récapitulation.

Dans les chapitres précédents nous avons en quelque sorte mis à découvert les bases fondamentales de la médecine en fixant l'attention sur le fait qui domine toute notre science, qui la constitue et qui l'exprime, en un mot sur le fait primordial et capital de l'existence d'une force qui préexiste pour ainsi dire à l'organisation, qui se développe, qui augmente avec elle, qui l'entretient, et qui dans l'économie se montre tour à tour formatrice, conservatrice et médicatrice.

De plus, cette force qu'Hippocrate a nommée nature, nous l'avons montrée tantôt animant tous nos organes isolément, et donnant à chacun d'eux une sensibilité propre, des habitudes et des mœurs particulières, en un mot une vie en quelque sorte indépendante; tantôt, au contraire, enchaînant tout le système dans un seul et vaste ensemble qui exprime et dénote l'unité d'action (*consensus unus*, *conspiratio una*, *consententia omnia*, selon les paroles du père de la médecine). Puis, toujours guidés par le principe, nous avons démontré que les mouvements par lesquels nous distinguons chacune des propriétés vitales, étant par eux-mêmes réguliers et limités, supposaient nécessairement autant de forces particulières, et que ces forces ne pouvaient elles-mêmes être dirigées dans leur emploi que par des lois, ce qui était mis hors de doute par les effets constants qu'elles produisaient. Nous avons

prouvé aussi que ces forces, qui se résolvent toutes en une seule, source et terme à la fois de toutes les autres, devenaient pour nous le principe de la vie, et si l'on peut s'expliquer ainsi, les éléments de la nature, sans que ce mot nature, par lequel Hippocrate a formulé cette grande unité d'action, pût être autre chose pour nous qu'un abstrait pur et simple renfermant l'idée des diverses propriétés qui se répondent pour composer l'unité de la vie; nous avons dit encore que les phénomènes de la nature ne pouvaient nous montrer que l'ordre dans lequel se succèdent ses effets et nous indiquer les règles que suivent la production de ces effets sans jamais nous révéler ce qui constitue la nécessité de ces productions; ensuite nous avons montré cette nature à l'œuvre, combattant avec succès contre les causes accidentelles de trouble ou s'efforçant de réparer leurs fâcheux effets; nous avons prouvé que c'était elle qui opérait tous les changements et tous les phénomènes morbides et salutaires que nous sommes à même d'observer, et que les maladies entretenues par elle étaient souvent utiles et parfois très nécessaires. Eh bien! maintenant, afin qu'on ne se méprenne pas sur le sens de nos propositions et de nos croyances, nous nous empressons de déclarer que, loin de prétendre renouveler au sujet de la nature médicatrice toutes les rêveries de l'imagination brillante, mais désordonnée de Van Helmont, ou toutes les idées métaphysiques de Stahl, nous ne voulons invoquer, au contraire, que la puissance des faits, et que c'est parce que nous

croyons avoir traduit fidèlement leur langage que nous affirmons qu'on ne doit considérer la nature ni comme un être passif, parce qu'elle agit et réagit d'une manière uniforme, et que tous ses mouvements ont une cause, une direction, un commencement et une fin, ni comme un être intelligent, parce que l'intelligence est elle-même son ouvrage, mais qu'on doit le considérer simplement comme étant le foyer de la vie et la sauvegarde de la santé.

Toutefois, nous ne craignons pas de le dire, notre œuvre ne serait elle-même qu'une œuvre défectueuse et incomplète si nous en restions là, c'est pourquoi, nous allons essayer de montrer les maladies sous leur véritable jour, c'est à dire comme des soulèvements partiels ou généraux organisés par la nature et dirigés par elle contre les causes morbifiques ou contre leurs effets, pour défendre ses droits et conserver l'être qu'elle a elle-même formé. Tel est réellement le but des phénomènes pathologiques, et cette façon de les envisager est tellement philosophique, qu'elle a toujours été secrètement ou ouvertement celle des grands médecins et des meilleurs observateurs, dans les temps même les plus orageux, et au sein des révolutions qui ont le plus ébranlé la médecine.

CHAPITRE VI.

PROPOSITIONS GÉNÉRALES.

Il résulte de nos recherches et de nos méditations, 1° que tous les corps sont pénétrés de mouvements et que la nature tout entière est le domaine de la vie.

2° Qu'en raison de la vie qui les pénètre, tous les corps agissent et réagissent les uns sur les autres, et que de ces actions et ces réactions résultent encore des phénomènes plus ou moins calculables.

3° Que les corps sont répandus dans la nature sous trois états différents, 1° à l'état de gaz, à l'état liquide, à l'état solide; que chacun de ces états est plus ou moins durable, mais qu'il n'y a d'éternels que les atômes ou principes constituants des corps.

4° Que ces expressions, solide, liquide, gazeux, n'ont qu'un sens purement relatif, comme les autres mots esprit et matière.

5° Que tous les corps de la nature travaillent continuellement en eux-mêmes et hors d'eux-mêmes, et que de ce concours d'action des différents corps de la nature les uns sur les autres, ressort pour ainsi dire l'existence éternelle de la vie générale, dont toutes les autres ne sont que la dépendance et le résultat.

6° Enfin, que dans la nature tout se réduit en dernière analyse à des mouvements plus ou moins croisés de gravitation et de répulsion, à des mouvements d'affinité et d'attraction moléculaire et cosmique, ou pour mieux dire à des mouvements d'expansion magnétique.

Or, s'il est bien prouvé que la vie générale considérée philosophiquement n'est qu'un commerce d'échanges, que tout s'y passe en départs et en retours exactement balancés, en un mot, s'il est prouvé que les sympathies et les antipathies des corps les uns pour les autres, sont tout ou presque tout dans la nature, il ne s'agit donc vraiment pour se faire une idée juste, une idée vraie de l'univers, que d'étudier le jeu et les tendances de l'affinité, d'abord des corps simples pour les corps simples, puis des corps simples pour les corps composés, enfin de corps composés pour les corps plus composés encore; il ne s'agit donc, que de considérer ensuite les affinités dans les corps organisés où elles prennent plus particulièrement le nom de sympathies et d'antipathies; que d'opposer à leur tour et au gré de mille circonstances qu'on doit varier les corps inorganisés aux corps organisés; enfin que de mettre la nature entière en rapport avec elle-même et de la suivre dans ses compositions et dans toutes ses métamorphoses.

Poursuivons.

Par l'attraction moléculaire, la nature forme des agrégations et des corps, par l'affinité elle forme de ces différents corps des composés plus ou moins riches; enfin, si on sait la suivre dans toutes ses créations sans

jamais le perdre de vue, on la voit alors procédant toujours du simple au composé, arriver graduellement à lier définitivement les mouvements aux mouvements, et à former ainsi de plusieurs vies partielles, une vie collective, et des vies collectives enfin la vie générale, composant ainsi et très habilement un tout dont une moitié environ est inorganisée, dont l'autre au contraire possède l'organisation depuis le degré le plus simple jusqu'au degré le plus élevé.

Or, toutes ces considérations nous amènent naturellement à reconnaître que ce n'est vraiment qu'après avoir sondé, jugé, épuisé tous les secrets de la physique générale, et qu'après avoir longtemps étudié la nature dans toutes ses métamorphoses qu'on peut se livrer avec succès à l'étude philosophique de la médecine.

Nous ne nous occuperons pas ici de l'action des corps en général les uns sur les autres, ces recherches rentrent plus particulièrement dans le domaine de la physique et de la chimie, mais nous allons essayer de donner une peinture fidèle de l'animalité dont l'homme nous offre le type connu le plus parfait.

Un être est simplement inorganisé, quand sa composition est d'une seule pièce, quand chaque partie de lui-même est semblable à elle-même, à quelques différences près, quand son expansion est réduite au jeu le plus simple. Il est organisé quand il est composé de pièces différentes, ou d'instruments destinés à des ouvrages différents aussi, mais coopérant tous au même

but, c'est à dire au développement et à la conservation de l'ensemble ; enfin il est animal organisé, ou si vous voulez, il est animal, quand il jouit en sus de la locomobilité, autrement dit de la faculté de se porter d'un point sur un autre ; or, l'homme possède toutes ces propriétés au suprême degré, et c'est ce qui le fait considérer et à juste titre comme le prototype et le roi des animaux.

Jugé sur l'apparence, l'homme a certainement l'air d'un animal simple ; ceci nous prouve qu'il faut savoir nous défier des apparences, car l'homme en dernière analyse, n'est réellement qu'un animal collectif, qu'un composé de plusieurs animaux, qu'un composé d'organes, qui envisagés seuls doivent être regardés comme de véritables animaux, puisque chacun d'eux a vraiment ses goûts, ses désirs et ses antipathies. Voilà donc un fait sur lequel on ne saurait assez fixer son attention, attendu que si chaque organe considéré isolement a ses sympathies et ses antipathies, par conséquent ses excitateurs particuliers, il est nécessairement du devoir du médecin de chercher à connaître à fond l'action qu'exercent les différents corps de la nature sur chacun de nos organes en particulier, dans toutes les circonstances possibles, et eu égard à toutes les éventualités.

De plus, l'étude des rapports généraux nous fait connaître encore que l'homme dans son commerce avec la nature a la faculté de réagir puissamment (soit par quelques unes seulement de ses parties, soit par leur en-

semble) contre toutes les existences en rapport avec la sienne ; et c'est encore là une vérité qui domine en quelque sorte toute la médecine.

Maintenant, si nous jetons un coup d'œil sur la physiologie, nous verrons qu'on donne le nom d'excitabilité à la propriété qu'ont certains corps de pouvoir être excités. Qu'on appelle excitants les agents qui provoquent et qui soutiennent cette excitabilité, et que l'excitation, bien comprise, est à proprement parler le résultat des excitants sur l'excitabilité, en d'autres termes, la vie.

Nous verrons encore qu'un organe ne peut lui-même soutenir son action dans le commerce de l'ensemble, qu'autant qu'il profite pour sa part des bénéfices de cet ensemble, et que tout ce que l'on peut dire à ce sujet, c'est à dire relativement à son organe, peut s'appliquer à tous, et se dire de tous réunis et associés, et par conséquent ne faisant plus qu'un tout ; avec cette particularité cependant qu'ici nous avons encore à considérer, indépendamment du jeu de chaque organe isolé, le jeu des fonctions dont l'ensemble réglé constitue le tout harmonique, en d'autres termes, l'individualité.

Nous pouvons donc nous résumer et dire : qu'un organe a d'abord sa vie à soutenir, et que ce n'est qu'autant qu'il en jouit pleinement qu'il peut coopérer à une fonction ; que l'organisation, considérée comme un ensemble d'action, a également sa vie à entretenir, et que ce n'est qu'autant qu'elle jouit de toute sa force qu'elle peut, par l'enchaînement des fonctions, consti-

tuer une harmonie d'où découle la santé ou le bien-être de l'individu ; enfin, que les fonctions naissent des organes, et que les organes se soutiennent par les fonctions, entretenues comme les organes par les excitateurs et les modificateurs généraux ; en un mot, que la vie générale, en tout et partout, est l'excitation, autrement dit le produit de l'action des excitants sur l'excitabilité.

Ainsi, nous voilà amenés par l'observation, l'expérience, l'induction et le raisonnement, à considérer les proportions suivantes comme étant très fidèles, ou, pour mieux dire, comme étant l'expression même des faits.

1° L'atome inséciable est le véritable point élémentaire ; le globule gazeux vient ensuite.

2° Les solides naissent des liquides et se résolvent en liquides.

3° Un organe lésé dans sa propre substance répare ses pertes, cicatrise ses blessures, expulse ou dissout les corps étrangers qui l'irritent et qui troublent la paix de son existence.

4° Un organe sympathise avec d'autres organes.

5° Les organes s'unissent dans un but commun : en associant leurs mouvements ils forment des appareils ; le jeu d'un de ces appareils constitue une fonction.

6° Les appareils se coordonnent et sympathisent entre eux ; leurs fonctions par conséquent sympathisent entre elles.

7° Tous les mouvements de l'économie se résolvent

ainsi en un et forment le mouvement essentiel indivisible et fondamental, en d'autres termes le mouvement vital.

En vertu de ces principes, nous sommes aussi en droit de dire 1° que la vie suppose deux conditions : d'abord des organes susceptibles d'être impressionnés ou mis en jeu, puis des agents capables d'exciter et de mettre en mouvement ces mêmes organes ; 2° que c'est en raison de leur irritabilité que nos organes jouissent du mouvement et des propriétés qui en découlent. Nous ajouterons que nous prenons ici le mot irritabilité dans l'acception que lui ont donnée Glisson, Backius et de Gorter, c'est à dire que nous pensons avec eux que l'irritabilité est la force organique qui produit dans les êtres vivants, animaux et végétaux, tous les mouvements, tant insensibles qu'apparents qui succèdent à la stimulation de leurs parties, et qui en sont réellement l'effet. Quant aux liquides, ils peuvent éprouver aussi des impressions variées, c'est dire qu'ils ont une irritabilité qui leur est propre, ou pour mieux dire une sorte de vitalité qui leur appartient.

En résumé nous considérons l'irritabilité comme étant une propriété commune à l'homme, aux animaux et aux plantes, comme une propriété dont la force augmente en général en raison de la résistance, enfin comme une propriété différemment modifiée dans tous ces êtres en raison de leur structure particulière et de leur organisation, et pouvant même à un certain degré, c'est à dire quand elle rencontre une organisation assez

riche, donner naissance, chez l'individu qui la possède, à la sensibilité qui distingue particulièrement l'homme, et qui le place si haut au dessus des animaux et des plantes.

Pourtant, nous en convenons, nous ne saurions dire précisément comment il se fait que nous sommes irritables et sensibles, comment il se fait que nous aimons, que nous réfléchissons, que nous méditons. Mais ne doit-il pas nous suffire de savoir que chez l'homme et chez les animaux la sensibilité et tous ses actes dépendent d'un fluide que nous nommons nerveux, que ce fluide émane particulièrement du cerveau, qu'il est transmis par les nerfs dans toutes les parties du corps, et que nous sommes plus ou moins en état de sensibilité, selon que ce fluide circule en nous avec plus ou moins de rapidité ou d'abondance, de telle sorte que si cette circulation devient trop forte ou trop faible, notre action vitale s'exagère ou languit? Ne devons-nous pas enfin nous contenter de cette certitude, puisque l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas d'aller au delà?

CHAPITRE VII.

DE LA SANTÉ.

La santé consiste dans l'exercice régulier et facile de toutes les fonctions de l'économie animale, de l'harmonie parfaite des organes. Mais cet état si désirable est bien rare, et la santé, considérée dans un sens absolu, peut être mise au nombre des êtres de raison, parce qu'il y a toujours un ou plusieurs organes qui l'emportent plus ou moins sur les autres.

GAUBIUS.

Chez le peuple, dans le monde, dans nos écoles comme au sein des académies, on s'entend assez généralement quand il s'agit de dire ce que c'est que la santé, ainsi par exemple, tout le monde sait parfaitement et convient de même qu'elle consiste dans l'accord plus ou moins parfait des organes et des fonctions; mais vient-on à parler de la maladie, c'est bien différent! alors toutes les idées se heurtent, toutes les opinions s'échauffent, toutes les disputes s'allument, et, de ce tumulte, de ce désordre de choses et de mots, il s'établit bientôt sous les yeux du médecin philosophe un spectacle d'autant plus douloureux pour lui qu'il arrive souvent que les gens de l'art ne sont point étrangers à

ces divisions alarmantes, et que quelquefois même ils surpassent tous les autres sur ce point, en divagations, ce qui, du reste, s'explique parfaitement quand on songe que chez un grand nombre de praticiens les bonnes vues et les grandes lumières sont en quelque sorte étouffées et perdues par la science, par cela seul que leur méthode, (ce que les peintres appellent leurs manières), les force impérieusement de marcher par un seul chemin et de suivre toujours un seul et même genre d'observation.

Pour nous, qui cherchons à traiter à fond cette importante question, nous allons essayer de passer avec prudence du simple au composé, de ce qui est le plus connu à ce qui l'est moins, et de façon à mettre en quelque sorte toujours en regard, et ce que l'on dit, et ce qui est, persuadé que nous arriverons ainsi, et en quelque sorte par des nuances insensibles, à nous faire une juste idée de l'état de santé et de l'état de maladie.

La santé est suivant le moraliste, un bien dont l'homme ne sent le prix que lorsqu'il l'a perdu ; suivant le poète, c'est une frêle lueur que le plus léger souffle éteint, et qui expire au moindre vent au milieu de son plus grand éclat; enfin pour le médecin, la santé consiste dans le concert des organes et des fonctions, en un mot, elle est tout entière dans le concert harmonieux des organes vitaux en action. Et, comme le médecin sait parfaitement qu'en chacun de nous la santé, lorsque nous la possédons, ne s'est réellement établie que par les seules forces de la nature, il professe avec conviction que c'est surtout par les forces de la nature et par ses se-

cours salutaires que la santé peut être ramenée à son état normal, lorsqu'elle a été altérée.

Cette vérité aurait plus de cours, et elle serait surtout d'une application plus commune si l'homme était plus attentif, plus docile au cri de l'instinct et plus confiant en son pouvoir; mais chez l'homme civilisé il n'y a guère d'instinct, il l'échange tous les jours contre l'intelligence qui, pour se développer, absorbe elle-même toute l'activité vitale; et la raison en est très simple, c'est que chez l'homme, l'imagination, cette folle du logis, comme disait Mallebranche, détrône presque toujours la sagesse pour usurper sa place! Or, vous le savez, l'imagination est à la fois une source de craintes et de désirs, une source d'espérance et de prévoyance, par conséquent il n'est pas étonnant qu'elle fasse perdre à l'homme malade et sa partie et celle de la nature, et cela même doit arriver souvent. Voilà pourquoi, dans les mêmes circonstances, les animaux sont infiniment plus heureux que nous; voilà pourquoi, quand ils sont malades, sans faire beaucoup de choses ils se guérissent. C'est, nous le répétons, qu'ils n'ont pas comme nous la fâcheuse prérogative d'exercer par eux-mêmes et par leur imagination une influence profonde sur leur destinée; c'est qu'ils n'ont ni préjugés de famille à respecter, ni affaires d'intérêt à suspendre; c'est qu'ils accordent à la nature tout le temps qu'elle exige pour opérer convenablement leur guérison, et qu'au lieu d'appeler à leur secours les bonnes femmes, les voisins ou les médicastres, ils se laissent au con-

traire diriger patiemment par leur instinct, qui les éclaire dans cette circonstance d'une manière admirable, comme Aristote et Pline en citent eux-mêmes mille exemples. Nous autres hommes, au contraire, nous nous faisons femmelettes à la moindre douleur. Ainsi, à l'idée seule du danger, nous nous entourons de précautions inutiles ou gênantes, et souvent au prix de l'or nous attachons au chevet de notre lit un notaire, un confesseur, plusieurs médecins, en un mot, tout ce qu'il faut pour mourir.

Cependant, il est juste de dire que sous ce rapport les femmes sont encore nos maîtres. S'agit-il de leurs enfants ou de leurs époux, nulle raison n'est respectée, nulle sagesse, nulle expérience, ne seront écoutées; tout à des tortures qu'elles sont ingénieuses à se créer, il n'y a plus pour elles ni de tranquillité, ni de confiance, ni de passé; elles sanglottent, elles se désespèrent, elles appellent tous les médecins, elles essaient tous les remèdes, et quelquefois elles prodiguent jusqu'aux plus dangereux, ce qui fait que pour prix de leur amour et de leur sollicitude elles essuient presque toujours ou des revers ou des malheurs!.. Cela se conçoit : elles finissent nécessairement par augmenter le mal par l'empressement même qu'elles mettent à vouloir le combattre.

Loin de nous toutefois, l'idée coupable de vouloir affaiblir ici la confiance qu'on doit avoir en son médecin, ou la valeur de tous les soins entendus que prodiguent avec tant de dévoûment une mère, un parent

ou un ami, lorsqu'ils sont sages ou prudents, tant s'en faut, nous savons trop pour cela combien il y a de puissance et parfois même de magie dans mille petits secours que le cœur indique, mais nous voulons qu'on sache que l'homme a sans cesse à sa portée des remèdes efficaces, sinon contre ses maladies précisément, du moins contre ses indispositions, et que ces remèdes on les trouve presque toujours dans les plaisirs que procurent une lecture amusante, une conversation agréable, une musique douce et facile, ou un léger exercice; dans les douces impressions que fait naître un spectacle agréable et choisi; dans les forces mêmes qu'amènent un sommeil réparateur, un repos bienfaisant, une nourriture qui plaît; en un mot, dans tout ce qui distrait sans fatiguer, dans tout ce qui attire sans agiter.

Cependant, comme nous l'avons déjà dit, nous ne proscrivons pas les remèdes, seulement nous voudrions que l'instinct du malade décidât plus souvent de leur choix, nous voudrions surtout que l'imagination n'altérât pas les indications de cette vue intérieure et n'étouffât pas chez nous son élan salutaire. Nous sommes surtout autorisés à vanter les bienfaits de l'instinct quand nous songeons que sans apprentissage, sans leçons, sans conseils, en un mot que sans nul autre guide que l'instinct, les animaux parviennent tous les jours à se guérir eux-mêmes parfaitement; quand nous songeons que l'hippopotame, lorsqu'il se sent étouffer par le sang, s'ouvre lui-même une veine à l'aide d'un roseau pointu, et referme à propos sa piqûre en la bouchant avec du

limon; quand nous voyons la cigogne s'administrer elle-même des lavements avec son bec, pour faire cesser la constipation opiniâtre à laquelle elle est sujette pendant certaines époques de l'année; quand nous songeons enfin que le lion se purge lui-même en dévorant un singe, que le crapaud blessé court à la sauge, comme le cerf court au dictamée, et que les pigeons, les tourterelles et les poules se guérissent parfaitement avec de la pariétaire qu'ils savent fort bien aller chercher et trouver eux-mêmes.

Disons-le donc, défaut d'instinct, faiblesse de l'ame, faiblesse d'esprit et surtout faiblesse de lumières, voilà ce qu'il y aura toujours de plus commun chez les hommes en général, telles seront toujours aussi les sources de leurs plus fâcheux mécomptes.

Pour nous, évitons ces écueils, et quand nous serons malades par exemple, au lieu de nous désoler et de nous inquiéter à l'occasion d'une souffrance qui nous contrarie ou qui nous gène, résignons-nous; au lieu de perdre patience, au lieu de reprocher amèrement au médecin sage et prudent le temps soi disant précieux qu'il demande pour nous guérir, au lieu surtout de le supplier de se hâter de nous médicamenter, rappelons-nous que nos désirs ne peuvent être accomplis qu'autant qu'ils ne sortent pas du plan tracé par la nature, et que le seul moyen de les combler en médecine lorsqu'ils sont sages, consiste simplement à placer le malade sur la ligne directe, que la nature suit ordinairement en pareilles circonstances; alors nous ne

nous épuiserons pas en efforts inutiles ou dangereux, mais nous accepterons sans murmure toutes les conditions de l'art, nous nous prêterons même de bonne grace à tout ce que la médecine exigera de nous, et alors à la faveur de notre résignation et d'une sage expectation nous arriverons au port, peut être après bien du temps, mais du moins sans naufrage.

Médicalement parlant, chacun de nous possède une force individuelle qui lui est propre, et c'est de cette force qui est toujours en rapport avec notre organisation, mais qui varie aussi au gré de mille circonstances durables ou passagères, que résulte pour chacun de nous ce qu'on appelle la santé.

On dit que la santé est parfaite lorsque les liquides et les solides se font équilibre, lorsque les qualités et les mouvements des uns et des autres sont dans des rapports convenables, lorsque chaque organe est animé de la force qui lui est nécessaire pour opérer les effets qu'il est chargé de produire dans l'économie; en d'autres termes, on dit d'un homme qu'il jouit de la santé lorsqu'il possède toute la force et toute la mesure d'action dont il est susceptible en raison de son organisation, de sa constitution particulière et de son tempérament.

Toutefois il est un fait certain, c'est que la condition principale de la santé réside moins dans la quantité générale des forces que dans l'harmonie de leur distribution, et qu'un changement subit dans nos habitudes, quoique salutaire en lui-même, peut donner lieu tous

les jours aux accidents les plus graves, par cela seul qu'il interrompt l'ordre établi depuis longtemps, c'est à dire l'ordre sur lequel les fonctions et la santé qui en est le produit, se sont en quelque sorte montées et organisées. Nous allons insister sur ces deux propositions.

Il est tellement vrai que la santé consiste moins dans la quantité générale des forces que dans l'harmonie même de leur distribution, qu'on voit tous les jours les hommes les plus frêles parcourir une longue carrière, et atteindre même l'âge le plus avancé avec un fonds de force que l'athlète qui se brise à trente ans aurait dépensé et dissipé en une seule journée, ce qui ne peut s'expliquer qu'en admettant qu'il y a chez l'un abus, mauvaise distribution, ou au moins distribution brusque et irrégulière des forces; tandis que chez l'autre, chez l'homme faible, l'emploi des forces se fait avec ordre et régularité.

Nous dirons à ce sujet qu'il est parfaitement reconnu en thérapeutique que plus on agit sur un grand nombre de systèmes à la fois et dans le même sens, et plus il est facile à ces différents systèmes de marcher ensemble dans leurs modifications, ce qui prouve incontestablement que la santé est une harmonie universelle.

Voilà sans doute pourquoi l'usage immodéré de la diète exténuante, des évacuations sanguines coup sur coup et des purgatifs, ont fait beaucoup moins de mal aux différentes époques pendant lesquelles on a abusé de tous ces moyens à la fois, sur le même sujet, et

pour ainsi dire en même temps, qu'il n'en a occasionné depuis, quand on a employé chacun de ces moyens isolément.

Enfin c'est en partant de cette observation, c'est à dire en se reportant à cette grande loi physiologique, qui veut avant tout que l'harmonie règne entre les fonctions, qu'on peut jusqu'à un certain point se rendre compte, et même expliquer comment Sylva, Rega, Valsalva, Hecquet et tous les aïeux oubliés de nos phlébotomistes modernes, n'ont pas été plus malheureux encore dans leur téméraire pratique.

Disons plûs, si aujourd'hui comme au temps de Botal, de Guy Patin ou de Bosquillon, on entonne encore de loin en loin et avec tant de confiance le cantique lugubre des émissions sanguines coup sur coup, c'est qu'on sait parfaitement, que des moyens aussi énergiques, en frappant à la fois tous les organes et toutes les fonctions, ne font, en dernier résultat, qu'affaiblir l'organisme au même degré, et que par cela même le malade rentre pour ainsi dire sous la protection directe de la nature, qui a voulu qu'un grand trouble général fût moins préjudiciable à l'économie qu'un grand trouble partial et local.

On agit à la vérité la main sur la conscience; mais Cousinot agissait aussi de bonne foi, et tout le monde connaît son martyrologe.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans l'expression même de cette vérité une leçon très-importante. Nous apprenons que lorsqu'on a perdu tout espoir de rame-

ner au type normal une ou plusieurs fonctions qui l'ont perdu ou abandonné depuis longtemps, on doit du moins chercher à mettre les autres fonctions en harmonie avec cet état normal, avec ce nouvel ordre de choses établi, puisque c'est ainsi que la nature opère tous les jours sous nos yeux.

Nous comprenons maintenant pourquoi les maladies aiguës sont en général si redoutables, c'est que cette sage et nouvelle répartition de force, qui dans les maladies chroniques parvient à protéger ou à défendre la vie contre l'effort tumultueux d'un ou de plusieurs organes essentiels, n'a pas chez elles le temps de s'établir, parce que les accidents sont à la fois trop impétueux et trop brusques. Ainsi donc l'homme appelé par sa constitution à vivre longtemps n'est pas nécessairement, comme le peuple se le figure, celui qui est taillé en taureau ou en lion, celui qui a le cou gros et court, les épaules larges, la poitrine saillante et drapée, les muscles épais et lourds, les bras et les cuisses bourrés, les membres osseux et fortement dessinés; mais c'est celui qui, quelle que soit la force de sa charpente et la vigueur de son système musculaire, a su s'accoutumer de jeune âge à toutes les vissicitudes du temps et des saisons; celui qui sait supporter les privations, qui ne souffre ni du chaud, ni du froid, ni du régime, ni d'un excès; celui enfin qui a monté sa vie sur le vrai ton de son organisation, et qui exerce toutes ses fonctions sans en abuser; ou plutôt c'est celui qui, par cette vigueur morale, qui est l'expression d'un caractère très éner-

gique et fortement trempé, sait, au sein même des épreuves, résister aux tourments de l'adversité et à l'ivresse du bonheur. Maintenant, si nous examinons de près ces hommes taillés pour le service des halles, c'est à dire ces héros de marchés que le vulgaire appelle des forts, nous verrons qu'il y a ordinairement entre eux et ceux qu'il appelle fluets une différence remarquable sous le rapport des facultés de l'esprit et du genre de courage.

En effet, chez les premiers c'est le courage martial qui perce et qui fermente, ou plutôt c'est l'audace qui éclate, et cette audace ils la possèdent en commun avec plusieurs races d'animaux qui la doivent comme eux à leur tempérament et à leur organisation grossière, tandis que chez les seconds, c'est le courage froid qui inspire les déterminations, et qui dicte les mouvements, ou pour mieux dire, c'est le courage moral qui brille dans tout son éclat, et qui met sans cesse à découvert les mâles et vrais attributs de la virilité; la force du cœur, de l'intelligence et de la raison.

Toutefois, les exceptions fourmillent sur ce rapport, et il est juste de dire, que l'homme, quelles que soient son organisation et sa disposition native, ne jouit en général de ses plus nobles facultés, de celles qui sont attachées à sa qualité d'être raisonnable et intelligent, qu'autant qu'il sait combiner avec discernement l'exercice du corps et de la pensée, de façon à empêcher les excès et à mettre au contraire à profit les secours précieux de l'un et de l'autre.

Voulez-vous actuellement vous convaincre de tous les dangers qu'entraînent après eux les changements brusques dans nos habitudes, voyez ce qui se passe tous les jours sous vos yeux ; voyez par exemple le pauvre accoutumé à de rudes travaux, et condamné en quelque sorte à ne vivre que de pain noir ou de racines, suivez-le à la table du riche si les évènements l'y portent, et vous le verrez usé tout à coup par les indigestions, mourir fatigué au sein de l'abondance et de l'oisiveté. Examinez aussi l'homme qui a longtemps vécu dans un cachot obscur et malsain, examinez-le lorsqu'il est rendu aux douceurs de la liberté, lorsqu'un air pur et frais lui est accordé tout à coup, et vous le verrez, aveugle en plein jour, mourir empoisonné, par l'air le plus riche en éléments réparateurs, à moins cependant qu'une grande flexibilité d'organisation ne lui permette de recommencer en quelque sorte une nouvelle existence ; enfin pénétrez plus avant dans tous les détails de la vie, et vous reconnaîtrez que tout nous porte à croire que le concert de la vie qui constitue la santé parfaite, n'est lui-même au fond que le produit d'une bonne habitude.

Et notez-le bien, cette expression, le concert des organes, que nous avons employée déjà plusieurs fois, n'est point comme on pourrait le supposer une expression figurée ou métaphorique, c'est au contraire une expression réelle et d'une parfaite exactitude, comme l'a dit lui-même l'auteur du système universel que nous allons encore une fois laisser parler.

« Oui, dit-il, la santé est un véritable concert, car chaque organe est un instrument élastique en vibration constante, dont le jeu particulier produit des effets qui entrent dans l'harmonie de l'ensemble, lorsque d'ailleurs ses vibrations sont concordantes avec celles des autres instruments ; et si un seul de ces organes dévie de la concordance de vibration, le concert n'existe plus ; alors comme dans un orchestre, le trouble est général, la souffrance est générale ; et semblable aux musiciens de cet orchestre, tous les organes réunissent leurs efforts pour faire rentrer dans l'harmonie l'organe discordant, ou pour le couvrir de leur action.

Suivons l'analogie. Dans un coucert complet et bien composé, on distingue la partie chantante : c'est celle qui a le plus de saillie, qui anime toutes les autres, qui les excite, et que toutes les autres à leur tour sont chargées de soutenir. Dans le corps humain, l'organe nerveux représente cette partie. Après elle, dans un concert, la partie fondamentale, la basse, est la plus importante : c'est d'elle que toute l'harmonie découle. De même, dans le corps humain, l'organe digestif est l'organe essentiellement harmonique et fondamental. Entre cet organe et l'organe nerveux sont placés, comme dans un concert, tous les organes intermédiaires ou d'union et d'accompagnement. Enfin, au centre du concert, le chef d'orchestre bat la mesure générale, embrasse toutes les parties par sa vigilance, maintient la subordination harmonique entre le chant, la basse et les accompagnements. A la moindre discordance, c'est

lui surtout qui s'émeut, qui s'irrite, et par un mouvement énergique se hâte d'arrêter la source du désordre. Dans le corps humain, c'est le cœur, ou, plus exactement, le système sanguin qui remplit cette haute fonction ; c'est lui surtout qui signale, par sa fièvre, l'irritation que lui causent les tons faux d'un organe quelconque, ou les déréglements de sa mesure; c'est lui qui, doué de la vitalité la plus énergique, et sans cesse présent par tous ses rameaux à tous les points de l'économie, travaille de tous ses efforts à réparer ou effacer les désordres qu'il n'a pu prévenir.

La voix est pour chacun de nous l'effet sonore, le timbre général du concert harmonique : elle est toujours analogue, non seulement à l'âge, au tempérament, au sexe de l'individu, mais à l'état organique de chacun de ces instants. Pleine et calme dans la santé, faible, fausse, inégale dans la maladie, elle s'éteint dans la syncope, qui n'est autre chose qu'une suspension momentanée de la vibration générale et de la transpiration invisible.

Dans un concert, chaque morceau de musique a sa mesure toujours régulière, mais plus lente ou plus rapide, selon le caractère que le compositeur a voulu imprimer. De même, chaque individu en santé se prête, par l'ensemble de son être, à une pulsation toujours régulière, mais plus lente ou plus rapide, selon l'organisation particulière et l'âge de cet individu.

Mais dans un concert on ne se borne pas à exécuter

des morceaux d'un seul mouvement : on passe d'un morceau lent à un morceau rapide, et ces deux termes sont souvent liés par des mouvements de transition ; si la mesure continue d'être régulière pendant la durée de chaque morceau, le concert existe toujours.

De même chacun de nous pendant la durée de la vie, ou même dans la succession d'un petit nombre de jours, peut, sans perdre sa santé, changer fréquemment de mesure; disons plus : si notre tempérament est sain, libre, animé, il faut que nous changions de mesure à chaque nouvelle modification qui survient dans la nature de nos aliments, dans l'air que nous respirons, dans les conditions importantes de notre existence. Notre harmonie individuelle est le fruit ultérieur des consonnances de tous nos organes avec l'état particulier des principes qui nous soutiennent. Or, les principes qui nous soutiennent, ceux que l'air et nos aliments nous fournissent, sont tous des globules vibrants ; comme nous n'avons pas d'influence sur leur vibration, il faut bien que nous accommodions la nôtre à celle qu'ils apportent. Par exemple, lorsque l'air est sec et condensé, lorsqu'il tient le baromètre élevé, lorsqu'il témoigne ainsi que chacun de ses globules vibre avec un redoublement de rapidité et de force, il faut bien que nous nous mettions en concordance avec sa mesure ; ainsi, le battement de notre cœur augmente de rapidité. Réciproquement, lorsque l'air se dilate, que son ressort tombe, que sa vibration se ralentit, que le baromètre baisse, il faut bien que notre vibration géné-

rale se ralentisse, il faut que notre cœur le témoigne, qu'il batte avec plus de lenteur.

Il est évident que de semblables modifications harmoniques découlent aussi de la diversité de nos aliments et de la diversité des circonstances, soit permanentes, soit fugitives, qui viennent affecter la sensibilité de notre être; car toute influence de source extérieure aboutit en nous à une action immédiate sur notre vibration générale. »

Voilà ce que nous avions à dire sur l'état de santé en général. Nous allons aborder maintenant une question dont la solution présente encore plus de difficultés, nous voulons parler de l'état de maladie.

—

CHAPITRE VIII.

DE LA MALADIE EN GÉNÉRAL.

Le mot *maladie* exprime l'état d'un individu dont la santé est dérangée. Toutefois, malgré cette définition très-simple, il n'y a pas de mot dans notre langue qui ait été pris dans des acceptions plus différentes et souvent même plus contradictoires, car, sous cette seule et même expression, on a enveloppé tour à tour et la cause et l'effet, et le bien et le mal, et le but et le moyen, toutes choses enfin essentiellement différentes entre elles, et qu'on devrait par conséquent classer toujours avec le plus grand soin.

Quoi qu'il en soit, on peut dire d'un homme qu'il est malade lorsque sa santé habituelle est dérangée, interrompue ou altérée par suite d'un trouble survenu soit dans l'état matériel de l'économie, soit dans son état fonctionnel, quelle que soit du reste la cause de ce trouble; mais on n'est pas autorisé pour cela à regarder toutes les maladies comme étant toujours dangereuses par elles-mêmes, et exigeant par cette raison qu'on dirige à la hâte contre elles des remèdes actifs ou des moyens violents. Loin de là, l'expérience, d'accord sur ce point avec la raison, prouve au contraire tous les jours qu'il y a une infinité de circonstances dans lesquelles les états que l'on nomme maladies ne

sont en dernière analyse que des efforts salutaires de la nature, en un mot que des mouvements organisés par la force vitale qui veille sans cesse sur son ouvrage, et qui tend constamment à le conserver dans le cercle d'existence qu'elle lui a accordé en raison du rang même qu'il occupe dans l'échelle de composition organique; par conséquent, si l'on part de ce principe, il est clair qu'on arrivera naturellement à dire avec Hippocrate, Duret, Baillou, Sydenham, Boërhaave, Stoll, Bordeu et tous les grands observateurs anciens et modernes, que les maladies sont souvent des actes très-utiles, et que le rôle du médecin consiste simplement à épier les tendances de la nature pour favoriser celles qui sont salutaires et pour combattre au contraire celles qui sont dangereuses. Mais qu'on ne s'imagine pas que ce soit un rôle bien facile que celui du médecin réduit à faire le métier de ministre de la nature, car on se tromperait amèrement. En effet, la vie est si mobile et si délicate, notre organisation est à la fois si composée et si flexible, elle se prête à chaque instant à des influences si variées et quelquefois même si différentes, qu'il faut nécessairement beaucoup de sagacité, d'instruction et de tact, pour adopter le bon parti, entre mille phénomènes qui se contrarient ou qui se heurtent, entre mille circonstances les unes aggravantes et les autres salutaires; et pourtant, tout l'art médical est là dans la connaissance difficile de l'opportunité et de l'indication.

Nous avons dit plus haut que la nature seule guéris-

sait, ceci mérite explication. Nous voulons dire qu'il n'y a point de guérison possible sans le concours de la nature, qui est en chacun de nous *la vie elle-même* avec toutes ses nuances fugitives et infiniment variées ; mais, comme nous savons aussi que la nature ne peut elle-même agir ou réussir sans le secours de certaines circonstances indispensables, et qu'il y a mille événements qui peuvent déranger ou neutraliser entièrement son action salutaire, nous nous empressons d'ajouter qu'il y a une infinité de cas dans lesquels un malade ne saurait être guéri, sinon sans le médecin, du moins sans la médecine, puisque c'est elle en dernière analyse qui indique ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, quels que soient du reste ses ministres, qu'ils soient, par exemple, parents, amis ou gens de l'art.

En effet, comme l'a dit Cabanis, d'après Hippocrate, c'est en vain que l'on objecterait que la nature seule guérit toujours les maladies. Cela n'est pas vrai pour quelques unes des plus graves, et en particulier pour les accidents causés par les poisons, dont le caractère est précisément d'être au dessus des forces vitales. La nature ne guérit que dans certaines circonstances et sous certaines conditions; mais l'art peut changer les unes et remplir les autres.

Celui qui dit que les maladies se guérissent d'elles-mêmes énonce donc une assertion fausse la plupart du temps, ou bien ne sait lui-même ce qu'il veut dire ; car rien ne se fait de rien, mais tout dépend de certaines causes et de quelques circonstances déterminantes.

CHAPITRE IX.

DE LA PATHOGÉNÉSIE.

La pathologie est la physiologie de l'homme malade.

GAMBU.

La pathogénésie a pour objet de nous éclairer sur la nature, la formation et le développement des maladies ; toutefois, c'est en vain qu'on voudrait la considérer comme une science, car tout ce qu'elle enseigne relativement à l'essence et à la génération des maladies, se réduit vraiment à quelques données générales qui portent plutôt encore sur l'ordre et la succession des phénomènes que sur la nature ou l'essence de la maladie proprement dite.

Du reste cela se conçoit parfaitement, car, pour que nous connussions la nature ou l'essence des maladies, il faudrait de toute nécessité que nous connussions d'abord la nature ou l'essence de l'action vitale, puisque l'une relève de l'autre, et que les maladies ne sont plus pour le médecin philosophe que des modes particuliers ou spéciaux de l'existence organique. Or, tout le monde le sait, nous ne connaissons l'essence de rien,

et en pathologie en physiologie comme en physique, nous sommes presque toujours forcés de nous en tenir à enregistrer des faits seulement, et à mettre en ordre avec plus ou moins de succès des phénomènes et des effets.

De plus, pour établir des propositions satisfaisantes sur la formation et le développement des maladies, il faudrait pouvoir observer les maladies dès le premier instant de leur développement ; il faudrait savoir comment les organes s'altèrent, et comment les fonctions se dérangent, soit par leur propre exercice, c'est à dire par le mouvement même de la vie, soit par l'influence des agents extérieurs, soit par suite de ces deux causes réunies ; or voilà encore des choses qu'on ne sait pas, par conséquent on ne saurait écrire à ce sujet que des lieux communs ou des romans.

Ce qui jette surtout une grande obscurité sur cette question, c'est l'embarras même dans lequel se trouve l'esprit toutes les fois qu'il médite sur la diversité même des doctrines tour à tour pronées et jetées dans l'oubli ; c'est l'incertitude profonde dans laquelle on est plongé lorsqu'on réfléchit seulement à toutes les classifications qui ont été établies en médecine.

On n'en compte pas moins de trente ; voici les plus importantes : Hippocrate admettait quatre états morbides principaux ; ils correspondaient selon lui aux quatre éléments. Thémison ne reconnaissait que deux grandes classes de maladies diamétralement opposées, et sa doctrine quelle qu'elle soit a été rafraîchie dans

ces derniers temps d'abord par Brown, et ensuite par Broussais qui lui a fait subir d'autres modifications.

Quant à Galien, dont la doctrine et la classification des maladies ont régné pendant plus de quatre cents ans, il divisait les maladies en maladies chaudes ou froides, sèches, humides, ou mixtes.

Plater s'efforça de les ranger d'après le trouble des fonctions et les qualités lésées du corps. Sauvages les rangea toutes en deux classes, savoir : les vices externes, les fièvres, les phlegmasies, les spasmes, les essoufflements, les faiblesses, les douleurs, les vésanies, les flux, les cachexies, et il établit jusqu'à deux cent quatre-vingt-quinze genres, et deux mille quatre cents espèces de maladies.

Linné alla encore plus loin, il admettait trois cent vingt-cinq genres de maladies, qu'il faisait entrer dans onze grandes classes. C'étaient les exanthèmes, les maladies critiques, phlogistiques, douloureuses, mentales, quiétales, motoires, suppressives, évacuatives, les difformités internes et les vices externes.

Vogel, en 1764, en admit cinq cent soixante, réparties également en onze classes; il réunissait les exanthèmes, les critiques et les phlogistiques dans la classe des fièvres, et il ajoutait aux autres classes de Linné les hyperasthèses et les cachexies.

En 1771, Sagar ajouta aux classes formées par Sauvages celles des exanthèmes et des suppressions; enfin dans la même année Cullen réduisit encore le nombre des espèces, et au lieu de trois cent cinquante-un genres

et deux mille cinq cents espèces qu'admettait Sagar, il ne reconnut plus que cent trente-trois genres, qu'il encadra dans quatre grandes classes, savoir : les pyrexies, les névroses, les cachexies et les maladies locales.

L'année suivante Macbride fit de nouveaux changements aux classifications reçues ; il admit vingt-trois ordres de maladies, cent quatre-vingts genres et quatre grandes classes qui comprenaient les maladies universelles, qu'il divisait, d'après Sauvages, en maladies locales, en maladies sexuelles, et en maladies des enfants.

En 1778, Vitet modifia pour sa part le système de Sauvages, en retranchant d'une part la classe des essoufflements, celles des cachexies et celles des vices, et en ajoutant de l'autre les erreurs de lieu et les maladies par matières retenues. Il comptait quinze cent quarante-sept espèces, quatre cent soixante-dix-huit genres, quarante-huit ordres et neuf classes.

Sans faire de classes précisément, Brown, en 1780, divisa les maladies en maladies générales et en maladies locales ; les maladies générales ont lieu, selon lui, par excès ou par diminution de l'incitabilité.

Selle, en 1786, proposa de ranger toutes les maladies en dix-huit classes, savoir : les maladies inflammatoires, putrides, bilieuses, pituiteuses, vermineuses, laiteuses, nerveuses, périodiques, obstructives, arthritiques, rachitiques, scrofuleuses, cancéreuses, véné-

riennes, psoriques, scorbutiques, vénéneuses, organiques.

Plus tard, Van den Heuwell distinguait les maladies en cinq classes : 1° maladies par vice de cohésion; 2° par vice de la force vitale ; 3° par vice dans la force irritante inhérente aux partiescontenues ; 4° par vice des organes ; 5° par vice des fluides.

En 1789, Bang voulait cinq classes, les pyrexies, les nevroses, les douleurs, les excrétoires et les cachexies.

Trois années après, J. P. Franck répartit les maladies en sept classes, savoir les fièvres, les inflammations, les exanthèmes, les impétigines, les flux, les rétentions et les nevroses.

Darwin, en 1794, attribuait les maladies à l'augmentation, à la diminution, à l'aberration des mouvements des parties irritables, sensibles, des organes de la volonté et des mouvements d'association.

En 1795, Sprengel proposa de son côté sept classes de maladies, savoir les maladies fébriles inflammatoires, cutanées, excrétoires, douloureuses, nerveuses, cachectiques.

En 1798, Pinel proposa une distribution nosographique, qui avec celle de Cullen a partagé l'Europe ; dans la première édition de son ouvrage, les maladies étaient distribuées en six classes : les fièvres, les phlegmasies, les hémorrhagies, les névroses, les lymphatiques et les maladies de nature indéterminée ; dans les

éditions suivantes il les réduisit à cinq classes, et la cinquième classe comprit alors toutes les lésions organiques; enfin, dans toutes ses éditions, les caractères des ordres sont tirés du siége même des maladies.

Dans la même année, c'est à dire en 1798, Baumes proposa d'admettre cinq classes de maladies, 1° les maladies avec trop ou trop peu de chaleur animale; 2° les maladies par trop ou trop peu de forces des actes organiques; 3° les maladies par abandon, défaut ou dépravation de la bile, de la graisse ou du lait; 4° des maladies par tendance plus ou moins forte et rapide vers la décomposition putride; 5° des maladies avec excès, diminution ou altération de la terre animale; mais cette classification n'a point été adoptée.

En 1800, Hufeland ne voulait que quatre classes de maladies, les fièvres, les inflammations, les exanthèmes, les empoisonnements ou maladies miasmatiques.

En 1816, M. Richerand comprit la pathologie tout entière dans les quatorze ordres suivants: solution de continuité, unions vicieuses, déplacements, rétentions, corps étrangers, tubercules, cancers, polypes, kystes, ossifications, sthénies, asthénies, asphyxies, ataxies; les quatre derniers sont seuls pour lui des lésions vitales; il accorde aux quatre précédents le nom de lésions organiques, et les cinq premiers ne sont, dit-il, que des lésions mécaniques.

Enfin dans la même année, Broussais étudiait les maladies dans l'ordre suivant: 1° irritation de la peau,

du tissu cellulaire, des articulations, des ouvertures muqueuses, des membranes muqueuses gastrique, pulmonaire, génito-urinaire; des membranes séreuses, abdominale, thoracique, céphalique; des parenchymes; 2° hémorrhagies; 3° névroses; 4° irritation simultanées; 5° fièvres; 6° débilité, suite d'irritation; 7° obstacles au cours du sang; 8° scorbut; 9° débilité par défaut de stimulation compliquée d'irritation; mais il finit par les ranger toutes dans deux grandes classes, savoir, les maladies par irritation et les maladies par défaut d'irritation.

Telles sont les principales classifications des maladies, toutes sont plus ou moins défectueuses comme on le voit, mais cela tient à la difficulté même que présente le sujet, et d'ailleurs puisque les meilleures classifications des minéraux et des plantes le sont elles-mêmes sous quelques rapports, comment celles des maladies ne le seraient-elles pas? Comment pourrions-nous parvenir à classer avec exactitude des actes instantanés, des modifications aussi variables que la pensée; enfin des combinaisons du mouvement toujours fugitives, ou des collections de phénomènes qui ne sont rien par le fait si l'on ne peut les rattacher à leur cause prochaine? Nous le répétons, un pareil travail est impossible, mais au fond, il n'y a pas tant à s'en alarmer, car les classifications sont par elles-mêmes très dangereuses en médecine, parce qu'elles invitent à chercher dans la nature des maladies qui n'existent que dans la tête des auteurs, et plus peut-être encore, parce qu'elles

nous offrent souvent comme autant d'affections différentes certains grouppes qu'elles isolent avec effort d'un ensemble qui ne constitue, à bien prendre, qu'une seule maladie ; en un mot, parce qu'elles empêchent souvent de reconnaître les maladies quand elles existent, et qu'elles nous les montrent là où elles n'existent pas.

Ainsi donc, le point important en médecine ne consiste pas à établir à grands frais des classifications des maladies, toujours provisoires, mais il consiste à rechercher avec attention les modifications morbides que les organes peuvent éprouver isolément ou dans leur ensemble, ainsi que le trouble que les différentes fonctions sont appelées à subir dans leurs mouvements et dans leurs rapports réciproques, car, comme l'a dit Bichat, il faut s'attacher surtout à reconnaître quels sont les organes malades, quelles sont les fonctions dérangées, et comment les unes et les autres sont lésés.

Par conséquent on est en droit de penser et de dire que de grandes découvertes devront encore être faites avant que la pathogénésie ait atteint le degré de perfection auquel elle a le droit de prétendre, ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse soutenir qu'on possède déjà des données très précieuses relativement aux maladies; effectivement, c'est beaucoup de savoir que telle ou telle cause agit sur l'organisme de telle ou telle manière et que l'organisme réagit à son tour de telle façon.

Et ce n'est point un avantage moins précieux, que de

pouvoir suivre par l'attention et la pensée, l'ordre et la filiation des phénomènes morbides, ainsi que la succession des symptômes qui constituent et caractérisent l'état pathologique.

De plus nous savons analyser les divers éléments qui composent une maladie, et nous pouvons indiquer au besoin les mouvements tumultueux des fonctions, et les modifications variées que les solides et les liquides sont appelés à éprouver par suite de cet état normal; enfin les accidents consécutifs auxquels ce nouvel état de choses peut donner naissance pour peu qu'il ait quelque durée.

Quoi qu'il en soit, pour se faire de bonnes idées en pathogénésie, il faut d'abord se représenter la sensibilité avec toutes ses nuances et ses aberrations fugitives; il faut ensuite la suivre, par la pensée, dans ses rapports avec les différents corps capables de l'impressionner et de provoquer les milliers d'actes qu'elle a sous sa dépendance; il faut surtout ne jamais perdre de vue que l'homme est composé de solides et de liquides, et qu'il y a chez lui une intelligence qui exerce une action puissante sur son physique, et qui se trouve à son tour influencée bien des fois par lui, bien qu'un voile mystérieux et impénétrable dérobe à nos yeux le lien qui unit avec le corps ce principe admirable qu'une infinité d'hommes très éclairés aiment à regarder comme une émanation de la divinité, et qu'ils se complaisent, dans leur admiration, à rattacher à cette source pure et suprême.

En effet, à la faveur de cette manière de procéder, on arrive tout naturellement à reconnaître et à établir une différence tranchée entre les phénomènes nombreux qui composent une affection proprement dite, et ceux qui révèlent la puissance de la nature ou l'effort que fait l'organisme pour rétablir l'équilibre, et successivement entre le jeu des parties solides et des parties liquides, tour à tour ou successivement affectées, primitivement ou consécutivement; enfin, entre les affections elles-mêmes, dont les unes sont, par leur nature, purement vitales, et les autres essentiellement organiques, quoique les unes et les autres puissent s'appeler, se remplacer ou exister ensemble. Or, nous le répétons, voilà en quelque sorte tout ce qu'on peut faire dans l'état actuel de la science.

Nous ajouterons que les maladies fonctionnelles ne sont rien autre chose que le plus haut degré du tempérament de chacun de nous, réagissant contre des causes morbifiques ou contre des désordres occasionnés par elles, et que nous nous rangeons tout à fait de l'avis de ceux qui pensent que les maladies sont des fonctions accidentelles, que les phénomènes pathologiques ne sont qu'une extension des phénomènes physiologiques, et que la force vitale est tour à tour formatrice, conservatrice et médicatrice. C'est par la même raison que nous disons qu'on a grand tort d'insister sur le prétendu siége des maladies fonctionnelles, attendu que ces maladies n'ont pas de siége proprement dit, mais des agents seulement, ou, pour mieux dire,

des instruments ou des organes : ce dont on peut se convaincre en étudiant les maladies dans les particularités nombreuses qu'elles présentent, chez le fœtus, l'enfant, l'adolescent, l'homme ou la femme, chez l'adulte, le vieillard, le citadin, le campagnard, l'homme isolé et l'homme du monde, chez le soldat en paix ou en guerre, chez l'agriculteur, chez l'homme de lettres, dans le pays de plaine ou de montagne, sur terre ou à bord des vaisseaux, enfin dans les diverses contrées du globe et sous toutes les latitudes.

En partant de ces données nous sommes encore conduits, à établir en principe un fait bien important, savoir, que médicalement parlant la nature d'une maladie tient à la fois et de la nature de la cause morbifique qui a déterminé cette maladie, et de la nature de la réaction même de l'économie contre l'action de cette cause morbifique, ce qui est essentiellement vrai, comme nous allons le prouver dans le chapitre suivant.

Quoi qu'il en soit, nous allons tâcher maintenant de tracer d'une manière générale l'ordre en quelque sorte généalogique des phénomènes qui composent l'état morbide primitif, c'est à dire celui dont tous les autres découlent et dont ils ne sont pour ainsi dire que la complication et l'exagération, nous aborderons ensuite la grande question de l'état morbide proprement dit.

Nous avons à étudier en pathogénésie, d'abord les organes, ensuite les fonctions de ces organes, vus en quelque sorte isolément, puis enfin et successivement,

le jeu tout entier de la machine admirable qui résulte de l'assemblage et de la coordination de ces instruments dont toutes les opérations se confondent en quelque sorte dans un seul et même mouvement ; autrement dit, nous avons à considérer tour à tour l'état naturel des organes et le concert des organes ; et comme, malgré son unité apparente, l'homme est physiquement composé de deux ordres différents de matériaux, savoir de solides et de liquides, en d'autres termes, de parties contenantes et de parties contenues, comme disait Hippocrate, il faut nécessairement rechercher encore avec une attention toute particulière quelle peut être la part de ses composants distincts dans la production des maladies ; quant à nous, comme une pareille recherche nous entraînerait beaucoup plus loin que ne le comportent les limites de cet ouvrage, nous nous contenterons de dire, 1° que les liquides et les solides jouent un rôle également important dans l'état morbide, qui n'est du reste comme l'état de santé qu'une des manières d'être de l'action vitale. 2° Que les uns et les autres peuvent être lésés primitivement ou consécutivement, et par conséquent, qu'il est presque impossible qu'un état morbide ait quelque gravité et quelque durée sans que les solides et les liquides troublés d'abord dans leur action, n'éprouvent bientôt dans leur composition une altération qui entraîne de son côté une infinité d'accidents plus ou moins graves.

Quoi qu'il en soit, on dit généralement d'un homme qu'il est malade, lorsqu'une cause quelconque externe

ou interne, accidentelle ou naturelle, a fait subir à son organisme une impression telle qu'il en est résulté un dérangement notable, soit dans l'état matériel de ses organes, soit dans leurs rapports, soit dans les fonctions qu'ils sont chargés de remplir. Voici en partant de ces données l'idée la plus générale qu'on puisse se faire d'une malade. Toute maladie consiste, soit dans l'altération matérielle des organes et de leurs rapports, soit dans le dérangement de leurs fonctions, soit dans ces changements réunis.

Nous allons essayer maintenant de tracer le tableau de l'état pathologique en suivant pas à pas l'ordre successif des phénomènes morbides qui composent cet état, mais, nous nous hâtons de le répéter, nous ne pourrons jamais atteindre de cette manière que les phénomènes fonctionnels, attendu que pour saisir le mode de développement de l'altération matérielle de nos organes, c'est à dire le mode de développement de l'altération pathologique, il faudrait auparavant savoir comment ces mêmes organes se sont composés, et comment ils s'entretiennent dans l'état normal, ce que nous ignorons complètement, et ce que nous pourrions bien même ignorer toujours.

Chacun de nous est en état de santé lorsque ses organes, d'ailleurs bien conformés et suffisamment développés, jouissent de la mesure d'action dévolue à chacun d'eux en raison du rang qu'ils occupent dans l'économie, eu égard à toutes les circonstances relatives à l'âge, au sexe, au tempérament, aux habitudes et

aux idiosyncrasies. Cet heureux état vient-il à s'affaiblir graduellement, nous nous sentons alors indisposés, et de l'indisposition à la maladie proprement dite, il n'y a que des nuances insensibles. Voilà en général comment ces différents états s'établissent:

Nous sommes d'abord irrités, c'est à dire que nous sommes en quelque sorte jetés en dehors de notre rhythme ordinaire, en raison même de l'influence que la cause morbifique a exercée sur nos organes; car, notez-le bien, le mot irritation n'exprime pas nécessairement le premier degré de l'inflammation, comme on le soutenait naguère dans l'école physiologique, mais il exprime seulement et simplement l'état anormal de l'économie, l'état intermédiaire à la santé et à la maladie, comme son étymologie le prouve, puisque le mot irritation vient de *in*, privatif, et *ritus*, mode habituel, ce qui veut dire par conséquent au dessous, en dehors ou contre le mode habituel.

Ensuite, à l'état en quelque sorte transitoire de l'irritation succède l'état pathologique proprement dit, dont la gravité dépend toujours de la nature et de la violence de la cause morbifique, ainsi que de la nature même de la réaction qu'oppose le sujet malade.

Alors de trois choses l'une, ou le mouvement vital précipite son action, ou il la ralentit, ou bien il éprouve dans son rhythme ordinaire un mouvement désordonné qui se rapproche ou qui tient plus ou moins de l'état convulsif. Eh bien, dans le premier cas il y a maladie, parce que les solides se contractent outre mesure et

que les liquides circulent trop vite; dans le second il y a maladie, parce que les solides ne se contractent pas assez, et que les liquides circulent trop lentement; dans le troisième enfin, il y a maladie parce qu'au mouvement calme, au jeu régulier de l'économie, succède pour ainsi dire un mouvement désordonné qui entraîne presque toujours d'autres désordres à sa suite.

Et ces désordres qui se lient plus ou moins étroitement à l'action de la cause morbifique et à l'influence spéciale qu'elle exerce sur l'économie, amènent nécessairement après eux des accidents que l'on peut en quelque sorte prévoir et calculer d'avance; ainsi, par exemple, il est tout naturel de penser que les solides en se contractant et en se dilatant outre mesure, usent promptement leurs ressorts et dissipent sans profit leurs produits organiques; que les liquides, en circulant trop vite et trop fort, s'échauffent et pénètrent dans un état plus ou moins avancé d'altération dans des parties où leur abord détermine, selon les circonstances, ou des congestions, ou des inflammations; que parfois, au contraire, en circulant trop lentement, ils deviennent en quelque sorte la source d'une infinité de congestions passives, quand ils ne jettent pas dans le torrent de la circulation de nouveaux produits de nature pour ainsi dire *toxique*.

Tel est en général le mode de développement de l'état morbide et le mécanisme de ce développement, si on peut toutefois comparer le mouvement vital à un mouvement mécanique. Telles sont aussi les princi-

pales causes vitales et organiques qui le préparent et qui le consomment. Pourtant il est encore une de ces causes dont nous éprouvons le besoin de vous entretenir avant de passer à l'analyse de l'état pathologique, nous voulons parler de l'action puissante qu'exerce l'innervation sur le reste de l'économie, action qui peut être altérée, accélérée, ralentie, ou tout à fait pervertie par l'influence que certains agents exercent sur elle, et qui cependant, une fois altérée ou pervertie, devient par elle-même la source d'accidents innombrables, souvent très funestes à l'économie.

Il est prouvé que c'est au travers de notre sensibilité propre ou particulière que les agents extérieurs portent leur action ; or, comme notre sensibilité relève elle-même de l'innervation, il est évident que, lorsque celle-ci est modifiée, tout doit changer et s'altérer avec elle dans l'économie, et que l'on peut par conséquent rapporter toutes les affections à la modification première éprouvée par le système nerveux qui est à la fois la source, le foyer et le soutien de la vie.

Et cette proposition est tellement vraie, que lorsque l'action nerveuse vient à être suspendue, altérée ou troublée dans une partie, par une cause quelconque, on voit au bout d'un certain temps cette partie passer peu à peu, sous l'empire des causes physiques et chimiques qui opèrent au sein de nos organes et particulièrement de nos humeurs la série de décompositions auxquelles les corps que la vie a abandonnés sont eux-mêmes impérieusement soumis.

A ce sujet nous dirons qu'il y a beaucoup plus de rapport qu'on ne le suppose généralement entre l'action chimique ou électrique et l'action vitale ou nerveuse. Nous ajouterons même que de part et d'autre ce sont réellement des corps qui passent, en raison même de leur concordance magnétique, de l'équilibre de mélange à l'équilibre de séparation, et réciproquement. En effet, qu'est-ce que la nutrition, si ce n'est de l'action électrique, si ce n'est même de la chimie vivante? Et que sont aussi les autres fonctions de l'économie, ou pour mieux dire que nous présentent-elles, si ce n'est encore autant de séries de phénomènes d'électricité vitale? Mais passons aux preuves, et puisque nous avons parlé de la nutrition, prenons-la pour exemple.

Rappelons d'abord que le sang est le véhicule et comme le dernier produit de toutes les élaborations éprouvées par l'appareil digestif, rappelons aussi qu'il pénètre partout, qu'il circule continuellement, et qu'il se présente successivement à tous les points de l'économie, et nous serons déjà sur la voie.

Quoi qu'il en soit, nous disons que la nutrition s'opère par un mouvement électrique parce que tout l'exprime et le dénote. En effet, qu'arrive-t-il à la suite du contact moléculaire du sang avec les organes? De deux choses l'une, ou bien les molécules alibiles sont en état de vibration concordante avec nos molécules organiques, ou bien elles sont en état de vibration discordantes, par conséquent, dans les deux cas, l'action chimique a lieu (parce que la nature a voulu qu'elle

s'opérât partout où elle est favorisée); mais dans le premier il y a gravitation entre les molécules, c'est à dire absorption, combinaison, en un mot nutrition; et dans le second, au contraire, il y a répulsion, excrétion et rejet, ce qui est encore de l'action électrique; donc notre proposition est doublement démontrée.

Si nous passions maintenant aux explications nous en pourrions faire de très-curieuses; mais cela nous mènerait trop loin, et nous nous contenterons par conséquent de fixer votre attention sur un fait qui a la plus grande analogie avec ceux que nous venons d'exposer, et que nous développerons nécessairement dans le cours que nous nous proposons de faire bientôt. Nous voulons parler de l'éternelle cause de nos guerres continuelles : elle est tout entière dans la différence même qui existe entre l'instruction ou la capacité des hommes qui discutent. En effet, pour qu'une idée nouvelle nous plaise et nous entraîne, pour que nous l'adoptions avec chaleur et empressement, il ne faut pas seulement, comme on pourrait le croire, qu'elle soit raisonnable ou juste, mais il faut avant tout qu'elle soit en harmonie avec le fond, quel qu'il soit, de nos idées, avec nos principes et même avec nos erreurs, car sans cette condition essentielle il n'y aurait pas dans notre sens intime de combinaisons possibles, mais seulement des mouvements brusques et plus ou moins heurtés. N'est-ce pas encore là de l'action électrique ?

Quoi qu'il en soit, ces faits nous conduisent naturellement à penser et à dire que tout se passe dans l'uni-

vers en échanges électriques et en actions chimiques, et que pour expliquer en physiologie les grands phénomènes de la nature, il faut nécessairement avoir recours à l'influence de cette action. En effet, à la faveur de cette théorie on comprend facilement comment tel agent alimentaire et médicamenteux produit des merveilles sur tel ou tel individu, tandis qu'il ne fait qu'altérer ou détériorer même la constitution de tel ou tel autre. On comprend aussi comment les alimens les plus doux pour une espèce sont quelquefois des poisons très violents pour une autre, et réciproquement. Nous le répétons, c'est que pour obtenir un résultat satisfaisant, il faut avant tout qu'il existe certaines convenances magnétiques entre les globules de source étrangère et nos émanations organiques.

Enfin, c'est parce que la sensibilité qui pénètre tous nos organes et qui nous anime est elle-même une propriété essentiellement relative, qu'elle se montre tour à tour si différente chez les êtres de toute espèce qui la possèdent et qui en jouissent.

—

CHAPITRE X.

ANALYSE DE L'ÉTAT MORBIDE.

Morbi caduntur et fabricantur ut homo ipse.

PARACELSE.

Nous donnons le nom d'état morbide à l'ensemble des phénomènes qu'on désigne ordinairement sous le nom de maladie ; et nous disons, tout état morbide dénote un effort de désordre contre lequel les forces vitales qui tendent constamment à la conservation de la santé, luttent et combattent elles-mêmes avec plus ou moins d'avantage.

Ainsi donc, un état morbide n'est pas comme on pourrait le croire un état simple dans lequel tous les phénomènes se confondent dans une sorte d'unité de but et d'action ; mais c'est au contraire un état complexe, au sein duquel il est facile de reconnaître, d'une part, une affection proprement dite, et de l'autre une réaction provoquée elle-même par cette affection dont elle n'est réellement que la conséquence.

En effet, si l'on a recours à l'analyse philosophique, on s'aperçoit bientôt qu'il n'y a pas d'état morbide

(autrement dit de maladie un peu grave), sans qu'on soit à même de pouvoir y distinguer deux ordres de phénomènes non seulement différents entre eux, mais encore opposés; savoir : des phénomènes locaux qui forment par leur ensemble l'affection proprement dite, et qui révèlent par conséquent l'état de l'économie affectée passivement; puis, des phénomènes généraux qui se rattachent aux tendances salutaires de la nature dont ils sont l'expression, et qui constituent ainsi ce que dans les écoles on nomme vulgairement la réaction.

Maintenant, si nous poussons notre travail analytique encore plus loin, nous verrons 1° que les symptômes locaux sont l'expression pure et simple de l'action produite par la cause morbifique, que cette cause les explique parfaitement et qu'elle les caractérise même tout à fait dans la majorité des cas, bien qu'au fond ils ne soient peut-être eux-mêmes que l'effet réfléchi d'une réaction quelconque; 2° que les symptômes généraux ne sont au contraire que l'expression et l'image de la vie cherchant elle-même à rétablir l'équilibre en appelant pour cela tous les organes et toutes les fonctions à son secours.

En effet, suivez les causes morbifiques dans les actions diverses qu'elles exercent sur l'économie, et vous verrez que si les phénomènes locaux qu'elles produisent sont ordinairement semblables chez la plupart des individus, il n'en est pas rigoureusement de même des phénomènes généraux qui se développent consécutivement.

Cela s'explique, c'est que chacun réagit à sa manière par cette raison que la réaction n'est réellement, à bien prendre, que l'exercice même du plus haut degré de tempérament propre à chacun de nous.

Enfin, en partant de ces données, nous nous croyons encore suffisamment autorisés à rattacher les phénomènes locaux à la faculté de sentir, et les phénomènes généraux à la faculté de réagir, quoique nous sachions parfaitement que ces deux facultés se confondent pour ainsi dire, et qu'on ne peut même les isoler que par la pensée.

Faisons remarquer aussi que les phénomènes qui sont le résultat immédiat de la cause morbifique, ne se dessinent pas toujours bien franchement au dehors, et qu'il y a même une infinité de circonstances où la modification imprimée à la sensibilité est si obscure qu'il est très facile de s'y tromper, et de prendre pour des phénomènes morbides des effets salutaires qui se lient étroitement à la réactien dont ils sont le produit : mais disons aussi que dans cette occurrence l'exception au lieu de détruire la règle la confirme au contraire positivement.

Quoi qu'il en soit, ceci nous autorise à dire qu'il faut toujours se rappeler que l'affection proprement dite est constamment le résultat de la modification éprouvée par la sensibilité, et que cette modification pouvant être apparente ou non, faible ou forte, superficielle ou profonde, il est très important de s'attacher à distinguer son point de départ et son terme, afin de ne pas la confondre avec la réaction dont le concours,

comme nous le verrons plus tard, est toujours salutaire quand il ne dépasse pas certaines limites.

Ainsi donc, il ressort encore de tout ce que nous avons dit, qu'il y a une foule de cas où le mal, ou du moins presque tout le mal est par le fait dans la réaction, qu'il y en a d'autres où il est dans l'affection seulement, qu'il y en a enfin où il est à la fois et dans l'affection et dans l'excès même de la réaction.

Quant aux désordres consécutifs que l'économie peut éprouver, ils se lient eux-mêmes à plusieurs conditions qui influent plus ou moins sur leur production ; ainsi ils dépendent tantôt de l'énergie, et surtout de la nature même de la cause morbifique, tantôt de la puissance même de la force vitale chez l'individu malade, tantôt enfin du concours de mille circonstances qui peuvent favoriser ou contrarier l'action de ces causes.

Enfin nous terminerons en disant qu'un état morbide suppose toujours de trois choses l'une, ou un dérangement dans l'action des organes, et partant, dans l'harmonie des fonctions ; ou une affection propre du tissu des organes, ou de leur substance solide ou liquide, affection qui constitue alors un véritable état pathologique ; ou ce qui est le plus ordinaire encore, un état résultant de tous ces changements réunis.

CHAPITRE XI.

DES CAUSES MORBIFIQUES.

Dans les corps animés, tous les effets sont tour à tour les causes de ce qui les fait naître; ils sont semblables aux points d'un cercle, on trouve le commencement où l'on cherche la fin, et celle-ci où l'on croyait trouver l'autre.

HIPPOCRATE.

On nomme cause tout ce qui produit ou concourt à produire un effet; on nomme cause salutaire tout ce qui porte plaisir ou avantage; enfin, par opposition, on appelle cause morbifique tout ce qui porte préjudice ou douleur, tout ce qui violente l'économie, tout ce qui la dérange, en un mot, tout ce qui altère la santé et qui fait éclater la maladie.

La partie de la pathologie qui traite des causes a reçu le nom d'étiologie; et nous ne saurions assez le dire, c'est à juste titre qu'elle occupe dans notre science un rang des plus élevés, car s'il est de fait que la nature d'une affection est tout entière dans la nature de la cause morbifique qui la produit comme la nature de la réaction est elle-même tout entière dans la na-

ture même du tempérament de l'individu qui réagit, on est bien forcé de convenir que l'étude des causes morbifiques est une des plus utiles à bien approfondir.

Les causes morbifiques existent partout : en nous, hors de nous et autour de nous; il y en a de fugitives, de permanentes, de vivantes, de renaissantes, de spéciales, de spécifiques, de vitales; les unes s'adressent à nos parties solides, les autres à nos humeurs, tantôt en raison de leurs propriétés physiques, tantôt en raison de leurs propriétés chimiques, et quelquefois en vertu de ces deux propriétés à la fois.

Mais avant tout, disons-le bien, ce qu'il y a de plus utile à retenir, c'est que la plupart des modificateurs de l'organisme portent leur action sur les deux fluides principaux de l'économie, savoir, sur le sang, qui est en quelque sorte la source de tous les autres fluides, et qu'on a surnommé à cause de cela une chair coulante, et sur le fluide nerveux, qui est réellement le fluide par excellence, ou pour mieux dire l'animation elle-même.

Au nombre et au premier rang des modifications du sang, nous pouvons citer l'air, la lumière, le calorique, l'électricité, les aliments, les virus, les poisons, les médicaments et les venins; au nombre et parmi les puissants excitateurs ou modificateurs du fluide nerveux, nous signalerons le magnétisme animal, les vapeurs métalliques, les actes intellectuels, l'acide hydrocyanique, la thridace, l'opium et les narcotiques, le seigle ergoté, et enfin les antispasmodiques, les spi-

ritueux, et un grand nombre d'émanations végétales, animales ou minérales.

Et tous ces modificateurs portent en quelque sorte leur action avec eux ; ainsi les uns précipitent la circulation, les autres la ralentissent, les autres enfin altèrent la composition des humeurs qui, une fois viciées et reportées en cet état dans le torrent de la circulation, deviennent très souvent pour l'économie une nouvelle source de souffrance, de maladie ou de mort.

De plus, nos humeurs peuvent se trouver dans l'économie en trop grande quantité, elles peuvent aussi ne pas y être en quantité suffisante ; enfin elles peuvent être altérées encore, soit par l'excès, soit par le défaut de leurs excitants ordinaires, soit enfin par les mouvements seuls de la vie. Voilà autant de conditions qu'il faut connaître, et notez-le bien, ce que nous disons ici de nos fluides est applicable à la fois et à nos humeurs récrémentitielles et à nos humeurs excrémentitielles, attendu que toutes peuvent être altérées primitivement ou consécutivement.

En tête des causes morbifiques les plus dangereuses, nous devons citer les émanations en général ; il y en a de minérales, de végétales et d'animales.

Les émanations végétales sont douces ou fortes, dangereuses ou mortelles, les unes provoquent l'assoupissement, les autres la syncope, d'autres enfin occasionnent des convulsions ou des désordres qui prennent souvent un caractère très alarmant.

Les émanations animales ne sont ni moins nombreuses

ni moins dangereuses que les émanations végétales. Parmi les plus redoutables, on compte l'air expiré, et surtout les produits animaux qui se dégagent des muqueuses et de la peau, émanations qui sont elles-mêmes d'autant plus actives qu'elles sont fournies par des sujets plus jeunes et plus forts. Toutefois les émanations qui proviennent d'un grand rassemblement d'hommes ou d'animaux entassés dans un local très rassuré sont encore plus dangereuses, surtout si ces individus sont dans la force de l'âge, s'ils sont sales, mal nourris ou malades.

Ce serait peut-être ici le cas de parler des émanations magnétiques de l'homme, de ces émanations qui donnent vraisemblablement naissance aux sympathies et aux antipathies dont nulle d'entre vous ne conteste les effets surprenants. Toutefois, nous en resterons là, car ces recherches appartiennent plus particulièrement au magnétisme animal dont nous ne devons pas nous occuper dans cet ouvrage.

On divise les causes morbifiques, en causes internes et en causes externes, on les divise encore en causes prochaines éloignées, occasionnelles et prédisposantes.

Des causes morbifiques internes.

Parmi les causes morbifiques qui se développent au sein même de l'économie, c'est à dire parmi les causes morbifiques internes, il y en a dont le germe a été pour ainsi dire déposé chez nous avec la vie, quoique ces causes ne révèlent réellement leur présence qu'après un temps plus ou moins long de séjour et d'incubation ;

il y en a d'autres qui se lient à une disposition native de l'organisme qui prépare, appelle ou favorise tel ou tel genre d'action ; enfin, indépendamment de celles qui se rattachent à un état particulier de la sensibilité, il y en a encore beaucoup qui sont l'ouvrage de la vie, de ses mouvements naturels, et plus souvent encore de nos écarts ou de nos excès. Enfin nos humeurs mêmes peuvent se convertir en causes morbifiques, car elles ne sont pas plutôt formées que la cause même qui les a produites en modifie peu à peu la nature et leur fait parcourir un cercle de mouvements qui font changer sans cesse, et à l'infini toutes leurs propriétés.

De tous ces changements, le plus intéressant à connaître est sans contredit celui qui a pour résultat la transformation de nos fluides en vapeurs, car les vapeurs dont les propriétés tiennent toujours des fluides mêmes dont elles émanent, jouent un très grand rôle dans l'économie ; elles pénètrent partout, elles remplissent tous les vides, et elles se portent incontestablement dans mille circonstances d'une extrémité du corps à l'autre, où elles produisent parfois des phénomènes très surprenants.

Ordinairement, ces émanations se dégagent et s'évacuent par la perspiration ou par d'autres voies ouvertes à ce sujet, mais il arrive aussi, que répercutées à leur sortie, elles sont quelquefois forcées, ou de rentrer dans leurs foyers respectifs, ou de se répandre dans toute autre partie de l'économie. Alors, c'est dans ces circonstances qu'elles deviennent presque tou-

jours pour l'économie autant de causes morbifiques très dangereuses, si les médecins ne s'empressent de les rappeler au-dehors, soit en rétablissant la liberté des conduits naturels, soit en s'efforçant au contraire d'en ouvrir de nouveaux.

Un autre fait non moins remarquable, c'est que chaque organe comparé aux autres, ne fournit pas toujours ses émanations dans les mêmes proportions; c'est qu'il y en a vraiment qui sous ce rapport surpassent pour ainsi dire tous les autres. Voilà ce que Bordeu avait parfaitement observé, et c'est précisément ce qui l'a déterminé à admettre autant de diathèses et de cachexies différentes qu'il y a dans l'organisme d'humeurs différentes capables de modifier l'économie au point de produire telle ou telle diathèse.

Nous savons qu'il y a de notre part beaucoup de témérité à parler aujourd'hui de diathèse et de cachexie à des solidistes qui ne jurent que par l'irritation. Et pourtant nous insisterons sur ces vérités, parce que nous les tenons de source pure, parce que nous savons combien il est utile de les répandre; du reste, si vous voulez vous convaincre vous-mêmes de toute l'influence que peut exercer sur l'économie une humeur de plus livrée à son action, examinez ce qui se passe chez l'homme à l'époque de la puberté, à ce premier temps de l'expansion séminale, et alors tous vos doutes, si vous en avez, disparaîtront successivement.

En effet, la stimulation directe produite par les émanations de la liqueur séminale est telle qu'elle opère

dans l'existence des métamorphoses qui tiennent vraiment du prodige ! Grace à elle, l'adolescent devient tout à coup un être nouveau, ses désirs s'éveillent, ses passions s'échauffent, son imagination s'exalte et travaille, enfin il devient susceptible de toute la délicatesse des sensations ; il n'est pas même jusqu'à la mélancolie dont il n'éprouve les atteintes ou plutôt les délirants symptômes; en un mot tout l'invite à aimer, et tout lui répète qu'il faut répandre une vie aussi fraîche de plaisirs et d'amour.

L'homme vient-il au contraire à subir l'opération flétrissante de la castration, il se dégrade à vue d'œil, et mutilé en quelque sorte jusqu'au moral, il végète sans force, sans volonté, sans courage. Examinez les eunuques, et vous verrez qu'ils sont tous poltrons, paresseux et sales, incapables surtout de prendre aucune détermination forte ou généreuse.

C'est encore à la prépondérance respective des différentes émanations animales naturelles, ou pour mieux dire c'est au genre particulier d'excitation qu'elles entretiennent au sein de l'économie qu'on doit rapporter la diversité des tempéraments ainsi que les vertus etles vices qui en découlent; car, il faut le dire, avant d'appartenir à la société nous appartenons d'abord à la nature, et surtout à la nature de notre organisation. Voilà un fait qu'il ne faut jamais perdre de vue. Toutefois, si nous insistons sur sa valeur, ce n'est point, comme on pourrait le croire, dans l'intention d'affaiblir ici les droits de l'éducation et du bon exemple, personne plus

que nous ne rend hommage à leur pouvoir, mais, c'est parce qu'en notre qualité de médecin nous sommes d'autant plus entraînés à établir la part de l'organisation et du tempérament, que c'est à eux que nous avons le plus souvent affaire.

Ainsi donc, Hallé l'a dit avec raison, chaque individu nait avec une trame première, sur laquelle se brode son existence. Oui. Et nous ajouterons : telle est même l'empreinte du tempérament sur chacun de nous, qu'à sa faveur le médecin saisit au premier abord les vertus et les vices de celui qu'il examine, presque aussi bien qu'un ami reconnaît d'un seul coup d'œil l'écriture de celle qu'il aime, qu'un peintre découvre entre mille tableaux la touche de tel ou tel artiste, ou qu'un musicien distingue le style et l'ame d'un compositeur aux premières phrases musicales qui le frappent.

Mais, puisque nous voilà sur ce chapitre, nous allons dire un mot des tempéraments les plus tranchés, ce qui ne sera pas hors de propos, puisque leur histoire se lie par le fait à celle des maladies.

Des tempéraments en général.

On donne le nom de tempérament (*temperamentum*, *temperies*, κρασις), à la constitution propre à chaque individu; constitution qui est chez lui le résultat de la prédominance d'action qu'exerce sur son économie tout entière, soit un organe ou un système d'organe, soit quelques humeurs ou la masse des humeurs, et c'est

ici le cas de le dire, n'en déplaise à certains aristarques, la connaissance du tempérament, malgré toutes les difficultés qu'elle présente, et indépendamment même de ce qu'elle laissera probablement toujours à désirer, est réellement une des choses les plus importantes à connaître en médecine, puisqu'il est prouvé que sa voix est en quelque sorte la voix de la nature individuelle, et que le vrai médecin est celui-là seulement qui sait l'entendre, l'expliquer et en tirer parti.

Ainsi le tempérament du malade doit toujours inspirer au médecin éclairé une confiance plus ou moins étendue et une sorte de respect; mais c'est le *vrai* tempérament qui mérite surtout cette confiance, et c'est pour cela qu'on ne saurait s'attacher avec trop de soin à reconnaître et à bien distinguer le tempérament pur ou originel du tempérament factice ou accidentel, qui est tout simplement le résultat éventuel de quelques circonstances particulières ou fugitives.

Il serait à désirer aussi qu'on ne se contentât pas dans les livres de parler vaguement des tempéraments en général, mais au contraire qu'on entrât dans des détails très circonstanciés relatifs aux changements que les tempéraments subissent sous les différentes latitudes, et aux caractères particuliers que peuvent aussi leur imprimer les conditions sociales et les différentes professions de la société, professions qui donnent réellement à l'habitude extérieure un cachet particulier comme elles astreignaient jadis les hommes des ancien-

nes corporations à adopter des costumes particuliers et des manières différentes.

Quoi qu'il en soit, Boërhaave l'a dit avec une raison profonde, tout ce qui constitue l'animal comme animal, tout ce qui le constitue comme tel ou tel animal, tout ce qui le constitue comme animal de tel sexe, de tel âge, de tel climat, nourri, élevé, cultivé, exercé de telle ou telle manière, tout cela entre dans la connaissance complète du tempérament et en fait partie. Or, soit dit en passant, ceci nous prouve combien il faut de sagacité et de tact pour reconnaître le vrai tempérament à travers le chaos de choses diverses et souvent confuses qui le déguisent, ou qui le masquent tout à fait.

Nous ne vous entretiendrons pas de tous les tempéraments admis par les anciens, ni des divisions établies tour à tour par Hippocrate, Galien, Boërhaave, Barthez, Hallé ou Broussais; mais nous appellerons simplement votre attention sur les quatre tempéraments principaux et sur l'influence qu'ils exercent sur les facultés de l'ame, influence vraiment profonde qu'Hippocrate a lui-même signalée dans son immortel Traité des eaux, des airs et des lieux, quand il a dit : *Animi mores corporis temperiem sequuntur*. Toutefois nous dirons qu'il n'y a pas de tempérament absolu, mais que tous sont plus ou moins composés, et par conséquent que le tempérament simple, pur ou indélébile n'existe pas, et qu'il ne saurait même exsiter, attendu d'une part, que la formation de tout tempérament est en

définitive le résultat du concours d'une infinité de circonstances diverses, et de l'autre que le tempérament une fois établi, ne peut jamais être que momentané dans un corps continuellement exposé à tous les genres de vicissitudes, dans un corps, en un mot, qui paie sans cesse à la nature les frais de son existence, et qui ne peut lui-même être que transitoire, par cela même que vivre c'est agir, c'est se mouvoir, c'est changer.

Cependant il est juste de dire aussi que la somme de toutes ces variétés et de tous ces changements rentre elle-même par une loi de la nature dans l'unité et dans l'uniformité de la constitution native ou primordiale, et que c'est ce fond ou pour mieux dire cette espèce de trame sur laquelle se dessine en relief notre existence, qui constitue à s'y bien prendre le véritable tempérament, c'est à dire celui qui donne naissance aux différentes espèces d'idiosyncrasies, autrement dit aux différences individuelles qui appartiennent à chaque sujet en particulier.

Enfin, le tempérament exerce sur l'économie une action si profonde que c'est à lui qu'on doit rapporter en bonne partie les penchants des hommes, ainsi que leurs habitudes et leurs déterminations; et disons-le bien, si nous voyons tous les jours la même cause produire des effets non seulement différents, mais même très opposés sur une infinité de sujets exposés à son action, la raison en est bien simple, c'est que cette

cause agit sur des organisations différentes ou pour mieux dire sur des tempéraments opposés.

En effet, cette cause est toujours une source de désordre, mais c'est une étincelle qui tombe tantôt dans l'eau et qui s'y éteint; tantôt sur de l'huile et qui l'échauffe à peine, tantôt sur de l'amadou et qui l'enflamme, tantôt enfin sur un baril de poudre qui à l'instant même fait explosion et vole en éclats; partout, comme vous le voyez, c'est la même cause, et partout cependant les phénomènes sont différents : voilà l'image des tempéraments, chacun de nous a le sien, et en subit les conséquences.

Les quatre tempéraments principaux sont les tempéraments sanguin, bilieux, nerveux et lymphatique; mais hâtons-nous de le dire, ces tempéraments sont rarement simples, le plus ordinairement ils sont combinés deux à deux dans le même individu.

Le tempérament sanguin est caractérisé par la prédominance du système sanguin, il dispose aux affections inflammatoires, aux maladies aiguës, aux fièvres actives et aux hémorrhagies, et il est lui-même favorisé dans son développement par l'âge adulte, le printemps, la jeunesse, les boissons spiritueuses, l'exercice, l'air vif et pur. Chez celui qui le possède, tout annonce la vigueur, l'énergie et la vivacité, la physionomie est franche et animée, et les formes révèlent de leur côté une grande puissance; en un mot, on reconnaît aisément un homme sanguin au portrait suivant : taille moyenne et élancée, épaules larges, poitrine saillante,

cou gros, muscles épais, yeux bleus ordinairement, toujours vifs, pleins d'expression et de feu, front large et voûté; joues pleines et rosées; lèvres vermeilles, peau très fine, teint frais et animé; pouls vif mais doux, uniforme et réglé.

Toutefois, cette exubérance de vie qui se traduit au dehors par la hardiesse des formes et par le ton enflammé du teint, est plutôt une parure pour l'homme que pour la femme; chez elle en effet, une pâleur délicate, et des proportions plus légères quand elles n'expriment cependant ni la souffrance, ni un vice organique, donnent réellement à son habitude extérieure, gracieuse d'ailleurs, un caractère plus distingué et plus piquant, en un mot, un air plus comme il faut, si l'on peut s'exprimer ainsi. Quoi qu'il en soit, les femmes de ce tempérament sont en général vives et enjouées, affectueuses et confiantes, puis expansives et délicates en amour, mais elles sont emportées et volages, pétulantes et mobiles: aussi chez elles, pas de passions proprement dites, mais des caprices seulement; pour elles, point d'amis, mais tout au plus des connaissances dont elles rient *tout doucement* selon l'expression de M^me^ de Sévigné.

Quant à l'homme sanguin, c'est en quelque sorte l'hmme social par excellence; il est le héros de tous les plaisirs et le boute-en-train de toutes les fêtes; il se passionne tour à tour pour les beaux arts, pour l'amour et pour la gloire; l'enjouement, la douceur et l'aménité forment son caractère; son imagination est bril-

lante, sa mémoire heureuse, son élocution facile et entraînante; il aime le luxe, la table et les femmes. Mais c'est l'image du papillon sur la terre, il saisit avec avidité tous les objets, et il les quitte aussitôt avec une légèreté admirable...! Par la même raison toutes ses productions sont pétillantes, gracieuses et agréables, mais gardez-vous d'y chercher autre chose; il est très rare qu'un homme d'un tempérament sanguin puisse se livrer avec succès aux sciences abstraites, aux méditations profondes, aux travaux qui exigent à la fois une attention soutenue, de l'opiniâtreté et de la constance.

Enfin, les personnes de ce tempérament prennent facilement le genre audacieux, et chez elles la plupart des maladies se distinguent par le génie inflammatoire dont voici le cachet: rougeur et chaleur de la peau, de la langue, des lèvres et des membranes muqueuses en général; soif vive, pouls dur, plein et fréquent, pesanteur de tête, lourdeur générale, couleur rougeâtre de l'urine (1).

On reconnaît aisément un homme bilieux à son teint brun ou cuivré, à sa peau sèche, aride, et couverte de poils épais; à ses cheveux d'un noir d'ébène et quelquefois crépus; enfin, il a les lèvres sèches, l'haleine forte, chaude, pénétrante, et le pouls roide ou élastique; il est grand mangeur, et cependant il digère facilement et très vite; ses urines sont âcres, safranées et abon-

(1) Parmi les hommes illustres, on cite comme ayant offert le tempérament sanguin à un très haut degré, Marc-Antoine, Alcibiade et Henri IV.

dantes, mais en revanche il est ordinairement constipé, quoique très sujet en été et pendant les grandes chaleurs surtout, à des évacuations alvines considérables, que l'on regarde comme critiques.

L'âge mûr, l'été, les aliments grossiers et de haut goût, les liqueurs fortes et les passions favorisent considérablement le développement du tempérament bilieux ; une fois acquis, il dispose particulièrement aux affections rhumatismales et cœliaques, et de plus, il donne à toutes les autres affections une physionomie particulière qui a reçu le nom de génie ou état bilieux, génie que l'on reconnaît du reste très facilement aux symptômes suivants: Le malade se plaint d'éprouver un point douloureux à la région frontale, et particulièrement à la région sus orbitaire ; il dit que tous ses membres sont brisés, fatigués ou casés ; enfin il a la bouche sèche et amère, la soif inextinguible, la chaleur âcre, l'urine jaune, et la peau sèche.

Les *hommes bilieux* sont en général gens d'action et de mouvement ; ils sont hautains, durs, atrabilaires et presque toujours même inexorables ; ils ont ordinairement plus de génie que d'esprit, quoique leur jugement, d'ailleurs net et profond, ne soit ni aussi facile, ni aussi prompt que celui des hommes sanguins.

De plus ils se distinguent entre tous par la puissance remarquable de nourrir longtemps la même idée, et de *vieillir* en quelque sorte avec elle ; aussi sont-ils toujours prêts à la défendre avec une opiniâtreté et une audace extraordinaires ; ils sont à la fois soupçonneux,

jaloux, envieux, ambitieux, dissimulés et emportés, ce qui rend leur commerce fatiguant et très-désagréable, mais en revanche et comme s'ils savaient parfaitement eux mêmes combien ils sont déplacés dans les cercles, ils sont ordinairement les premiers à les fuir; ce sont, si nous osons le dire, les loups de la société.

Quoi qu'il en soit, l'amour est pour eux une affaire capitale, du moins lorsqu'ils sont encore jeunes, mais ils le comprennent horriblement et très souvent ils le dégradent. Ainsi on cite des peuples bilieux qui ont osé porter la barbarie et la cruauté jusqu'à mutiler des hommes pour s'assurer de la fidélité dégoûtante de quelques malheureuses esclaves auxquelles ils n'étaient liés au fond que par le vice ou par la jalousie.

Pourtant on a trouvé parmi eux de grands peintres, de grands musiciens, de grands ministres et surtout de grands conquérans, c'est vrai; mais, pour quelques bilieux qui ont frappé le monde tout entier d'admiration ou de stupeur, comme Tibère, Louis XI, Cromwel et Napoléon, combien n'en voit-on pas tous les jours, qui végètent malheureux et terribles après avoir souillé leur réputation par toutes les turpitudes qu'enfantent les désirs, l'ambition ou l'amour contrariés; voyez plutôt l'Espagne.

Les femmes bilieuses, à l'œil noir et vif, passent, à tort ou à raison, pour être très-ardentes en amour. C'est une question que nous laissons à débattre; mais nous dirons que s'il en est ainsi elles feront bien, dans l'intérêt des enfants qu'elles pourraient mettre au monde, de ne

s'unir qu'à des hommes d'un tempérament moins enflammé, car il est bien prouvé que trop d'ardeur en amour est un puissant obstacle à la conception, et que lorsque ce défaut est commun à l'un et à l'autre, le vœu le plus solennel de la nature est presque toujours manqué. Mais de quoi nous mêlons-nous en ce moment? ou plutôt n'y a-t-il pas de notre part beaucoup d'audace et de témérité à parler de pareilles choses dans un siècle où l'appas honteux du gain, d'une fortune brillante, décide brutalement de toutes les existences? Quoi qu'il en soit, nous fixerons votre attention sur un fait bien important qui intéresse au plus haut point la morale et la société : c'est qu'il est bien prouvé en médecine que c'est seulement de parents qui se trouvent entre eux dans des rapports physiologiques que peuvent naître des enfans sains et robustes. En effet, sans cette condition, on n'obtient jamais que des êtres sans chaleur et sans vie, des enfants usés, incomplets ou ridés dès le berceau.

Les hommes nerveux sont en général d'une complexion faible et délicate; ils ont ordinairement les joues creuses et avalées, le corps chétif, les bras et les jambes fusiformes, les doigts secs et effilés; le pouls raide, petit et enfoncé; ils sont sinon sujets à des palpitations proprement dites, du moins à des mouvements du cœur très vifs, très inégaux et très variés. On a remarqué aussi que chez eux la coction des maladies était en général très difficile. Enfin l'automne, les chagrins, l'état sédentaire et l'âge mûr augmentent encore cette

disposition, qui est parfois aussi le résultat d'un vice héréditaire ou de quelques excès dans les plaisirs de l'amour.

Les fonctions digestives ne se font pas très régulièrement chez l'homme nerveux : tantôt il est constipé, tantôt au contraire il a le ventre trop libre; ses urines sont ordinairement claires, abondantes et peu colorées. Est-il malade, ses affections offrent presque toujours un ensemble de symptômes très effrayants; mais en revanche elles durent peu et sont ordinairement sans gravité; néanmoins, elles ont pour cachet ce que l'on nomme l'état ataxique, c'est à dire un état morbide caractérisé par le désordre de la plupart des fonctions, et particulièrement par le trouble de l'intelligence et des sensations. Enfin ce tempérament prédispose essentiellement aux convulsions, à l'hystérie, à l'hypochondrie, à la mélancolie (qui n'est pas pour lui toujours aussi friande que le disait Montaigne), à la manie, et quelquefois même à la folie.

Les hommes nerveux ont presque toujours une ame forte et courageuse, logée, si on peut s'exprimer ainsi, dans un corps grêle et débile; chez eux les idées viennent en foule et se succèdent avec une rapidité étonnante; leurs passions sont impétueuses, mais peu durables; ils ont l'imagination vive et ardente, l'élocution facile et brillante; beaucoup de finesse et de pénétration, mais leur mobilité même leur fait perdre souvent leurs meilleures causes. Ils sont en tout l'image frappante des extrêmes, puis tour à tour susceptibles ou

résignés, vindicatifs ou généreux, bruyants ou moroses. Sont-ils heureux un seul instant, ils se proclament eux-mêmes les rois de la terre; leur survient-il, au contraire, un revers, une contrariété insignifiante ou une légère indisposition, tout est changé, il n'y a plus pour eux ni bonheur ni repos, ils sont tout à coup consternés, abattus ou mourants; ils voient partout des chaînes, des précipices, des révolutions, ou bien la misère, l'ingratitude ou la mort; tout est triste et changé sur la terre, leur malheur est affreux, épouvantable, il n'est fait que pour eux, il grandira tous les jours; s'agit-il de leur santé, elle est perdue sans retour, ils ne songent plus qu'au tombeau.

Néanmoins ils comprennent parfaitement l'amitié et ils font mêmes d'excellents amis, mais en revanche ils sont en général amants jaloux, exigeants, désespérés, désespérants, parents ennuyeux et incommodes; enfin, audacieux et poltrons tour à tour, ils sont plus exposés que d'autres à l'exaltation en tout genre, au fanatisme, à la superstition, aux rêveries ascétiques et à tous les genres de folie.

Quoi qu'il en soit, ce tempérament est habituellement celui qui est propre aux grands philosophes, témoin Socrate, Platon, Tacite, Voltaire, Frédéric II, Jean-Jacques, Montaigne.

Le tempérament pituiteux qu'on nomme aussi flegmatique se reconnaît parfaitement aux signes suivants: les artères et les veines sont petites et enfoncées; la peau est blanche et blafarde, les cheveux sont blonds, le

visage est bouffi et éteint ; les yeux sont languissants et drapés ; les lèvres sont pâles et décolorées, et les muscles flasques quoique assez arrondis.

L'enfance, les lieux bas et humides, les temps pluvieux, l'automne, l'abus des relâchants et des émollients, et surtout l'inaction, favorisent le développement de ce tempérament qui prédispose aux fièvres muqueuses, aux affections catarrhales, aux écoulements chroniques, à l'hydropisie et aux scrofules, et qui donne encore à toutes les maladies une marche et une physionomie toute particulière, remarquable surtout par une langueur extraordinaire dans l'habitude extérieure et dans les mouvements.

Les hommes flegmatiques sont en général indifférents, égoïstes et paresseux, ils pèsent avec une patience admirable tous les *riens* de la vie, et en revanche, ils prennent un siècle pour répondre à la moindre question ; ils ont l'imagination froide, le cœur sec, la mémoire ingrate, et le génie *muqueux* si l'on peut employer une pareille expression; cependant leur jugement quoique lent, ne manque ni de profondeur ni de solidité, enfin, peu amateurs de projets et de mouvements, leurs passions sont en général très dociles, ce qui fait qu'ils ne peuvent guère les comprendre chez les autres.

Et disons-le bien, c'est aux innocentes faveurs de ce tempérament de glace que beaucoup de Lucrèce de nos jours sont redevables d'une vertu qu'elles font sonner bien haut, mais que tout le monde respecte, parce que les plus audacieux même ne seraient guère

tentés de l'attaquer... Vertu que la nature, dans sa sagesse, semble leur avoir donnée par prévoyance.

Au fait, que pourrait être chez des femmes incomplètes, cet amour délicat qui a enfanté chez d'autres tant de prodiges! un feu follet peut-être, ou plutôt une triste et pâle lumière semblable à celle de la lampe sépulcrale, qui dore de ses jets mourants une urne funéraire, mais qui ne saurait réchauffer les cendres éteintes que ce marbre renferme.

Tels sont les attributs spéciaux des quatre tempéraments principaux, dont le mélange ou la combinaison donne naissance à tous les autres et à leurs variétés infinies; nous ajouterons qu'il y a au delà du tempérament une manière d'être pour chaque individu qui distingue son tempérament de celui de tout autre auquel il ressemble plus ou moins, et que cette différence qui constitue à proprement parler l'idiosyncrasie, mérite de fixer l'attention du médecin d'une manière toute particulière. Maintenant, nous revenons à l'histoire des émanations vitales que nous avons été obligé d'abandonner pendant un moment.

Indépendamment des émanations naturelles qui se forment dans l'économie aux dépens de nos principales humeurs, il se forme encore en nous des principes morbifiques dont l'action est également incontestable. Par conséquent il est très important de les connaître; car ce sont ces émanations qui constituent, qui caractérisent et qui entretiennent les différentes diathèses morbides, entre autres les diathèses écrouel-

leuses scorbutiques et goutteuses, dont l'influence, dans les maladies, est si bien reconnue. Nous dirons plus, comme le fluide nerveux ne s'élabore vraiment que dans le cerveau, comme la semence ne se forme que dans les organes génitaux, comme le lait ne prend toutes ses qualités que dans les glandes mammaires, de même tous les miasmes morbifiques ont leurs foyers particuliers, en d'autres termes, leurs foyers de germination. De plus, ces miasmes morbifiques ont, pour certaines parties, une affinité particulière : ainsi, le virus scorbutique pour les gencives, le virus dartreux pour la peau, l'humeur goutteuse pour les petites articulations.

Mais, par quelle incompatibilité nos parties ont-elles, parmi les causes morbifiques, des ennemis particuliers qui s'adressent toujours à elles? Qu'est-ce qui enchaîne ces causes morbifiques qui, avant de se manifester par des effets terribles, ne produisent aucun dérangement apparent dans la santé? Quelle est d'autre part, la puissance mystérieuse qui veut que les mêmes causes épidémiques produisent des effets si opposés chez des hommes également exposés à leur influence pernicieuse? Pourquoi, enfin, des causes non moins terribles se jettent-elles tantôt sur les vieillards, tantôt sur les femmes ou sur les enfants? Pourquoi? Parce qu'il y a, entre l'excitabilité et les excitants, des rapports particuliers établis de telle façon, que par la même raison que certains corps ne se dissolvent entièrement que dans des véhicules spéciaux,

de même certaines parties du corps ne sont modifiées ou irritées que par des stimulants spéciaux ; ce qui, d'ailleurs, tient évidemment à ce que le *système sensible* des êtres organisés est susceptible d'une infinité de modifications soit naturelles, soit acquises, qui font varier à l'infini le mode de sensibilité. Voilà, soit dit en passant, pourquoi un peu de vin donne de la gaîté à celui-ci ; pourquoi, au contraire, il rend celui-là sombre et querelleur. Voilà, enfin, pourquoi, suivant leur constitution individuelle, les hommes sont tantôt bons ou méchants, poltrons ou courageux, actifs ou indolents.

Il est de fait que depuis que l'*irritation* (mal comprise) est devenue le protée à la mode, on ne s'occupe guère des causes spéciales des maladies, parce que l'irritation suffit à tout ; parce que, cause et effet alternativement, elle résume toute la médecine, du moins pour certains médecins. Mais nous le répétons, c'est là une grande erreur, et nous la combattons, parce que, tout en respectant la doctrine d'un homme justement célèbre, nous n'avons eu qu'à nous louer de consulter d'autres auteurs.

C'est aux anciennes sources que nous avons appris qu'il se forme en nous des germes qui tiennent à notre constitution, et qui produisent des effets qui varient en raison même des différentes phases de la vie ; et cette vérité est sans contredit fort importante à retenir.

Aussi donc chaque âge possède ses miasmes particuliers qui ont aussi leurs affinités particulières; dans l'en-

fance les miasmes morbifiques se portent sur les glandes, et constituent les écrouelles qui ne disparaissent guère qu'à l'âge de puberté, époque à laquelle la constitution muqueuse naturelle à tous les enfants est remplacée par la diathèse sanguine, surtout chez les filles.

Dans l'âge mûr les miasmes morbifiques affectent particulièrement le plexus soleaire, ils déterminent alors le mal affreux désigné sous le nom d'hypochondrie, mal très commun chez les hommes qui se livrent avec ardeur aux travaux de cabinet, mais ils se portent aussi tantôt sur un viscère, tantôt sur un autre, particulièrement cependant sur ceux de l'abdomen ou de la poitrine : quand ces miasmes se portent sur les poumons, ils y attirent de toutes parts les différents fluides, et ils finissent alors par faire éclater l'affection désignée sous le nom de fluxion de poitrine. Quand ils se portent sur le péritoine, c'est autre chose; tantôt c'est une irritation ou des coliques qu'ils déterminent, tantôt c'est une hydropisie qu'ils font naître. Enfin s'ils se portent sur les voies digestives, ils occasionnent ordinairement des nausées, des vomissements, des coliques, la diarrhée et beaucoup d'autres aceidents.

Dans un âge plus avancé, ces mêmes principes morbifiques qui ont vieilli aussi, se portent tantôt sur les muscles, tantôt sur les aponévroses; dans le premier cas ils donnent lieu aux rhumatismes, et dans le second aux douleurs lombaires; plus tard, ils affectent la peau et ils donnent naissance aux dartres; enfin ils finissent dans la vieillesse par se fixer sur la vessie, sur les reins,

sur les petites articulations ou sur les glandes de la trachée artère, et alors par leur présence ils occasionnent la néphrite, les rétentions d'urine, la goutte ou les catarrhes.

Mais, un fait bien remarquable et sur lequel on ne saurait trop insister, c'est que ces miasmes maladifs voyagent avec une facilité extrême, et qu'ils ont la fâcheuse prérogative de se porter d'un moment à l'autre d'une extrémité de l'économie à l'autre extrémité, souvent même, après avoir successivement lésé les différents organes qui se sont trouvés sur leur passage. Ainsi, nous pourrions pour notre compte citer plusieurs personnes sujettes à des indispositions, à des affections produites par l'explosion soudaine et renouvelée souvent de ces miasmes qui une fois développés, se portent successivement des entrailles à la gorge, de la gorge au cerveau, et réciproquement, jusqu'à ce que usés par leur déplacement même ou par les efforts de la vie, ils finissent par disparaître complètement en laissant après eux toutes les apparences de la santé la plus florissante.

En général, tant que les miasmes morbifiques restent fixés sur des organes d'une utilité secondaire à la vie, la santé est peu dérangée; mais s'ils viennent par une cause ou par une autre à être répercutés ou attirés à l'intérieur, ils deviennent toujours la source d'une infinité d'affections plus ou moins dangereuses.

Un autre fait non moins remarquable en thérapeutique, c'est que toutes les maladies qui dépendent de

ces miasmes, autrement dit de ces causes humorales, ne se terminent en général complètement que par des crises qui consistent dans la coction et l'évacuation des principes morbifiques, néanmoins disons-le bien, les crises dont nous parlons, tout en arrêtant les maladies ne tarissent pas toujours la source des principes morbifiques, lorsqu'ils tiennent à la constitution du sujet, parce qu'il y a un temps marqué par la nature pour la terminaison de l'affection, et qu'il faut absolument que ce temps arrive. Voilà pourquoi la guérison n'a lieu qu'après un certain nombre de paroxysmes et d'intermittences. Ceci démontre encore que la cause qui détermine la maladie, a la propriété de se dissiper et de se reproduire successivement, et que la réaction de l'économie a pour objet de détruire cette cause. En effet, dans la goutte et dans les fièvres intermittentes, chaque accès est réellement un mouvement dépuratoire ou un effort critique de la nature qui cherche à se débarrasser du principe morbifique qui l'irrite ; aussi, après cet accès, le malade jouit de la santé, jusqu'à ce que le principe morbifique se soit reproduit, et qu'il ait acquis à la faveur d'une autre incubation la propriété de déterminer un nouvel accès.

Nous avouons qu'il est assez difficile de se faire une idée bien claire de ces différents miasmes morbifiques, puisqu'ils se dérobent à nos moyens d'analyse, mais il n'est pas moins vrai que la raison et l'expérience veulent qu'on les admette pour expliquer des effets qu'on ne saurait réellement attribuer à d'autres causes. Voici

quelle était l'opinion du célèbre Lecat à ce sujet : il pensait qu'il entrait dans la composition naturelle de chaque individu un fluide particulier destiné dans l'état ordinaire à exciter l'action de nos organs; sans ce fluide, dit-il, l'homme ne serait qu'une statue, qu'un bloc de marbre, qu'une concrétion, mais autant une juste proportion de ce caustique est utile à la santé, autant son excès et ses mauvaises qualités lui sont pernicieuses.

De plus, il regardait ce fluide, qu'il nommait caustique, comme étant l'agent matériel de la sensibilité et de l'irritabilité, et il pensait qu'il pouvait non seulement être altéré par des causes accidentelles, mais encore qu'il acquérait des modifications vicieuses par les seuls progrès de l'âge, et que ces modifications étaient à n'en pas douter les causes de ces nombreuses affections chroniques qui affligent l'humanité pendant les différentes phases de sa vie.

Pour nous, sans prendre au sérieux tout ce qu'il y a de hardi dans ces hypothèses, nous croyons avec Lecat qu'il y a vraiment des principes de maladies chroniques qui se développent avec la vie, et qui ne cessent qu'avec elle. Et cependant il faut le dire, comme l'expérience nous apprend aussi que des maladies parfaitement semblables à celles que nous venons de citer, éclatent tous les jours sans le concours d'un germe préexistant, ni d'aucune disposition héréditaire, il faut nécessairement dans la pratique s'attacher sérieusement à fortifier son diagnostic, et à l'éclairer par

toutes les ressources qui s'offrent à nous, et surtout en consultant le commémoratif et l'étiologie.

Du reste, on comprendra toute l'utilité de la recherche des causes, en songeant qu'on obtient tous les jours la guérison d'une affection qui tient à une cause accidentelle, tandis qu'on échoue assez ordinairement quand l'affection est produite par un vice même inhérent à la constitution de l'individu.

Aussi, quand Hippocrate savait que la phthisie prenait sa source dans la constitution du sujet, il avait en général mauvaise opinion de la maladie, et il disait hautement qu'il n'avait espoir que dans la puissance de la nature; tandis qu'il avouait franchement qu'il comptait sur un résultat favorable quand il savait parfaitement que la maladie tenait à une cause purement accidentelles.

Néanmoins, s'il n'est pas toujours facile de distinguer au premier abord la cause de telle ou telle maladie, on peut du moins, en passant en revue le tempérament du malade, sa manière de vivre, ses habitudes et surtout ses affections antérieures, on peut, disons-nous, parvenir à se faire quelques bonnes idées sur son état particulier et même sur la nature de son affection.

Quant aux principes morbifiques, ce qui autorise à croire qu'ils peuvent réellement se transporter d'une partie du corps à l'autre extrémité, c'est qu'on sait parfaitement que nos humeurs charrient et présentent souvent à divers points de l'économie les principes

qu'elles ont reçus en revêtement. Qu'ainsi par exemple, le prussiate de potasse qu'on dépose sur une membrane séreuse ou sur une portion de tissu cellulaire se montre bientôt en nature dans le sang, et en est également éliminé en nature sur diverses surfaces organiques où les réactifs chimiques décèlent sa présence ; c'est qu'on ne saurait mieux expliquer les curieux phénomènes des métastases, qu'en admettant le transport des agents morbifiques du point qu'ils occupent sur un autre point; c'est qu'on a trouvé du pus dans le tissu cellulaire, dans le parenchyme des poumons, du foie, de la rate, des reins et même du cerveau, sans qu'aucun travail inflammatoire, actuel ou préalable ait pu l'expliquer; enfin c'est qu'on voit tous les jours des excrétions de pus avoir lieu par les évacuations alvines, et même de véritables dépôts purulents se déclarer aussitôt après l'ablation d'une partie qui était depuis longtemps le siége d'une suppuration abondante.

Toutefois, s'il vous reste encore quelques doutes sur l'histoire des causes morbifiques, sur leur origine, et surtout sur les opérations de la nature, lisez et rélisez les immortels ouvrages de Bordeu, à qui nous empruntons notre dernier paragraphe, et vos doutes s'effaceront bien vite à la lueur d'une lumière à la fois aussi éclatante et aussi pure.

« La nature, dit-il, semble avoir pris à tâche de remuer, de déparer, de détruire, de rapprocher sans relâche les matériaux de nos fluides; elle ne se plaît qu'aux combinaisons qui résultent de toutes ces parties

vivantes; telle est la suite du premier ébranlement produit par la fécondation de l'embryon. On ne peut se former une idée de cette fécondation, mais l'exemple de l'incubation, dont la suspension ou le dérangement fait mourir l'animal, indique quels doivent être l'enchaînement, l'ordre et la continuité des fonctions de nos organes pour assurer notre existence toujours poursuivie par des causes extérieures qui les détruiraient à chaque instant, si la chaleur ne nous conservait pas comme l'incubation. La chimie ira-t-elle, pour pénétrer le travail et l'objet de cette incubation, interrompre la poule qui couve? Mais le petit animal qu'elle fait croître est déjà mort, ses humeurs sont rentrées dans la classe des corps inanimés, elles sont livrées à des mouvements étrangers à la vie. Ainsi le raisin séparé de son cep va fermenter par des mouvements différents de ceux de la végétation ou du développement de ses parties qui tendaient auparavant à l'établissement d'un tout organisé, au lieu que la fermentation tend à la dissolution, à la destruction de ce tout.

»Ces idées peuvent, nous le savons, ne pas satisfaire les chimistes, les physiciens, les anatomistes; elles éludent leur logique, leurs instruments, leurs opérations et surtout leurs démonstrations, si propres à gagner les suffrages des spectateurs; mais la médecine ne doit ni ne peut aller plus loin, on peut la comparer à la poule qui couve la vie, elle n'abandonne jamais son sujet aux atteintes des arts disséqueurs et destructeurs. Elle ne sait pas se faire entendre par ceux qui ne l'ont pas étu-

diée, et qui croient tout connaître quand ils ont vu et palpé quelque machine à expérience, à opération. »

Des causes morbifiques externes.

Les causes morbifiques externes sont bien plus nombreuses que les causes morbifiques internes, ce que du reste on conçoit parfaitement quand on songe que les choses les plus nécessaires à la vie, l'air par exemple, l'eau, les aliments ou les boissons peuvent devenir à chaque instant les agents mêmes ou les causes des plus grands maux. Toutefois c'est dans les amphithéâtres, c'est dans les hôpitaux, dans les armées et dans les prisons, qu'on puise ordinairement le germe des maladies les plus terribles. Nous ferons remarquer aussi que nous sommes très souvent les premiers artisants de notre mauvaise santé, comme de notre mauvaise fortune, de façon que lorsque les maladies ne sont pas précisément l'ouvrage ou le résultat des accidents du dehors, elles sont provoquées ou entretenues par un mauvais régime, par notre profession, par nos excès, par nos habitudes vicieuses, et quelquefois par ces différentes causes réunies.

On peut diviser les causes morbifiques relativement à leur mode d'action, en causes physiologiques, physiques, chimiques et mécaniques, et relativement à leur nature en causes ordinaires, spéciales, violentes ou spécifiques; mais ce qui mérite surtout de fixer notre attention, c'est que les agents morbifiques comme les

médicaments, ont vraiment des affinités spéciales, en raison desquelles ils se portent tantôt sur un organe, tantôt sur un appareil d'organes, ainsi les uns portent leur action sur les poumons, les autres sur le cerveau, d'autres enfin sur les intestins, de sorte que tandis que ceux-ci n'attaquent que les enfants, ceux-là ne sévissent au contraire que sur les femmes, et réciproquement, et pourtant tout cela s'explique : quand la puissance mystérieuse qui anime l'univers, a sorti de son sein les corps en quantité immense qui le composent, elle a donné à chacun d'eux des propriétés essentielles qui sont devenues en quelque sorte la règle de leurs mouvements particuliers et la cause de l'harmonie de l'ensemble ; elle a voulu qu'un rapport admirable liât entre eux tous les êtres de façon à former de leur ensemble une vaste chaîne, et une chaîne éternelle. Voilà pourquoi les astres s'attirent et se repoussent, pourquoi les hommes se recherchent ou s'évitent, pourquoi les animaux vivent en paix ou en guerre; enfin, voilà pourquoi il y a partout des affinités, des sympathies, des rapports, en un mot de la vie.

On nomme causes prochaines ou constantes celles qui déterminent la maladie par elles-mêmes et essentiellement ; on nomme causes éloignées celles qui ne font que préparer le corps à telle ou telle affection ; on nomme causes excitantes ou occasionnelles, celles qui déterminent les maladies instantanément, et pour ainsi dire sans préparation. Mais, hâtons-nous de le dire, l'expérience démontre tous les jours que pour faire de

bonnes choses en médecine, il faut étudier d'abord la vie générale, autrement dit, l'univers dans son ensemble, car tout l'univers est animé; puis la vie particulière et la sensibilité ou l'action nerveuse qui en est à la fois le fait le plus mystérieux et le plus important; et successivement l'action que les différents corps de la nature exercent sur eux d'abord, et ensuite sur l'économie; enfin, la manière dont l'économie réagit à leur occasion, ainsi que tous les phénomènes qui sont en quelque sorte les conséquences naturelles de cette réaction vitale; en conséquence, on mettra l'économie en rapport avec les fluides impondérés, avec tous les gaz connus, avec toutes les émanations minérales, végétales et animales, avec les poisons, les virus, les venins, et les miasmes, avec tous les corps solides, liquides et gazeux, et quand on aura épuisé toutes ces recherches, on s'efforcera encore d'apprécier l'influence directe ou indirecte qu'exercent sur l'économie les passions, les désirs, et tous les mouvements vitaux en général.

CHAPITRE XII.

DES RÉACTIONS EN GÉNÉRAL.

L'organisme réagit contre les causes accidentelles de destruction en vertu des mêmes lois qui président à l'entretien de la vie, qui n'est elle-même qu'une lutte continuelle de la force vitale contre les forces opposées.

CAYOL.

En parlant de l'état morbide, nous avons dit que cet état était composé de deux ordres de phénomènes différents ; que les uns étaient le produit immédiat et en quelque sorte l'expression de la modification éprouvée par la sensibilité affectée passivement par suite de l'action exercée sur elle par la cause morbifique ; que les autres au contraire étaient le résultat ou l'effet des efforts mêmes de la nature réagissant en raison de ses propres forces contre les causes morbifiques, ou s'efforçant de réparer les désordres occasionnés par elles ; eh bien ! c'est de ce second temps de l'état morbide que nous allons nous occuper sous le nom de réaction, et l'on voit déjà, ce second temps est pour ainsi dire la contre-partie de l'affection morbide, puisque par le fait elle ne vient qu'après elle, comme pour en

affaiblir, en modifier ou en combattre l'effet. Nous formons deux groupes différents des phénomènes qui par leur ensemble constituent l'état morbide. Dans le premier nous rangeons les affections, et dans le second nous plaçons les réactions.

Néanmoins, on peut soutenir en dernière analyse qu'il n'y a point d'affection, quelque légère qu'on la suppose, qui n'entraîne à sa suite une certaine réaction, bien que les phénomènes de cette réaction soient souvent très obscurs et quelquefois même tout à fait inappréciables à la vue. En effet l'existence même de la loi des réactions est aussi positive pour un médecin observateur, attentif et éclairé, que l'existence des lois de la végétation et de la gravitation le sont pour le naturaliste et le physicien, car elle relève incontestablement de cette grande loi de la nature qui veut que l'économie animale se conserve et résiste aux lois de destruction qui la menacent, autant du moins que le permet sa propre énergie.

Bien plus, comme la puissance de réaction découle elle-même de la force vitale, on peut dire que, sous ce rapport, la force vitale est réellement semblable à la force qui préside à la mécanique céleste ; que c'est elle qui gouverne dans le corps humain cette admirable réunion de systèmes qui forment par leur ensemble l'économie animale, et que c'est par elle aussi que chaque organe se montre et s'élève dans l'économie avec ses attributs, ses besoins, ses sympathies et ses goûts.

C'est dire positivement que l'acte qui constitue la

vie et qui l'entretient, a un but entièrement analogue à celui que doit se proposer le médecin instruit, et que la loi des réactions, plutôt indiquée que formulée dans les auteurs, est le point de vue philosophique d'où le médecin interprète de la nature doit toujours partir pour établir les fonctions pathologiques et pour apprécier toute l'influence que la force médicatrice peut avoir sur la marche et la terminaison des maladies.

Mais pour indiquer, pour faire connaître toutes les réactions, il faudrait vraiment faire l'histoire de toutes les maladies, et par conséquent étaler pour ainsi dire les différents procédés, parfois très compliqués, à l'aide desquels la nature parvient souvent elle-même à opérer la guérison. Or, on le conçoit, ce travail est à la fois au dessus de nos forces et en dehors même des limites de cet ouvrage; par conséquent, nous nous bornerons simplement à indiquer les réactions principales, c'est à dire les réactions qui donnent naissance à toutes les autres, et dont une infinité d'accidents pathologiques, tels que les hémorrhagies par exemple, et certaines lésions organiques, ne sont vraiment que les conséquences ou les résultats inévitables; seulement nous dirons par anticipation que les réactions les plus salutaires en elles-mêmes et les plus opportunes deviennent souvent préjudiciables au malade par leurs propres excès, et que dans ce cas, il faut savoir en modérer l'action par tous les moyens éprouvés, quelquefois même par des médications très-énergiques, attendu qu'il est prouvé qu'il y a une infinité de circonstances

dans lesquelles il faut en quelque sorte savoir répandre et affaiblir la vie pour parvenir à la conserver, ou au moins, à la prolonger plus longtemps.

Nous dirons aussi qu'il y a des circonstances dans lesquelles les réactions ne sont pas suffisantes et qu'il faut par conséquent dans ce dernier cas savoir les exciter, c'est à dire savoir au besoin donner la fièvre ou la migraine. Nous dirons enfin que ce n'est point en arrêtant brusquement des réactions trop rapides ou inégales qu'on obtient une prompte guérison, mais que c'est en les réglant et en les régularisant, en un mot, en favorisant le pouvoir de la nature auquel les efforts de l'art sont toujours subordonnés; pouvoir de la nature dont il faut connaître l'étendue et les ressources aux divers temps de la maladie, eu égard à la constitution et à l'état du malade, jeune ou vieux, homme du monde ou ouvrier, campagnard ou citadin.

Les groupes ou états morbides, désignés dans les auteurs sous les noms de fièvres en général, fièvres inflammatoires, fièvre nerveuse; inflammation, névropathie ou névralgie, constituent pour nous ce que, en nous appuyant sur l'expérience et le raisonnement philosophique, nous croyons devoir appeler des réactions vitales; toutefois nos définitions et nos explications une fois données, comme nous savons parfaitement que les fausses expressions des choses importantes ne sauraient être abandonnées lorsque le temps ou une espèce de consentement unanime les ont en quelque sorte consacrées, nous continuerons, dans le cours de cet ouvrage,

à désigner ces différens états pathologiques sous leurs anciens noms, et d'autant plus volontiers que tout en respectant le langage de convention, le langage reçu et adopté malgré ses défauts, nous n'en serons pas moins à même pour cela de présenter les faits dans tout leur jour, de les suivre dans leur ordre naturel de filiation et de combinaison, et de les montrer sous leur véritable point de vue philosophique.

Cependant, pour bien comprendre ce que nous allons dire des réactions en général, il faut se rappeler que nous partons toujours du principe, c'est à dire du fait le plus important de la médecine, en un mot du dogme fondamental qui nous représente la force vitale comme étant l'expression d'une loi primordiale de l'organisation, d'une loi qui en physiologie comme en pathologie embrasse tout, et s'étend à tout, enfin, d'une loi en vertu de laquelle tout être organisé et doué de la vie trouve en lui-même la force nécessaire à la fois pour assurer sa conservation, pour opposer une vive résistance à l'action de toutes les causes morbifiques, et même au besoin pour réparer ses pertes.

En effet, en s'attachant à ces simples considérations on pourra non seulement nous suivre avec une grande facilité dans le cours de nos études, mais on finira nécessairement par admettre avec nous les propositions suivantes, qui sont à notre avis l'expression des faits et de la vérité.

1° On nomme force vitale la force qui préside aux phénomènes de la vie, cette force est aux corps orga-

nisés, ce que la force électrique est aux corps inorganisés.

2° Cette force se manifeste par l'action des organes, et c'est en vertu de sa puissance que les organes résistent aux attaques des causes morbifiques, et réagissent au besoin contre leur action. On donne le nom de réaction à la résistance même que la force vitale oppose à toutes les causes de désordres.

Les réactions sont naturelles ou physiologiques, accidentelles ou pathologiques ; elles sont naturelles ou physiologiques, lorsqu'elles coïncident avec l'état de santé, et alors, nous les sentons à peine, parce que loin de troubler l'exercice normal des fonctions, elles en soutiennent au contraire l'équilibre, et en assurent l'harmonie. Elles sont accidentelles, anormales, autrement dit pathologiques, lorsqu'elles se lient à un état morbide dont elles constituent un des temps; nous les sentons alors d'une manière désagréable, mais comme nous l'avons déjà dit, la souffrance même ou le mal qu'elles nous font éprouver sont encore des bienfaits secrets, car ils sont réellement l'ouvrage même de la nature qui veille sans cesse à notre conservation, et qui nous avertit par la douleur des dangers nombreux que notre existence encourt, et qui la mettent à chaque instant en péril.

La réaction de l'organisme peut être générale ou locale; si elle est générale, elle a pour instruments le cerveau, le cœur et les centres nerveux; si elle est locale, elle a pour agents les nerfs et les vaisseaux san-

guins de l'organe malade ou de la partie affectée ; dans le premier cas, c'est la fièvre qui a lieu, dans le second c'est l'inflammation ; mais ces deux espèces de réactions, sont toujours à bien prendre de vraies fonctions, car elles ont comme elles, un commencement et une fin, des moyens et un but ; seulement ce sont des fonctions accidentelles, des fonctions anormales ou pathologiques, comme nous l'avons souvent répété.

Les réactions ont chacune aussi leur cachet et leur tempérament si on peut s'exprimer ainsi, etnous pouvons le dire, ce tempérament des organes malades n'est pas moins utile à connaître que celui des organes sains, car il se lie comme les tempéraments naturels à la prédominance d'action de tel ou tel système essentiel, ce qui doit toujours fixer notre attention ; ainsi tantôt c'est le système nerveux dont l'influence déborde, tantôt au contraire, c'est le système sanguin qui a la prédominance; dans le premier cas, on dit que la réaction est nerveuse, dans le second, on dit qu'elle est inflammatoire, et en poursuivant ainsi cette induction philosophique, on arrive naturellement à reconnaître des réactions générales tour à tour inflammatoires ou nerveuses, et des réactions locales tour à tour aussi inflammatoires ou nerveuses, tout en reconnaissant encore que certains systèmes d'organes plus excités ou plus développés que d'autres dans l'économie, peuvent imprimer encore à ces réactions des formes différentes, autrement dit, des tempéraments différents.

Bien que les réactions prennent leur source au sein

même de l'organisme, et qu'elles ne soient en quelque sorte que l'exagération ou l'exaltation du tempérament naturel, il est constant aussi que certains états de l'atmosphère ont une influence toute spéciale sur le mode de réaction de l'organisme auquel ils impriment très souvent un caractère original. Eh bien, c'est cette physionomie nouvelle que prend alors le mode de réaction qui constitue à proprement parler ce que les plus grands observateurs, Baillou, Stahl, Sydenham, Stoll, Bordeu, Baglivi, Lepecq de la Clôture et les hippocratistes de tous les siècles ont appelé et appellent encore les constitutions médicales.

En d'autres termes, on donne le nom de constitutions médicales à certains états morbides spéciaux ou maladies régnantes qui ne sont pour le médecin hippocratiste que des modes de réaction particuliers, imprimés accidentellement à l'organisme par la nature médicatrice aux prises avec des agents morbifiques (qui tiennent à une constitution atmosphérique particulière), agents morbifiques contre lesquels elle s'efforce de réagir par tous les moyens possibles. Du reste, on peut se faire une idée de l'importance que l'on doit attacher à l'étude des constitutions médicales, en songeant qu'elle a pour but de nous éclairer sur la loi des rapports qui existent entre les causes morbifiques ambiantes et les réactions régnantes qui en sont les conséquences, loi d'où doivent découler nécessairement toutes les vues et toutes les applications thérapeutiques. Pourquoi donc cette étude est-elle aussi négligée aujourd'hui? la ré-

ponse est bien simple, c'est que, depuis que l'anatomie et surtout l'anatomie pathologique ont couvert de leur linceul la médecine tout entière, on ne regarde plus l'homme comme un être essentiellement réagissant par lui-même, comme un être fait pour entretenir des rapports soutenus avec l'univers, mais qu'on le considère au contraire comme un être passif, appelé par sa nature à subir tous les genres d'altérations possibles.

Nous croyons être dans la bonne voie en adoptant d'autres idées et en nous attachant avec les anciens à rechercher avec un soin tout particulier les rapports des réactions vitales avec leurs causes productrices, en un mot les rapports des constitutions médicales avec les constitutions épidémiques, ainsi que les lois souvent très variées qui naissent de ces rapports; et en cela nous nous basons encore sur l'expérience, qui démontre que l'indication thérapeutique, c'est à dire la donnée fondamentale du traitement, ne peut être indiquée ou révélée que par la connaissance même de ces lois accidentelles, à tel point que c'est par elle seulement que nous sommes guidés dans le choix des médicaments, et que pendant toute la durée d'une constitution médicale régnante, nous sommes autorisés à employer de préférence et quelquefois même exclusivement tantôt les purgatifs, tantôt les saignées, tantôt l'opium ou le quinquina, ou bien encore tous ces remèdes à la fois, quel que soit du reste l'organe ou l'appareil d'organes primitivement offensé ou lésé; de plus, il est encore un fait bien certain quoique contesté, c'est que

pendant toute la durée d'une constitution atmosphérique, il faut non seulement combattre l'épidémie régnante à la faveur du traitement que l'observation a fait découvrir, mais c'est qu'il faut encore employer les mêmes remèdes ou au moins le même genre de médication contre toutes les maladies qui se déclarent dans le même moment, voire même contre celles qui, au premier abord, paraissent avoir le moins d'analogie avec l'épidémie, attendu qu'il est prouvé que dans ces circonstances la plupart des maladies, pour ne pas dire toutes, prennent réellement le caractère propre à l'épidémie régnante, et exigent par conséquent le même traitement.

Maintenant nous allons nous occuper particulièrement des deux réactions principales de l'organisme, c'est à dire de l'inflammation et de la fièvre, réactions auxquelles on rattache aisément par la pensée les névralgies, les névroses, ainsi que les hémorrhagies et les lésions organiques.

De l'inflammation ou de la réaction locale sanguine.

Le mot inflammation (*inflammatio*, *phlegmasia*, φλόγωσις φλεγμονη), rappelle dans toutes les langues l'idée d'un corps brûlant ou en combustion. En médecine il exprime, selon l'auteur que l'on consulte, tantôt l'état d'un tissu ou d'un organe chaud et rouge, douloureux et tuméfié; tantôt un genre particulier de lésions anatomiques auquel presque tous les tissus de l'éco-

nomie sont plus ou moins exposés; tantôt les modifications fonctionnelles elles-mêmes, qui sont la cause et en quelque sorte l'expression de cette lésion anatomique; tantôt enfin une réaction salutaire opérée par une partie de l'économie affectée primitivement; d'où il résulte clairement que pour s'entendre parfaitement sur la nature de l'inflammation, il faut commencer d'abord par s'entendre sur le mot et sur les différentes définitions qu'on en a données.

Mais est-il bien facile de s'entendre sur une question quand, pour la considérer, on part d'un point de vue tout à fait différent? Nous ne le pensons pas, et nous soutenons même que le seul moyen à prendre pour arriver tous à un consentement unanime (pourvu toutefois que les discussions s'engagent entre des gens également instruits), c'est de partir tous du même point. Ce que nous disons est tellement vrai, que ceux qui envisagent la question sous le point de vue purement anatomique parcourent tous le même cercle vicieux, de même que ceux qui partent du point de vue physiologique arrivent par la même raison aux conséquences philosophiques les mieux fondées et les plus vraies. Toutefois, nous nous hâtons de le dire, pour obtenir une solution complète il faut encore, en partant du point de vue de la médecine hippocratique, envisager tour à tour la question anatomiquement, physiologiquement et philosophiquement, c'est ce que nous allons faire.

Ce que certains auteurs disent encore aujourd'hui de

l'inflammation, on le disait déjà du temps d'Hippocrate, il y a par conséquent plus de deux mille ans, sans que cela puisse nous étonner, puisqu'il est clair que toute théorie n'aurait pu être qu'ambitieuse et purement hypothétique à une époque où les mouvements et les lois de la vie étaient à peine entrevus, mais rencontrer aujourd'hui des médecins assez pauvres de science pour ne voir dans une inflammation qu'une lésion matérielle ou anatomique, et pour confondre ainsi l'effet avec la cause, le phénomène avec le symptôme, c'est plus qu'étonnant. Agir ainsi, c'est vouloir confondre gratuitement les choses qui se ressemblent le moins, c'est vouloir confondre par exemple le jour avec la nuit, les ténèbres avec la lumière; et nous ne saurions trop le dire, cette confusion est d'autant plus déplorable, que la pratique en médecine est toujours calquée sur la théorie, dont elle est, quoi qu'on en puisse dire, l'expression et même le résultat indispensable.

Depuis Hippocrate jusqu'à Van Helmont on n'a eu en général sur la théorie de l'inflammation que des idées mesquines et incomplètes ; mais à dater de cette époque, la vraie théorie a été, sinon formulée précisément, du moins indiquée très philosophiquement, et et elle a été depuis tellement épurée, qu'il n'y a plus aujourd'hui que les ignorants et les entêtés qui aient des idées fausses sur l'inflammation, néanmoins leurs rangs sont si nombreux et si serrés, qu'en vérité nous comprenons parfaitement que l'humanité s'en alarme

et s'en effraie. Voici les deux théories que l'on professe aujourd'hui.

Les uns et c'est le plus grand nombre (*turba est pessima*), ne voient dans le désordre inflammatoire qu'un état pathologique, qu'une lésion d'organe ou de tissu, à laquelle il faut rapporter non seulement toutes les maladies fébriles, mais encore toutes les lésions organiques, ce qui fait que pour eux l'inflammation est devenue le point de départ de toutes les affections, ou pour mieux dire la seule maladie à laquelle l'espèce humaine soit en proie, toutes les autres n'étant que de simples variétés, ou les résultats nécessaires de ce premier état mordide.

Les autres au contraire regardent l'inflammation comme étant le résultat et l'expression d'un travail conservateur opéré par les organes en vertu de la sensibilité qui les anime, en vertu des sympathies qui les lient, et de la force vitale qui les pénètre et qui les fait réagir même très activement contre tout ce qui dérange ou affecte l'économie ; et, quoiqu'ils sachent parfaitement combien la réaction inflammatoire est dangereuse par elle-même, combien l'altération des tissus malades, la nature des organes affectés et la nature aussi des causes morbifiques peuvent ajouter encore de gravité à cet état déjà fort inquiétant par lui-même, ils soutiennent cependant, appuyés qu'ils sont sur l'observation, l'expérience et le raisonnement philosophique, que le travail inflammatoire est à la vérité le cri des organes souffrants, mais qu'il est aussi un

effort de la nature, un mouvement salutaire en rapport avec les lois de la vie qui veillent à la conservation de leur ouvrage, c'est à dire à la conservation de la santé. Voilà comment on est arrivé peu à peu à formuler cette haute donnée physiologique ; voilà aussi comment avant d'en être venu là, on considérait les inflammations, ou pour mieux dire l'inflammation.

Les mots correspondants à celui d'inflammation ne sont employés dans les écrits du père de la médecine que pour désigner l'état d'une partie douloureuse et brûlante, mais surtout brûlante, et il est à remarquer qu'Hippocrate ne s'est guère servi de ces mots que pour désigner l'inflammation des parties externes, bien qu'il ait d'ailleurs tracé avec infiniment de sens le traitement des maladies internes dans lesquelles cette affection, comme on le sait, joue presque toujours un très grand rôle ; seulement ce que l'on dit aujourd'hui de l'inflammation, Hippocrate le disait autrefois des maladies aiguës en général, et il a été en cela imité et suivi par la plupart de ses disciples.

Celse et Galien sont les premiers qui aient signalé les vrais caractères de l'inflammation ; elle existe, dit Celse, lorsqu'il y a à la fois dans une partie chaleur, rougeur, tuméfaction et douleur. Mais Galien a fait plus encore pour la science, car il a vraiment montré l'inflammation sous un nouveau jour en la distinguant de la fièvre et en donnant à celle-ci des symptômes communs à la totalité du corps, et à celle-là des symptômes

propres à la partie affectée, tout en signalant encore les symptômes communs à l'une et à l'autre.

Galien avait parfaitement saisi les symptômes de l'inflammation; il dit avec infiniment de raison : « Une partie est enflammée lorsqu'elle présente de la douleur, de la chaleur, de la rougeur et de la tuméfaction, lorsque la rubéfaction est semblable à celle qu'occasionne la chaleur des bains, lorsque la chaleur est telle que la partie affectée a l'air d'être en feu, et fait désirer la présence ou l'application de corps très froids. »

Il admettait des inflammations phlegmoneuses, des inflammations emphysémateuses, érysipélateuses, œdémateuses et squirrheuses, selon que le travail inflammatoire lui semblait avoir été provoqué par l'action morbifique du sang, de l'air, de la bile, de la pituite ou de l'atrabile, et ces distinctions, notons-le bien, n'étaient point aussi absurdes que veulent bien le dire certains adeptes du jour qu'ils glosent sur tout avec un aplomb incroyable; mais elles étaient basées sur une vérité d'observation qui dénote que la nature même de la cause morbifique influe plus ou moins sur les formes de l'inflammation, auxquelles elle imprime parfois un cachet, et un caractère pour ainsi dire indélébiles.

Quoiqu'il en soit, nous allons tâcher d'indiquer le plus clairement possible la source, le point de départ, et en quelque sorte l'ordre généalogique de toutes les idées, qui par leur combinaison ont donné naissance à la théorie, qui représente le travail inflammatoire comme étant, philosophiquement parlant, une réaction salutaire;

théorie que nous déclarons pour notre compte adopter franchement.

Van Helmont, fidèle aux préceptes d'Hippocrate qui voulait que l'idée d'une nature conservatrice dirigeât le médecin dans toutes ses observations et dans toutes ses théories, qui n'en sont en quelque sorte que le couronnement, Van Helmont ne vit avec raison dans l'inflammation qu'un travail de réaction, qu'un effort salutaire de la nature, mais son imagination brûlante l'entraîna bientôt au-delà des bornes de l'observation directe, etalors dépassant les faits qui auraient dû l'enchaîner, et voulant à toute force, tout expliquer à la faveur d'un hypothèse aussi probable que possible, mais par le fait, plutôt spécieuse que vraie, il se représenta l'économie comme étant gouvernée par un être intelligent qu'il nomma Archée et auquel il attribua le privilège exclusif d'être à la fois la cause de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie, du mouvement et du sentiment ; et comme il supposait aussi que cet archée qui suivant lui avait son siége dans l'estomac était susceptible de différentes passions, telles que l'effroi, la colère et l'inquiétude, passions qui n'étaient elles-mêmes que les effets réfléchis de l'impression qu'elle éprouvait à l'occasion des objets avec lesquels elle était en relation, il en vint tout naturellement à considérer l'inflammation (qui du reste est réellement un phénomène vital), comme étant le résultat de la colère de l'archée, provoquant un afflux d'humeurs conservatrices autour de la cause mor-

bifique en lutte avec la vie, et cette idée, très philosophique en elle-même, quoique d'ailleurs facilement attaquable sur certains points, le conduisit promptement à signaler d'une manière vraiment pittoresque l'histoire tout entière de l'inflammation locale, dans les effets mieux connus d'une épine enfoncée dans la peau.

Les idées de Van Helmont déplurent à bien des gens, moins pourtant, il faut en convenir, par rapport à leur esprit, dont chacun sentait secrètement toute la profondeur et la portée, que par la forme même très originale que Van Helmont leur imprima. Voilà pourquoi la théorie de Stahl et de Sauvages fit au contraire promptement fortune, bien que, par le fait, elle ne différât de celle de Van Helmont que par une poésie plus pure, si l'on peut s'exprimer ainsi. Stahl et Sauvages pensaient, comme Paracelse et Van Helmont, que l'inflammation était une réaction vitale produite par l'afflux du sang attiré lui-même sur une partie par l'effet d'une cause qui menaçait la vie; mais au lieu de créer sous un nom quelconque une puissance en quelque sorte idéale ou imaginaire, ils s'efforcèrent de représenter le travail inflammatoire comme étant le résultat d'un effort de l'ame raisonnable; et, à la faveur de ce nouveau travestissement, la théorie fit tant de bruit, et elle fut même accueillie avec tant d'enthousiasme, qu'on en fit bientôt l'application à tous les phénomènes vitaux, et que la fabrication du corps et l'exercice des fonctions furent de ce moment considé-

rées eux-mêmes comme l'ouvrage de l'ame qui était au courant, disait-on, de tout ce qui se passait dans l'économie, et qui avait la faculté admirable de réparer les pertes.

Les choses en étaient là quand Bordeu parut ; il s'efforça bientôt de leur donner une tout autre explication. Voilà sa théorie, elle mérite de fixer particulièrement notre attention. Il comparait le travail inflammatoire au jeu ou à l'action d'un organe qui exerce quelque fonction, et, partant de là, il disait que lorsqu'une partie était enflammée, elle devenait un nouvel organe qui avait son action, sa circulation et toutes ses fonctions indépendantes, à certains égards, de toutes les autres. Peut-être même, ajoutait-il, que ce qu'on appelle l'arrêt du sang, ce que l'on regarde comme la cause de l'inflammation, n'est-il, au fond, que l'effet d'une disposition particulière qui arrive à une partie dont les nerfs ont une certaine action un peu violente, et qui est, à proprement parler, la cause de l'inflammation.

Enfin, de toutes ces idées profondes et lumineuses auxquelles on doit joindre encore celles de Haller, Bichat, Pinel, Pujol et Broussais, il devait nécessairement sortir une théorie pure et vraiment philosophique ; c'est ce qui est arrivé. Grace à M. Cayol, nous possédons aujourd'hui une histoire complète de l'inflammation ; on avait à la vérité de bonnes vues sur cette matière avant que ce savant professeur ne fût appelé à l'une des chaires de cliniques de Paris, mais

il n'est pas moins de toute justice de dire que c'est lui qui le premier a formulé publiquement, du moins dans la capitale, la vraie théorie de l'inflammation, et que c'est lui par conséquent, qui en faisant connaître le vrai travail inflammatoire, ainsi que sa cause, sa puissance et son but, a mis chacun de nous à même de classer les phénomènes et les faits d'après leur ordre généalogique et selon l'importance qu'ils ont dans l'état morbide. Voici maintenant, en partant de ces différentes données l'idée qu'on doit se faire de l'inflammation.

L'inflammation est un mouvement vital, une action, une fonction de l'économie; et comme cette action vient toujours à la suite d'une impression faite, comme elle vient incontestablement à la suite d'une sorte de provocation, si on peut s'expliquer ainsi, ou pour mieux dire encore, comme elle vient toujours à la suite d'une modification infligée à l'économie par une cause quelconque, physique, chimique ou autre, cette action est réellement par le fait une réaction proprement dite, c'est à dire une fonction accidentelle, une vraie fonction pathologique. Par conséquent, comme le fait observer M. Cayol, il ne faut plus demander quel est le siége de l'inflammation, mais quels sont ses agents, quels sont ses instruments, ses organes? La réponse est facile, elle découle d'elle-même: l'inflammation a pour agents les vaisseaux et les nerfs de la partie affectée; et il y a plus de philosophie dans cette simple réponse que dans des mémoires entiers écrits sur les différentes formes de l'irritation.

Quant au travai inflammatoire, la douleur le fait sentir à celui qui en est l'objet, et l'état des organes souffrants le dénote aux yeux de tous les observateurs, quand ces organes sont accessibles à la vue ; ainsi toute partie enflammée est ordinairement rouge, chaude, douloureuse au toucher et tuméfiée ; mais si les organes malades sont, comme les viscères par exemple, situés profondément, s'ils sont inaccessibles à la vue, alors c'est le trouble des fonctions et ce sont les plaintes des malades qui font reconnaitre l'inflammation et qui la révèlent.

Dans tous les cas, on doit toujours se représenter l'inflammation comme étant le produit d'une irritation vive et permanente, exercée sur un organe ou sur un tissu; irritation en vertu de laquelle le sang et vraisemblablement d'autres humeurs aussi se portent de tous les points de la circonférence vers un même centre qui est le point irrité. On parvient de cette manière à se rendre compte de tous les phénomènes consécutifs ; ainsi, par exemple, on pressent que la tumeur qui résulte de cette attraction doit avoir plus ou moins d'étendue, de profondeur ou d'élévation, selon que l'irritation est elle-même plus forte, et que la cause morbifique est plus violente; on sait que la douleur doit toujours être proportionnée à l'état de la sensibilité de l'être qui souffre, et à la nature de la cause offensive ; on sait encore que la fièvre qui s'établit en raison des rapports et des sympathies qui existent entre les parties affectées et le reste de l'économie, doit tou-

jours répondre à l'intensité de l'irritation primitive ; on comprend enfin, comment par les progrès et l'exaltation soutenue du travail inflammatoire, les solides et les fluides compris dans son centre d'action, finissent par se détruire et s'altérer quelquefois au point de passer nécessairement à l'état de suppuration, d'induration, ou même à celui de gangrène.

Quoi qu'il en soit, il est un fait de la plus haute importance à signaler dans l'histoire de l'inflammation, c'est que la nature même de la cause qui produit une inflammation a la plus grande influence sur la nature de cette inflammation, c'est que la nature de cette cause doit nous guider aussi sur le genre de traitement à lui opposer; ainsi par exemple si l'inflammation a été produite par une épine ou par un corps étranger, il suffit de faire l'extraction de cette épine ou de ce corps étranger pour que tous les phénomènes s'apaisent et que les choses rentrent peu à peu dans leur ordre naturel ; mais si l'inflammation a été déterminée par un virus, par un levain morbifique, ou par une cause humorale quelconque, il faut plus, il faut nécessairement que l'économie altère, décompose ou entraîne cet agent morbifique par un travail inflammatoire, complet et soutenu, qui ne cesse lui-même définitivement qu'après avoir obtenu tout à fait ce résultat ; et ce que nous disons est tellement vrai, que l'observation prouve tous les jours que ce travail recommence de lui-même si on l'interrompt imprudemment pendant son cours,

comme si ce cours était réellement fixé d'avance par la nature.

Du reste, comme en médecine toutes nos recherches et nos travaux doivent avoir pour but et pour dernier résultat d'éclairer notre pratique, nous dirons que pour se faire une juste idée de la règle qu'on cherche à suivre dans le traitement des inflammations, il faut se reporter fidèlement aux dogmes que les anciens nous ont transmis sur le traitement des fièvres qui ne sont à bien prendre que des inflammations générales (*morbi totius substantiæ*), et alors nous verrons que l'inflammation est souvent comme la fièvre une réaction très salutaire qui a pour but de modifier l'action d'une cause morbifique ou de réparer le mal que cette cause a produit.

Jusqu'ici nous n'avons pour ainsi dire examiné les inflammations que sous le point de vue fonctionnel ou vital, nous allons maintenant étudier ce qu'elles offrent d'intéressant comme lésions organiques ou anatomiques, ou pour mieux dire comme modifications de tissu.

Anatomiquement parlant, l'inflammation consiste comme nous l'avons vu, non pas précisément dans une altération de tissu proprement dite, mais plutôt dans une modification de tissu caractérisée par l'afflux du sang vers le point irrité; effectivement, depuis la simple rougeur qui monte au visage, et qui l'enflamme pour ainsi dire, par suite de l'influence directe ou sympathique qu'une cause quelconque exerce momentanément sur la sensibilité organique, jusqu'au phlegmon ou à l'érysipèle occasionnés par des causes plus vio-

lentes, il y a à la vérité lésion primitive de la sensibilité, modification de cette propriété, et par suite afflux du sang, tantôt sans augmentation notable de la chaleur, tantôt avec augmentation de la chaleur, et quelquefois même avec douleur, pulsation et tuméfaction, mais il n'y a point pour cela de lésion matérielle dans toute l'acception du mot, et pour que cette lésion ait lieu, pour que les tissus passent à l'état de désorganisation, il faut vraiment que le travail inflammatoire dure un certain temps et prenne même un caractère sérieux.

Toutefois, il y a des causes morbifiques qui, en raison de la durée de leur action, ou par l'influence délétère qu'elles exercentsur nos humeurs, déterminent très souvent l'altération profonde et même la désorganisation ou la décomposition des parties qu'elles affectent. Quoi qu'il en soit, voici ce qui se passe en général dans les tissus frappés d'inflammation : premièrement le sang y afflue et s'y porte comme s'il était sans cesse excité par un attrait, et cette attraction est si manifeste, qu'elle est vraiment neutralisée ou détruite par le moyen des répercussifs qui, comme on le sait, agissent évidemment en sens contraire de l'irritation, c'est à dire en refoulant et en repoussant le sang dans les parties qu'il avait momentanément abandonnées pour se porter avec plus ou moins de force sur l'endroit surexcité.

Puis, une fois attiré sur une partie le sang y produit des phénomènes qui varient en raison même de la nature des tissus qui le reçoivent ; ainsi, par exemple, si l'irritation a lieu dans le tissu cellulaire, on voit survenir

un phlegmon, c'est à dire une tumeur sphérique et profonde avec chaleur, douleur, tension et quelquefois pulsation ; si l'irritation agit au contraire sur une membrane muqueuse ou sur la peau, ce n'est plus un phlegmon qui se déclare, mais cela peut être un érysipèle, c'est à dire une tumeur superficielle sans forme régulière dont les symptômes n'ont pas à beaucoup près la même intensité que ceux du phlegmon, à moins cependant qu'ils ne se rattachent à une cause délétère. Et, notez-le bien, la différence qui caractérise ces deux sortes d'inflammation s'étend encore jusqu'à leur terminaison ; ainsi dans le phlegmon le feu de l'inflammation est tellement concentré dans un seul foyer, que le noyau central qui en résulte forme pour ainsi dire une espèce de nœud qui est moins souvent délié par la résolution que rompu et déchiré par la suppuration, tandis que dans l'érysipèle, le travail inflammatoire se termine ordinairement par résolution ou par métastase, par cela seul que le feu de l'inflammation est vague, incertain et comme répandu sur de larges surfaces qu'il parcourt très rapidement, et presque toujours successivement.

Nous ne décrirons pas tous les effets variés de l'inflammation, parce qu'ils sont trop nombreux, mais nous dirons simplement que l'inflammation joue un très grand rôle dans la plupart des maladies, qu'elle en est très souvent le commencement ou le terme, et que c'est encore à elle qu'on doit rapporter comme à leur source commune, 1° l'exsudation d'une lymphe

plastique qui tantôt se convertit en pus, qui tantôt au contraire s'organise et devient fausse membrane ou cicatrice ; 2° l'induration, l'ulcération, la gangrène et cette foule d'altérations diverses qu'éprouvent à la longue les parties atteintes d'inflammation chronique. Cependant, nous sommes les premiers à dire qu'on a, surtout dans ces derniers temps, beaucoup trop accordé à l'inflammation comme cause morbifique ; nous nous rangeons tout à la fois de l'avis de ceux qui pensent que l'irritation inflammatoire est loin de pouvoir donner le mot de tous les phénomènes morbides, et nous disons que, dans l'impossibilité où l'on est de pouvoir saisir ou apercevoir toutes les causes prochaines de maladie, et n'ayant d'ailleurs pour y parvenir d'autre moyen à suivre que d'observer patiemment les effets sensibles de ces causes, on doit, si l'on veut faire preuve de raisonnement, admettre provisoirement autant de causes différentes que l'on peut saisir de groupes de symptômes différents et variés.

A ces données générales nous ajouterons 1° que l'inflammation peut s'établir dans toutes les parties où l'on observe un réseau capillaire soutenu dans du tissu cellulaire, et que ces tissus, rangés en quelque sorte d'après leur ordre d'affinité ou de susceptibilité pour l'inflammation, sont : le tissu cellulaire sous-cutané, la peau, les membranes séreuses, les muqueuses, les viscères parenchymateux, les muscles, les vaisseaux artificiels et veineux, les nerfs, les tendons, les cartilages, les ligaments et les os ; 2° que l'inflammation

n'est pas la même dans tous ces tissus, mais qu'elle affecte pour ainsi dire en chacun d'eux une marche et une terminaison différentes ; qu'elle diffère surtout en raison des causes mêmes qui l'ont provoquée, et qu'elle offre encore une infinité de variétés qui se rattachent directement ou indirectement à l'état du malade, à son âge, à ses habitudes, à son tempérament, ainsi qu'au pays qu'il habite, à la saison, au climat et surtout à la constitution atmosphérique régnante. Enfin il y a trois choses à examiner dans le mouvement inflammatoire, 1° les symptômes locaux ; 2° les symptômes particuliers qui dépendent à la fois de la nature de l'organe affecté et de la nature de la cause morbifique ; 3° les symptômes généraux qui viennent se sur-ajouter en quelque sorte au désordre primitif, et qui cependant constituent à vrai dire la réaction.

Quant au traitement, il varie suivant l'inflammation, et suivant le but qu'on se propose en l'employant ; ainsi il y a des cas où le traitement doit être énergique, et il y en a d'autres au contraire où il doit être très simple, très mesuré ; mais, en thèse générale, un médecin un peu instruit ne doit jamais oublier qu'il y a une foule de nuances intermédiaires à établir en pathologie entre l'inflammation qu'on doit combattre et l'inflammation qu'on doit au contraire exciter dans l'intérêt du malade et de sa guérison complète et radicale.

CHAPITRE XIII.

DE LA FIÈVRE OU DE LA RÉACTION GÉNÉRALE DE L'ORGANISME.

Igitur febris est affectio vitæ conantis avertere mortem.

BOERHAAVE.

Si, comme on n'en peut plus douter, la fièvre est réellement une inflammation générale, son histoire est nécessairement appelée à compléter celle de l'inflammation; du moins c'est ce que le raisonnement indique, c'est aussi ce que les détails dans lesquels nous allons entrer vont prouver de la manière la plus positive.

La fièvre dont le nom seul effraie beaucoup de gens, n'a rien par elle-même, ni par l'idée qu'elle éveille, qui puisse justifier les craintes dont elle est si souvent l'objet; en effet comme nous le verrons tout à l'heure, loin d'être toujours dangereuse, comme on le dit, elle est au contraire utile et souvent même nécessaire pour le rétablissement de la santé, auquel elle coopère d'une manière efficace.

Le mot fièvre, en latin *febris*, est la traduction du

mot grec πυρετος employé dans les écrits d'Hippocrate pour désigner l'état de chaleur brûlante qui accompagne presque toujours les maladies aiguës ; ainsi quand Hippocrate était appelé auprès d'un malade, s'il reconnaissait cet état d'orgasme qui caractérise pour nous l'état pyrétique, il disait qu'il y avait une grande chaleur, une chaleur morbide (πυρετός), et depuis, ce mot a conservé sans altération sa première acception jusqu'au temps où Galien voulant en quelque sorte faire l'essai d'un classement méthodique, lui a donné le sens que nous lui connaissons encore aujourd'hui Quant au mot *febris*, il dérive selon Varron de *februare*, *februo* qui signifiait chez les latins expier, purger, purifier.

Quoi qu'il en soit, on s'arrête volontiers à cette idée, quand on songe que les Sabins appelaient *februare* ce que nous appelons *purgamentum*, et qu'ils employaient encore le mot *februare* pour désigner la purification qu'ils faisaient subir à leurs corps, ainsi que certaines expiations auxquelles ils se soumettaient, dans l'espoir d'adoucir les tourments de leurs ancêtres dont ils croyaient racheter les fautes en priant pour eux autour de leur sépulcre, avec des torches ou des flambeaux allumés.

Quelle quesoit, du reste, la véritable étymologie du mot fièvre, toujours est-il que cette expression a été employée tour à tour, tantôt pour désigner purement et simplement l'augmentation de la chaleur animale ; tantôt pour désigner la chaleur morbide caractérisée par l'accélération des contractions du cœur ; quelquefois

pour désigner l'accélération des contractions du cœur sans augmentation de la chaleur; quelquefois pour désigner l'accélération du cours du sang déterminée par celle des contractions du cœur avec augmentation de la calorification et lésion des fonctions principales; tantôt, enfin, pour peindre un trouble général des fonctions sans lésion locale, en un mot, une modification primitive et générale de l'économie produisant consécutivement des phlegmasies, etc., etc.; ce qui, soit dit en passant, loin d'éclairer l'histoire médicale de la fièvre, n'a fait au contraire que l'obscurcir et l'embrouiller davantage.

Si, du tableau qu'on a fait de la fièvre, nous passons maintenant aux différentes définitions qu'on a en données, nous verrons que les auteurs n'ont pas été plus heureux sous ce rapport que sous le premier, car toutes leurs définitions se heurtent ou se détruisent. Ainsi, pour Galien et ses disciples, la fièvre est une chaleur contre nature allumée tantôt dans les esprits, tantôt dans les humeurs, tantôt dans les solides; pour Hoffmann, la fièvre est un spasme général de l'organisme, une inflammation générale; pour Cullen, la fièvre est une maladie caractérisée par la faiblesse et un sentiment de lassitude sans affection locale primitive; pour Selle, au contraire, les fièvres sont des maladies variables dans leur cours et leur durée, avec froid, chaleur, et pouls tantôt plus fréquent et plus fort, tantôt plus lent et plus faible que dans l'état naturel; pour Broussais, enfin, *elle est toujours le résultat d'une irritation*

primitive, tandis que les hippocratistes soutiennent qu'elle peut se déclarer primitivement, en d'autres termes, qu'il y a des fièvres essentielles.

Maintenant, si l'on consulte les auteurs dans l'intention de se faire une idée juste, sinon précisément sur la nature de la fièvre, du moins sur sa cause prochaine, on les trouvera encore plus divisés sur cette question. Ainsi la plupart regardent la fièvre comme un effort conservateur de la nature; mais les uns la considèrent, avec Van Helmont comme étant produite par la volonté et la puissance de l'archée, les autres, avec Stahl ou Sauvages, comme étant le résultat de la vigilance de l'ame, tandis que d'autres soutiennent avec Franck qu'elle est l'ouvrage de la nature irritée contre une cause accidentelle de trouble. Enfin, il y a encore des auteurs qui ont rapporté la cause prochaine de la fièvre tantôt à l'âcreté de la bile, tantôt à l'effervescence des esprits vitaux, tantôt à la fermentation excitée dans les humeurs par l'acidité du chyle, ou bien au défaut des esprits animaux, ou au spasme, ou à l'obstruction de petits vaisseaux, ou à l'épaississement du sang dans les réseaux capillaires contractés ou relâchés, ou à l'irritation des organes et des tissus. Il résulte de tout ce que nous avons dit, que pour arriver à formuler des principes vrais sur la question qui nous occupe, il fallait en quelque sorte oublier tout ce qui avait été dit sur les fièvres et recommencer alors leur théorie en la ramenant à l'expression simple et naïve des faits observés attentivement et coordonnés entre eux d'a-

près leur rapports légitimes. Eh bien, c'est ce qui a été fait dans ces derniers temps, et M. le professeur Cayol peut avec juste raison être regardé comme un des principaux promoteurs de la nouvelle révolution et de la vraie théorie des fièvres.

Du reste, ce besoin de s'en tenir à des idées simples avait été si bien compris par les esprits graves, que dans les premiers temps de la médecine on s'était contenté d'énumérer les symptômes particuliers de la fièvre, ne pouvant pas dire encore ce qu'elle était philosophiquement parlant.

La fièvre peut être déterminée par des causes mécaniques, physiques, chimiques, humorales, physiologiques, morales, etc.; de plus, elle accompagne ou elle suit très souvent les inflammations graves qui sont elles-mêmes produites par les différents agents morbifiques, ou bien, elle éclate d'elle-même sous l'influence de certaines causes épidémiques, atmosphériques ou autres qui portent primitivement leur action sur le cerveau, sur le cœur et sur les centres nerveux; mais dans tous ces cas la gravité de la fièvre est toujours subordonnée à la nature de la cause qui la détermine, et à la nature propre de l'individu malade, de telle façon qu'une simple blessure ne détermine qu'un faible mouvement fébrile, tandis qu'une plaie profonde, surtout si elle intéresse des organes nobles, pourra entraîner après elle une fièvre qui finirait par compromettre tous les systèmes envahis et tous les ressorts mis en jeu. Et, notez-le bien, ce qui se passe à l'occasion d'une simple

piqûre se reproduit en quelque sorte dans toutes les maladies; c'est que la nature, dans ces circonstances, n'a pour ainsi dire qu'un moyen, qu'une ressource, qu'une arme... c'est à dire la fièvre, comme vous pouvez du reste vous en convaincre, en songeant que dans l'économie comme dans l'univers tout est soumis aux mêmes lois, et que jusques aux corps organisés tout se tient et se lie par des nuances insensibles, comme l'ont toujours répété les hommes qui, par la puissance de leur génie, ont su saisir et suivre en quelque sorte la chaîne délicate qui unit entre eux les êtres qui font partie des différents règnes de la nature.

Depuis Galien, et même depuis Hippocrate jusqu'à l'époque de la découverte de la grande circulation par Harvey, la chaleur morbide exprima seule l'état fébrile, bien que Celse eût déjà parlé de la fréquence des pulsations des veines pendant l'état pyrétique; mais à cette époque la chaleur perdit en partie la vieille prérogative qu'elle avait eue jusque-là d'indiquer la fièvre, et le pouls, étudié et consulté de jour en jour avec plus de soin, devint si promptement le thermomètre médical que pendant longtemps on ne tint guère compte que de l'état des pulsations artérielles dans toutes les maladies en général, et particulièrement dans les fièvres.

En effet, du moment où la grande circulation fut reconue et démontrée, le corps ne fut plus regardé par un grand nombre de médecins, que comme un appareil mécanique dont le bon état et la conservation dépendaient de la liberté que les fluides avaient de parcourir

tous les tuyaux qui le composaient; le corps, en un mot, ne fut plus considéré que comme une machine stato-hydraulique pourvue d'un grand nombre d'instruments de mécanique, et, de ce moment, on vit en quelque sorte éclore toutes les fausses théories, et avec elles la pratique malheureuse des mécaniciens de tous les ordres, contre lesquels Sauvages et Bordeu se sont élevés avec tant de raison.

Cet état de choses ne pouvait pas durer, et les progrès des sciences finirent bientôt par éclairer le diagnostic de la fièvre comme elles ont fini par éclairer toutes les autres questions médicales. Aujourd'hui on reconnaît la fièvre à l'altération du pouls et de la chaleur, en plus, en moins, ou en irrégularité; à un sentiment de malaise et de faiblesse; au trouble plus ou moins grand de la plupart ou de toutes les fonctions.

On ne demande plus quel est le siége de la fièvre, mais on demande quels sont ses instruments ou ses agents? Or Sauvages l'a très bien dit, les principaux instruments de la fièvre sont le cœur et les artères, mais, on doit de plus, comme le dit M. Cayol, considérer le cerveau et les centres nerveux comme faisant aussi partie des instruments ou agents essentiels de la fièvre. Ainsi donc, la fièvre consiste dans l'exaltation de la sensibilité et de la chaleur vitale, et elle a pour organes tantôt les vaisseaux et les nerfs de la partie affectée, tantôt le cerveau et les centres nerveux; dans le premier cas, elle est locale et elle constitue l'inflammation pro-

prement dite; dans le second elle est générale, ou pour mieux dire c'est la fièvre elle-même.

Quoiqu'il en soit, la fièvre est bien, comme disaient les anciens, une affection de toute la substance, *morbus totius substantiæ*, et on peut s'en convaincre très aisément en consultant tour à tour l'anatomie et la physiologie qui démontrent que la fièvre est une réaction qui ne se rattache pas à l'insurrection d'un seul organe ou d'un seul système d'organe, mais qui se rattache au contraire à la réaction simultanée et concommittante de plusieurs appareils organiques, ou, pour mieux dire, au consensus unanime de toutes les forces vitales. En effet, tout démontre qu'au début de l'état pyrétique tous les appareils vitaux, et les différents organes qui les constituent, sont passagèrement et successivement atteints, ce qui a lieu incontestablement en raison de la loi de la nature qui veut, qu'en vertu de leur solidarité, tous les instruments de la vie coopèrent à la réaction vitale qui est le phénomène par excellence, le phénomène le plus important et le fait le plus mystérieux de l'action nerveuse.

Mais, poursuivez vous même par la pensée cet ordre de recherches, et vous verrez que l'état fébrile intéresse à la fois les appareils circulatoire, cérébral, respiratoire, digestif, desmoïde et renal; vous verrez de plus que le travail pyrétique est exécuté surtout par le cerveau et par le cœur, et que c'est réellement l'altération et l'accélération des mouvements naturels de ces deux organes importants (qui tiennent tous les autres

sous leur dépendance), qui forment en dernier ressort les éléments de la fièvre, qui, par cette raison, emprunte naturellement son caractère au mode de réaction de celui de ces deux appareils qui se montre le plus excité, et le plus violemment atteint; alors, forts de l'observation et de l'expérience, vous vous rangerez nécessairement du côté de ceux qui pensent avec Stahl, Boërhaave, Bordeu et les plus grands praticiens, que la fièvre est la réaction salutaire du principe vital qui cherche tantôt à éliminer de l'économie des principes nuisibles, tantôt à réparer le mal que leur présence a produit; ce à quoi elle parvient ordinairement lorsque les fautes ou les erreurs d'un médecin imprudent ne troublent point son action.

Vérité précieuse, importante surtout à rappeler aux jeunes médecins qui s'imaginent tout connaître aujourd'hui, quand ils savent parfaitement l'anatomie, ou bien encore quand ils ont sur leurs tablettes une foule de remèdes prétendus efficaces; ce qui ne les empêche pas cependant de perdre la tête à l'aspect des symptômes un peu graves, et d'administrer à la hâte des drogues qu'ils se garderaient bien de prodiguer s'ils étaient plus au courant des habitudes de la nature, s'ils savaient, par exemple, que le calme succède toujours à l'orage sur la grande scène de l'univers, toujours en action, toujours variée.

La fièvre une fois déclarée constitue une affection ou plutôt une fonction qui a, si l'on peut s'expliquer ainsi, une existence particulière à parcourir, un but à atteindre-

dre une marche à suivre, et, par conséquent, un commencement, un type des périodes et un terme, comme toutes les fonctions en général; de plus, elle offre pendant son cours des paroxismes si elle est continue, et des accès si elle est intermittente.

On a divisé les fièvres, sous le rapport de leurs causes, en fièvres essentielles symptomatiques, épidémiques et sporadiques; sous le rapport de leur prétendu siége, en angiétoniques, gastriques, mésentériques, entero-mésentériques, adéno-nerveuses, adéno-méningées; sous le rapport des signes qu'elles présentent, en évidentes ou cachées; sous le rapport de leurs formes, autrement dit, sous le rapport de la physionomie qu'elles présentent, en fièvres inflammatoires, nerveuses, bilieuses, muqueuses, adynamiques et ataxiques; sous celui de leur marche, en fièvres continues, intermittentes et rémittentes, régulières, erratiques, irrégulières, subintrantes; sous le rapport du type qu'elles affectent, en quotidienne, tierce, quarte, double quarte, etc.; sous le rapport de l'état des forces du malade, en sthéniques et asthéniques; sous celui des symptômes, en éruptives, exanthématiques, dépuratoires; sous celui des terminaisons, en bénignes, malignes ou pernicieuses. Parlons maintenant des fièvres essentielles.

La fameuse division des fièvres essentielles et symptomatiques, contestée par Sauvages et quelques autres auteurs, et si violemment attaquée dans ces derniers temps par Broussais et ses disciples, remonte, comme on

le sait, à plus de quinze cents ans, puisque c'est Galien qui en a le premier fait mention dans son livre des crises, où il dit formellement : « Il existe un caractère bien différent pour la fièvre frénétique, péripneumonique, hépathique, et pour toutes les autres fièvres qui sont la conséquence de l'inflammation de quelqu'une des parties du corps; dans tous ces cas, la fièvre ardente ne survient qu'à la suite de l'inflammation du poumon, du foie, de l'estomac ; aussi est il important de distinguer chez les divers malades si la fièvre existe avec affection locale, ou si elle est due à la putréfaction des humeurs. (*De Crisibus*, tom. 8, in-fol.; *Edent. Chart.*, *lib.* 2, p. 416.)

Nous ne saurions dire si cette ancienneté d'origine a réellement aujourd'hui quelque valeur, mais toujours est-il que malgré tous les efforts tentés avec persévérance et habilité pour renverser de fond en comble l'antique édifice de la pyrétologie, pour ruiner la doctrine des fièvres essentielles, et même, tranchons le mot, pour faire disparaître tout à fait du tableau des maladies, cette classe entière d'affections spéciales, on voit avec satisfaction que les idées de nos pères se soutiennent toujours, qu'un grand nombre de bons esprits n'ont jamais cessé de les défendre dans nos écoles, et qu'il est par conséquent infiniment probable qu'elles jouiront de l'éternelle durée de tout ce qui est vrai, tout en s'enrichissant des progrès des sciences et en subissant certaines modifications indispensables.

C'est donc en vain que Sauvages aura dit : La divi-

sion des fièvres en fièvres essentielles et fièvres symptomatiques adoptée par les modernes est aussi défectueuse que celle des Gallinistes ! ils appellent symptomatiques celles qui sont l'effet d'une autre maladie, et essentielles celles qui ne proviennent pas d'une autre maladie; mais ils se trompent amèrement. En effet, la fièvre est causée par l'obstruction des capillaires ou par l'irritation du cœur, ou par le tiraillement des nerfs; or, comme de leur aveu ces vices sont de vraies maladies, ou un état vicieux des parties solides et fluides d'où naît la lésion des fonctions, il suit évidemment de ces principes que toutes les fièvres doivent être symptomatiques et qu'il n'y en a aucune d'essentielle.

C'est en vain, aussi, que Broussais lui-même a dit que toutes les fièvres appelées essentielles jusqu'à lui, n'étaient, à s'y bien prendre, que des affections locales, des inflammations et même des gastro-entérites, car l'observation clinique a suffisamment démontré qu'il y a une infinité d'affections fébriles dans lesquelles l'encéphale, l'estomac et les intestins sont lésés, sans que ces maladies soient pour cela des céphalites, des méningites, des gastrites, des entérites, ou des gastro-entérites. Bien plus, si l'on consulte l'anatomie pathologique, on verra que ce ne sont point seulement un, ou deux, ou trois organes qui sont affectés pendant le cours des fièvres, mais qu'il y a au contraire des lésions dans la plupart des organes à la fois, dans le cerveau, dans l'estomac, dans le cœur, dans le foie, dans les poumons, ainsi que dans toutes les mem-

branes, dont quelques-unes contiennent une plus ou moins grande quantité des liquides épanchés et attirés à différents degrés. Or, convenons-en, ceci contribue puissamment à prouver que, dans la fièvre, l'irritation est multiple, qu'elle n'est point limitée à quelques organes, mais qu'elle s'étend au contraire à tous, avec cette particularité remarquable, et cependant très naturelle, que cette irritation est plus prononcée dans les organes qui jouissent d'une sensibilité plus délicate, comme le cerveau ou le cœur, ou bien dans ceux qui, par leur disposition anatomique, sont plus disposés que d'autres à l'action immédiate des stimulants, comme le poumon, l'estomac ou les intestins.

Du reste, la localisation des fièvres n'est pas une invention nouvelle, comme on aurait voulu le faire croire, car, depuis Galien, qui a dit qu'il fallait s'attacher essentiellement à distinguer la fièvre qui dépendait immédiatement d'une inflammation ou d'une altération locale, de celle qui se rattachait à des causes générales qui avaient agi primitivement sur les humeurs, jusqu'à Bordeu, qui a répété formellement que toutes les fièvres prenaient leur siége dans l'intestin des viscères, et même jusqu'à Prost et Pujol, dont tout le monde connaît les importants travaux sur cette question, devenue fameuse dans ces derniers temps, il y a toujours eu des médecins qui se sont attachés à localiser les fièvres, témoins Fernel, Bartholin, Bonet, Spigel, Chirac, Rœderer, Hoffmann et Morgagni, qui en ont tour à tour indiqué le siége dans le cerveau, le

cœur, les méninges ou les intestins, mais qui, soit dit en passant, ont souvent confondu les effets médiats de la fièvre avec le travail pyrétique lui-même.

Pour dissiper ses doutes au sujet de l'existence des fièvres essentielles, il n'y a qu'un moyen à prendre, c'est de se rappeler qu'il y a des causes morbifiques qui excitent immédiatement la réaction énergique des centres vitaux ; alors, on concevra que, sous ce rapport, les fièvres sont essentielles ou primitives, en ce sens qu'elles se développent non pas, à la vérité, indépendamment de toute espèce de modification éprouvée de la part de l'économie, comme on s'est amusé et complu à le faire dire à ceux même qui n'y ont jamais songé, mais indépendamment de toute espèce d'altération matérielle locale, en un mot, indépendamment de toute espèce d'inflammation. En effet, voilà ce que l'autopsie a démontré, en exposant aux yeux de tous des organes sains ou à peine altérés, bien que le travail pyrétique ait été assez violent pour occasionner promptement la mort, ce qui a été mis hors de doute par des médecins très consciencieux, tels que MM. Chomel, Barbier (d'Amiens), et G. Roux.

Nous passons maintenant à l'histoire des trois principales espèces de fièvres, qu'on a divisées d'après leur type, en fièvre continue, intermittente et rémittente. On donne le nom de fièvre continue à une réaction caractérisée à la fois par l'altération du pouls, et l'exaltation de la chaleur vitale et de la sensibilité, réaction, dont les symptômes, persistent sans inter-

ruption jusqu'à la terminaison de la maladie, qui a lieu ordinairement au bout de vingt-quatre heures pour la fièvre éphémère, au bout de sept ou quinze jours pour la fièvre aiguë, au bout de soixante jours, et quelquefois plus, pour la fièvre continue parvenue à l'état chronique.

Mais, ce qui caractérise particulièrement la fièvre continue ce sont des redoublements, autrement dit des exacerbations périodiques, remarquables surtout par la chaleur et l'exaspération du pouls; en d'autres termes, ce sont des paroxysmes (toujours suivis de rémission) qui se montrent une ou deux fois dans les vingt-quatre heures, quelquefois tous les deux ou trois jours, et qu se représentent ainsi tantôt sept fois, tantôt neuf, tantôt treize ou vingt-une fois, comme si la cause perturbatrice exigeait autant d'attaques réglées et soutenues pour être vaincue, et disparaître entièrement.

Quant aux deux autres espèces de fièvres, nous rappellerons simplement que la fièvre intermittente est caractérisée par des accès suivis d'apyrexie, qui offrent eux-mêmes trois stades successifs, qui sont les stades du froid, de la chaleur et de la sueur; que les fièvres rémittentes diffèrent de l'intermittente en ce qu'elles n'ont pas d'apyrexie, et de la continue, en ce que les paroxysmes commencent par un frisson. Mais, nous allons entrer dans des considérations plus importantes, car ces détails appartiennent aux données élémentaires, et nous n'avons à nous occuper dans cet ouvrage que des vérités générales.

On peut établir en principe que toutes les fièvres, quelles que soient du reste les causes qui les aient provoquées, doivent être rapportées aux deux états principaux et fondamentaux de l'organisme, savoir : à l'état inflammatoire et à l'état nerveux, c'est à dire à ces deux tempéraments généraux des maladies auxquels répondent les antiphlogistiques et les antispasmodiques, qui sont à vrai dire aussi les agents thérapeutiques généraux de l'organisme, attendu qu'ils ne s'adressent pas à telle ou telle affection isolée, mais à l'état général de l'économie, dont la perturbation a une si grande influence sur les lésions locales.

Mais on nous parlera peut-être de la fièvre bilieuse, ou des fièvres muqueuses, adynamiques, ataxiques ou typhoïdes, qui ont toujours eu leurs places marquées dans toutes les nosographies? A cela nous répondrons que la fièvre est au fond toujours la même, c'est à dire une réaction opérée par le cœur et les centres nerveux, mais qu'elle n'a pas constamment pour cela la même physionomie, ce qui dépend de ce que les instruments de la fièvre ne réagissent pas toujours également, autrement dit, de ce que chez un individu, c'est le système respiratoire qui réagit le plus énergiquement, tandis que chez tel autre, au contraire, c'est le système nerveux qui réagit davantage et qui couvre de son action de tous les autres.

Quant à la fièvre bilieuse, on peut la considérer, suivant les circonstances, soit comme une fièvre ordinaire déterminée par la bile qui peut elle-même être

altérée, ou bien seulement se trouver en trop grande quantité dans l'économie; soit comme une fonction pathologique constituant elle-même le plus haut degré de réaction chez un individu constitué de manière que chez lui le système hépatique surpasse en activité tous les autres appareils, même les appareils circulatoires ou nerveux qui ne coopèrent pas moins, pour leur part, à la combinaison du mouvement fébrile.

On peut également se rendre compte de la fièvre muqueuse, en attribuant à la secrétion muqueuse le rôle que nous avons fait jouer tout à l'heure à la bile ; et au système lymphatique, celui que nous avons attribué au système hépatique.

Quant aux fièvres adynamiques, ataxiques et typhoïdes, beaucoup de médecins s'accordent à dire qu'elles sont plutôt les effets consécutifs de la réaction primitive, que des états primitifs par eux-mêmes, bien que les virus, les venins et une infinité de causes morbifiques puissent réellement les produire d'une manière directe et immédiate.

Ajoutons encore que la diète trop longtemps prolongée, que des évacuations sanguines trop abondantes ou trop souvent renouvelées, que des matières putréfiées, et même que des réactions vitales trop violentes, peuvent aussi déterminer des fièvres typhoïdes adynamique ou ataxique.

Tout ce que nous venons de dire prouve d'une manière péremptoire qu'il faut absolument considérer le travail pyrétique comme étant une véritable fonction ;

mais, d'un autre côté, comme une fonction ne s'exécute elle-même que par des organes, nous ajoutons qu'il faut aussi étudier la fièvre dans les organes.

Ainsi donc, on étudiera la fièvre tour à tour comme fonction pathologique et comme lésion organique, en ayant toujours le plus grand soin d'examiner avec attention les effets qui dérivent immédiatement du mouvement fonctionnel, et ceux qui se rattachent à l'état des organes, car c'est à cette condition seulement qu'on pourra apprécier réellement les effets salutaires et les effets nuisibles du mouvement pyrétique.

Si nous voulions maintenant citer tous les cas dans lesquels la fièvre, loin d'être un mal, est toujours un bien, nous n'aurions vraiment que l'embarras du choix. Ainsi, par exemple, selon Hippocrate, elle est salutaire contre la paralysie, les convulsions et le tétanos; elle contribue puissamment à la guérison de l'épilepsie, et de la mélancolie, et elle fait disparaître beaucoup de douleurs, surtout celles qui se font sentir aux hypocondres; suivant Sydenham elle est à désirer dans tous les cas où la sérosité domine, et dans ceux où la lymphe est épaissie ou coule lentement, en un mot dans les cachexies, les leucophlegmasies et les bouffissures; suivant Boërhaave, elle convient dans toutes les affections humorales; enfin tout le monde connaît le mot de Fernel..... « Mon Dieu! que ne puis-je lui donner la fièvre », s'écria-t-il au lit d'un roi de France.

Mais c'est surtout dans les affections éruptives, dans la variole, dans la rougeole et dans la scarlatine, que

la fièvre est surtout héroïque : effectivement, examinez avec soin ce qui se passe, et vous verrez que tout le désordre occasionné par la cause morbifique se termine comme par enchantement aussitôt que l'éruption s'est fait jour à la peau, comme si le mouvement fébrile n'avait réellement pour but que de modifier la cause morbifique et de la pousser au dehors, enveloppée pour ainsi dire, d'une substance muqueuse qui la masque sans la dénaturer, comme on est à même de l'observer dans la petite vérole, dont le pus conserve la propriété de reproduire au centuple la même maladie chez des milliers d'individus.

Quoi qu'il en soit, c'était à ces divers changements que les anciens donnaient le nom de coction ; ils pensaient que les principes morbifiques, ainsi altérés et une fois amenés à cet état par l'action des mouvements vitaux, étaient ensuite évacués ou poussés au dehors, tantôt avec la sueur, tantôt avec les crachats, les urines ou les selles, tantôt avec le sang d'une hémorrhagie, ou bien avec le pus d'un dépôt, et, soit dit en passant, ces théories n'étaient point aussi absurdes que veulent bien le dire certains adeptes du jour.

Toutefois, il ne suffit pas de savoir seulement sous quels rapports les fièvres sont utiles, et comment elles parviennent à guérir certaines affections, mais il faut savoir aussi, comment elles peuvent ajouter à la gravité de la maladie, et même comment elles tuent, car cette connaissance constitue vraiment le complément de la science en pathologie philosophique : eh bien, voilà

ce que l'expérience et l'observation répètent à ce sujet.

La fièvre, considérée comme fonction pathologique, peut occasionner des accidents graves de quatre manières différentes : 1° par l'irritation générale qu'elle détermine ; 2° par la tendance qu'elle a à faire naître des congestions ou des irritations locales ; 3° par l'altération qu'elle fait subir aux humeurs, qui une fois viciées dans leur composition, deviennent elles-mêmes une source de souffrance et de mort ; 4° par son excès même ou par sa trop longue durée, ce qui fait que sous ce rapport, on peut la comparer à la corde de l'arc qui vibre encore quand le trait est lancé, quoique cette vibration soit inutile.

Considérée comme lésion matérielle ou de tissu, la fièvre entraîne aussi après elle des altérations organiques très graves qui consistent particulièrement en indurations, ramollissements, hypertrophies, atrophies, suppurations, ou qui finissent par donner naissance à la gangrène, au squirrhe, au cancer, à la matière tuberculeuse, ou à des épanchements de toute espèce.

Puis, parmi ces différentes lésions une fois produites, les unes restent stationnaires, ou n'ont tout au plus qu'un accroissement très lent, les autres au contraire atteignent en très peu de temps un degré fatal au malade; enfin, il y en a qui passent à l'état de ramollissement et qui se fondent pour ainsi dire en liquides, qui, repris eux-mêmes par l'absorption et jetés par elle dans le torrent de la circulation, se transforment pour

ainsi dire en poisons très dangereux pour l'économie. C'est ainsi, par exemple, que le cancer accidentel, après avoir été longtemps une affection purement locale, devient par le fait même de son ramollissement, une affection générale, une affection de toute la substance, qui ne s'éteint guère qu'avec la vie.

Mais, il ne faut pas que ces considérations nous fassent perdre la vérité de vue, et l'on s'en éloigne beaucoup lorsque l'on rattache exclusivement toutes affections fébriles à l'irritation ou à l'inflammation de l'estomac et des intestins, nous dirons plus, on finit presque toujours par prendre les effets pour les causes, et par considérer comme les causes de la mort des altérations qui dépendent tout simplement du départ de la vie.

Ce qu'il y a de certain c'est que la plupart de nos organes et de nos tissus sont sinon lésés, du moins irrités pendant le mouvement fébrile; en effet comme l'a dit très judicieusement M. Barbier d'Amiens, ce que nous voyons arriver à la peau, à la conjonctive, à toutes les parties accessibles à la vue, nous autorise à penser que les tissus deviennent tendus, gonflés, plus rouges et plus sensibles dans les endroits où les malades ressentent de la douleur ou de la gêne pendant le mouvement fébrile, et par conséquent que la rougeur de la langue, et particulièrement de sa pointe sur laquelle on a tant insisté, est comme la chaleur de la peau un phénomène primitif, un des phénomènes constituants de la fièvre, de sorte que la langue est rouge toutes les fois

que la peau est brûlante, de même qu'il y a simultanément chaleur et malaise à la tête et à la poitrine, sensibilité dans les voies aériennes, irritation de la pituitaire et des conjonctives, soif inextinguible, sensibilité et douleur à la région épigastrique, toutes les fois que le malade a réellement la fièvre, ce qui indique, soit dit en passant, que dans ces circonstances on doit tenir les malades à une diète réglée, et leur donner des délayants et des adoucissants afin d'empêcher l'inflammation de s'établir dans les parties qu'elle n'a point encore envahies.

Nous pouvons ajouter que l'anatomie pathologique vient elle-même à l'appui de nos propositions, ainsi consultez la et vous verrez que dans la fièvre, le siége des phlegmasies est multiplié, et que lorsqu'il existe des lésions organiques ces lésions frappent la plupart de nos viscères, la rate par exemple, le foie, les poumons, le péritoine, la vessie, la plèvre, l'arachnoïde; il est de fait qu'on les rencontre aussi dans l'estomac et dans les intestins, mais ces derniers organes ne sont pas plus souvent atteints que tous les autres.

Quant aux effets appréciables occasionnés par les lésions organiques, ils consistent dans les fièvres comme dans les autres affections, 1° dans le trouble plus ou moins notable de la partie ou de l'organe affecté, 2° dans le dérangement des fonctions propres à cet organe, 3° dans l'établissement d'un travail morbide qui est lui-même le résultat des embarras ou des obstacles que chaque fonction successivement dérangée, en raison des

rappports et des liaisons qui existent entre elle et toutes les autres, apportent naturellement à l'accomplissement de l'exercice même, du mouvement d'ensemble. Mais ici nous devons nous arrêter, car dans l'état actuel de la science il y aurait de la folie à vouloir énumérer dans leur ordre généalogique, les différents changements dont l'enchainement successif constitue les lésions organiques proprement dites, puisque les expériences tentées dans ce but sur les animaux vivants, n'ont réellement rien appris de positif sur cette importante et difficile question.

Les fièvres ne doivent pas être abandonnées à elles-mêmes, au contraire, elles demandent toutes à être traitées, mais entendons-nous bien, nous voulons dire, qu'il faut en suivre le cours, en étudier les tendances, en favoriser ou en ralentir la marche, car nous le répétons, traiter une maladie, ce n'est point la juguler comme on l'a prétendu, ce n'est point la faire avorter, ce n'est même pas la guérir dans le sens qu'on y attache vulgairement à ce mot ; mais c'est éloigner, c'est affaiblir toutes les causes d'aggravation, c'est placer le malade dans les circonstances les plus favorables à la guérison, c'est l'entourer de tout ce qui peut en hâter l'époque, l'isoler au contraire de tout ce qui peut la retarder; en un mot, traiter une maladie, c'est aider et favoriser la nature, car la nature seule guérit, mais comme elle ne le fait que dans certaines circonstances, et quelquefois même à la faveur seulement de certains remèdes ou d'un régime plutôt que d'un autre, il est

clair qu'il y a des règles à suivre et des lois à observer pour arriver à ce résultat, et même qu'on ne saurait l'atteindre sans se conformer religieusement aux conditions que l'observation et l'expérience imposent à ce sujet.

Les fièvres se terminent ou par la guérison, qui est en général l'ouvrage des crises quand on ne les fait pas avorter ou qu'on ne trouble pas leurs mouvements; ou par des fièvres d'un ordre différent; ou par des maladies aiguës; ou par une de ces maladies chroniques filles de l'art et si souvent son écueil; ou bien enfin par la mort, qui est parfois le résultat de la violence du mal, et parfois aussi le résultat de la violence de l'art, ou pour mieux dire le résultat de l'impéritie du médecin.

L'autopsie des sujets morts de la fièvre n'éclaire pas toujours le médecin sur la nature du mal autant que veulent bien le dire les localistes et les ultra anatomo-pathologistes, ce qui du reste se comprend très facilement quand on songe qu'il n'y a pas d'affections qui offrent des altérations plus variées. Ainsi sans parler des cas dans lesquels on ne trouve absolument rien à l'autopsie, ni de ceux où les altérations sont tout à fait insignifiantes, nous dirons que les mêmes affections déterminent souvent des lésions anatomiques très différentes, et que depuis les traces les plus légères d'inflammation jusqu'aux ulcérations, et même jusqu'à la décomposition des fluides, on a trouvé chez les sujets qui ont péri tous les genres de lésion anatomique.

Mais, il y a un fait qui doit fixer toute notre attention,

c'est qu'il est prouvé que lorsque la fièvre a duré longtemps on trouve presque toujours à l'autopsie une pluralité de lésions qui démontrent clairement que la fièvre n'est ni une gastrite, ni une gastro-entérite, ni une colite, mais plutôt une inflammation générale, en d'autres termes, une réaction de tous les organes, ou du moins des principaux appareils, réaction dont la turgescence et le travail déterminent consécutivement des affections locales, qui ne sont par le fait que les conséquences mêmes du mouvement pyrétique.

Or, tout ceci dénote une vérité utile, savoir qu'il y a une grande différence à établir entre le diagnostic anatomique qui n'a d'autre résultat que celui de nous faire connaître l'organe particulièrement affecté (ce que beaucoup appellent le siége de la maladie), et le diagnostic médical qui nous révèle le tempérament de la maladie, autrement dit le mode de réaction propre à tel ou tel sujet en raison de sa constitution, de ses habitudes, de sa force, ce qui est, sans contredit, beaucoup plus important.

En effet, tout le monde convient qu'une affection quelconque n'est réellement dangereuse qu'autant qu'elle entraîne avec elle le mouvement fébrile, c'est à dire la réaction d'ensemble, la réaction générale; par conséquent, c'est la réaction elle-même qui constitue presque toujours le plus grand danger, par conséquent c'est cette réaction qu'il faut non pas enchaîner, mais conduire et régler, mais surveiller, ce qui ne peut se faire toutefois qu'autant qu'on est parvenu soi-même à

en apprécier la portée et à en reconnaître la nature... Donc, le diagnostic médical, qui éclaire le médecin sur l'état et sur la disposition particulière de l'organisme, sur le mode de réaction auquel répond un modificateur général, un modificateur thérapeutique très puissant, donc le diagnostic médical, disons-nous, est beaucoup plus utile au praticien que le diagnostic anatomique, qui ne peut tout au plus lui indiquer qu'un traitement local, incertain et purement secondaire.

Du reste, si l'on veut encore acquérir une nouvelle preuve, on n'a qu'à examiner ce qui se passe dans la syphilis et dans la fièvre intermittente ; on verra que dans ces maladies, les affections locales, c'est à dire les écoulements, les bubons, les chancres pour la syphilis ; et d'autre part, les congestions viscérales et les épanchements pour la fièvre intermittente, sont tellement subordonnées à l'état général dans la syphilis, et à la réaction générale dans la fièvre intermittente, que lorsqu'on est parvenu, par le mercure ou par le quinquina, à maîtriser la cause morbifique, et partant l'état général qui en est le produit, on voit en quelques jours toutes les affections locales se guérir d'elles-mêmes et disparaître comme par enchantement ; ce qui, soit dit en passant, devrait bien inspirer plus de respect pour les spécifiques.

Quant au traitement des fièvres, comme nous ne nous occupons ici que de généralités, nous dirons simplement qu'il consiste à opposer prudemment des modificateurs généraux aux deux grands appareils de la

réaction générale, au cerveau et au cœur, qui tiennent tous les autres organes dans une étroite dépendance; par conséquent Boërhaave avait bien raison de dire qu'on pouvait porter toute sa pharmacie dans la pomme de sa canne, puisqu'à l'aide des émissions sanguines, c'est à dire à l'aide d'une lancette, avec un peu d'opium, de quinquina et d'émétique, on peut réellement combattre avantageusement les réactions violentes ou désordonnées, qui ne réclament en outre pour être réglées que quelques délayants, quelques purgatifs, ou tout au plus l'application d'un ou deux vésicatoires, si les révulsifs puissants sont indiqués par la nature des circonstances.

En résumé, les anciens donnèrent d'abord le nom de fièvre à un symptôme, à la chaleur morbide qui fait partie de la plupart des affections aiguës; plus tard ils appliquèrent ce nom aux maladies aiguës elles-mêmes dont ils ignoraient le siége, mais qui entre autres phénomènes offraient à un degré marqué l'exaltation de la chaleur animale; enfin plus tard encore, leurs successeurs ont donné le nom de fièvre à des affections caractérisées par l'accélération du pouls, l'altération de la chaleur vitale et l'exaltation de la sensibilité.

Mais de nos jours, les idées sont mieux arrêtées, elles sont surtout plus philosophiques; ainsi on ne se contente pas de dire que la fièvre a pour symptômes un malaise général, le trouble des fonctions principales et l'altération du pouls, de la chaleur et de la sensibilité, mais l'on se replie en quelque sorte sur l'observation et

sur l'expérience, et en raisonnant par induction, après avoir étudié et poursuivi par la pensée tous les grands phénomènes de la nature et de la vie, on arrive comme de source à établir ce qui est vrai et constant pour tous les bons esprits, savoir que les fièvres sont des réactions de l'organisme, de véritables fonctions qui ont un but, un commencement et une fin ; et alors, sans considérer pour cela les fièvres comme étant des êtres de raison, sans évoquer ou vouloir remettre à flot les rêveries de Van Helmont, on classe avec méthode et l'on enchaîne judicieusement les vues des plus grands médecins, des Stahl, des Bordeu, des Stoll, des Barthez avec les idées non moins profondes qu'Hippocrate a lui-même répandues au sujet de la nature médicatrice, et l'on parvient ainsi à établir une théorie aussi claire que philosophique.

Ainsi, on dit que la fièvre est l'effort réfléchi de l'organisme réagissant dans son ensemble contre des causes morbifiques; on dit que toute réaction locale peut entraîner consécutivement la réaction générale, mais que certaines causes spéciales peuvent aussi la déterminer directement et primitivement, ce qui fait que sous ce rapport, il y a vraiment des fièvres essentielles ou primitives.

Des hémorrhagies.

Généralement parlant, les hémorrhagies sont plutôt des phénomènes morbides que des états morbides pro-

prement dit, aussi, lorsqu'on à une hémorrhagie, est-il prudent de la considérer, moins comme une maladie à proprement parler, ou comme une fonction pathologique, que comme la conséquence ou la suite d'un de ces états morbides. Et par conséquent, dans cette occurrence comme dans une foule d'autres circonstances, c'est encore la cause du mal qu'il faut rechercher, étudier et combattre sinon avant tout, du moins très promptement.

Entre mille causes qui peuvent déterminer une hémorrhagie, il y en a qui agissent en provoquant immédiatement et primitivement l'écoulement du sang; ainsi, sans parler des violences extérieures, nous citerons comme telles les émotions vives et instantanées: celles par exemple qui résultent d'un accès de joie ou de colère. Il y en a qui n'agissent que consécutivement et à la longue, c'est à dire en augmentant chaque jour l'abondance du sang et en favorisant ainsi son expulsion qui devint bientôt nécessaire, parce que le sang dans cet état est lui-même une surcharge pour l'organisation, tels sont, d'une part, les aliments de haut goût, les vins généreux, les mets trop confortables, et de l'autre, l'oisiveté, la paresse et l'inaction secondée encore par une foule de circonstances; enfin, il y en a qui en agissant d'une manière générale sur l'économie, et en particulier sur les tissus, les amènent à un état tel de faiblesse et de relâchement que ces tissus n'ont plus la force de retenir le sang, qui lui-même devenu plus fluide leur échappe alors, mais pâle, sans

chaleur, par les voies les plus courtes et les plus faciles.

Ces différentes hémorrhagies rentrent dans le cadre des hémorrhagies actives et passives des auteurs, qui avec les hémorrhagies périodiques, supplémentaires, métastatiques et critiques constituent par leur ensemble l'histoire entière des hémorrhagies, si bien tracée par M. le professeur Lordat de Montpellier, dont on ne saurait assez consulter le livre.

Nous nous en tiendrons à ces généralités sur cette question, et nous terminerons en rappelant que les hémorrhagies périodiques sont celles auxquelles les femmes sont soumises depuis l'âge de quinze ans jusqu'à quarante-cinq environ, qu'elles jouent un rôle très important dans l'économie et la santé de la femme, et que ce n'est pas sans quelque raison qu'on leur a comparé certains flux hémorrhoïdaux, qui se montrent périodiquement chez quelques hommes sanguins et très vigoureux.

Des Névroses.

On donne le nom de névroses à des affections que Pinel a définies des lésions de sentiment et de mouvement sans inflammation ni lésion de structure ; ce sont ces mêmes affections que les anciens appelaient des maladies sans matière (*intemperies sine materiâ*), parce qu'elles consistent selon eux dans l'irritation, l'atonie ou la mobilité du système nerveux, sans lésion

matérielle ou appréciable des parties. En un mot, on donne le nom de névroses aux affections nerveuses.

Il est de fait que l'histoire des névroses offre beaucoup d'analogie avec celle des inflammations; cependant, c'est à tort qu'on a voulu rattacher toutes les névroses à l'inflammation. En effet, les névroses ne sont ni des phénomènes sympathiques, ni les expressions symptômatiques des phlegmasies primitives, encéphaliques ou viscérales, ni des sympathies de relation excitées par l'inflammation; mais ce sont, dans la majorité des cas, des réactions spéciales qu'on doit considérer comme des fonctions pathologiques plutôt que comme de véritables affections dans le sens qu'on attache à ce mot.

Du reste, l'anatomie pathologique vient encore ici appuyer ce que nous disons, et elle donne un démenti formel à ceux qui veulent à toute force rattacher les névroses aux inflammations en prouvant que sur dix sujets qui succombent à ces maladies, il n'y en a quelquefois pas un qui présente à l'autopsie des altérations suffisantes pour expliquer la mort, ce qui a été prouvé par Willis, Lorry, Boërhaave, Tissot, Raulin.

Quoi qu'il en soit, le nombre des médecins qui admettent des maladies essentiellement nerveuses, c'est à dire des maladies tout à fait étrangères aux inflammations, est encore très nombreux aujourd'hui, et nous pouvons citer parmi les praticiens les plus recommandables MM. Double, Reveillé-Parise, Louyer-Villermé et Esquirol.

Les névroses sont essentielles ou primitives, symptômatiques ou consécutives; il y a aussi des névroses avec irritation ou excès de tonicité, que l'on nomme à cause de cela des névroses par éréthisme, et des névroses avec faiblesse ou défaut de ton, que l'on nomme par opposition des névroses par atonie. Enfin, entre les névroses par éréthisme et les névroses par atonie, il y a encore une infinité d'autres affections nerveuses qui se rapprochent plus ou moins de l'un ou de l'autre de ces deux états, et qui tiennent tantôt à la mobilité, tantôt à l'aberration de la sensibilité.

Les névroses ont pour caractère d'offrir en général un cortége de phénomèmes très effrayants; néanmoins elles n'occasionnent ordinairement, ni fièvre, ni réaction sympathiques, ni trouble même dans les fonctions nutritives, ce qui est sans contredit bien digne de remarque; quant aux douleurs qu'elles occasionnent, elles sont aussi nombreuses que variées, elles sont habituellement très aiguës, mais elles peuvent devenir atroces.

On peut rapporter tous les symptômes des névroses à des modifications dans l'action des sens et de l'intelligence, du sentiment et du mouvement, modifications qui se révèlent parfois par des spasmes ou des convulsions, parfois au contraire par une immobilité et une insensibilité extrême : il y a aussi des névroses dans lesquelles le malade accuse des choses qui ne sont sensibles ou appréciables que pour lui; enfin la suffocation et la mort apparente sont encore des phénomènes ou des symptômes propres aux névroses et aux affections

nerveuses en général, et ce dernier phénomène *la mort apparente* doit ici fixer toute notre attention puisqu'il n'est que trop vrai que des malades ont été ensevelis et enterrés dans cet état... Pensée accablante, affreuse ! puisse-t-elle faire naître des réflexions profondes chez les médecins chargés de constater les décès, et surtout chez les parents qui sont trop souvent les premiers à hâter eux-mêmes le moment de la plus déchirante de toutes les séparations !

Et notez-le bien, ce n'est point un évènement très rare qu'un état de mort apparente, car il y a peu de médecins répandus qui ne puissent en citer des exemples; elle est tantôt le produit d'une impression morale vive et profonde, passagère comme la joie et le chagrin, ou durable comme l'extase, l'exaltation religieuse ou ascétique; quelquefois elle est le résultat d'un accident imprévu et elle se montre à la suite de la syncope ou d'un simple évanouissement; quelquefois elle se présente chez des individus asphyxiés par les gaz méphitiques ou par l'immersion dans l'eau; enfin, elle se montre surtout dans les affections nerveuses, et particulièrement pendant le cours des épidémies les plus meurtrières, ce qui prouve qu'on ne saurait veiller sur les siens avec trop de sollicitude pendant ces temps d'épouvante et d'affreuse calamité. Lisez, Louis Menghim et Gardanes, et vous serez frappés de tout ce qu'ils rapportent de déchirant et d'extraordinaire à ce sujet.

On trouve dans les ouvrages de Haller et de Winslow une infinité d'exemples de personnes rappelées à la

vie au moment même où tous les apprêts funèbres venaient d'être terminés. Enfin Georges Cheyne rapporte un cas dans lequel la mort lui avait paru à lui-même si manifeste, qu'il songeait déjà à se retirer, quand par le plus grand effet du hasard, le moribond se dressant tout à coup sur son séant, prouva aux assistants en larmes et glacés d'effroi, qu'il n'était pas mort.

Rappelons-nous donc que la plupart des signes de la mort réputés sûrs, sont au contraire incertains et très infidèles, et que la putréfaction elle-même qui jouit avec raison d'un si grand poids dans l'esprit du plus grand nombre ne peut être bien constatée que par un médecin : ou plutôt, ayons le courage et la force de coopérer nous-même au plus saint des devoirs, et d'assister à toutes les épreuves tentées par les gens de l'art, alors nos parents et nos amis ne succomberaient plus sous le scalpel, ils ne descendraient plus vivants dans le caveau des morts où le marbre et la poussière ont déjà étouffé tant de voix suppliantes.

Entre autres personnes enterrées vives, ou qui ont failli l'être, nous citerons l'empereur Zenon dit l'Isaurien, qu'on a entendu crier du fond de sa bière; le comte Henri de Salm, qu'on a trouvé retourné dans son coffre; le cardinal Espinosa; enfin, le malheureux abbé Prévost dont tout le monde connaît l'aventure déplorable.

Mais, ce qu'il y a de plus déchirant, au milieu de tout ce que l'histoire rapporte à ce sujet, c'est qu'il est bien prouvé qu'au nombre des personnes qui ont subi

le plus affreux des supplices, quelques unes ont vécu encore assez pour éprouver les tortures de la faim au point d'en être venues à se ronger les bras ou les mains; ainsi, à la suite d'exhumations ordonnées par la justice, on a trouvé des êtres à demi décomposés dont les dents étaient encore enfoncées dans les chairs, et dont le corps en lambeaux et souillé de sang laissait apercevoir les traces encore nouvelles des plaies les plus hideuses et les plus effrayantes.

Mais nous avons déjà trop remué ou brisé la sensibilité et le cœur des gens le moins vulnérables, et nous terminerons ici notre digression. Toutefois, disons-le bien, en attendant qu'une loi sainte s'élève majestueuse et forte, habile surtout à mettre un terme à des scènes si cruellement dramatiques, il est vraiment à désirer que chacun de nous s'engage, par un serment solennel, à disputer courageusement à la mort les droits sacrés de la vie, car c'est à cette condition seulement qu'on peut conquérir le droit de ne pas être enterré ou taillé vif, et d'arriver par conséquent muet et bien endormi devant les portes toujours ouvertes de l'éternité. Maintenant nous revenons aux névroses.

On sait que les douleurs inflammatoires amènent constamment avec elles le trouble plus ou moins considérable des fonctions de l'organe qui en est affecté. Eh bien! il n'en est pas de même des douleurs nerveuses, elles n'entraînent presque jamais les mêmes conséquences; enfin, il est bon de noter aussi que la douleur

et la sensation d'une chaleur brûlante, soit générale, soit locale, ne sont pas des phénomènes exclusivement propres à l'inflammation, comme on l'a tant répété, mais que ces phénomènes se lient aussi presque toujours à l'état nerveux et aux névroses en particulier. Disons encore que s'il est de fait que le tissu nerveux puisse s'enflammer, c'est du moins un cas assez rare, tandis que l'inflammation du névrilème est au contraire très commune.

Quelques névroses affectent, dit-on, le type contenu avec des exarcerbations et des rémissions. Nous ne savons si toutes les affections, réputées telles, sont réellement des névroses, mais nous croyons qu'on pourrait, en général, les rattacher avec plus de raison à des phlegmasies chroniques, accompagnées de symptômes nerveux. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de positif, c'est que la plupart des névroses affectent le type intermittent, et que ce type leur est même tellement propre, qu'il leur sert pour ainsi dire de cachet.

La durée des névroses est ordinairement fort longue, en revanche ces maladies sont peu dangereuses par elles-mêmes, et encore elles ne le deviennent guère que par les affections locales que la violence des accès fait quelquefois développer, ce qui mérite de fixer notre attention. Néanmoins, il n'est pas rare de voir des névroses se terminer au bout d'un temps assez court par des crises telles que des sueurs, des éruptions cutanées, des larmes abondantes, des écoulements de mucus, de salive, d'urine, de sang, il n'est

pas rare non plus de les voir céder aussi à une attaque de goutte ou de rhumatisme.

Si nous voulions rapporter ici, au sujet des névroses, tout ce que nous révèle l'étude des phénomènes comparés de la nature, nous n'en finirions pas ; aussi nous nous contenterons de dire que l'histoire de l'habitude rentre entièrement dans le cadre des phénomènes nerveux ; qu'il y a entre le fluide nerveux et le fluide électrique des rapports extraordinaires, et que c'est par cette raison que la question que nous traitons en ce moment ne pourra être jugée à fond et définitivement qu'autant qu'on se sera mis au courant par un examen consciencieux et approfondi, non-seulement de tous les phénomènes attribués d'un commun accord à l'électricité, mais encore de tous ceux que l'on rapporte à tort où à raison au magnétisme animal, autrement dit à l'électricité organique.

Lésions organiques.

Que dirons-nous de ces altérations et de ces désorganisations profondes qui saisissent l'existence jusque dans son germe ? De toutes ces lésions de tissu qui altèrent nos organes au point de les rendre méconnaissables, et parfois effrayants ou horribles à voir, de toutes ces humeurs malades que charie un organisme frappé dans sa substance, enfin de toutes ces concrétions osseuses, cartilagineuses et calculeuses qui font la désolation des malades, et souvent la fortune de quelques charlatans ? Nous dirons qu'elles sont pour la plupart

le résultat ou le produit de certaines fonctions anormales qui ont leur type dans les fonctions naturelles, mais qui, par leurs excès même, ont occasionné la perte des parties intéressées, et que c'est seulement dans les amphithéâtres et sous la direction d'un professeur éclairé, qu'on peut apprendre à les connaître et à les apprécier, particulièrement sous le point de vue médical ou thérapeutique.

Du reste, nous le répétons avec douleur, quand la chirurgie reste impuissante devant ces différentes lésions, la médecine elle-même n'a guère plus de succès à espérer; tout ce qu'elle peut faire, c'est de prolonger la vie, c'est de la rendre plus douce et plus supportable au malade. En effet, il n'appartient pas au médecin de refaire les instruments de la vie, mais la nature seule retouche son ouvrage et répare ses pertes, c'est ce qui a fait dire avec une raison profonde : L'art d'attendre vaut mieux souvent que l'art d'agir, et c'est parfois faire beaucoup en médecine, que de n'oser rien faire du tout.

Néanmoins, le médecin ne doit pas toujours se contenter d'épier la nature, mais il y a une foule de circonstances dans lesquelles il doit selon les circonstances, ou la favoriser ou la combattre, en se conformant pour cela aux leçons de l'expérience, c'est à dire aux leçons qu'on a puisées dans les succès ou dans les revers, car c'est seulement en tenant ainsi les justes limites d'une sage réserve qu'il parviendra à faire de bonne médecine.

CHAPITRE XIV.

DE LA THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALE.

Ægroti omnes sanari non possunt, medicus enim deorum potentiam anteiret, verum dolores sanare, morbos intercepere atque obscurare, medico fas est.

ARÉTÉE.

Quand on réfléchit aux nombreux avantages que les sciences et les arts ont prodigués à l'homme; quand on pense aux ressources infinies qu'il trouve dans ses souvenirs, dans son instruction, dans la richesse même de sa propre nature, on est vraiment tenté de croire au premier abord qu'il ne manque rien à son bonheur, qu'il jouit en maître de tous les biens de la terre, et qu'il a le droit de puissance sur tout ce qui l'entoure; mais ce n'est là qu'une étrange illusion, car avec un peu de soin, on découvre bientôt que sa vie est semée d'écueils, et qu'il puise à chaque instant la douleur et la peine à la source même de ces prétendus avantages; en un mot, on reste convaincu que la nature a répandu autour de lui le bien et le mal avec une égale profusion.

En effet, si l'homme a mesuré le ciel et porté son orgueilleux compas sur les mondes qui voguent dans l'espace, s'il a changé la surface du globe, s'il a pénétré jusque dans ses profondeurs pour lui arracher ses richesses, nous devons aussi le dire, il est condamné en échange à subir à chaque instant les tristes et douloureuses compensations de tous ces avantages; ainsi, ces astres dont il a saisi la marche, et calculé le cours, dessèchent ses moissons et altèrent souvent jusqu'à l'air même qu'il respire, et ce globe dont il a sillonné les flancs devient tous les jours pour ceux qui osent l'entamer un tombeau dans lequel ils descendent vivants, quand les miasmes que le soc de la charrue arrache à la terre, ne sont pas pour un pays tout entier des causes de mal plus violentes et plus actives que les poisons les plus terribles; ajoutez à cela les exhalaisons des marais, des étangs et des rivières que le soleil a desséchés; les émanations délétères qui se forment au milieu des villes, des camps, des hôpitaux, des prisons, partout enfin où des hommes sains ou malades sont entassés les uns sur les autres; réfléchissez aussi aux émanations putrides qui s'échappent des lieux que la malpropreté rend infects, à celles qui sont le résultat de la décomposition des substances végétales et animales; calculez s'il est possible jusqu'à quel degré d'intensité cette combinaison de tant de principes délétères peut porter l'action morbifique, et vous verrez alors ce que deviennent tous ces compliments pompeux qu'on adresse si gratuitement au prétendu maître de la

terre : vous verrez s'il ne serait pas plus raisonnable de les convertir en doléances ou en lamentations.

A d'autres de résoudre cette question, ce que nous devons, nous, faire remarquer avant tout, c'est que l'autocratie de la médecine si contestée et pourtant si peu contestable, est réellement prouvée de la manière la plus positive par le fait seul de cette répartition égale de biens et de maux, d'avantages et d'inconvénients, de choses utiles et nuisibles jetées en commun sur cette terre qui nous sert à la fois de berceau et de tombe.

La thérapeutique (de θεραπεω je guéris) est la partie de la médecine qui a le traitement des maladies pour objet; par conséquent, c'est à son profit que doivent tourner toutes les études, tous les travaux et tous les efforts du médecin, car en définitive faire de la médecine c'est chercher à guérir.

Le propre de la thérapeutique est de suivre les mouvements de la nature, et d'en favoriser les tendances salutaires qui sont infiniment plus nombreuses qu'on ne le croit en général; toutefois, comme il est démontré qu'une infinité de circonstances peuvent aider ou entraver l'action médicatrice de la nature, et que, s'il n'appartient qu'à elle de retoucher son ouvrage, et de rétablir l'équilibre dans les fonctions qu'elle a elle-même instituées, elle ne peut le faire bien souvent que sous la réserve expresse des lois mêmes de la médecine, nous disons hautement que les secours combinés de la nature et de l'art sont indispensables pour la guérison des

maladies les plus graves, et nous ne croyons pas que sur ce point personne s'avise de nous combattre sérieusement.

Nous puisons les données thérapeutiques à bien des sources, mais particulièrement dans la connaissance exacte des lois qui régissent l'économie dans l'état de santé et dans l'état de maladie; dans la connaissance des changements que certains agents et les médicaments surtout opèrent sur nos organes; enfin dans la connaissance même de la manière dont les fonctions, une fois dérangées par telles ou telles causes, reviennent à l'état normal, soit spontanément, soit seulement, au contraire, sous l'influence directe de quelques remèdes particuliers.

Quant aux médicaments proprement dits, ils sont innombrables. En effet, depuis l'*album græcum* jusqu'aux perles, depuis l'or jusqu'au *sperma cæti*, il n'y a pas de corps dans la nature qui n'ait été mis à contribution avec plus ou moins d'audace ou de succès. Toutefois, nous ne devons jamais oublier que l'emploi surabondant des remèdes détruit le tempérament comme l'amas des richesses corrompt les mœurs et les altère, et que les prétendus trésors que la pharmacie étale si orgueilleusement à nos yeux ne sont le plus souvent que des fardeaux pour le sage, et que des instruments perfides pour le médicastre, qui en abuse presque toujours par cela même qu'il se croit, par ignorance, obligé de les employer.

Ainsi donc, usons toujours de remèdes simples et

naturels ; car Celse l'a dit avec infiniment de raison, et c'est aussi l'avis des plus grands médecins : *medicina paucarum herbarum scientia.* Rappelons-nous aussi que rien n'est plus philosophique que de chercher d'abord son remède dans l'aliment, et ses tisanes dans ses boissons ordinaires, et même dans l'eau pure, qu'on a si bien surnommée le dissolvant par excellence ; en un mot, rappelons-nous que rien n'est plus rationel que de chercher la conservation ou le rétablissement de la santé, dans l'observation des lois de l'hygiène qui met à notre portée des moyens très efficaces, quoique très simples.

Rappelons-nous qu'il est infiniment rare que l'action des remèdes soit complètement nulle, qu'il est reconnu aussi par tous les bons esprits que ce qui est inutile devient dangereux en thérapeutique, et alors nous serons plus sobres de prescriptions et de longues formules, et nous n'emploierons même que quelques remèdes simples et pour ainsi dire à notre portée.

Solenander a dit avec raison que la Providence a fait naître dans chaque climat les plantes nécessaires aux hommes et aux animaux qui y sont nés ; on peut ajouter sans crainte d'être démenti, qu'en voyant les plantes qui se trouvent en abondance dans un pays, on peut dire avec certitude quelles sont les maladies qui y règnent le plus communément.

La thérapeutique a plusieurs sources de revers et de mécomptes : nous mettons en première ligne l'ignorance de beaucoup de médecins en fait de matière médicale

et de pharmacie, nous mentionnerons ensuite les infidélités de certains pharmaciens et les erreurs nombreuses de leurs élèves, les préjugés du vulgaire et de beaucoup de gens cultivés qui se font peuple en fait de médecine, les exigences du malade, la complaisance coupable et la faiblesse de ceux qui l'entourent et qui le soignent, enfin l'influence pernicieuse que les faux systèmes exercent sur les médecins, même à leur insu.

En effet, rien n'est plus dangereux que les faux systèmes : d'abord parce qu'ils nous attachent servilement au char du maître, et qu'ils nous éloignent par conséquent de l'observation de la nature, qui est la source de toutes les vérités, et ensuite, parce que, quels qu'ils soient, du moment que nous les adoptons, ils servent toujours de fond ou de trame première à notre théorie, qui devient à son tour le mobile de notre pratique.

Quoi qu'il en soit, l'engoûment de certains médecins pour l'anatomie pathologique et la préoccupation malheureuse qu'elle suscite dans les écoles, doivent être mises aussi au nombre des causes qui nuisent le plus aux progès de la thérapeutique, car il n'y en a point qui lui aient été plus funestes, surtout depuis quelques années.

Mais au fond, qu'est-ce donc que cette souveraine qui menace d'envahir la médecine tout entière et qui voudrait jeter sur la philosophie de notre art ses ornements funèbres ? Mérite-t-elle l'encens qu'on lui prodigue et les chaires qu'on lui a pompeusement élevées

dans nos écoles, elle qui ne s'occupe que de lambeaux, que d'organes muets ou éteints, elle qui n'explore la vie que sur le cadavre ? Non, sans contredit; voilà pourquoi on a vu de tout temps des hommes du plus grand mérite s'élever de toute leur puissance contre les abus et les dangers de l'anatomie pathologique, poussée au delà des limites qui lui conviennent.

Néanmoins leur voix a été méconnue ou insultée, et tous les jours encore on voit avec douleur de jeunes élèves succomber au printemps de leur vie sur des organes qui n'exhalent que la mort ; on voit des professeurs, courbés sous le poids des ans et des fatigues, dépenser tristement leurs derniers moments à accorder au sein des amphithéâtres certaines altérations cadavériques avec quelques symptômes insignifiants ou de peu de valeur.

Loin de nous pourtant l'idée de vouloir contester les services que l'anatomie pathologique a rendus à la médecine, c'est contre ses abus seulement que nous nous soulevons; aussi nous sommes les premiers à reconnaître qu'en nous éclairant sur la nature de certaines lésions elle nous a fourni des renseignements qui sont devenus une source féconde de vérités, et que, cultivée comme elle l'est par des hommes du plus grand mérite, professée à l'école par un savant dont toute la médecine s'honore, elle ne peut manquer de répandre le plus grand jour sur une infinité de maladies, et par conséquent de perfectionner sous ce rapport une partie de la médecine.

Quant aux faits que l'anatomie pathologique révèle, et dont elle est, dit-on, l'expression de l'avis de quelques adeptes, nous dirons qu'ici la ligne de démarcation est presque toujours très difficile à établir, et que l'esprit le plus délié ne saurait dire, dans une infinité de cas, si les altérations les plus saillantes sont la cause ou simplement l'effet du travail morbide, le résultat ou la cause de la mort. Nous ajouterons que les faits n'ont de valeur, en pareille matière, qu'autant qu'on peut les saisir et les apprécier dans ce qui les a précédés, accompagnés ou terminés; et, bien plus, que s'il nous faut des faits en médecine, se sont particulièrement des faits relatifs à l'organisation saine ou malade, par conséquent des faits relatifs à l'homme vivant et réagissant, et surtout des faits liés entre eux, et coordonnés d'après les lois qui émanent du génie même de la médecine, puisque, sans cette condition, les faits, en apparence les plus purs et les plus concluants, s'effaceraient et disparaîtraient d'eux-mêmes, sans utilité pour le médecin et sans profit pour la science. Du reste, voici à cette occasion une anecdote qui fera mieux ressortir notre pensée.

On rapporte qu'un vieux soldat, poussé un jour par la curiosité, s'avisa d'enlever, sans précautions et sans ordre, toutes les lettres de bronze qui composaient l'inscription d'un riche mausolée qu'il trouva sur son chemin, persuadé qu'en les enveloppant ainsi pêle-mêle dans son mouchoir, le curé de son village pourrait plus tard lui expliquer le sens de cette inscription.

Voilà sans doute une idée bien étrange, mais nous prenons acte du trait, parce qu'il reproduit, d'après nature, l'histoire de ceux qui, semblables à l'ignorant soldat, entassent sans ordre les faits sur les faits, sans s'attacher avant tout à les lier entre eux par leurs relations naturelles. En effet, comme lui, mais cependant moins excusables, ils conservent la lettre et ils sacrifient le mot.

Voilà une partie des obstacles qui embarrassent le chemin de la médecine ; mais loin de nous laisser abattre par toutes ces difficultés, loin de nous effrayer à la vue de tant d'écueils et de reculer devant tous les précipices creusés sous nos pas, nous devons, au contraire, redoubler de zèle et d'activité, et apporter dans l'accomplissement de nos devoirs l'exactitude et la sévérité la plus religieuse. Et, notez-le bien, quand nous parlons ici des devoirs du médecin, il n'est pas question seulement de ceux que lui imposent la loi, les convenances et la société, mais de tous ceux qui partent du cœur et de la conscience, et qui constituent le plus bel apanage des hommes qui, en qualité de premiers disciples de la nature, jouissent à la fois du double héritage des lumières et du sentiment.

Nous ne tracerons pas ici les devoirs moraux du médecin ; mais nous rappellerons seulement que, pour un être sensible, il n'y a de bon et d'aimable que l'être qui le comprend et qui lui répond tendrement ; qu'il est un âge dans la vie où tous les besoins partent du cœur ou s'y retrouvent ; et que chez les femmes surtout, on ne

saurait trop s'adresser ou remonter jusqu'à la sensibilité, attendu que les affections morales enchaînent et constituent la plus grande partie de leur existence, comme l'exercice de la bienfaisance, les doux épanchements, et, par dessus tout, le besoin de se dévouer éternellement, constituent aussi pour elles le bonheur suprême et la volupté la plus délicate.

Par conséquent, il y a mille circonstances dans lesquelles le médecin philantrope doit s'attacher à donner plus de consolations que de remèdes; dans lesquelles il est de son devoir même de descendre dans le cœur de son malade pour y apprécier philosophiquement les malaises vagues ou rongeants que font naître le dépit, les contrariétés ou les inclinations brisées ou vaincues; pour y reconnaître les préjugés, les inquiétudes ou les espérances qui le tourmentent ou qui l'agitent; pour y prévoir enfin l'influence salutaire ou défavorable que peuvent exercer sur lui tous les genres de sentiment, de consolation ou de pensée.

Disons-le donc, pour secourir ou pour soulager celui qui soufre il faut souvent plus de cœur que de science, et c'est ce qui explique pourquoi la sollicitude d'une mère ou d'une épouse, les soins intelligents et soutenus d'une sainte amitié opèrent plus de merveilles que les recettes dorées de la pharmacie prodiguées à usure par un médecin empressé ou impatient.

Quoi qu'il en soit, on s'épargnerait bien des efforts superflus et on éviterait au malade de terribles épreuves, si l'on voulait se rappeler plus souvent, 1° que la nature

est l'ordre de Dieu, que l'homme ne saurait, par conséquent, en enfreindre les lois sous aucun rapport, mais qu'il doit au contraire les étudier et s'y soumettre; 2° qu'il y a deux choses à considérer dans les maladies, la puissance de la nature et la puissance de l'art; 3° que le médecin ne doit jamais être que l'interprète de la nature et son ministre; 4° que toute notre vie étant en quelque sorte dans nos habitudes, nous devons, si nous sommes sages, n'en contracter que de bonnes; 5° qu'il ne suffit pas d'observer des faits en médecine, mais qu'il faut auparavant avoir suffisamment appris à les bien observer; 6° que l'érudition n'est point de luxe dans notre science, comme on se l'imagine et comme on l'a niaisement écrit, mais qu'elle est au contraire de première nécessité; 7° qu'en général, tout ce qui a été vu et jugé en médecine par des hommes réellement instruits, est toujours vu et apprécié par tous les autres de la même manière ou au moins à quelques différences près, de sorte qu'il n'y a de dissidences soutenues qu'entre des gens qui diffèrent essentiellement entre eux sous le rapport des lumières ou de l'instruction; 8° que ce n'est point, dans beaucoup de cas, au mal apparent, mais plutôt à la cause qu'il faut savoir porter remède; 9° que dans une infinité de circonstances les maladies se terminent d'elles-mêmes, ou pour mieux dire par les simples actes de la vie, par conséquent, que c'est presque commettre un crime que de les attaquer, si l'on ne connaît d'avance leur marche naturelle, si l'on ne sait parfaitement comme elles se comporteraient

et se termineraient chez tel ou tel sujet si on les abandonnait sans réserve aux simples ressources de la nature; 10° que le médecin est coupable aussi, quand, persuadé de l'insuffisance des ressources de la nature, il ne cherche point à l'aider et à la favoriser en suivant, en imitant ses procédés ordinaires; 11° qu'il y a mille circonstances dans lesquelles le médecin doit remonter vers le passé, dans les temps d'épidémie par exemple, ou l'influence de la fièvre concomittente se fait sentir de la manière la plus fâcheuse sur les affections locales, circonstances aussi dans lesquelles il faut savoir consulter l'histoire des affections semblables ou analogues, attendu que fort déjà de ses propres connaissances sur les constitutions médicales ou atmosphériques, il est rare qu'on ne puise pas dans les écrits des anciens de bonnes leçons, de bons exemples et parfois aussi d'excellents remèdes; 12° qu'il y a une grande différence entre les maladies qui éclatent en été et celles qui se montrent en hiver (ainsi, par exemple, qu'une gastrite qui règne pendant l'été est pour le vrai praticien bien différente d'une gastrite qui paraît en hiver, et réciproquement), 13° que le sang est le grand modérateur des nerfs, qu'il faut, par conséquent, le verser avec prudence, surtout chez les enfants, chez les vieillards, et chez les personnes nerveuses.

Mais ces données, la plupart secondaires, ne sont pas suffisantes dans une science qui a l'homme pour objet, et pour but essentiel la conservation de la santé ou au moins de la vie, aussi celui qui s'en contenterait cour-

rait grand risque de rester fort au dessous de la mission qui lui est confiée comme médecin; c'est ce qui nous engage à exposer avec quelques détails les principes les plus élevés, et à faire connaître successivement les sources principales des indications majeures.

Toutes les vues du médecin doivent se porter d'abord sur la puissance médicatrice de la nature et sur la sagesse de ses opérations. Il s'attachera ensuite à rechercher la cause expérimentale de la maladie, et la nature de cette cause, car sans cette précaution, il s'avancerait en aveugle, et il ne procéderait alors que par tâtonnements; il s'appliquera à constater l'état des parties affectées, et particulièrement l'état et le nombre des organes en état de réaction, ce qui est sans contredit bien plus important; pour y parvenir, il examinera les organes dans leur structure, dans leur situation, dans leurs rapports, dans leurs propriétés vitales, dans leurs fonctions, dans leurs connexions nerveuses, dans leurs correspondances lymphatiques, enfin, dans l'influence qu'ils exercent les uns sur les autres; et, dans cette recherche, rien ne devra échapper à son observation : ainsi il examinera la constitution de l'air, le vent régnant, les états antécédents de l'atmosphère; le tempérament et la constitution du sujet, son âge, l'état qu'il exerce, ses habitudes, ses passions, son régime, ses affections morales; le lieu qu'il habite; l'accident ou l'imprudence, cause première de la maladie; le passage subit du chaud au froid, ou du froid au chaud; un excès, une plaie recemment fermée, un écoulement

habituel supprimé; les maladies antérieures; les premiers caractères de la douleur sentie; l'état des fonctions naturelles; tout en un mot doit être attentivement sondé, examiné, épuisé, jugé, jusqu'à ce que la cause du mal soit saisie ou découverte, jusqu'à ce que tout ce qui a rapport à la maladie soit apprécié et classé.

Ainsi, le tempérament fera connaître les indications thérapeutiques en nous éclairant sur la constitution du sujet qu'il est si important de connaître, puisqu'elle seule nous revèle les exceptions à faire aux dogmes généraux de thérapeuthique, et nous fournit les indications culminantes; et, à ce sujet, nous répéterons avec Stahl et Hoffmann, que c'est moins la diversité des affections morbifiques que la diversité des sujets qui doit fixer toute l'attention du médecin praticien, que c'est pour cela que l'on doit toujours étudier avec le plus grand soin, ce que le tempérament offre de plus remarquable chez chaque individu, attendu que c'est à la faveur de cette recherche qu'on finira par reconnaître que chacun de nous a sa manière de sentir, et que certains malades offrent, sous le rapport de leur sensibilité, des différences qu'on ne pourrait saisir par les signes extérieurs; ce qui démontre encore qu'on ne pourrait appliquer à tous un traitement uniforme, comme se le figurent les gens qui ne connaissent ni la portée ni l'élévation de notre art, mais qu'il faut les traiter, au contraire, en raison des indications prises dans la nature du tempérament, indications souvent plus importantes que celles que

l'on s'efforce de puiser dans la connaissance du siége de la maladie.

La constitution nous fera connaître la force du malade et les ressources de la nature ; le siége et l'âge nous avertiront de la conduite à tenir.

L'état ou la profession nous éclairera sur les dangers qu'il peut offrir, sur les maladies qui lui sont propres, sur les habitudes du malade, sur quelques unes de ses affections morales, sur ses passions même.

Son régime ordinaire nous rendra raison de son état physiologique ; le lieu qu'il habite, nous éclairera sur la cause prochaine ou éloignée de la maladie.

Le passage subit du chaud au froid nous annoncera une répression, dont d'autres symptômes nous indiqueront le foyer ; le passage subit du froid au chaud nous montrera ces désordres terribles que suivent trop souvent la gangrène, le sphacèle ou la mort.

Une plaie récemment fermée nous avertira d'une métastase d'autant plus fâcheuse que son principe sera lui-même plus ou moins hétérogène.

La suppression d'un écoulement habituel nous fera connaître l'existence d'un embarras, d'un engorgement du viscère sur lequel l'humeur supprimée se sera portée ; les premiers caractères de la douleur sentie, nous manifesteront et sa cause et son siége, pour parler le langage reçu.

L'état des fonctions naturelles nous dira quelles sont les parties qui ont déjà pu être affaiblies, de quelle nature sont les affections ordinaires du malade, et

quels rapports elles peuvent avoir avec la maladie actuelle.

Les états accidentels de l'atmosphère nous éclaireront sur la constitution régnante ou sur la maladie même. Le vent qui souffle nous montrera peut-être de quelle région nous vient le principe délétère, etc.

Enfin, après avoir satisfait aux différentes conditions qu'imposent toutes ces recherches, le médecin s'attachera à distinguer l'occasion, car c'est moins la connaissance des moyens thérapeutiques et des remèdes, que la connaissance de l'opportunité ou de l'indication qui constitue le vrai médecin, comme Hippocrate l'a dit lui-même dans cet aphorisme, frappant de vérité et de profondeur : *Occasio præceps, judicium difficile!* En effet, ce qui convient au début d'une affection, ne saurait convenir ni au milieu, ni à la fin de sa marche, et tel médicament qui, administré à propos, sauve infailliblement le malade, l'épuise au contraire ou le tue si on le donne à contre-temps.

Il y a, selon M. Lordat, quatre moyens à l'aide desquels on peut reconnaître les indications thérapeutiques, et ces quatre instruments logiques, pour me servir des propres expressions du savant professeur de Montpellier, sont : la théorie, l'analogisme, l'analyse thérapeutique, et l'induction tirée des appétits et des suggestions de l'instinct; mais aucun de ces moyens cependant ne doit être adopté exclusivement comme instrument général; enfin on peut encore arriver à découvrir les indications dans les maladies par la méthode

d'exclusion, qui consiste à exclure pour ainsi dire toutes les causes qui ne sont pas efficientes pour s'arrêter à celles qui obtiennent par conséquent la préférence, non pour avoir le plus de probabilités en leur faveur, mais pour en avoir moins contre elles.

Enfin, ces épreuves consommées, et la nécessité d'agir une fois et dûment reconnue, il faut naturellement choisir une méthode pour commencer un traitement d'après les principes qu'il indique. Qu'est-ce donc qu'une méthode? On entend par méthode les plans divers de traitement que l'on peut opposer aux maladies, et il est juste de dire que l'honneur de les avoir créées revient de droit à Barthez, puisque par le fait on s'était borné jusqu'à lui aux simples notions de nosographie et de matière médicale, et qu'on ne s'était nullement occupé de la science des méthodes, qui, en dernière analyse, constitue de fait la vraie philosophie de la médecine pratique; quoi qu'il en soit, nous avons trois plans divers de traitement, autrement dit, trois méthodes différentes de traitement, savoir : les méthodes naturelles, analytiques et empiriques.

Les méthodes naturelles sont celles à l'aide desquelles on se propose d'aider, de soutenir et de favoriser les efforts de la nature. Hippocrate, Galien, Fernel, Baillou, Stahl et Sydenham n'en connaissaient pas d'autres; par conséquent, c'était toujours à ces méthodes qu'ils avaient recours dans le traitement des maladies; mais Barthez, quoique hippocratiste, créa les deux autres méthodes, et restreignit le domaine des

méthodes naturelles aux cas seulement, d'ailleurs assez nombreux, dans lesquels la nature a évidemment une tendance manifeste à suivre une marche réglée et salutaire.

La méthode analytique est celle par laquelle, après avoir décomposé une maladie dans les affections essentielles dont elle est le produit, ou dans les maladies plus simples qui la compliquent, on attaque directement ces éléments de la maladie par des moyens proportionnés à leurs rapports de force ou d'influence.

Or, on le voit, ces moyens n'agissent plus en imitant la nature, ni même en favorisant toujours ses efforts spontanés, mais ils agissent, au contraire, en combattant directement l'état morbide contre lequel on les emploie. Cette méthode repose, d'une part, sur le fait avéré qu'il existe plusieurs états morbides différents, et, de l'autre, sur une vérité aussi solidement établie, savoir que chaque classe de médicaments est en rapport direct avec tel ou tel état morbide contre lequel elle est plus ou moins salutaire et quelquefois spécifique. Or, on conviendra que, décomposer ainsi un état morbide, c'est l'analyser, et que le traiter ensuite d'après les renseignements que fournit cette même analyse, c'est le traiter vraiment d'après une méthode analytique. De plus, comme le fait judicieusement observer Frédéric Bérard, si l'on considère cette méthode dans tous ses détails, on verra bientôt qu'elle sert admirablement pour classer les faits que la pratique présente; que seule, elle se plie avec facilité

à toutes les formes des maladies, et peut suivre toutes leurs combinaisons; que seule, elle utilise les travaux des observateurs de tous les temps, de tous les pays et de tous les siècles, pourvu qu'ils soient exacts, et lors même qu'ils seraient en opposition plus ou moins directe entre eux, ce qui arrive assez souvent.

Quant à la méthode empirique, elle a pour but de changer la face entière de la maladie par des moyens sur la valeur desquels une longue expérience a prononcé; ces méthodes sont ou vaguement perturbatrices, ou imitatives des mouvements salutaires que la nature affecte dans d'autres cas de la même maladie, ou administratives des spécifiques que le hasard a fait découvrir et que l'expérience a sanctionnés.

Indépendamment des trois grandes méthodes de traitement dont nous venons de parler, on compte en thérapeutique plusieurs méthodes secondaires qui se rattachent plus ou moins aux trois plans principaux de traitement que nous avons exposés, ce sont les méthodes active, expectante, perturbatrice et consécutive; on emploie la méthode active quand la nature semble devoir succomber dans une lutte inégale; dans le cas contraire on emploie la méthode expectante, qui consiste, comme on le sait, à laisser agir la nature et à éloigner tout ce qui pourrait neutraliser ses effets; par la méthode perturbatrice on rompt tout à coup l'enchaînement d'action de certains phénomènes qui dénotent et amènent ordinairement une terminaison fu-

neste ; enfin par la méthode consécutive on consolide la convalescence et on prévient les rechutes.

Le choix d'une méthode une fois fait, on s'attache alors à telle ou telle médication, qui correspond elle-même à une certaine indication, et de la combinaison systématique de plusieurs médications résulte ce que l'on nomme, à proprement parler, le traitement qu'on divise en traitement préservatif ou prophylactique et en traitement curatif, subdivisé lui-même en palliatif et en radical.

Entrons dans quelques détails. On compte neuf médications principales ; savoir : les médications locale, générale, spéciale, spécifique, calmante, fortifiante, débilitante, dérivative et perturbatrice... Et d'abord on donne le nom de médication à l'application pure et simple d'un ou de plusieurs moyens thérapeutiques. La médication locale agit à l'aide des moyens chirurgicaux appliqués sur le siége même du mal, tandis que la médication générale au contraire, ne modifie l'organe malade qu'en imprimant une secousse dont tout l'organisme ressent les effets, elle comprend les médications calmantes, fortifiantes, débilitantes, dérivatives et spéciales.

De la Médication calmante.

Cette médication a pour objet d'agir particulièrement sur le système nerveux, elle emploie pour cela les antispasmodiques, les stimulants et les narcotiques ;

les antispasmodiques agissent en régularisant les mouvements morbides occasionnés par le désordre de l'état nerveux; ils ne causent ni irritation ni assoupissement, mais ils calment; les plus employés et les plus efficaces sont le camphre, l'assa-fétida, la valériane, la laitue, le tilleul, l'oranger, la camomille, le musc, le castoréum et l'éther sulfurique.

Les stimulants rétablissent l'équilibre quand le trouble nerveux tient à un état de sous-excitation. On doit les employer avec une grande réserve. Les meilleurs sont : le phosphore, la fleur d'arnica et la noix vomique.

Les narcotiques agissent en calmant la surexcitation du système nerveux. Les plus héroïques sont : le pavot, l'opium, la morphine et toutes leurs préparations, la belladone, la laitue, la tridace, la ciguë et le laurier cérise.

De la Médication fortifiante.

Elle se compose des toniques, des stimulants et des diffusibles.

Quelques toniques doivent leur vertu à l'acide gallique et au tannin qu'ils contiennent; leur action est permanente, elle excite légèrement le jeu des fonctions. Elle a peu d'influence sur l'innervation et sur la circulation. Les plus puissants sont : le quinquina et tous les amers, la gentiane, la petite centaurée, le houblon, les noix de galle (contre les affections flatulentes), les

préparations martiales, les bains froids et les bains de mer.

Les stimulants doivent leurs propriétés aux principes aromatiques et résineux qu'ils contiennent; leur action est en général fort prompte, mais elle est peu durable; elle excite à la fois la circulation et l'innervation. Les meilleurs stimulants sont : la menthe, le thym, la lavande, le romarin, la sauge (si vantée par les anciens), et toutes les labiées en général; les écorces de cannelle, de cascarille et d'orange, les semences des ombellifères, la moutarde, le poivre, le girofle, la muscade et la vanille. Mais de tous les excitants, les plus promptement actifs sont sans contredit les diffusibles, au nombre desquels il faut mettre en première ligne les éthers, les alcoolats, les vins et les huiles essentielles.

De la Médication débilitante.

Elle a pour but de diminuer l'état des forces ou pour mieux dire la surexcitation en général. On prescrit pour cela le repos, l'abstinence, les boissons délayantes, les bains tièdes, les lavements et les topiques émollients, enfin les évacuations sanguines qu'on obtient à l'aide des sangsues, des ventouses scarifiées ou de la lancette. Toutefois, ne perdons jamais de vue que c'est surtout au début des maladies qu'il faut employer les évacuations sanguines, et que leur abus, comme celui des débilitants, finit toujours par favoriser la chronicité, et par conséquent par prolonger les accidents, loin de les faire disparaître.

De la Médecine dérivative.

Cette médication nous a été révélée par la nature qui elle-même l'emploie bien souvent pour nous guérir ; elle consiste à faire naître volontairement un désordre local pour en affaiblir un autre ou pour le guérir tout à fait : pour cela on change le cours des fluides, et on attire sur un point dont on est maître, les forces concentrées sur un organe important.

Parmi les révulsifs ou dérivatifs, les uns ont une action directe sur la peau, ceux-là, on les applique à l'extérieur ; les autres au contraire, ont une action sur tout ou partie de la muqueuse gastro-intestinale, on les adresse à l'estomac; enfin, il y en a encore qui agissent sur d'autres organes, mais tous sont ordinairement plus ou moins irritants.

Des dérivatifs externes.

La prédominance du système nerveux doit rendre très circonspect dans leur application ; on les emploie quand les phénomènes généraux de réaction sont troublés, quand les forces du malade sont abattues; on les emploie surtout chez les vieillards, dont la vitalité est affaiblie, ou dont l'irritabilité est émoussée, et en général pour tous les sujets chez lesquels on redoute l'affaiblissement que produisent ordinairement les émissions sanguines.

On emploie les dérivatifs externes particulièrement 1° contre les affections chroniques sans fièvre ; 2° contre les affections aiguës, mais à leur déclin et pour prévenir la chronicité ; 3° contre les métastases du dehors au dedans ; 4° contre la rétrocession d'un exanthème.

De plus, et sauf les contr'indications, on applique les dérivatifs aux membres inférieurs contre les affections de la tête ; à la nuque dans le cas où il existe un épanchement séreux ; aux bras dans les pleurésies, les pneumonies et les catarrhes ; à la poitrine en cas d'épanchement ; aux cuisses et aux molets dans les maladies abdominales. Enfin, M. le professeur Rostan recommande d'employer les vésicatoires sur les parois antérieures du ventre, dans les cas d'entérite avec épuisement de forces ; il a obtenu, par ce moyen, de très grands succès.

On compte trois classes de dérivatifs externes ; savoir : les rubéfiants, les vésicants et les escharotiques : on rubéfie les parties à l'aide de frictions, que l'on pratique soit avec la main nue, soit avec une brosse, soit avec une étoffe sèche, soit avec une étoffe imbibée de liqueur spiritueuse, de vinaigre ou de quelques gouttes d'ammoniaque, de teinture de cantharides ou d'huile essentielle très concentrée ; on emploie encore comme dérivatifs le calorique, l'urtication, le galvanisme, la poix de Bourgogne, les sinapismes, et les bains de pied avec addition de cendre, de moutarde, de vinaigre ou d'acide hydrochlorique.

La vésication, en d'autres termes, la suppuration de la peau dépouillée de son épiderme, s'obtient à l'aide des vésicatoires saupoudrés de cantharides, ou bien encore par le moyen de l'écorce de garou, de la pommade ammoniacale de Gondret, du calorique concentré, ou de la pommade stibiée d'Autenrieth; quant à la suppuration du tissu cellulaire, on l'obtient par les cautères, les moxas et les sétons.

Enfin, en compte parmi les escharotiques les plus forts, les acides minéraux concentrés, l'oxide blanc d'arsenic, l'ammoniaque liquide, le nitrate d'argent, le beurre d'antimoine et les alcalis purs.

Des dérivatifs internes.

Les dérivatifs internes portent leur action sur les muqueuses qui tapissent les voies nasales, pulmonaires, gastriques et toute la longueur du tube intestinal; il en est d'autres aussi qui agissent sur d'autres organes; quoi qu'il en soit, en thèse générale, on les applique sur les organes qui sympathisent le plus avec les organes souffrants ou déjà malades.

Les dérivatifs internes les plus actifs sont les purgatifs et les émétiques. Nous allons parler successivement des uns et des autres.

Des purgatifs.

Au temps fameux de la médecine humorale, on don-

nait le nom de purgatifs à des médicaments qui étaient censé agir en débarrassant l'économie de tout ce qu'elle contenait d'hétérogène, d'impur ou de nuisible; aujourd'hui c'est différent, on donne le nom collectif de purgatifs à différentes espèces de médicaments simples ou composés, dont l'action a pour résultat de provoquer le rejet des matières fécales, soit en plus grande quantité, soit plus souvent qu'à l'ordinaire, et l'on divise les purgatifs selon leur mode particulier d'action, en laxatifs, en cathartiques et en drastiques; néanmoins, nous devons faire observer qu'il n'y a point de laxatifs purs, de purgatifs essentiels, ni de drastiques absolus, et que la même substance est parfois laxative, purgative ou drastique selon qu'on l'administre à tel ou tel sujet, ou bien encore qu'on la donne à faible dose ou à haute dose, dans un véhicule aqueux considérable, ou sous la forme sèche, selon qu'on l'administre avec ou sans correctif.

Les purgatifs proprement dits agissent toujours en irritant la membrane muqueuse intestinale. Or, on le conçoit, il ne faut pas que cette irritation soit trop violente, car indépendamment des accidents qui pourraient en résulter, l'inflammation qui arriverait infailliblement, finirait par tarir nécessairement les sécrétions, et par conséquent, par empêcher d'atteindre le but qu'on aurait en vue; c'est pourquoi, avant de recourir aux purgatifs, il faut pour ainsi dire préparer les maladies à supporter leur action, et cette grande règle de médecine pratique n'est pas nouvelle, elle remonte

au temps d'Hippocrate, car c'est lui qui a dit le premier : *Corpora si purgare volueris, ea flubilia reddere oportet.* (Aph. 9, section 2.)

Le fait est que les purgatifs ne doivent être administrés qu'après un jour ou deux de régime favorisé encore par l'usage des boissons acidulées et gommeuses, et qu'en général, on ne doit guère les employer dans les maladies aiguës, si ce n'est à leur déclin, attendu qu'il est prouvé qu'ils sont toujours contraires, sinon dangereux, au début des maladies et surtout à l'époque à laquelle elles ont atteint leur plus haut degré d'activité.

On donne le nom de laxatifs à des médicaments qui provoquent les évacuations alvines sans causer aucune irritation dans le conduit intestinal; on dirait que ces médicaments agissent en relâchant. Ce qu'il y a de certain, c'est que beaucoup de praticiens prétendent qu'ils ne déterminent jamais d'inflammation. Quoi qu'il en soit, ces substances médicamenteuses contiennent en général du sucre, du mucilage ou de l'huile fixe; elles n'ont pas d'odeur; leur saveur est tantôt fade, tantôt sucrée ou acidulée; enfin elles conviennent surtout aux femmes, aux enfants et aux vieillards. Voici quel est ordinairement leur mode d'action.

Les laxatifs font éprouver une certaine pesanteur sur l'estomac; ils n'y occasionnent ni chaleur, ni douleur; ils ne se transforment pas en chyle, mais ils coulent doucement dans les intestins, et ils entraînent ordinairement avec eux les substances contenues dans

l'estomac et dans le tube intestinal ; enfin, si on les administre trop souvent au même malade, ils finissent par jeter les intestins dans une atonie et une faiblesse dont les purgatifs peuvent seuls les tirer, du moins dans la majorité des cas.

La plupart des laxatifs sont fournis par le règne végétal ; pourtant le règne minéral et le règne animal nous en offrent aussi. Dans le règne végétal nous trouvons : la manne, la casse, les tamarins, l'huile de ricin, la mercuriale, l'huile d'amandes douces, les pruneaux (ceux-ci sont surtout très laxatifs quand on les fait bouillir avec du miel). Dans le règne minéral, nous avons : la magnésie et la crême de tartre ; enfin, le règne animal nous fournit le lait, le miel, l'eau de veau et la gélatine.

Des cathartiques.

Les cathartiques ou purgatifs moyens agissent sur les muqueuses en les irritant légèrement ; leur action est infiniment moins forte que celle des drastiques. Néanmoins, elle détermine sur l'économie plusieurs effets dont les uns sont primitifs et les autres consécutifs :

Effets primitifs : le malade éprouve d'abord de la chaleur à l'estomac, le ventre se gonfle et se balonne, les vents se font entendre, puis, peu à peu la sensibilité locale s'exalte, les sécrétions deviennent plus abondantes, enfin la réaction générale commence, elle dure

quelque temps, et les effets consécutifs apparaissent ; ils consistent dans le ralentissement de la circulation auquel succèdent des selles nombreuses et abondantes.

Du reste, tous les cathartiques sont fournis par le règne minéral, ce sont : les sels neutres, tels que les sulfate de soude, de potasse et de magnésie, les tartrates en général, enfin les eaux minérales de Bourbonne-les-Bains, d'Epsom, de Sedlitz et de Balaruc.

Des drastiques.

Les drastiques se reconnaissent à leur odeur forte et nauséabonde, à leur saveur âcre et désagréable. Ils sont composés d'extractif, de résine, de principe gommeux et de sel : ils sont tous fournis par le règne végétal. Ce n'est point sans raison que l'on a dit d'eux qu'ils étaient des poisons donnés à des doses qui en diminuaient l'activité ; les plus employés et les plus énergiques sont le jalap, la scammonée, la coloquinte, l'aloës, la gomme gutte, la gentiane, l'euphorbe, le nerprun, les fleurs de pêcher, le séné et la rhubarbe.

Des vomitifs.

Les vomitifs ont beaucoup d'analogie avec les purgatifs, comme eux ils irritent l'estomac, mais de plus ils font développer l'action du pouls, et ils augmentent la transpiration cutanée et la sécrétion de l'urine. On trouve les émétiques dans le règne végétal et dans

le règne minéral ; dans le règne minéral nous citerons le kermès, l'émétique et le sulfate de zinc ; dans le règne végétal la violette, l'ipécacuanha et la poudre de cabaret.

Maintenant que nous sommes suffisamment éclairés sur les données générales de la thérapeutique, nous dirons qu'en présence d'un état morbide quelconque, il faut, 1° seconder la nature qui tend en général à une terminaison favorable ; 2° combattre la cause de la maladie ; 3° combattre l'affection que cette cause a déterminée ; 4° modérer ou exciter la réaction, régulariser ses mouvements, leur imprimer une direction convenable ; 5° prévenir les complications, soutenir les forces, favoriser les crises et surveiller la convalescence pour éviter les rechutes qui sont toujours fâcheuses et malheureusement trop souvent mortelles. Entrons dans quelques détails à ce sujet.

Pour seconder la nature et imprimer à ses efforts une direction convenable, il faut savoir d'abord comment les maladies se comportent quand elles sont livrées à elles-mêmes ; il faut savoir quels sont les changements à opérer dans l'économie pour faire naître des circonstances favorables à la guérison, quels sont les moyens les plus sûrs pour opérer ces changements, et quels sont encore les procédés que la nature emploie ordinairement dans des circonstances semblables, car c'est à cette condition seulement, que le médecin peut remplir le rôle de ministre de la nature, rôle si important, puisque

tout l'art consiste, on ne saurait assez le répéter, à tirer parti des bonnes dispositions de la nature, et à les favoriser, tantôt en imitant autant que possible les procédés qu'elle suit elle-même en pareille circonstance, tantôt en employant ceux sur la valeur desquels une longue et sage expérience a déjà prononcé.

On combat la cause morbifique par les moyens reconnus efficaces contre elle, c'est à dire par les spécifiques quand il en existe ; toutefois il est bien entendu qu'on ne doit jamais agir qu'autant que l'on connaît parfaitement la nature de la fièvre.

On modère les réactions sanguines par les débilitants en général, en un mot, par les antiphlogistiques ; on les surexcite au contraire par les toniques ; on ralentit les réactions nerveuses par les narcotiques, les opiacés et les antispasmodiques ; on les excite par les stimulants ; on régularise les réactions sanguines, en combinant l'action des antiphlogistiques et des toniques, et on régularise les réactions nerveuses en combinant l'action des narcotiques, des excitants et des antispasmodiques ; enfin, par tous ces moyens diversement et sagement combinés, on parvient assez ordinairement à imprimer à la maladie une direction convenable, à prévenir les complications et à hâter l'époque de la convalescence.

Si la crise doit être violente, et surtout si le malade s'affaiblit par trop, on soutient les forces par des aliments légers, réparateurs et toniques : tel est le précepte donné par Hippocrate : aussi, dans ces circon-

stances, ordonnait-il presque toujours d'épaissir la tisane d'orge.

Enfin il est encore à propos de soutenir les forces et de favoriser les crises, quand tout semble annoncer que ces crises doivent être favorables.

Le traitement des maladies doit toujours varier en raison des différents tempéraments ; ainsi, par exemple, a-t-on affaire à un homme d'un tempérament excessivement sanguin, il est plus que probable que les réactions seront opérées particulièrement par le système sanguin ; par conséquent, on agira judicieusement en prescrivant la diète, le repos au lit, les émollients, les fomentations adoucissantes, les pédiluves, les grands bains, les lavements adoucissants et les saignées locales et générales, en ayant soin toutefois de combiner entre eux ces différents secours selon les circonstances et l'état du malade.

A-t-on affaire au contraire à un homme d'un tempérament bilieux, il faut lui prescrire des vomitifs et des purgatifs ; car l'expérience nous prouve tous les jours que les individus de ce tempérament s'arrangent très bien de ce traitement, tandis que les saignées, au contraire, leur sont assez souvent préjudiciables, quoiqu'elles ne soient pas cependant toujours aussi dangereuses qu'on a bien voulu le dire.

D'un autre côté les infusions amères de chicorée, de petite centaurée et de germandrie, les infusions aromatiques de fleurs d'oranger, de sauge ou de camomille conviennent parfaitement aux individus d'un

tempérament muqueux, et l'eau de veau ou de poulet, aromatisée avec le cerfeuil ou le sirop de framboise leur réussissent très bien aussi; enfin aux tempéraments nerveux, il faut surtout beaucoup de distractions et de consolations; c'est auprès d'eux qu'il faut employer la médecine du cœur; mais les bains tièdes, les infusions de camomille, de laitue, de tilleul et de fleurs d'oranger, l'éther, et, dans quelques circonstances, les opiacés, les bains et les légers laxatifs, leur conviennent parfaitement encore.

Maintenant, nous croyons devoir faire remarquer que, partout où nous avons rencontré des hommes véritablement instruits et expérimentés, nous les avons entendus dire et répéter que l'on guérissait rarement les maladies que l'on traitait longtemps; que les remèdes les plus simples étaient presque toujours les meilleurs; que l'art du médecin consistait autant à savoir empêcher de faire ce qui pouvait être inutile ou dangereux, qu'à combattre la maladie précisément. Partout on nous a dit que la nature était à la fois la sauvegarde du malade et du médecin, et qu'une longue expérience ramenait toujours le praticien judicieux et éclairé aux principes d'une doctrine simple et rationnelle, c'est à dire aux principes éternels de la doctrine hippocratique. Or, s'il en est ainsi, si, pour être heureux dans sa pratique, il faut toujours finir par adopter une grande simplicité dans le traitement, si les hommes les plus capables ont toujours été obligés d'en venir là, après avoir été mûris par l'âge, guidés par la

science, éclairés par l'expérience, c'est à dire, instruits par les revers et le succès, commençons donc notre carrière médicale comme les plus grands praticiens la finissent, c'est à dire, soyons comme eux expectateurs prudents, pleins de confiance dans la nature, en un mot soyons hippocratistes.

Quant aux gens du monde, impatients et mobiles, parfois aussi assez malheureux pour repousser avec dureté et souvent avec dédain l'homme de l'art qui ne veut pas les tuer, qu'ils apprennent ici qu'il est prudent de donner sa confiance à un médecin philosophe, et autant que possible à un médecin ami; c'était l'avis de Caton, il a dit :

Auxilium a notio petito, si forte laboras,
Nec quisquam melior medicus quam fidus amicus.

CHAPITRE XV.

RÉSUMÉ.

Scripsi fide medicâ probâque pietate
Si quid novisti rectiùs istis,
Candidus imperti : si non, his utere mecum.
KLEIN.

Telles sont les principales vérités de notre art, tels sont les principes fondamentaux de notre science, telle est, en un mot, la vraie médecine ; elle est tout entière comme on l'a vu dans la doctrine d'Hippocrate, perfectionnée et fécondée elle-même par le progrès des lumières et des faveurs du temps.

Nous allons maintenant indiquer très rapidement les déviations qu'elle a subies, et les perfectionnements qu'elle a éprouvés depuis son origine jusqu'à nous, afin de prouver encore une fois que, loin d'être une science à faire ou à recommencer, comme les beaux esprits se plaisent à le *narrer*, elle jouit au contraire de toute la fraîcheur de sa puissance, et qu'elle est établie sur des bases que les différents siècles ont respectées.

On suit les traces du naturisme primitif, ou pour mieux dire, on distingue les transformations de l'hip-

pocratisme, 1° dans le pneumatisme de Platon et d'Athénée; 2° dans l'animisme de Zénon, Van Helmont, Claude Perault, Stahl; 3° dans le naturisme de Galien, Arnault de Villeneuve; 4° dans le spiritualisme de Sauvages et Desèze; 5° dans l'organisme de Bordeu; 6° dans le vitalisme de Barthez, Grimaud, Bichat, Dumas, Bérard.

L'hippocratisme a plus ou moins souffert du dogmatisme d'Aristote et de Thessalus; de l'empirisme de Philinus, de Cos et d'Aeron d'Agrigente; du pneumatisme d'Athénée et d'Arétée; du méthodisme d'Asclépiade de Prusse et de Thémison; de l'éclectisme d'Agathinus de Sparte; de l'humorisme de Galien, et d'Avicenne; des théories cabalistiques, alchimiques et chimiques de Paracelse, de Van Helmont, de le Boé Sylvius; de l'extra mathématicisme de Borelli et de Bernouilli; du mécanico-dynanisme d'Hoffmann; du solidisme de Baglivi et de Boërhaave; du physiologisme de Cullen, Brown et Broussais; de l'anatomisme de Théophile Bonet; de l'anatomo-pathogisme de Bichat et même de l'homœopathie d'Hahnemann.

En revanche, il a beaucoup gagné sous les inspirations de Galien, Fernel, Duret, Baillou, Prosper Alpin, Houlier, Sydenham, et tout le monde sait de quel éclat il brillait naguère sous Boërhaave, Bordeu, Barthez, Thouret, Astruc et Grimaud, etc. Bien plus, il n'y a pas de peuple éclairé qui n'ait eu ses hippocratistes, nous citerons parmi les Grecs Polybe, Dracon, Alexandre de Tralles et Rufus d'Ephèse; parmi les Ro-

mains, Sylanus, Cœlius Aurelianus, Paul Zacchias ; parmi les Italiens, Baglivi, Comparetti, Lancisi, Torti; parmi les Français, Champier, de Gorris, Lepoes, Foës; parmi les Anglais, Home, Wytt, Gregory, Bell, Duncan, Jenner ; parmi les Allemands, Stahl, Hoffman, Stoll, Hildenbrand, Van Swieten, Huxham, Tissot, Pringle; parmi les Russes, Franch; parmi les Espagnols, Salva.

Chaque siècle a compté aussi ses hippocratistes; nous trouvons dans les quinze premiers de l'ère chrétienne Arétée, Rufus d'Ephèse, Galien, Cœlius Aurelianus, Alexandre de Tralles, Jean de Milan, Gilles de Corbeil, Gui de Chauliac, Gabriel Miron, Jacques Ponceau, Trémolet, Rondelet, Joubert ; nous trouvons ensuite Gontier d'Andernach, Monti, Jean de Gorris, Rabelais, Chartier, Rivière, Geoffroy, Lorry, Zimmermann, Clerc, Lepecq de la Cloture, Clerc, Desessarts, Cabanis, Roussel, Hallé, Pinel, Bayle, Laennec, Corvisart, Chaussier, Dumas, Bérard. Enfin, si dans l'intérêt de la cause que nous défendons, nous osions nommer quelques contemporains parmi ceux qui marchent à la tête de la médecine française, et dont le nom est cher aux élèves ou aux amis de la science, nous citerions MM. Double, Pariset, Orfila, Récamier, Cayol, Lordat, Chomel, Duméril, Richerand, Andral, Réveillé-Parise, Rostan, Bally, Landré-Beauvais, Bousquet, Bayle, Tourdes, Virey et Prunelle, comme nous ayant toujours paru les plus attachés aux principes purs et élevés de la doctrine d'Hippocrate.

Et pourtant, en comparant les théories de la multitude avec les principes exposés dans cet ouvrage et défendus religieusement par un petit nombre de fidèles toujours en lutte avec les masses turbulentes et innovatrices, on ne peut s'empêcher de répéter avec le père de la médecine : ***Sic et medici famâ quidem ac nomine multi, re autem ac opere perpauci.***

(*Hippoc. de lege*, chart. T. 1.)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

PRÉFACE. VII

CHAPITRE PREMIER.

Prolégomènes.

De la Philosophie en général 1

Première époque, ou époque de l'observation muette . 8

Seconde époque, ou époque des hypothèses. 9

Troisième époque, ou époque de l'induction et de la recherche des causes expérimentales 10

CHAPITRE II.

Introduction. — De la Philosophie médicale 12

CHAPITRE III.

De l'alliance de la philosophie et de la médecine, des différentes méthodes de philosopher tour à tour employées en médecine, et du genre de philosophie propre à cette science. 18

De l'analyse en philosophie 30

CHAPITRE IV.

Du génie de la médecine, des rapports qu'elle entretient avec les autres sciences, et des emprunts qu'elle peut leur faire légitimement 38

CHAPITRE V.

Examen des différentes méthodes de raisonner employées depuis Sauvages jusqu'à Barthèz 96

CHAPITRE VI.

De l'école de Cos et de l'hippocratisme primitif 112

De l'hippocratisme 115

Dogmes fondamentaux de la doctrine d'Hippocrate . . . 119

CHAPITRE VII.

Ecole d'Alexandrie. 135

CHAPITRE VIII.

Ecole de Montpellier. 139

CHAPITRE IX.

Ecole de Paris. 146

I. Ce que c'est que la médecine; son origine, ses sources, ses détracteurs, ses défenseurs, son utilité. 159

II. 165

CHAPITRE XI.

Du degré de certitude de la médecine. 168

CHAPITRE XII.

De la théorie et de la pratique. 180

CHAPITRE XIII.

Des domaines de la médecine. 187

CHAPITRE XIV.

Contemplation de l'univers 190

De la vie chez les êtres organisés. 203

De la sensibilité. 204

DEUXIÈME PARTIE.

Instituts de Médecine.

AVANT-PROPOS. Données générales et exposition. 217

CHAPITRE PREMIER.

Exposition ou dessein général de la médecine. 221

CHAPITRE II.

De la nature médicatrice. 228

CHAPITRE III.

Doctrine des crises et des jours critiques 266

CHAPITRE IV.

Des maladies utiles 299

Des maladies palliatives 321
Des maladies curatrices et médicatrices. 324

CHAPITRE V.

Des affections qu'il est dangereux de guérir. 330

Récapitulation. 349

CHAPITRE VI.

Propositions générales 352

CHAPITRE VII.

De la santé. 360

CHAPITRE VIII.

De la maladie en général 367

CHAPITRE IX.

De la pathogénésie 379

CHAPITRE X.

Analyse de l'état morbide. 398

CHAPITRE XI.

Des causes morbifiques 402

Des causes morbifiques internes. 405
Des tempéraments en général. 409
Des causes morbifiques externes. 432

CHAPITRE XII.

Des réactions en général 435
De l'inflammation ou de la réaction locale sanguine. . 444

CHAPITRE XIII.

De la fièvre ou de la réaction générale de l'organisme . . . 461

Des hémorrhagies 488
Des névroses. 490
Des lésions organiques 491

CHAPITRE XIV.

De la thérapeutique générale 499

De la médication calmante. 518
De la médication fortifiante 519
De la médication débilitante. 520
De la médecine dérivative. 521
Des dérivatifs externes. 521
Des dérivatifs internes. 523
Des purgatifs. 523
Des cathartiques. 526
Des drastiques 527
Des vomitifs 527

CHAPITRE XV.

Résumé 533

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Date Due

Demco 293-5

YALE MEDICAL LIBRARY

Accession no ACK
Author Auber:
Traité de philosophie médicale ...
1839.
Call no.
R723
839A

C

Collect: A. C. KLEBS
from: Loescher & Co. Rome
date: Ap. 1912 price: £ 2.50

